

Raoul Montandon

De la bête à l'homme

Le mystère de la psychologie animale

Au bureau international humanitaire zoophile

A nos amis les animaux

A tous ceux qui les aiment

Genève, Noël 1942

Introduction

Le mobile qui nous a conduit à rédiger ces pages peut être défini en quelques mots : «Mettre en évidence le rôle qui nous incombe dans l'évolution de nos «frères inférieurs ». C'est autour de cette idée centrale que sont venus s'ordonner les divers chapitres de ce volume.

Bien que la psychologie des animaux soit encore loin d'être connue — sans doute ne le sera-t-elle jamais complètement — les données aujourd'hui réunies permettent à tout le moins de tirer des faits constatés certaines conclusions. Les observations faites au cours du temps par de nombreux investigateurs et en particulier par ceux qui ont été appelés à vivre en rapports étroits avec des animaux, ont mis en évidence certains traits communs entre la psychologie humaine et la psychologie animale. De ces traits, il en est plusieurs qui montrent de façon pertinente qu'il n'existe pas, entre la bête et l'homme, un fossé infranchissable et que tout nous invite, au contraire, à considérer l'homme comme un animal auquel un « quelque chose » aurait été ajouté ; et c'est dans la présence de ce « quelque chose » que réside le grand mystère ! Certes, notre prétention n'est pas de l'élucider mais peut-être l'examen attentif des nombreux faits rapportés dans ce volume nous permettra-t-il d'y projeter quelque clarté. En bref, nous conduirons le lecteur, de l'animal à l'homme — si l'on peut s'exprimer ainsi — et de cette graduelle ascension se dégagera, croyons-nous, la démonstration de ce que nous nous sommes proposé de mettre en lumière : « Notre responsabilité morale envers nos frères inférieurs ».

Dès les temps les plus reculés, nous voyons la vie des hommes étroitement associée à celle des animaux et sans remonter aux temps lointains de la préhistoire, on constate que ces rapports se sont poursuivis au cours des âges et existent aujourd'hui encore, que ce soit chez les peuples primitifs vivant encore de la chasse et de la pêche ou chez les représentants de nations dites civilisées qui, par la domestication ou l'asservissement de certaines espèces animales, se sont procurés un précieux élément de prospérité.

Il n'y a aucun doute que les premiers rapports de l'homme et de l'animal ne furent pas ceux d'une amicale collaboration. La science préhistorique nous apprend, en effet, que nos plus lointains ancêtres des temps paléolithiques ne virent dans les bêtes qui peuplaient alors les forêts, les steppes ou la toundra, qu'un gibier destiné à leur assurer la subsistance journalière ; la bête ne présentant pour ces chasseurs qu'un intérêt de garde-manger mais qui était alors d'un intérêt vital. Songeons, en effet, au rôle immense que les bêtes tenaient dans la vie du clan ! Ses égales dans la bataille de l'existence, elles intervenaient constamment dans le sort de l'homme : une chasse heureuse, c'était l'abondance, l'absence de gibier, c'était le spectre de la faim.

Les premières représentations d'animaux sont, comme on sait, des fresques et des gravures relevées sur les parois et les plafonds rocheux d'un certain nombre de cavernes qu'occupèrent les populations de l'âge de la pierre taillée ou encore, des oeuvres modelées dans la glaise ou taillées en ronde-bosse dans la roche. A ces oeuvres diverses, que rehaussait parfois un coloris, il faut ajouter de menus objets mobiliers dont l'art quaternaire offre de nombreux exemples.

On s'est demandé si ces oeuvres diverses, dans lesquelles se reflète la faune quaternaire, étaient l'oeuvre d'artistes désintéressés, faisant de l'art pour l'art ou s'il fallait leur attribuer un mobile d'ordre pratique en relation avec des opérations de magie ou encore, comme une expression du sentiment religieux.

Que les Paléolithiques aient cru à l'existence de puissances surnaturelles, la chose est probable. C'est tout au moins ce qui semble ressortir de l'examen d'un certain nombre de figures bizarres relevées dans l'art du paléolithique supérieur.

Ce qui ne serait pas douteux, à en croire de nombreux auteurs, c'est qu'à cette époque, bien des cavernes, soit en totalité, soit dans leurs parties profondes, aient servi de sanctuaires. Et alors, il est licite de supposer — nous avons ici des parallèles ethnographiques — que les figurations animales aient eu à jouer un rôle dans les oeuvres de magie. En effet, la nourriture des chasseurs paléolithiques dépendait avant tout du produit de la chasse et, le rôle essentiel de la magie mimétique pouvait être de provoquer le succès de celle-ci. « Les Magdaléniens, dit G. Luquet, recouraient certainement à l'envoûtement ou magie sympathique qui repose sur l'idée qu'une opération effectuée sur le simulacre d'un être réel produit son effet sur cet être lui-même. Diverses gravures ou sculptures en argile de la grotte de Montespan (Haute-Garonne) semblent avoir été exécutées pour être percées de trous ou zébrées d'estafilades destinés à blesser des animaux réels. Particulièrement remarquable est une statue d'ourson modelée en ronde-bosse et érigée sur une plate-forme qui semble avoir été disposée à cet effet. Cette statue n'a jamais eu de tête ; la section du cou porte une cavité qui semble produite par une cheville de bois cédant sous un poids et, un crâne d'ourson a été retrouvé sur le sol entre les pattes de devant de la statue. Cela donne à penser que la statue acéphale qui est criblée de plus d'une trentaine de trous, avait été complétée par une tête naturelle et peut-être, d'après d'autres indices, revêtue d'une peau pour servir à une cérémonie d'envoûtement.

« Dans l'art mobilier, un quadrupède en ronde-bosse d'Isturitz porte à la fois des perforations qui ne semblent pas pouvoir s'expliquer comme des trous de suspension et doivent, par suite, représenter des blessures de flèches ou de harpons sur ses cuisses et son échine. L'intention d'envoûtement est peut-être encore plus manifeste dans une autre sculpture de la même grotte. Un bison en grès a, sur le flanc, une profonde incision verticale à côté de laquelle est gravée une flèche.

De ces cas dans lesquels l'opération magique consiste en blessures effectives infligées au simulacre d'un animal, on passe par transition insensible à d'autres dans lesquels les blessures ne sont que figurées ou même, simplement évoquées par la représentation des armes qui sont censées les produire. Telle est, parmi quantité de spécimens, une gravure pariétale d'ours de la grotte des Trois Frères, à corps semé de figures de flèches et lapidé et, dont le museau laisse couler un flot de sang. »

D'après le même auteur, on devrait considérer comme relevant de la magie de fécondité les représentations de certains couples d'animaux ainsi que les représentations de certaines femelles. Nous voyons ainsi les hommes des temps paléolithiques s'attaquer à l'animal, non seulement de façon directe et à découvert mais encore, par le moyen d'un rituel de magie destiné à lui en rendre plus facile la capture. L'homme et la bête vivent encore en ennemis ; c'est entre eux la lutte sans merci où s'affrontent la force musculaire et l'intelligence naissante.

Bien qu'il ne faille pas abuser des parallèles ethnographiques car il n'est pas certain que la marche au progrès ait passé pour tous les groupes humains, par les mêmes stades, les mêmes étapes, nous pouvons imaginer avec quelque vraisemblance, qu'à côté des pratiques de magie sympathique, les clans paléolithiques entretenaient avec certaines bêtes les rapports mystérieux que l'on trouve aujourd'hui dans les liens qui unissent les membres d'un clan à son totem. Pratique bizarre dont les origines semblent remonter très haut dans le passé et qui établit entre l'homme et la bête de véritables liens d'amitié et de collaboration.

On sait que l'animal totem sacré pour les membres du clan, lui est lié par une sorte de pacte ; il devient pour chacun un parent au même titre que les autres hommes du groupe. Comme tel, il est assujetti envers eux aux mêmes obligations auxquelles ils sont assujettis les uns envers les autres. Chaque groupe exerce donc sur telle ou telle espèce animale une autorité et un contrôle particuliers. Des cérémonies magiques sont célébrées et, c'est en s'identifiant rituellement aux

animaux que les membres du clan réussissent à exercer une action sur eux. Bien que cela ne soit pas un caractère constant des institutions totémiques, il arrive aussi qu'un véritable culte de vénération respectueuse soit rendu au totem ; que des sacrifices soient accomplis où l'animal sacré est immolé et où sa chair est rituellement consommée. Mort, on l'enterre avec les mêmes honneurs que ceux rendus aux membres du clan.

Certains auteurs font dater de ces premières alliances conclues entre un groupe humain et des animaux, l'éveil du sentiment religieux ; le totémisme apparaissant comme un stade de l'évolution religieuse.

Pour Frazer, le lien totémique consiste essentiellement en un échange d'âme à âme, entre l'homme et l'animal totem. Il s'appuie pour cela sur les arguments qu'il tire de certaines cérémonies en usage lors de l'admission des jeunes gens et des jeunes filles au rang des guerriers et des femmes nubiles. Dans les danses sacrées où l'on figure la mort et la résurrection du jeune homme, son âme ou sa vie extraite de son corps et transférée au totem. L'extériorisation de son âme tue le jeune initié mais un échange d'âme s'opère entre son totem et lui ; lorsqu'il ressuscitera, il sera devenu un animal, se mettant ainsi à l'abri des multiples dangers naturels et surnaturels qui l'entourent. On ne pourra plus le tuer puisque sa vie, qui continue cependant à animer son corps, n'est plus à lui mais déposée en un animal. Il puisera, d'autre part, du fait de cette étroite union avec ce dernier, une force et une vigueur plus grandes qui lui permettront de lutter avec des chances accrues contre les hommes de tribus rivales et les artifices des sorciers.

Aux clans des chasseurs paléolithiques succède, en Europe, une civilisation intermédiaire dont les divers faciès sont encore peu connus ; elle précède l'arrivée de populations nouvelles : les Néolithiques dont le foyer d'origine ne saurait être précisé. Les hommes de ce niveau archéologique avaient franchi le stade qui sépare le chasseur nomade vivant à la belle étoile ou dans des abris naturels, du pâtre et de l'agriculteur adonnés à l'élevage du bétail et au travail de la terre. L'étable et le grenier ont, dès lors, pris place dans les éléments divers de la vie domestique.

Nous avons dit : l'élevage du bétail. En effet, parmi les multiples débris recueillis en grand nombre dans les agglomérations humaines de l'époque ont été retrouvés les ossements de plusieurs individus appartenant au groupe principal de nos animaux familiers : chèvres, cochons, moutons, bovidés, etc. dont la domestication remonte ainsi à une époque fort lointaine. «La domestication dit Zaborowski, oeuvre si essentielle à l'établissement de toute civilisation si diverse et si ancienne, qu'elle n'a pas de date d'origine et pas de patrie, s'est imposée à l'homme partout, si impérieusement, qu'elle a maintenant épuisé les ressources des faunes de toutes les parties du monde. »

Cet asservissement de l'animal par l'homme ne semble pas être issu d'une région privilégiée où certaines espèces auraient fait preuve d'aptitudes particulières ou d'une docilité exceptionnelle car, des animaux admirablement domestiqués appartiennent à des formes très éloignées les unes des autres tels : le dindon du Mexique, le cormoran de Chine, le lama du Pérou, l'éléphant aux Indes, le renne en Laponie, le yak au Tibet, le buffle en Egypte, etc.. Disons en passant — fait digne d'être noté — que c'est antérieurement déjà à l'époque néolithique qu'apparaît le chien, ce merveilleux ami de l'homme dont la domestication semble avoir été l'oeuvre de divers peuples. On sait qu'en Europe, c'est dans les kjoekkenmöddings du Danemark et dans les stations lacustres les plus anciennes que se sont rencontrées les premières traces de cet admirable compagnon de la race humaine.

Pour les peuples qui nous sont connus par l'histoire, nous sommes renseignés sur leurs conceptions religieuses par des documents écrits ; pour les populations qui relèvent de l'ethnologie, au moyen d'observations recueillies par les voyageurs et les explorateurs. Aux âges les plus lointains de la préhistoire, étant donné que l'une ou l'autre de ces sources ne sont pas à

notre disposition, les seuls matériaux dont nous puissions disposer sont soit les traces matérielles de pratiques rituelles, soit les représentations artistiques. C'est en se basant sur l'interprétation d'éléments matériels de cette sorte et en les mettant par ailleurs en parallèle avec certaines données de l'ethnographie, que le Rév. Père Mainage a pu dire : « L'art quaternaire est adapté à des fins utiles, il est étroitement subordonné à la religion ; il est l'expression même du sentiment religieux. » Est-ce, en l'état actuel de nos connaissances, un verdict sans appel ? Gardons-lui un caractère hypothétique et bornons-nous à faire remarquer qu'il se pourrait, en effet, que le culte rendu aux animaux et à leurs représentations par maints peuples de l'antiquité — qui les considéraient comme la forme visible ou l'incarnation de divinités météorologiques ou cosmiques ou encore, de puissances surnaturelles — plonge ses racines dans les temps reculés de la préhistoire.

Pour les époques moins anciennes, les documents écrits, comme aussi l'existence de monuments fort bien conservés permettent d'affirmer que nombre de peuples représentèrent leurs dieux, leurs génies, leurs héros sous une apparence zoomorphique. Il n'est que de consulter pour s'en convaincre, un ouvrage moderne de mythologie générale ; on y verra combien nombreuses et variées furent ces représentations en Egypte, en Chaldée, en Assyrie, aux Indes, en Perse, en Syrie, en Grèce ou encore chez les Romains, les Celtes, les Slaves, etc..

Il arrive aussi que la puissance divinisée épouse une forme semi-humaine et semi-animale témoignant ainsi de l'association étroite du dieu, de l'animal et de l'homme. Que ce dernier ait pu adorer l'animal que nous avons dédaigné, exploité, exterminé ou conquis nous demeure une énigme et pourtant, c'est un fait : tous les dieux adorés par la suite sous forme humaine se sont dégagés peu à peu, par une lente évolution, d'une forme animale primitive. Les plus anciennes idoles ont encore fréquemment l'apparence d'une bête.

Ce que nous venons de rappeler brièvement montre à l'évidence que l'homme et l'animal ont été — et sont encore de bien des manières — étroitement associés. Très vite, la domestication s'est imposée à l'homme de façon impérieuse ; et il est de fait que nous ne concevons guère aujourd'hui l'existence de celui-ci sans les avantages incalculables que lui procura la domestication et, sans les ressources si multiples et si précieuses qu'il retire des bêtes.

Première partie - Intelligence, mémoire, attachement, dévouement, entraide, sacrifice, etc.

Les psychologues estiment que le critérium d'après lequel on peut distinguer l'instinct des autres principes d'activité impulsive réside dans l'apparente inconscience de la fin. L'individu agit comme s'il ignorait le but de son action. Bien que nous soyons naturellement incapables de connaître ce qui se passe dans une conscience animale, nous avons tout lieu de supposer que, lorsque dans des circonstances identiques se produit chez tous les individus d'un même groupe ou d'une même espèce, la même réaction — ou si l'on veut, le même comportement — nous avons affaire à une manifestation de l'instinct ; le propre de l'acte instinctif étant d'être spontané, immédiat sans qu'intervienne une délibération, un jugement, un choix¹.

Mais si l'opération instinctive peut suffire à expliquer certains aspects de la vie animale, il est indubitablement des cas où se révèlent, chez les bêtes, de la réflexion, du jugement, de la mémoire, de l'affection, du dévouement et souvent aussi, le sens de la propriété, de l'entraide, du sacrifice...

C'est à démontrer le bien-fondé de ce que nous avançons que nous reproduisons ici un certain nombre d'articles² dans lesquels nous nous sommes proposés de grouper des observations qui montrent combien il serait erroné de limiter à l'instinct seul bien des traits de la vie des animaux, surtout pour les espèces supérieures en rapports étroits avec l'homme.

Les faits que nous rapportons n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause. Ils ont été relatés par des personnes qui se sont bornées à dire objectivement ce qu'elles avaient observé ; et, à supposer même que quelques-uns de ces faits aient été inexactement rapportés, ceux qui aiment les animaux et se sont penchés de très près sur leur mode de vie n'auront aucune peine à admettre que, fort nombreux ont été les cas où des faits analogues ont pu être enregistrés.

Le rat témoigne parfois d'une intelligence et d'un sens de l'entraide qui, malgré ses terribles déprédations, doit nous le rendre sympathique.

Dans son « Histoire naturelle du Rat », M. Rodwell raconte comment ces petits animaux réussissent à descendre une quantité d'œufs du haut en bas d'une maison, en s'y mettant à deux pour le transport de chaque œuf et en se le passant de l'un à l'autre à chaque marche de l'escalier. De son côté, le Dr Carpentier cite un témoin oculaire qui a vu des rats employer le même procédé, non pour la descente, mais pour la montée d'un escalier.

L'un des deux, dit-il, se dressait sur ses pattes de devant, la tête en bas et poussait l'œuf qu'il soutenait avec ses pattes de derrière vers son compagnon ; celui-ci le recevait sur la marche suivante, le maintenait avec ses pattes antérieures alors que son aide franchissait la marche pour recommencer le même manège. Et ainsi, de marche en marche, jusqu'au haut de l'escalier.

Un homme qui fut un patient et consciencieux investigateur de la vie des animaux, George Romanes, secrétaire de la société linnéenne de Londres, assure que les rats savent si bien tirer parti de leurs expériences qu'il leur arrive de puiser de l'huile dans des fioles à col étroit ne permettant pas l'introduction de leur museau. Comment s'y prennent-ils ? Voici :

Après avoir rongé les morceaux de vessie ou d'étoffe qui obturent la bouteille, l'un d'eux choisit quelque point d'appui commode, introduisant alors sa longue queue dans le col et la plongeant

¹ George Romanes a défini l'instinct comme suit : « Une opération mentale ayant pour but un mouvement adapté, antérieure à l'expérience individuelle, à laquelle la connaissance du rapport entre les moyens et la fin n'est pas nécessaire et qui s'accomplit d'une manière uniforme chez tous les individus de l'espèce ».

² Ces articles ont paru dans un journal illustré : En Famille ; nous les avons quelque peu modifiés et complétés.

dans le liquide. Il la donne, une fois retirée, à son compagnon qui, après l'avoir léchée, lui rend le même service.

Cette action intelligente parut si extraordinaire à M. Romanes qu'il voulut la contrôler par des observations directes qui lui démontrèrent la parfaite réalité du fait.

Rentrant chez lui, son travail terminé, un mineur de Cardiff aperçoit soudain sur le sentier qu'il suit, deux rats cheminant tranquillement, côte à côte, un fêtu de paille tendu entre leurs deux mâchoires. Avec le bâton dont il était porteur, il assomme l'une des bestioles. Mais à sa grande surprise, l'autre rongeur, tenant toujours le fêtu de paille entre les dents, au lieu de prendre la fuite, reste sur place, l'air désespéré.

Sa curiosité éveillée, le mineur se saisit de l'animal si peu farouche et constate qu'il s'agit d'un rat aveugle qui, sans son guide à quatre pattes, est incapable de poursuivre son chemin.

Le propriétaire de nombreuses colombes, a relaté E. P. Evans, nourrissait celles-ci près de sa grange et, non seulement les poules et les moineaux accouraient pour prendre part au repas mais aussi, les rats. Un jour, il vit un de ceux-ci gonfler ses joues de grains et s'en retourner vers la remise, répétant cette manœuvre à plusieurs reprises. S'y étant rendu, il trouva une colombe qui mangeait les grains apportés par le rat.

Un cocher d'omnibus de Stratford remuait des bottes de foin dans sa grange lorsqu'il y trouva un rat. Le petit animal était d'une jolie couleur ; il excita la pitié de l'homme qui s'en empara et se mit en devoir de l'appivoiser. Il lui apprit, au commandement de : « viens ici », à sauter dans la grande poche de son manteau lorsqu'il partait le matin pour prendre la conduite de son omnibus. Enfermé dans le caisson de la voiture, il servait de gardien à son repas. Celui-ci n'était jamais touché par le rongeur à moins que cela ne fut du plum-pudding auquel Ikey ne savait résister. Il était, par ailleurs, un excellent gardien des provisions qu'on lui confiait car, si par hasard quelqu'un faisait mine de s'en saisir et de s'enfuir, Ikey, de dessous la paille où il était caché, sautait sur le voleur pour le mettre en fuite.

C'est encore un rat qui fut le héros du joli trait que voici, rapporté par F. Buckland :

Un fabricant de fouets ayant préparé des lanières de cuir bien graissées et bien huilées, les mit soigneusement à l'abri dans une caisse ; mais fait étrange, elles disparurent une à une ; pourtant personne ne les avait ni vues ni touchées ! Cependant, un jour que le bonhomme était à l'ouvrage, un gros rat sortit sa tête d'un trou, inspectant tranquillement les lieux. Comme tout était calme, il sortit et courut droit à la caisse aux lanières, plongea, en ressortit, emportant dans sa bouche le morceau le plus délicat qu'il avait pu trouver.

Ayant ainsi découvert le voleur, le sellier prit la résolution de le capturer. Il mit une trappe à sa façon, plaça dessus une amorce. Au bout de quelques minutes, attiré par l'odeur alléchante du fromage rôti, le rat revint et se mit aussitôt à attaquer l'appât ; mais à peine venait-il de le toucher qu'il était fait prisonnier. Armé d'un bâton, le sellier souleva la trappe, prêt à assommer le rat à sa sortie. Mais quel ne fut pas son étonnement de voir la bête rester parfaitement tranquille et au bout de quelques minutes, grimper paisiblement le long de son bras, le regarder bien en face, comme pour dire : « Je suis un pauvre rat innocent et les rats doivent vivre aussi bien que les fabricants de fouets ». L'homme lui dit alors : « J'allais te tuer mais j'y renonce, soyons amis. Je te donnerai du pain beurré tous les jours si tu ne me prends plus mes cuirs et ma cire ». Il mit alors l'animal par terre et ce dernier se retira dans son trou. A dater de ce jour, le rat trouva chaque matin le déjeuner promis à l'entrée de sa retraite ; il devint peu à peu tout à fait apprivoisé, sautant partout dans l'échoppe, renversant sans se gêner tout ce qui se trouvait sur l'établi de celui qui était devenu son protecteur.

Le renard passe pour un animal rusé. Le récit suivant, dû au révérend Ch. Notts, semble indiquer que cette réputation n'est pas usurpée.

Dans sa jeunesse, dit-il, un de mes amis possédait un renard que l'on gardait dans une sorte de tanière creusée dans la cour. Un soir d'automne, un chariot de la ferme chargé de blé, revenant des champs, passa près de la tanière ; il en tomba par hasard un épi à un endroit où le renard pouvait l'atteindre. On le vit alors s'élancer, saisir vivement l'épi et le rapporter dans son gîte. Mystère !... puisque le renard ne mange pas de blé !

Mais le lendemain matin, le problème fut résolu car on vit l'animal hors de sa demeure, disperser le blé, en laissant tomber les grains bien en vue de la volaille puis rentrer se cacher dans sa tanière où il attendit les événements. Des poulets arrivèrent et se mirent à manger le grain ; le renard se précipita sur l'un d'eux et l'emporta chez lui ; là, il déjeuna tout à son aise !

C'est un acte analogue qui a été rapporté par le Dr Trost :

Par un hiver rigoureux, celui-ci, les jours de forte gelée, avait pris l'habitude de jeter aux oiseaux les miettes du déjeuner. Il remarqua que son chat s'embusquait aussitôt, dans l'espoir de se procurer du gibier parmi la gent ailée. Les froids passés, on ne jeta plus rien. M. Trost et d'autres témoins aperçurent alors le chat répandre lui-même des miettes sur l'herbe, dans l'intention sans doute d'attirer les oiseaux.

Un jour d'hiver, dit de son côté le professeur Frey, j'avais jeté des miettes aux oiseaux mais la neige qui tombait les ayant recouvertes, elles ne furent pas touchées. Or, le lendemain matin, je vis mon chat gratter la neige, retirer les miettes puis les étaler les unes à côté des autres, après quoi, il s'en alla faire le guet derrière un massif voisin.

Certains faits permettent de supposer que le perroquet a la mémoire du coeur. Un de ceux-ci, domicilié dans le quartier de Mayfair à Londres, avait été soigné par un domestique avec lequel il entretenait les rapports les plus affectueux ; il avait coutume de le saluer par un cri tout particulier. Ce domestique quitta la famille et des années passèrent pendant lesquelles on ne le revit plus. Un jour, l'oiseau jeta soudain son cri d'autrefois et le répéta précipitamment, montrant par ailleurs une grande excitation. Fort intrigués, ses maîtres eurent la curiosité de regarder par la fenêtre et virent passer un carrosse derrière lequel se tenait debout et en livrée, l'ancien ami du perroquet ; celui-ci, malgré le temps écoulé et le changement de costume, l'avait fort bien reconnu.

Et voici un jeune coucou qui, lui aussi, possédait un coeur tendre. On me l'apporta un jour, relate Mme Christiane Tassin, alors qu'il était nu, sans le moindre duvet, le bec orange à l'intérieur, les yeux à fleur d'un crâne si plat que je me demandais où pouvait bien se loger la cervelle du pauvre oiselet. Il était si laid, si pitoyable qu'il me fallut tout mon amour des bêtes pour le garder et l'élever. Mais combien j'en fus récompensée ! Lisez plutôt :

Tout jeune, blotti dans le fond d'un panier rond sans couvercle, il ne faisait qu'ouvrir le bec à tout venant. Enfin, devenu plus fort, il put vivre perché sur l'anse de son panier. Je constatai avec plaisir qu'il me reconnaissait. Peu à peu, ce furent des démonstrations de joie telles que baisers et caresses le payèrent en retour. Devenu gros et encombrant, je dus l'envoyer vivre dans les arbres du parc. Lorsque me promenant, je passais sous celui qu'il avait adopté comme domicile, il se laissait choir sur les basses branches avec des cris plaintifs destinés à m'attendrir et comme je ne pouvais pas toujours obtempérer à son désir, c'était le plus souvent un « va-t'en » qu'il entendait. Alors il remontait lentement et tristement au faite de l'arbre. Mais quand je lui disais « viens », il dégringolait rapidement et se laissait tomber sur mon épaule, fou de joie. C'était alors des démonstrations indescriptibles, gazouillis, battements d'ailes ; il promenait son bec dans mes cheveux près de la nuque et jusque sous mon manteau. Il me fallait le calmer par de douces paroles et des caresses.

Je dus partir, l'abandonner. Des jours entiers il m'a cherchée, m'appelant avec des cris de détresse, refusant toute nourriture venant de mains étrangères.

Une femme de la campagne, dit M. Cunisset-Carnot, ce grand ami des bêtes, possédait une oie, fidèle compagne de sa solitude. Chaque matin, quand elle s'en allait pour son travail, l'oie l'attendait au seuil de la porte et prenant le coin de son tablier dans son bec, cheminait à son côté jusqu'à la maison où cette femme travaillait. L'huis refermé, le volatile reprenait seule le chemin du logis dont elle se constituait la gardienne, paissant à l'entour sans s'éloigner. L'heure du retour la retrouvait fidèle à la porte qui devait livrer passage à sa maîtresse et les deux amies, une fois les effusions passées, s'en revenaient au logis ; l'oie tenant toujours en son bec un coin du tablier. Cette garde affectueuse n'était interrompue que pendant la saison des couvées.

Dans le fait suivant rapporté par un mécanicien du Chemin de fer de l'Est, l'oiseau dont il est question, un émerillon (sorte de faucon), fit preuve d'un sens d'observation vraiment remarquable. Cet oiseau, dit le narrateur, accompagne tous les trains. Son parcours, comme on pu le constater les agents des trains, est toujours le même : de Mesgrigny à Romilly. Sachant, par expérience, que la locomotive effraye les petits oiseaux qui cherchent un refuge dans les haies bordant la voie, cet émerillon plane à cinq ou six mètres au-dessus de nos têtes et caché par la vapeur, nous suit ainsi jusqu'à ce qu'une victime se présente. Alors il s'élançe et passant rapide comme le vent, il broie dans ses serres l'imprudent qui vient de quitter son abri.

Si, par extraordinaire, cette « volée » est infructueuse, il revient à sa place d'où il nous est impossible de le faire partir. En effet, des projectiles lui sont lancés mais il les évite par des mouvements soit à droite, soit à gauche et n'en continue pas moins à nous imposer son voisinage. Son vol est très rapide. Laissant à un train de grande vitesse une avance de 150 à 200 mètres, en moins de temps que je n'en mets pour vous écrire ceci, il dépasse la locomotive de la même distance et cela, toujours en rasant les haies ; puis s'il n'attrape rien, il revient au-dessus de nous, reprendre sa place habituelle.

L'ours ne passe pas pour un animal particulièrement intelligent et pourtant, le trait que nous rapportons ici et qui a été observé au Muséum d'Histoire naturelle de Paris au cours d'une inondation, témoigne chez son auteur d'un réel discernement. Il s'agit d'un ours parqué avec deux femelles dans la fosse médiane des fosses aux ours.

Voici les faits tels que les a relatés M. A. Baudouin, Architecte ordinaire du Muséum :

Quand, au cours des saisons précédentes, un fort orage ou quelque grande pluie amenait au point bas de la fosse en question une quantité d'eau considérable, la gargouille d'écoulement, unique pour les trois fosses, se trouvait parfois engorgée par les détritux que la pluie charriait dans les caniveaux. L'eau alors s'accumulait d'abord contre le mur sud-ouest de la fosse où est percée la dite gargouille puis gagnait une assez grande surface en suivant les pentes sur le sol pavé de la fosse.

L'ours trouvait d'abord cette mare très amusante et y barbotait consciencieusement puis quand le jeu avait assez duré, il venait, les pattes dans l'eau, dégager la grille avec ses griffes et rétablir l'écoulement. Quand finalement il vit son domaine envahi par l'eau qui, cette fois, venait de la Seine par l'égout où la grille se jette, l'ours sembla d'abord ne pas faire la différence de ce cas nouveau et nous le vîmes à différentes reprises, chercher dans l'eau dont le niveau s'élevait rapidement, à répéter la manœuvre habituelle. Pourtant ses façons indiquaient une certaine perplexité. A ce moment, pour permettre aux pensionnaires de cette fosse de trouver un coin au-dessus de l'inondation qui avait gagné toute l'étendue du pavage, il fut jeté dans l'angle nord-ouest de la fosse trois ou quatre tombereaux de pierres pour former un tertre dépassant le niveau de l'eau.

Or l'ours, après être venu reconnaître la nature de ces matériaux, se mit à emporter une à une dans ses bras quelques grosses pierres vers l'endroit où la gargouille aboutit. Il essaya, avec ces pierres, de construire un barrage contre l'inondation, prouvant par cette tentative qu'il avait compris que

cette fois, l'eau venait de la gargouille. Il fut constaté, après la baisse des eaux, que pour l'édification de son barrage, l'animal avait transporté une vingtaine de pierres d'un poids de 10 à 20 kilos chacune.

Tournons maintenant nos regards vers la gent canine.

On sait que les chiens dressés pour la garde des troupeaux et pour la chasse témoignent souvent d'une intelligence fort vive. Les faits relatés sont extrêmement nombreux ; nous en rapporterons quelques-uns : J'avais dans ma ferme, dit Charles Steward, un chien nommé Bodach dont la tâche était la garde des vaches. Ce chien reconnaissait, pour sa maîtresse, la laitière. Lorsqu'elle lui disait de garder les vaches, il se couchait au milieu de la ligne qu'il avait jugée convenable comme limite. Patient et vigilant, il se tenait au repos jusqu'à ce qu'une des bêtes confiées à ses soins ait dépassé la limite qu'il avait ainsi tracée ; il fondait alors sur la vache et l'attrapant au talon, la ramenait bientôt en arrière. Il est étonnant de constater combien il fallut peu de temps aux bêtes du troupeau pour reconnaître et respecter cet arrangement. Bodach arriva à connaître quelques-unes des vaches par leur nom. L'une d'elles nommée Aggi, devait, à certains moments de l'année, être traitée plus souvent que les autres et la laitière n'avait qu'à dire en gaélique : « Bodach, va me chercher Aggi » pour que le chien parte pour la prairie et, choisissant la bête, la ramène rapidement à la ferme.

Le récit suivant est dû à M. Victor Meunier :

Un berger atteint par les fièvres d'automne dut s'aliter. La récolte était faite. Le maître crut donc pouvoir laisser les moutons sortir et se répandre autour de la ferme ; seulement, il chargea un de ses enfants encore en bas âge, de les surveiller.

Il avait compté sans le chien. Aussitôt les moutons dehors, le chien s'empare du troupeau. L'enfant a beau crier, menacer ; le chien n'en tient compte, emmène les bêtes. C'est en vain que l'enfant les rappelle ; elles n'entendent pas sa voix.

Le père, à la fin, l'entend, accourt, voit dans l'éloignement le troupeau suivre la route accoutumée, escortée à l'ordinaire par le chien vigilant. Intéressé, sans se montrer, il suivit de loin les bêtes. Il vit le chien conduire le troupeau dans les pâturages familiers. Il le vit se conformer en tout aux habitudes du berger, aussi exactement que s'il eût été là, se réglant sur ses habitudes connues comme sur des instructions à lui données. Il le vit changer de pâturage aux heures fixées. Enfin, les choses se passèrent avec tant d'ordre et pour le dire, d'une façon si humaine, que l'homme estima sa présence inutile et s'en retourna chez lui, s'en rapportant à son berger à quatre pattes.

Le soir, à l'heure de la rentrée habituelle, le troupeau ramené par son fidèle gardien se pressait à la porte du bercail. Le lendemain, le chien n'eut pas besoin de s'emparer du troupeau ; on lui en donna la direction. Il l'exerça pendant les quinze jours que dura la maladie du berger, maladie dont les moutons n'eurent pas à souffrir puisqu'ils en passèrent tout le temps dans les pâturages³.

Le chien dont il s'agit, dit M. J. Contostavlos, appartient au chauffeur d'automobile Henri Sourrouille dont je loue la voiture à l'année et qui demeure 33, Avenue de Verdun, à Montrouge (Seine). Ce chien qui répond au nom de Pyrame, est le produit d'un croisement de Saint-Bernard et de chien dit « policier », croisement dont, paraît-il, les spécimens sont très rares parce que très difficiles à élever. Pyrame est donc, actuellement, dans toute la force de l'âge. Il est d'une taille énorme et sa tête léonine est magnifique. Son maître a comme voisin un mutilé à jambe de bois, propriétaire d'un âne, dont il se sert pour son travail. Un jour, cet âne s'étant brusquement enfui, était parti à travers champs au grand désespoir du mutilé qui, ne pouvant pas courir, n'arrivait pas à le rattraper.

³ Rapporté par M. Victor Meunier, Revue spirite, Journal d'Etudes psychologiques, 1885, p. 324

Le maître de Pyrame lui dit alors : « Laisse-moi faire ! Pyrame va te le ramener. » L'autre était incrédule. Pyrame reçoit l'ordre et lâché, galope vers l'âne. A peine l'a-t-il rejoint que saisissant entre ses dents la corde qui servait de licou, il tire à reculons dans la direction des deux hommes. L'âne s'arc-boute et après une courte lutte, Pyrame s'aperçoit qu'il n'y a rien à faire de cette façon ; l'âne étant le plus fort et ne se laissant pas entraîner.

Alors, Pyrame qui ne lâche pas la corde une seconde, se met tout à coup à sauter rapidement tout autour de l'âne, le forçant ainsi à tourner sur place comme une toupie ! Un moment après, l'âne est complètement étourdi. Pyrame s'en rend compte et se plaçant alors de son côté, il tire la corde toujours dans la direction des deux hommes et ne trouvant pas encore que l'âne marche assez vite, il se sert de sa queue comme d'un fouet pour en battre les pieds de l'âne qui, vaincu, ne résiste plus. Le mutilé, rentré de cette manière inattendue en possession de son âne, n'en pouvait croire ses yeux⁴ !

Nous terminerons cet article par les exploits d'une chienne de chasse : Gondole.

... Nous étions devenus de vrais complices, relate M. D., et la finesse de ma camarade jointe à une rare puissance du nez révélait, à toutes occasions, ses rares qualités. Elle éprouvait une joie particulière à se promener en voiture parce qu'elle y chassait. Son nez puissant braqué sur les deux côtés de la route saisissait la moindre émanation du gibier et au moment voulu, elle marquait un arrêt ferme. C'était le signal, je pouvais arrêter ma voiture. Elle descendait alors en me faisant signe de la suivre, entrait dans les champs et coulait sagement sous mon fusil, les perdreaux qu'elle avait éventés de la voiture. A leur départ, elle les regardait attentivement, discernait celui que j'avais tiré et ne le perdait pas de l'œil ; s'il tombait, elle allait se coucher auprès de lui et en prenait possession en mon nom.

Elle observait les moindres détails et les notait dans sa mémoire. C'est ainsi qu'elle était devenue, pour ainsi dire, « de change » sur les faisans. Je m'explique : Elle avait remarqué que je ne tirais jamais les poules ; la chasse n'étant pas riche en faisans, je ne voulais tirer que les coqs. Aussi, lorsqu'elle avait pisté, arrêté et fait lever une faisane, elle revenait d'un air humble et contrit se mettre derrière moi pour s'excuser de sa bévue. Si au contraire, je manquais un coq, elle n'avait pas de cesse avant de l'avoir retrouvé. Avait-elle éventé un lièvre dans une haie ? Après m'avoir indiqué la place par un bel arrêt, elle se défilait à l'anglaise, passait par un long détour de l'autre côté de la haie et obligeait ainsi le lièvre à sortir de mon côté. Tout en elle était calculé, réfléchi, intelligent. La raison complétait et corrigeait l'instinct : celui-ci eut ordonné de bourrer un lièvre mais la raison lui suggérait l'idée du mouvement tournant. Elle savait, et c'est là surtout que se reconnaît le mérite d'un animal, adapter ses ruses et ses manoeuvres à chaque variété de gibier. Elle ne suivait pas machinalement, automatiquement la piste d'un râle comme celle du perdreau et elle avait bien raison. Quand un râle, après avoir été arrêté vingt fois et s'être toujours défilé à pattes refusait de se lever, elle tapait de sa patte la touffe de luzerne où elle le sentait blotti et le mettait à l'essor par ce moyen qui lui semblait plaisant. Elle modifiait également son mode de rapport selon les circonstances. Si j'étais seul, elle se couchait auprès de la pièce tuée ; si j'étais avec un ami, elle me la rapportait très correctement, comme si elle voulait à la fois montrer son savoir-faire et éviter toute contestation. Si une personne étrangère, fut-ce un garde, faisait mine de lui enlever son gibier, elle posait celui-ci à terre, montrait toutes ses dents à l'intrus puis me rapportait la pièce en gambadant. Un jour qu'avec des amis nous étions allés en chassant, déjeuner dans une ferme, nous avions disposé dans une pièce sombre et fraîche, attenante à celle où nous mangions, le produit de notre chasse. A peine avions-nous entamé l'omelette que j'entends sous la table un grognement formidable de Gondole à l'adresse du brave pointer d'un de

⁴ Cf. Psychica, 15 décembre 1923, p. 195.

mes amis, également couché aux pieds de son maître. Je me penche, je regarde la cause de cette colère et la découvre sans peine. Gondole s'en était allée furtivement prendre, dans le recoin où était entassé notre gibier, tous les perdreaux tués par moi ; les miens seulement et les avait déposés sous ma chaise. Le pauvre pointer en avait approché innocemment son museau et la chienne protestait violemment. Mais comment avait-elle pu, sans être vue, faire six voyages consécutifs dans la pièce voisine, y choisir nos six perdreaux et les rapporter à ma place ? Mystère et discrétion, on ne le saura jamais.

Ce souci de garder notre gibier, elle le poussait à l'extrême. Il lui arriva souvent, alors qu'elle m'avait vu déposant quelques pièces de gibier dans la voiture d'un ami, d'aller les reprendre à mon insu pour les rapporter à la cuisinière. Car elle avait le sens excessif de la propriété. Et elle le faisait bien voir aux chats qui se risquaient à voler quelque chose dans la cuisine. C'était la plus consciencieuse et la plus intelligente des chiennes de garde⁵.

La pratique de l'entraide est plus répandue chez les animaux qu'on ne le suppose généralement, même chez certains d'entre eux que nous considérons comme faisant partie d'espèces inférieures. Quelques exemples ont déjà été donnés. Voici d'abord des observations faites chez des oiseaux : Darwin rapporte que le capitaine Stanbury rencontra dans l'Utah, un pélican vieux et complètement aveugle qui, nonobstant cette infirmité, était fort gras et avait dû être bien et pendant fort longtemps, nourri par ses compagnons. M. Blyth dit qu'il a vu des corbeaux indiens nourrir deux ou trois des leurs, frappés également de cécité. G. Delanne fit la même observation pour un vieux coq aveugle.

M. Burton cite le cas d'un perroquet qui prenait soin d'un oiseau d'une autre espèce, chétif et estropié, lui nettoyait le plumage et le défendait contre les attaques d'autres oiseaux qui fréquentaient son jardin.

Il y avait à Paris, au Jardin du Luxembourg, rapporte Henry de Pourville qui fut rédacteur aux Débats, dans la cour intérieure du palais, une grande cage dans laquelle se prélassait un magnifique perroquet. Un jour, de Pourville aperçut un moineau qui se posait sur le dessus de cette cage. Aussitôt, le perroquet monta lentement, de bâton en bâton et appuya la tête contre le haut de la cage. Le moineau passa son bec à travers les barreaux, se mit à gratter son ami et quand le perroquet en eut assez, il redescendit gravement d'échelon en échelon. Le moineau réclamant le prix du service rendu, le perroquet, de sa patte, poussa des graines éparses jusque près des barreaux où l'oiseau les prit une à une.

Voici, dit M. A. Philippon, un fait qui m'a été confirmé par un homme qui s'est attaché à prendre par le cinéma, quelques phases de la vie des oiseaux.

Tout est merveilleux, dit-il, dans l'histoire de ceux-ci et certains faits dépassent notre compréhension. Exemple : sur une lisière de bois, au pied d'un orme, repose un nid de gracieux rouges-gorges dont la famille naturelle a été expulsée par un jeune coucou qui, étalé sur la couche déjà trop étroite pour sa corpulence, ressemble plus à un crapaud qu'à un volatile. Sur une basse branche de l'orme, un couple de grives (grives draines) élève ses jeunes. Les rouges-gorges ont fort à faire pour satisfaire leur vorace pensionnaire : chenilles et papillons s'engouffrent sans trêve dans le vaste bec où disparaît la tête presque entière du pourvoyeur. Mais les rouges-gorges sont d'une belle activité, leurs voyages se succèdent à un rythme si accéléré qu'à un moment donné, le petit coucou est « au complet » et son bec reste fermé devant les friands morceaux qu'on lui présente.

⁵ Bulletin de l'Association des Lieutenants de Louveterie et Psychica, 15 mars 1935.

C'est alors que se passa ce fait invraisemblable : pour ne pas perdre le fruit de leur labeur, les deux rouges-gorges le portèrent aux jeunes grives qui ne firent nulle manière pour accepter ce supplément inattendu de nourriture !

Une corneille vivait depuis quelque temps dans une basse-cour, en compagnie de quelques poules. Un jour, on s'aperçut qu'elle faisait de fréquentes visites à une volière dans laquelle elle pénétrait par une petite porte. Pendant cinq à six jours consécutifs, on la vit renouveler ses visites à des intervalles assez réguliers. Cette assiduité à se rendre dans cette volière attirant l'attention des personnes de la maison ; elles découvrirent que la corneille allait chaque jour apporter du grain à une pauvre poule dont le cou était pris entre des barreaux au fond de la volière ; ce qui ne pouvait être aperçu du dehors. On dégagea la volatile et aussitôt, la corneille s'élança triomphante vers elle ; puis, la devançant, la conduisit près d'un petit bassin, comme pour l'inviter à s'y désaltérer.

Un jour, dit le naturaliste Thomas Edward, que je passais sur le bord de la mer, j'observai sur le sable, deux oiseaux à côté d'un grand objet. Me baissant aussitôt et, mon fusil sur le dos, je réussis à ramper sur la pente en traversant les galets, jusqu'à ce que j'arrivasse enfin en vue des deux petits travailleurs activement occupés à retourner un poisson mort qui était au moins dix fois grand comme eux. M'étant bien installé dans mon observatoire de galets, je n'eus plus d'attention que pour eux. Ils poussaient hardiment le poisson avec leur bec puis avec leur poitrine ; vains efforts, l'objet restait immobile. Ils s'en allèrent alors du côté opposé et commencèrent à gratter le sable en dessous du poisson. Après en avoir enlevé une grande quantité, ils revinrent à l'endroit où ils étaient d'abord et recommencèrent à travailler du bec et de la poitrine mais en apparence, avec aussi peu de succès que la première fois. Sans se décourager cependant, ils retournèrent une seconde fois de l'autre côté et recommencèrent leur tranchée avec l'air bien déterminé à ne pas se laisser déjouer dans leur projet qui était évidemment de creuser au-dessous de l'animal mort, de façon à pouvoir le retourner plus aisément. Pendant qu'ils étaient engagés dans cette opération et comme ils avaient déjà travaillé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre pendant près d'une demi-heure, ils furent rejoints par un autre oiseau de leur espèce qui arriva à tire-d'aile des rochers voisins. Son arrivée opportune fut reçue avec des signes de joie évidente. Leurs congratulations mutuelles finies, ils se mirent à trois à l'ouvrage et après avoir travaillé vigoureusement pendant quelques minutes à enlever le sable, ils revinrent de l'autre côté et, appuyant simultanément leur poitrine contre le poisson, ils réussirent à le soulever de quelques pouces mais, sans pouvoir le retourner. Il retomba donc sur son lit de sable, au désappointement manifeste des trois oiseaux. Toutefois, après s'être reposés un moment et, sans bouger de leurs places respectives, (un peu séparés les uns des autres) ils résolurent, sembla-t-il, de trouver un autre moyen. Appuyant la poitrine sur le sable, ils arrivèrent à enfoncer leur bec sous le poisson qu'ils soulevèrent encore, à peu près à la même hauteur que la première fois ; retirant alors leur bec mais, sans perdre l'avantage obtenu, ils appliquèrent leur poitrine contre l'objet et cela avec tant de force et d'habileté qu'il céda enfin et roula au bas d'un petite déclivité. Les oiseaux avaient fait un tel effort qu'ils le suivirent quelques pas avant d'avoir retrouvé leur équilibre. Le poisson étant mis à l'abri, un copieux repas fut la récompense de leur travail.

Les deux épisodes suivants se rapportent à la gent chevaline :

Un cheval de notre Compagnie, dit M. de Boussanolle qui fut capitaine de cavalerie, ayant eu les dents usées au point de ne pouvoir mâcher son foin et broyer son avoine, fut nourri pendant deux mois — et l'eût été davantage s'il n'avait été abattu — par les deux chevaux qui occupaient sa droite et sa gauche dans l'écurie. Ces deux chevaux tiraient le foin du râtelier, le mâchaient et le jetaient ensuite devant leur compagnon. Ils en usaient de même pour l'avoine qu'ils broyaient bien

menue et plaçaient ensuite devant lui. C'est, ajoute le narrateur, l'observation et le témoignage d'une Compagnie entière, officiers et cavaliers.

A Paris, rapporte Serge Voronoff, à l'époque où les omnibus étaient traînés par des chevaux, on attelait un cheval supplémentaire aux endroits où la chaussée offrait une montée plus rapide. C'était le cas pour l'omnibus qui parcourait la rue des Martyrs. A certain endroit, étaient placés trois chevaux de renfort rangés l'un à côté de l'autre et qu'on prenait successivement, en remettant chaque fois le cheval qui avait servi à la dernière place à gauche. Tout alla normalement pendant une semaine puis on s'aperçut qu'un des trois chevaux n'était jamais attelé. Son tour ne venait jamais. On observa et on remarqua que ce cheval, aussitôt qu'il apercevait de loin l'omnibus, changeait de place et se rangeait à l'extrême gauche. Il restait ainsi toujours le troisième !

Un médecin de Strasbourg possédait, aux environs de cette localité, une propriété de rapport et deux fois par semaine, faisait vendre au marché de cette ville des fruits et légumes. A cet effet, la veille des jours de vente on réunissait dans un hangar les légumes disposés en bottes. Or, on s'aperçut qu'il manquait toujours un certain nombre de paquets de carottes. Un voleur, adroitement, les déroba sans doute dans l'intervalle qui s'écoulait entre la cueillette et le départ pour la ville. On fit le guet et que vit-on ? Le chien du docteur se glissa mystérieusement dans le hangar, saisit entre ses dents une botte de carottes, prit aussitôt la fuite puis peu après, revint pour se livrer au même manège. Intrigué, on le suivit ; on le vit alors pénétrer dans l'écurie et déposer la botte de carottes devant le cheval son grand ami, puis s'étant assis, contempler avec satisfaction celui-ci savourant les racines.

C'est encore un chien qui fut le héros de l'histoire charmante que nous devons à l'écrivain bien connu, Ludovic Réhault :

Un commerçant, dit-il, avait un chien remarquablement bon et intelligent. Il l'avait dressé à se rendre chaque matin chez le boulanger dans une rue voisine, aux fins d'y chercher les cinq croissants nécessaires à son premier déjeuner. Le chien, pendant des mois, s'acquitta fidèlement de sa tâche. Mais un matin, il ne rapporta que trois croissants au lieu de cinq. L'idée qu'il avait pu se laisser tenter par la bonne odeur des croissants chauds ne vint pas d'abord à son maître qui pensa à une distraction du boulanger. Mais ayant constaté que deux croissants manquaient encore le lendemain, il douta de son chien et lui ayant posé une série de questions auxquelles l'animal ne répondit que par un de ces longs regards chargés d'amour qui étaient son expression habituelle, il le menaça furieusement et le chassa. Cependant, le jour suivant, le chien ne rapporta encore que trois croissants. Le commerçant vint alors interroger le boulanger et, celui-ci ayant affirmé avec véhémence avoir mis lui-même comme par le passé, cinq croissants dans le petit panier du chien, tous deux convinrent de le surveiller. Le lendemain, aux aguets sous une porte cochère, le commerçant vit avec surprise son chien s'engager à toute allure dans une petite ruelle latérale qui l'écartait nettement de sa route. Intrigué, il le prit en filature et le vit s'engouffrer dans un long corridor d'une vieille maison d'où il ressortit au bout d'une minute à peine, à une allure encore plus vive et dans la direction, cette fois, de la boutique de son maître. Celui-ci, de plus en plus étonné, s'engagea à son tour dans le long corridor et l'ayant parcouru jusqu'au bout, il découvrit derrière un va-et-vient à chatière, couchée et allaitant ses petits, une chienne qui, à sa vue, et pour grincer des dents en bonne mère qui veille jalousement sur sa progéniture, laissait tomber de sa gueule l'un des deux croissants que son mâle fidèle et généreux lui apportait chaque matin, depuis le jour où elle avait mis bas ses petits.

Ce que nous savons — bien que M. Réhault ait omis de l'ajouter à son récit — c'est que ce maître inhumain et indigne de posséder un tel chien, battit sans pitié ce dernier afin de lui faire perdre l'envie de continuer son touchant petit manège.

Le trait suivant, qui peut être rapproché du précédent, s'est passé en Algérie, et nous est rapporté par H.-A. Page :

Un grand chien appartenant à Mme Naprici, allait chaque matin chercher douze petits pains chez un boulanger et les rapportait dans un panier. Or il fut remarqué — et ceci pendant plusieurs jours consécutifs — qu'il n'y avait plus que onze petits pains dans la corbeille. En surveillant l'animal, on constata qu'il s'arrêtait en route pour en laisser un à une pauvre chienne malade et affamée qui, avec ses petits, était couchée dans un coin de la route conduisant à la boulangerie. On pria alors le boulanger de mettre treize petits pains dans la corbeille, après quoi le chien rapporta fidèlement les douze petits pains à la maison puis quelques jours après les treize au complet : son amie étant guérie n'avait plus besoin de son aide.

Et pour terminer, encore ce trait, également tout à l'honneur de la gent canine :

Nous avons, relate M. V. Guillaume, une chatte abandonnée qui eut un petit mais ne renonça pas pour cela à ses habitudes de vagabondage et le malheureux chaton souvent seul, ne cessait de miauler désespérément. Notre chienne Pomponette, une toute petite épagneule blanche et jaune qui détestait cependant les chats, émue par ses cris, allait vers la niche placée au dehors où il se trouvait puis revenait près de nous en gémissant, en nous regardant d'un air de dire : « Vous n'entendez donc pas ce petit qui pleure » et nous priait, pour ainsi dire, d'aller à son secours jusqu'à ce que devant son insistance, nous ayons fini par lui dire : « Nous n'y pouvons rien mais console-le, toi, si tu peux ».

Elle a parfaitement compris et tout de suite s'est installée auprès de lui pour le faire téter, car elle avait du lait et lorsque la mère revint, elle lui aboya toutes les sottises de son répertoire, si bien que celle-ci repartit pour ne plus revenir. C'est la chienne qui a élevé le chaton noir, avec le dévouement et l'affection qu'elle aurait eus pour un de ses petits ; se privant même des promenades à pied ou en voiture qu'elle aimait tant. Elle venait jusqu'au milieu de l'allée, s'arrêtait, une patte en l'air, la tête penchée pour écouter et au moindre cri, retournait à la maison. Pour la faire sortir, nous avons pris le parti d'emmener minet dans son panier ; elle suivait alors, contente de le savoir près d'elle.

Le journal anglais « Le Chat » rapporte que deux chattes vivant à proximité l'une de l'autre eurent des petits. L'une garda ses cinq chatons alors qu'on noya tous ceux de l'autre. La pauvre mère chatte miaulait, désespérée. Sa voisine, prenant alors un de ses petits dans sa gueule, le lui apporta afin de faire taire ses gémissements.

Ne sont-ce pas là des preuves évidentes d'entraide ?

Dans l'antiquité, les corbeaux servaient souvent dans les temples pour les augures, et beaucoup de prêtres vivaient dans des relations étroites avec ces oiseaux. On rapporte que sous Tibère, à Rome, un corbeau apprivoisé appartenant à un cordonnier allait chaque matin saluer l'empereur en articulant les syllabes de son nom et donnait les preuves d'une surprenante intelligence. D'après Maurice Magre, « l'âme des corbeaux serait, parmi les âmes animales, une des plus susceptibles d'entrer en relation directe avec l'homme ».

Un ami des bêtes, M. Georges Chevrier, a relaté de façon fort amusante quelques épisodes de la vie d'un corbeau apprivoisé. Les traits de caractère observés chez cet oiseau méritent qu'on s'y arrête :

Nous l'avions, dit-il, appelé Grip, en souvenir d'un personnage de même espèce qui figure avantageusement dans un roman de Ch. Dickens. Le corbeau du roman avait appris à s'exprimer en anglais ; le nôtre, bon patriote, ne parlait que son idiome national, mais avec un tel choix d'intonations et une mimique si expressive que ses discours en « corbeau » étaient, j'ose dire, des plus intelligibles. Au reste, il était naturellement réservé et il fallait à son éloquence, des circonstances critiques pour qu'elle se donnât cours. Tel était le cas lorsque dans le grand jardin

où il déambulait avec toute la gravité d'un péripatéticien, un chat étranger venait troubler ses doctes méditations. C'étaient alors des appels de détresse qui me faisaient accourir à la hâte et auxquels succédaient — sur un ton à la fois animé, sérieux et confidentiel — une protestation en bonne et due forme contre les désagréments auxquels venait de l'exposer, une fois encore, un état de choses vraiment intolérable ! Il entendait que sa sécurité fût mieux garantie ; c'était mon affaire d'y veiller et il se devait à lui-même de formuler des réserves expresses quant à la façon négligente dont je m'acquittais de ce devoir. Tel était le sens évident d'une harangue toujours identique ponctuée de hochements de tête, de tours de cou et de clignements de paupières en parfait accord avec les intonations.

Quand on lui donnait à manger, il exprimait sa satisfaction après chaque bouchée reçue mais non avalée — il la tenait en réserve — par un mot bref : « Aouâ », ce qui signifiait évidemment « ça va bien » ! car il ne se serait pas abaissé à dire merci. D'autant que lorsqu'il voyait apparaître le dernier morceau « ça n'allait plus bien » et un vigoureux coup de bec à l'adresse de la main dispensatrice clôturait invariablement la séance.

Après quoi, le gésier abondamment garni et les mains dans ses poches, il faisait négligemment quelques tours, affectant des airs désintéressés et jetant çà et là un regard vers les nuages, comme pour observer la direction du vent... alors que sa grande préoccupation était de trouver des cachettes pour y glisser un par un les morceaux, à l'instant où il ne se croyait plus observé.

Bien que d'une gravité ne le cédant en rien à celle de quiconque a revêtu un habit de cérémonie, cet oiseau était pétri d'humour. Une fois, c'est la cuisinière qui, ayant fini de cueillir des haricots verts et persuadée que le panier placé sur le sol derrière elle est rempli, s'aperçoit avec stupeur qu'il n'en contient pas un seul... Grip les ayant sortis à mesure qu'elle les y déposait sans retourner la tête et, « se payant » ladite tête à quelque pas de là.

Une autre fois, c'est mon tour :

Grip m'a vu ligaturer les conducteurs d'une batterie de piles destinées à charger les accumulateurs pendant la nuit ; le lendemain matin, je trouve toutes les ligatures soigneusement disjointes et Grip ayant substitué ses expériences personnelles à celles que je comptais faire, étudie du coin de l'oeil et la tête de côté, l'impression produite sur moi par ce résultat inattendu !

Mais une autre expérience tourna à sa confusion : ce fut quand, ayant réussi à déboucher un petit flacon de mercure et à en répandre le contenu sur le sol, il prétendit saisir ces gouttelettes brillantes qui se dérobaient à l'envi sous son bec ! Attiré par ses cris qui me semblaient signifier « au chat ! au chat ! » comme d'ordinaire, j'accours et trouve mon corbeau dans un désarroi intellectuel où plus rien ne subsistait de son assurance habituelle. Ce phénomène étrange renversait évidemment toutes ses notions sur la physique des solides. Il courait çà et là, battant des ailes, à la poursuite de ces granules insaisissables et s'efforçant de traduire son état de perplexité par un langage dont l'incohérence haletante ne présentait rien de commun avec la belle ordonnance de ses discours ordinaires.

Vis-à-vis de notre chat angora paisible et méprisant et, probablement en manière de représailles pour les transes que les autres matous lui faisaient endurer, Grip affectait la démarche et les allures provocantes d'un spadassin de mélodrame prêt à en découdre.

Mais l'objet de ses prédilections était la tortue. Peut-être le souvenir de la fameuse course où cet outsider battit glorieusement le lièvre d'une longueur lui a-t-il suggéré pour l'avenir, l'idée de paris fructueux ; toujours est-il que, tout ainsi que d'autres gentlemen travaillent au perfectionnement de l'espèce chevaline, Grip a résolu de s'adonner avec ferveur à l'entraînement de notre tortue. Son procédé est élégant, pratique et d'une efficacité certaine. Quand la tortue se montre à découvert dans une allée, Grip se place derrière elle, guettant le moment où une patte va paraître. Coup de bec, immédiatement suivi par le retrait de la patte et l'apparition de l'autre et

alors commence le « training », la tortue accélérant son allure au fur et à mesure que Grip, à sa suite, pique alternativement l'une et l'autre patte.

Le Grip de Barnabe Rudge proclamait avec une égale conviction qu'il était tantôt « un démon », tantôt « une bouilloire protestante ». En ce qui concerne le nôtre — et bien qu'il fût muet sur ce sujet — je pencherais plutôt pour la première hypothèse. C'était un démon mais un démon bien amusant et dont la perte fut vivement ressentie par ceux qui eurent l'honneur d'être admis à le fréquenter.

De meilleur caractère apparaît le corbeau Rafe, dans la relation que voici, due à S. O. Beeton : Pendant un voyage que je fis dans le Wiltshire, je descendis à l'auberge du Lion-Rouge à Hugerford et là, j'eus le malheur d'écraser la patte de mon Terre-Neuve avec une roue de ma voiture. Pendant que nous examinions la patte malade, un corbeau du nom de Rafe qui appartenait à l'aubergiste nous regardait avec attention.

Dès que le chien fut attaché sous la mangeoire avec mes chevaux, Rafe, non seulement vint lui faire des visites mais lui chercha des os, les lui apporta et s'occupa de lui avec la plus grande bienveillance. Le fait était si remarquable que j'en fis la remarque à l'hôtelier. Il m'apprit que tout jeune, le corbeau avait été élevé avec un chien pour lequel il s'était pris d'une grande affection. Le chien s'étant cassé la patte, l'oiseau, pendant toute sa réclusion, ne le quitta pas.

Une nuit, la porte de l'écurie se trouvant fermée par mégarde, le corbeau ne put y entrer ; le matin, la partie inférieure de la porte avait reçu tant de coups de bec qu'il eût suffi de quelques heures de plus pour que l'oiseau put y passer.

Quiqui est un jeune corbeau qui fréquente assidûment le jardin et la demeure d'un de nos parents. Bien qu'il n'ait pas été apprivoisé, il est si familier qu'on peut le considérer comme un habitué de la maison. Venu un jour on ne sait d'où, il se laissa vite approcher par les membres de la famille qui très rapidement, obtinrent de lui qu'il vînt prendre sans crainte la nourriture qu'on lui offrait au bout des doigts. Notre première prise de contact avec Quiqui fut fort amusante. Nous l'avions aperçu la veille s'amusant avec les jouets des enfants, introduisant son bec dans le tuyau d'un arrosoir, prenant une douche sous le robinet alors que la maîtresse de maison disposait des fleurs dans une coupe et qu'il s'efforçait de les en distraire. Nous l'avions vu s'emparer de divers objets et nous nous étions vite rendu compte de son manque de timidité et de son humour.

Ce jour-là, nous avions pris place sur une chaise dite « transatlantique » à l'ombre d'un marronnier sous une branche basse sur laquelle l'oiseau était installé. Un livre dans la main, nous interrompions de temps à autres notre lecture, amusé que nous étions par le petit manège de Quiqui, lequel, entre les soins de sa toilette et de courtes méditations, sautait de branche en branche dans le but évident de se rapprocher peu à peu de nous. Finalement, enhardi par notre attitude, il vint se poser sur le dossier de notre chaise puis de là, fit un bond sur le sol, au voisinage de nos chaussures dont il ne tarda guère à venir tirer les lacets. Nous primes alors une baguette et nous fîmes une bonne partie ; lui s'efforçant de s'en saisir de son bec fortement articulé ; nous, cherchant à éviter ses prises. Lorsque ce petit jeu eut assez duré, nous sortîmes de notre poche une boîte d'allumettes que nous lui présentâmes comme pour l'inviter à s'en emparer ; ce qu'il tenta sans succès du reste car nous la tenions solidement dans nos doigts. Notre cigarette allumée, nous remîmes la boîte dans une des poches de notre pantalon et reprîmes notre lecture. Mais voici que bien vite, nous sentîmes quelque chose de bizarre à l'entrée de ladite poche ; nous y portâmes la main afin de nous rendre compte de ce qui se passait et alors, elle se heurta à... la tête de Quiqui, tenant dans son bec, la boîte et son contenu !

Sans doute avions-nous négligé de l'introduire assez profondément, ne tenant pas suffisamment compte de la hardiesse de notre compagnon. Quiqui prit alors le large aussi rapidement que le lui permettait sa marche cahotante sur le sol.

Nous nous lançâmes immédiatement à sa poursuite avec l'intention de rentrer en possession de notre bien et nous élevâmes la voix, ce qui lui fit prendre son vol. Après quelques coups d'ailes, il laissa choir l'objet qui, en touchant le sol s'ouvrit, en sorte que tout son contenu se répandit par terre. Ce fut alors une lutte impayable ; Quiqui revenu, cherchant à s'emparer des allumettes alors que de notre côté, nous nous efforcions de les ramasser au plus vite. Notre récolte fut loin d'être complète car le petit malin nous avait gagné de vitesse. Lorsque quelques minutes après nous retournâmes vers notre siège, nous trouvâmes l'oiseau installé sur celui-ci et fort occupé. Des lettres que nous avions laissées à proximité étaient lacérées de coups de bec et Quiqui, après avoir déchiré la couverture de notre livre, était en devoir de poursuivre son oeuvre de destruction.

Quiqui est frondeur, audacieux et charpardeur en diable. Lorsque la porte et les fenêtres de la cuisine sont ouvertes, il joue toutes sortes de mauvais tours à la cuisinière ; il emporte les petits objets, arrache les fleurs des bouquets, lacère les livres et les journaux, etc..

Comme Grip, il garde dans ses joues la nourriture qu'il n'absorbe pas immédiatement et va la déposer dans des cachettes qu'il croit être seul à connaître, aussi se livre-t-il à de véhémentes protestations lorsqu'on y porte la main ; les coups de bec vont alors bon train...

Ceux qui s'intéressent à la vie de nos « frères inférieurs » savent que bon nombre d'observations ont été recueillies qui mettent en lumière les sentiments de solidarité dont ont fait preuve, en bien des cas, ces admirables compagnons et amis de l'homme que sont les chiens. Voici encore quelques faits qui démontrent la justesse de ce que nous avançons :

Le propriétaire d'un chien très gâté s'aperçut que celui-ci s'enfuyait quotidiennement avec des os ou autres déchets de nourriture. L'ayant suivi, on constata que traversant le parc qui entourait l'habitation, l'animal gagnait une porte généralement ouverte. Derrière cette porte attendait un chien humble et maigre qui dévorait ardemment les provisions apportées à son intention par son bienfaiteur à quatre pattes ! Celui-ci contemplait avec une visible satisfaction le repas auquel se livrait son misérable ami.

Le chien d'un grand restaurant parisien rassemblait chaque jour, au vu de tous les habitués de la maison, tous les débris de cuisine qu'il pouvait se procurer et à une heure convenue, il en faisait la distribution aux chiens errants du quartier. Il fallait voir, dit M. S. Berthoud, l'excellente bête — un gros caniche d'un formidable embonpoint, — attendre ses protégés vers sept heures du matin, ne leur permettre de prendre leur part qu'un à un, veiller à ce que les gloutons ne s'emparassent pas exclusivement des meilleurs morceaux et montrer les dents aux récalcitrants.

Cette distribution de vivres dura pendant plus de dix ans et ne cessa qu'à la mort du chien. Un voisin qui, chaque jour, du seuil de son domicile, voyait les actes de charité de la bête, sa voisine l'empailla de ses mains, en guise d'oraison funèbre et de témoignage d'estime.

Un fermier de Saint Alban se rendait deux fois par an à Vergennes pour ses affaires. Il faisait la route à cheval et emmenait avec lui son chien, un petit terrier qu'il aimait beaucoup. Ayant à faire dans le voisinage de la ville, une visite qui devait lui prendre quelques jours, il laissa son chien aux soins de l'aubergiste. A son retour, la femme de ce dernier le reçut désolée, en disant : « Hélas ! monsieur, votre chien est perdu. Notre gros chien de garde s'est pris de querelle avec lui ; le pauvre petit a été mordu, battu et avant que nous ayons pu intervenir, il s'est enfui en hurlant si pitoyablement que nous avons pensé qu'il ne reviendrait plus. Toutefois, il y a de cela huit jours, il a reparu accompagné d'un autre chien, un mâtin plus grand et plus fort que le nôtre. Les deux compagnons sont alors tombés sur notre chien et l'ont si cruellement mordu qu'il ne peut encore remuer ni queue ni patte, n'ayant même pas la force de prendre de la nourriture. Aussitôt l'affaire terminée, votre chien et son compagnon sont repartis. »

Le fermier, très contrarié de la perte de son terrier revint chez lui où il eut la joie de retrouver son chien. Il s'enquit alors de ce qui s'était passé et apprit que le fidèle animal était à la ferme huit

jours auparavant, qu'il en était reparti avec le gros mâtin et que les deux amis venaient de rentrer le jour-même. Or, il est évident que le petit terrier, d'abord rossé par le chien de l'aubergiste, s'était mis en quête d'un allié capable de le venger de l'injure.

Un épisode de même nature a été relaté par M. Chevreuil et l'histoire vaut la peine d'être rapportée :

Ramoneau était un beau braque noir et blanc un peu mâtiné mais de haute race. Grand, haut sur ses pattes, solide sur ses jarrets, il résumait en lui la force et l'élégance. On ne pouvait caresser sa belle tête sans s'étonner de la finesse aristocratique de son poil soyeux ; mais par-dessus tout, on remarquait l'intelligence qui brillait sous le diamant noir de ses yeux. Les enfants du pays qui jouaient avec lui avaient coutume de dire : « Ramoneau n'est pas un chien, il est comme une personne ; il ne lui manque que la parole. » Comme ce n'était pas un chien d'appartement et que ses maîtres faisaient de loin en loin un court séjour à Paris, il avait fallu le confier à quelqu'un. Ce quelqu'un se trouva être une sorte de braconnier qui, lui aussi possédait une bête remarquable : Ravachol.

Quiconque est un peu au courant des moeurs canines doit savoir qu'un chien de braconnier n'est pas toujours un chien de chasse ; celui-ci donnerait de la voix, poursuivrait le gibier enfin, il se conduirait comme tout le monde ce qui, pour un chien qui doit vivre en marge des règlements, serait le comble de la naïveté. Ravachol était un petit bouledogue blanc qui possédait toutes les qualités requises : la discrétion, la prudence, l'intelligence et de plus, un sentiment exquis : son attachement et sa fidélité étaient admirables.

Ces deux animaux dissemblables devaient donc, occasionnellement, vivre sous le même toit. Comment s'y prit Ramoneau pour gagner l'affection de Ravachol ? Je l'ignore et même, c'est un mystère car à voracité égale, on ne comprend pas que ces deux amis aient pu s'attabler ensemble devant une tripaille de lapin ou broyer à deux l'os d'un même gigot. Cela était pourtant ainsi, ce qui prouve que l'amitié reposait sur des bases solides.

Il faut dire aussi que Ramoneau avait le sentiment du juste, il avait celui de la propriété et ne prenait jamais plus que sa part. C'était au point que même en l'absence de la chatte, la mère Minouche et, même à côté de son écuelle vide, il n'aurait pas lapé la soucoupe de lait qu'il savait lui appartenir ; mais pour les os c'était tout différent : ayant remarqué que la chatte chipotait les os sans jamais les faire disparaître, il trouvait plus logique de les prendre pour lui qui savait en faire un meilleur usage. Mais la mère Minouche qui avait du juste une conception différente, éclatait alors comme un feu d'artifice ; de ses griffes et de ses pattes, elle faisait du cinquante à la seconde. Ramoneau ne prenait jamais sa revanche, il ne donnait aucun signe d'impatience mais détournant simplement la tête, il poussait de l'épaule jusqu'à ce qu'il eût consommé l'action logique dont l'autre n'était pas capable. Ainsi, il était juste et c'est à cause de cela sans doute que Ravachol et lui avaient pu se lier d'amitié profonde.

Malheureusement, il y avait dans le voisinage ce qu'on est convenu d'appeler une sale bête, un chien hargneux et montrant les dents à tous les passants. Celui-là avait le poil roux, il était de la race du loup, plus grand que Ramoneau qui était déjà de belle taille ; c'était un ennemi terrible. Mais Ramoneau, la tête haute, le regardait bien en face car il ne refusait jamais la lutte et à moins que je n'intervinsse à temps, c'était entre les deux bêtes une bataille qui faisait mal à voir. Et la brute était la plus forte, ayant d'ailleurs un collier garni de clous à bateaux qui la rendait à peu près invulnérable.

Il y avait longtemps qu'une bataille n'avait eu lieu ; depuis de longs jours que Ramoneau gardait la maison, Ravachol qui demeurait à trois kilomètres de là semblait tout à fait oublié.

Un jour d'été, par un beau soleil, j'étais assis près du mur bas de mon jardin ; à côté de moi, Ramoneau suivait mes pensées car, sans rien dire nous causions.

Ma main, d'un geste distrait, caressait le velours noir de ses oreilles ; lui, attentif, regardait voltiger les abeilles et pour un moment, nous jouissions de cette quiétude qui se rencontre si rarement dans la vie. Tout à coup, s'arrachant à mes caresses, Ramoneau fit un bond par-dessus le mur ; je fis le même bond derrière lui. Mon chien enfilait la route dans un élan incompréhensible. J'étais en retard de trois cents mètres quand je le vis se ruer dans un fossé. Alors seulement j'entendis le bruit de la bataille et presque aussitôt, le grand chien roux, l'ennemi apparut sur trois pattes, hurlant et tout boiteux, fuyant vers sa maison.

Quand j'arrivai sur les lieux du combat, la silhouette triomphante de Ramoneau se profilait sur le haut du talus et je vis quelque chose d'admirable. C'était son petit ami Ravachol qui avait été attaqué par le lâche agresseur ; Ramoneau avait reconnu sa voix et il avait volé à son secours. Après avoir secoué la poussière de la lutte, le petit bouledogue grimpa le talus, se dressa tout debout, visage contre visage, enveloppa Ramoneau de ses deux pattes accrochées à son cou et positivement, il l'embrassa. Il léchait la joue droite puis la joue gauche, de temps en temps le beau poitrail blanc où perlaient quelques gouttes de sang. L'autre rendait caresse pour caresse et pendant plus de cinq longues minutes, ces deux bêtes se congratulèrent mutuellement et se félicitèrent de l'issue du combat.

Nous avons parlé de ce chien que son maître avait dressé à se rendre chaque jour dans une boulangerie aux fins d'y chercher les croissants du déjeuner matinal. Des traits analogues ont été rapportés par différents auteurs ; nous en glanerons quelques-uns :

Occupée à choisir des cartes postales dans une boutique de Felixstone, Mme B. Wade ne remarqua pas au premier moment, qu'un autre client était entré après elle. Son attention fut cependant attirée par le chaleureux accueil qu'il reçut de l'un des vendeurs. Se retournant avec curiosité pour regarder ce client si bien en cour, elle aperçut un petit terrier brun tenant un panier dans sa gueule. De ce panier, le marchand pris une somme d'argent qu'il était en devoir de compter avec soin. « Collectionne-t-il pour le bateau de sauvetage » demanda Mme Wade ? « Oh ! non, lui répondit-on; il vient chaque matin chercher les journaux et, aujourd'hui, il paie la note de la semaine. Cette fois, l'argent a été mis dans un panier mais souvent, il l'apporte dans sa gueule ». « Voilà les journaux, ajouta le marchand ; vous pouvez aller maintenant ! » Et sans bruit ni agitation, le petit chien partit au trot vers sa demeure située à une certaine distance.

Lorsque, dit M. Corbet Seymour, j'habitais dans le Hertfordshire, je vis un matin, un chien qui courait à la maison, tenant entre ses dents un petit pain. M'étant informé, j'appris qu'on avait enseigné à Rex — c'était le nom de l'animal — à aller chaque jour, à la même heure, chercher chez son maître une pièce de deux sous et la porter ensuite chez le boulanger voisin pour faire son emplette. On me dit aussi qu'il n'acceptait jamais un petit pain rassis. Dans ce cas, il le posait gentiment sur le comptoir et attendait qu'on lui en donnât un frais. Au moment où je pris ces informations, j'appris aussi que Rex était satisfait de son fournisseur, ce qui n'avait pas toujours été le cas car il avait dû retirer antérieurement sa pratique d'une autre boulangerie pour une raison qui certainement l'autorisa à prendre une telle mesure.

Il paraît qu'un matin, « juste pour faire une farce », comme il l'expliqua par la suite, le boulanger prit la pièce de monnaie mais ne donna pas le petit pain. Rex attendit, aboya mais le boulanger secoua seulement la tête et continua à servir d'autres clients. Après quelques minutes d'une vaine attente, le chien s'en alla et arrivant à la maison sans emplette, on supposa qu'il avait mangé le pain en route. Mais dans le courant de la journée, le boulanger vint à la maison, rapportant la pièce et racontant ce qui s'était passé.

Rex prit alors le sou de ses mains et partit dans la direction accoutumée mais dépassa la boulangerie pour se rendre dans une autre où il n'avait jamais rien acheté. La femme qui se tenait derrière le comptoir connaissait le chien, aussi n'eut-elle aucune difficulté à le satisfaire mais,

aussi longtemps qu'un petit pain ne fut pas à sa portée, il ne voulut pas lâcher l'argent car il n'entendait pas qu'on « le mette dedans » une seconde fois. Dès ce jour, Rex transféra sa pratique à cette boulangerie et aucune persuasion et aucune douceur ne purent le décider à entrer dans l'autre boulangerie. Il ne donna jamais plus son argent avant d'avoir été servi comme il l'entendait.

M. Lawson Tait a relaté qu'étant étudiant à Edimbourg, il avait pour ami un chien de chasse qui appartenait à un marchand de poissons qui habitait dans la rue Lothian. Le matin, on voyait ce chien assis sur le pas de porte de la boutique attendant que l'un de ses nombreux amis lui donnât une pièce de deux sous. Dès qu'il était en possession de celle-ci, il s'en allait trotinant quelques portes plus loin et déposait la pièce sur le comptoir du boulanger. S'il ne donnait qu'un sou, il se contentait d'un seul petit pain mais s'il déposait deux sous sur le comptoir, il savait qu'il avait droit à deux petits pains et après avoir mangé le premier, il attendait patiemment qu'on lui donnât le second. « De cela, dit l'auteur, je fus plusieurs fois témoin. »

Un de mes amis, rapporte également M. Goodbehere, connaissait un petit chien qui, sitôt qu'on lui donnait un penny ou un demi-penny, le prenait dans sa gueule et courait à une boulangerie. Lorsque la porte de la boutique était fermée, il tirait la sonnette jusqu'à ce que le boulanger vînt lui donner une brioche ou un biscuit en échange de sa pièce. S'il n'avait qu'un demi-penny, il se contentait du biscuit mais s'il donnait un penny, il exigeait une brioche. Un jour, le boulanger agacé par la fréquence de ses visites, prit la pièce sans rien lui remettre en échange mais le chien ne se laissa pas duper ; posant dorénavant sa pièce sur le sol, il ne laissait pas le boulanger y toucher avant que celui-ci ne lui en eût remis la contre-valeur en marchandise.

Dans le quartier de la Halle aux vins à Paris, vivait un chien perdu qui avait été surnommé Quiqui. Il exerçait seul le métier qui lui procurait sa subsistance et ce métier était la mendicité. Quand, aux allures d'un passant, il supposait qu'il obtiendrait de lui une aumône, il le suivait à la façon de ces enfants qui demandent opiniâtrement un petit sou. S'il parvenait à se faire comprendre, il remerciait par des sauts et des gambades puis s'empressait d'aller porter dans une cachette, la pièce qu'il enterrait à côté de celles qu'il pouvait avoir en réserve ; après quoi il retournait guetter un autre passant ou l'un de ses amis, pour recommencer le même manège.

Quand sonnait l'heure des repas, il allait tirer une pièce de sa cachette et se dirigeait vers son fournisseur habituel qui demeurait sur le quai. C'était une marchande de pains et de gâteaux qui, contre la pièce de monnaie, lui remettait son dû. Comme cette femme ne le trompait jamais, il l'attendait lorsqu'elle était absente car le mari lui avait fait plusieurs fois le mauvais tour de garder la monnaie et de ne rien lui donner et, ceci l'avait rendu méfiant.

Assis seul dans une salle d'attente d'une gare de Dorchester, lisons-nous dans un journal d'études psychologiques, j'attendais le passage du train. Sur le banc près de moi, un paquet semblait oublié ; subitement, un chien sans maître fit irruption dans la salle, posa ses pattes sur le banc, prit le paquet et l'emporta en direction de la ville. Je le suivis jusqu'à la porte de la station et demandai ce que ce chien voulait faire ? Il me fut répondu qu'il venait tous les jours prendre un paquet de journaux afin de l'apporter au magasin de son maître, un papetier. Ce chien petit de taille, trouvait toujours son paquet, même paraît-il, parmi une douzaine d'autres : fait qui me préoccupa pendant mon voyage.

Je revins exprès à Dorchester pour visiter le papetier. Celui-ci me dit qu'un messenger allait à la station et s'arrêtait à 50 mètres pour attendre le chien qui allait chercher son colis. Les employés de la gare le plaçaient souvent sous plusieurs autres mais l'animal les écartait et choisissait le sien. Souvent même, le chien — un genre de basset — entraînait dans le fourgon à l'arrivée du train, y trouvait son colis sans jamais se tromper, comme s'il pouvait y lire l'adresse ; ce qui étonnait tout le monde.

Les amateurs de cinéma savent qui était Rintintin, la vedette à quatre pattes des Studios d'Hollywood. Alors que celui-ci séjournait à Londres, il avait appris à se faire servir des glaces chez un petit marchand ambulant qui stationnait près de Fleet-Street. Il appuyait sa patte sur le gros cylindre en métal dans lequel se trouvait la marchandise et attendait avec patience que le marchand eût ouvert le cylindre pour y retirer une glace. Il était du reste bon payeur et avait le sens de l'honnêteté car jamais il ne se présentait sans avoir la pièce de monnaie destinée à payer son achat. Il avait aussi bon cœur. On raconte qu'à Hollywood il aimait à partager en véritable démocrate, le chocolat, le sucre et les friandises diverses qu'on lui donnait, avec les ouvriers de la scène.

Et voici encore un trait charmant qui a été rapporté comme suit dans le Journal de Psychologie : Mon héros n'est ni un bélier mutilé ni, terme de police, un espion ; c'est un superbe chien, grand, robuste, ayant la belle toison blanche et frisée du mouton. Son oeil est doux, intelligent et parfois on dirait qu'il est de bonne humeur, qu'il rit, tant son regard s'anime et sa gueule se tortille drôlement. Mouton — c'est son nom — appartient au duc de J. qui habite le Charolais. Lorsque je dis qu'il appartient au duc, je me trompe car il est la propriété, le fils adoptif, l'ami et le commissionnaire de Jean, son chef.

Celui-ci l'a éduqué avec soin ; il lui a appris à faire des tours d'adresse mais il l'a surtout dressé à faire des commissions. Le village où l'on s'approvisionne est distant du château de trois kilomètres et lorsque Jean n'a pas le temps de se rendre au village, il écrit sur un morceau de papier ce dont il a besoin, place celui-ci dans un panier, et met l'anse du panier dans la gueule du chien puis, lui montrant du bras la direction du village, il lui dit : « Cours vite chez Coulomier. » Coulomier est le marchand de comestibles qui a la pratique de Jean. Alors Mouton trotte, trotte sans arrêt. Arrivé au village, il dépose son panier dans la boutique et si par hasard il ne s'y trouve personne, il fait deux ou trois appels de voix. Lorsqu'il voit le panier entre les mains du marchand, il va faire un tour de place, boire à la fontaine, faire un bout de causette avec les chiens couchés au soleil comme des lézards ; mais il calcule si bien son temps que jamais sa flânerie ne dépasse un quart d'heure. Il revient ; Coulomier a placé dans le panier ce qui était demandé et il le donne à Mouton qui l'empoigne dans sa robuste gueule et s'éloigne au grand trot. Or, un jour le panier contient des anguilles vivantes enfermées dans une serviette. La route passe près d'un canal qu'elle côtoie un long temps. Mouton, son panier dans la gueule, trotte lorsque soudain, le fils de l'éclusier, un bébé de deux ans, tombe dans le canal. Le chien entend les cris de l'enfant ; il quitte son panier, se jette à l'eau, empoigne le bébé par son vêtement et le ramène sur la terre ferme. L'enfant ne bouge pas, alors le chien qui l'a posé sur le sol le reprend et se dirige vers la maison de l'éclusier où la mère du petit est assise dans sa cuisine. Mouton entre d'un bond et pose l'enfant puis il ressort prendre son panier. Mais voilà que ces coquines d'anguilles ont senti le voisinage de l'eau et qu'elle se sont si bien tortillées et démenées qu'elles sont arrivées à sortir de leur prison de toile ; elles se traînent dans la poussière, se dirigeant vers l'eau. Mouton, au lieu de les saisir par la queue ou par le milieu du corps, les empoigne par la tête et leur tord le cou puis il les réintègre dans le panier qu'il rapporte ensuite à son maître.

Et pour terminer, encore un joli trait que nous devons à un lecteur de « Psychica » :

Mon petit Bidy, dit-il, un griffon bruxellois passablement bâtard était remarquablement intelligent. En voici une simple preuve : lorsque je manquais de tabac ou que je souhaitais avoir mon journal, je n'avais qu'à glisser dans une petite poche située sur son harnais, la somme nécessaire et lui dire : « journal » ou « tabac » pour qu'il aille me chercher l'objet demandé ; et bien que les deux marchands se soient trouvés porte à porte, lorsque j'avais dit « tabac », il entra

chez le marchand de tabac, et « journal », chez le détenteur de papier. Jamais, il ne se trompait. Or, je vous affirme que c'est sans dressage que j'ai obtenu de lui des commissions faites à plus d'un kilomètre de mon domicile.

On sait combien est développé chez les singes, le don d'imitation qui paraît inné chez eux, à telle enseigne qu'il leur a valu leur nom (simia vient de similis : qui imite). Et ce n'est pas là un automatisme instinctif car par l'éducation, on peut plier certains d'entre eux à des habitudes qui en font presque des êtres civilisés, autrement dit : des individus qui raisonnent, choisissent ; en un mot, agissent avec à propos.

Il est facile de juger du degré d'intelligence dont sont capables les singes dans les jardins zoologiques, les cirques, les ménageries. Certaines habitudes contractées dans de tels établissements accusent une imitation frappante de plusieurs de celles qui sont propres à l'homme. En ce qui nous concerne, nous avons encore en mémoire nos longues stations devant les cages à singes de Louqsor et du Caire, captivés que nous étions par les attitudes et le comportement vraiment humains de plusieurs de leurs pensionnaires. Nous nous rappelons aussi avoir vu à Lyon, un singe se livrer spontanément devant nous à un acte fort intelligent. Voici :

Un fruit avait été jeté sur le sol au-devant de la cage, à une trop grande distance de celle-ci pour que l'animal pût l'atteindre avec ses mains. Après plusieurs essais infructueux, il fit demi-tour puis s'étant vivement saisi d'une baguette qui gisait sur le sol de la cage, il la mania avec tant d'adresse qu'il réussit à amener le fruit à portée de sa main.

Il nous souvient d'avoir lu le récit d'un singe que son maître avait dressé à remplir ponctuellement le rôle de valet de chambre. Une photographie montrait l'animal revêtu de son costume de travail, une pipe à la bouche, l'air sérieux et affairé.

Le Dr R. Blanchard rapporte qu'un chimpanzé mort de tuberculose au Muséum de Paris, comprenait fort bien les soins dont il était l'objet. Il savait, non seulement comme d'autres singes de son espèce, s'envelopper de la couverture qu'on lui avait donnée mais encore, il acceptait les médicaments qu'on lui procurait. Pour calmer sa toux, on lui donnait du sirop de tolu et sa joie était visible lorsqu'on lui passait la bouteille qui contenait le remède. Il savait la déboucher et quand il avait bu, il remettait avec soin le bouchon, comme on lui avait montré à le faire. Il posait la bouteille à côté de lui et lorsque celle-ci, mal équilibrée sur le sol de la cage, menaçait de se renverser, il avançait promptement la main pour la remettre dans une position convenable. Quelque temps après il la reprenait et, pour s'assurer qu'il restait encore du sirop, il la débouchait et appliquait son oeil au goulot d'une façon vraiment intelligente et comique.

M. Th. Cleendorf relate un bon exemple d'imitation chez un singe rapporté par lui de Costa-Rica : Le premier jour que je le laissai courir dans le salon, il s'assit devant moi sur la table et examina tout avec une attention passionnée. Très vite il découvrit une boîte d'allumettes, l'ouvrit facilement et en jeta tout le contenu épars sur la table. Je pris une allumette, la frottai à la boîte et la tins près de lui. Rempli d'étonnement, il roulait ses petits yeux et regardait la flamme. J'allumai une deuxième allumette puis une troisième et les lui tendis. A la fin, il allongea sa main avec hésitation, prit l'allumette, la tint devant sa figure et regarda la flamme avec admiration. Soudain, celle-ci toucha ses doigts, il jeta alors immédiatement l'allumette loin de lui. Je fermai la boîte et la plaçai devant moi. Je pensai qu'il allait l'ouvrir immédiatement car il était très vif mais il ne le fit pas. Il s'en approcha, la regarda, renifla tout autour sans la toucher puis il vint vers moi en poussant un long son plaintif et en s'accrochant à moi, comme s'il était rempli d'étonnement et désirait me demander ce que cela pouvait bien être. Puis il retourna vers la boîte, la tourna dans tous les sens et essaya de l'ouvrir mais ne sut pas le faire tout seul et vint vers moi avec le même ton implorant. J'allumai une nouvelle allumette et la lui donnai quand elle fut éteinte. Il prit alors une allumette et la frotta au couvercle puis la lança loin de lui mais il revint vers elle, s'en

emparant par le mauvais côté et la frottant par le mauvais bout. Je la tournai pour lui et il la frotta jusqu'à ce qu'elle s'allumât. Il se saisit alors des allumettes et en frotta au moins une douzaine.

Des observations intéressantes ont pu être faites dans un établissement fondé à Ténériffe par l'Académie des Sciences de Berlin, aux fins d'étudier des singes anthropoïdes :

Quatre chimpanzé avaient été enfermés dans un local, au plafond duquel était suspendue une banane à une hauteur telle qu'elle ne pouvait être atteinte directement. Les singes employèrent plusieurs moyens pour chercher à s'en emparer. Ils essayèrent tout d'abord de la faire tomber avec un bâton ; n'y étant point parvenus, ils tentèrent d'amener leur gardien au-dessous de l'objet convoité afin de monter sur ses épaules. Enfin, ils apportèrent une caisse à la place favorable. Celle-ci s'étant révélée insuffisante, une seconde caisse fut placée sur la première et, l'on voit sur une photographie, l'un des singes assis sur la seconde sur laquelle est juché un de ces compagnons qui, dressé de toute sa hauteur, essaie de s'emparer du fruit. Les deux autres chimpanzés contemplant ce spectacle avec des gestes et des regards qui témoignent de l'intérêt qu'ils y prennent.

Ce nouvel essai étant encore resté vain, les ingénieux animaux, ainsi que le montre une autre photographie, échafaudent une troisième caisse sur les deux autres et l'on voit l'un d'entre eux, en gymnaste consommé, équilibrer avec adresse par ses mouvements, l'instabilité du branlant édifice et atteindre enfin le but poursuivi. Pendant ce temps, un des quadrumanes suit les opérations avec anxiété, les accompagnant machinalement du geste de ses bras.

Dans le même établissement, l'expérience suivante fut tentée et réussie. Il s'agissait pour les singes d'atteindre, cette fois encore, un objet hors de portée. Un certain nombre de tubes s'emboîtant les uns dans les autres — tels les divers segments d'un télescope — avaient été mis à leur disposition. Un des chimpanzé découvrit le moyen de constituer par l'ajustement de ces tubes, un bâton rigide et suffisamment long pour atteindre l'objet désiré.

Voici un trait analogue dont nous devons le récit à Cari Hagenbeck :

Moritz, dit-il, était un chimpanzé mâle de sept ans. Il se lia facilement d'amitié avec les orangs-outangs qui logeaient avec lui dans la cage de la girafe. Dans ses différents essais de fuite, il se montra amusant et ingénieux. En y plaçant les singes, nous n'avions pas pensé nécessaire de construire les cloisons jusqu'au plafond, la maison qui avait été construite à l'usage de la girafe étant naturellement très haute, en sorte qu'il ne nous était pas venu à l'idée que les singes pourraient escalader les cloisons. Pourtant, Moritz réussit à le faire en s'y prenant de la manière suivante : contre une des cloisons avait été placée une caisse en bois qui servait de couchette aux singes. Il y avait aussi dans la cage un globe en étain. Aidé par Rosa, l'orang-outang femelle, Moritz parvint à hisser cet objet sur la caisse. Ensuite, la guenon sauta par-dessus et Moritz monta sur ses épaules. Alors en s'aidant de ses mains, il lui fut possible de gagner le haut de la paroi.

Et voici un épisode qui témoigne d'un véritable don d'imagination :

Il y a quelques années, dit le Rév. J. O. Wood, nous habitions à côté d'une personne qui possédait un singe favori ; petite créature des plus polissonnes et qui aimait à imiter tout ce qu'elle voyait faire.

Un jour, le singe vit la femme de chambre de sa maîtresse laver des dentelles et son assistance ayant été refusée assez brutalement, il s'en alla en grognant à la recherche d'une aventure.

Malheureusement, mes fenêtres étaient ouvertes et il pénétra dans ma chambre — alors inhabitée — la tête remplie de l'idée de laver lui aussi, quelque chose. Son esprit curieux lui fit ouvrir deux petits tiroirs desquels il sortit tout le contenu consistant en rubans, dentelles et mouchoirs. Il plaça le tout dans une cuvette avec l'eau et le savon qu'il put trouver dans la chambre et il dut se mettre à laver avec une grande vigueur car lorsque je retournai dans ma chambre une heure environ

après l'avoir quittée, je le trouvai, à mon grand étonnement, activement occupé et étendant ce qui restait de sa lessive dont il avait déchiré une bonne partie. Pris en faute, il s'enfuit dès qu'il m'aperçut.

Il arrive aussi que les singes nous imitent en vue d'accomplir consciencieusement le travail qu'ils ont vu faire :

Un de mes singes, Vidal, dit Serge Voronoff, qui vivait en liberté dans mon laboratoire au Collège de France, vit un jour mon infirmier perforer une planche ; il se saisit des outils dont celui-ci s'était servi et commença, à son tour, à frapper avec le marteau sur le ciseau à froid. Je pensai d'abord à une simple imitation de geste mais qu'elle ne fut pas ma surprise de voir qu'au cours de ce travail, il passait fréquemment sa main au-dessous de la planche pour se rendre compte si le trou avait été fait ; geste que l'infirmier ne faisait point. Lorsque le ciseau à froid eut perforé la planche, ce que Vidal constata en passant une dernière fois sa main sous la planche, il déposa avec gravité ses outils, se montrant très satisfait d'avoir accompli sa tâche. Il avait imité l'homme mais il avait très bien compris à quelle fin ce travail avait été accompli. Il avait agi exactement comme l'aurait fait un apprenti dans un atelier.

Les sentiments affectifs peuvent être développés chez le singe. Le fait suivant témoigne d'une touchante amitié qui avait pris naissance entre une guenon et un renard, pensionnaires tous les deux de la Section zoologique du Luna-Park de Vienne :

Dans une cage spacieuse avaient été réunies plusieurs variétés de singes. Cette cage servait également d'abri à un groupe de jeunes renards. Or il arriva qu'une guenon se prit d'affection pour l'un des renards et à partir de ce moment, les habitants du jardin furent les témoins réjouis des courses folles auxquelles se livraient les deux amis à travers le champ libre de leur logement. La guenon Joko avait pris l'habitude de se mettre à califourchon sur le dos du renard qui, en des randonnées extravagantes, entraînait son écuyère, laquelle se grisait à ce genre de steeple tout à fait inédit.

La cage commune comportait, dans le centre, une cloison mobile que l'on abaissait lorsque sonnait l'heure de la fermeture. Pour des raisons inconnues, le gardien laissa un jour cette cloison en place, ce qui ne permit pas à la guenon de reprendre avec le renard ses ébats favoris. On vit celle-ci affolée, se jeter sur la grille de séparation, se répandant véhémentement en gémissements et cherchant des mains et des dents à entamer les mailles du grillage. La pauvre bête faisait tous ses efforts pour se rapprocher de son favori. Voyant que ses tentatives étaient restées vaines, les personnes présentes furent témoins d'un acte extraordinaire auquel se livra la guenon désespérée. D'un bond, elle se jeta dans le réservoir d'eau cherchant à s'y noyer. Le gardien intervint mais il eut beau accabler de coups la guenon pour l'empêcher de se détruire, celle-ci résista, décidée à en finir avec la vie. Aussi bien employa-t-il le seul moyen propre à vaincre l'obstination de l'animal désespéré : faire mouvoir la grille de séparation. L'effet fut magique : la cloison n'était pas entièrement levée que le singe avait bondi dans la direction du renard qui, de l'autre côté de la paroi, n'avait pas cessé non plus de se lamenter.

Les deux amis se prodiguèrent de multiples et touchantes caresses et, comme folle de joie, la guenon se mit à gambader autour du renard avant de reprendre la partie d'équitation qui constituait leur délassement de prédilection. L'heure de la fermeture ayant sonné, l'on eut toutes les peines du monde à séparer les deux animaux et le gardien chargé de cette besogne fut mordu profondément par la guenon.

Le lendemain matin, on trouva celle-ci morte, la tête baignant dans le bassin où la veille, elle avait tenté de se noyer. La renard manifesta une tristesse profonde ; conduit auprès du cadavre de la guenon, il se mit à hurler douloureusement, cherchant à ranimer son amie en léchant sa

dépouille. Voyant que ses caresses restaient sans résultat, il alla se réfugier au fond d'une cachette où il refusa toute nourriture et où il mourut volontairement de faim peu après.

On connaît de nombreux cas où des animaux domestiques, par une mimique particulière, se sont efforcés d'attirer l'attention de leurs maîtres, les invitant ainsi à intervenir soit pour conjurer un danger ou apporter un secours, soit encore pour mettre de l'ordre à une situation anormale.

Les épisodes suivants rentrent dans cette catégorie de manifestations intelligentes :

Bas-Rouge, chien de race indéfinissable, avait un an lorsque Pierre D. se l'étant fait donner afin de le soustraire à la mort, l'emmena dans sa propriété où il vivait en célibataire.

Le cultivateur ne tarda pas à se féliciter de son sauvetage car, traité par lui avec bonté, l'animal lui voua un attachement sans borne, faisant preuve par ailleurs d'une rare intelligence.

Un jour, son maître devant s'absenter pour toute la journée, laissa sa maison entourée de ses champs où ses bêtes étaient en pâturage, à la garde de Bas- Rouge et, partit de grand matin afin de se rendre dans un village distant de plusieurs kilomètres où un travail urgent l'attendait auprès d'un de ses amis.

La matinée s'avancait lorsque tout à coup, le chien apparut, haletant et l'air très inquiet. Parmi les hommes qui, dans la poussière et sous un ardent soleil s'activaient autour d'une machine à battre, il s'approcha de son maître en gémissant, faisant mine de le tirer par ses vêtements pour partir et revenir sur ses pas. Tant et si bien que celui-ci, tout à coup troublé, déclara : « Il doit se passer quelque chose chez moi, et mon chien vient me chercher ». Puis s'excusant d'abandonner le travail, il suivit Bas-Rouge qui, bon train, le ramena au logis.

Arrivé chez lui, il trouva ses bœufs, au nombre d'une dizaine qui, ayant réussi à trouer la clôture de leur pâturage, entouraient une meule de blé. Non contents de manger du grain à satiété, ils faisaient voltiger joyeusement, à grands coups de cornes, les belles gerbes blondes qui s'égrénaient en tombant et qu'ils piétinaient ensuite.

Voici encore deux relations dans lesquelles nous voyons une chatte, puis un chien intervenir avec un remarquable à propos de la situation :

Notre Juliette, rapporte le Dr Courtois, avait alors quatre ans. C'était une fillette chétive que la science paternelle ne réussissait pas toujours à protéger contre les mille petites misères qui guettent les enfants de nos villes. Le souci de sa santé n'avait pas été parmi les moindres raisons qui nous avaient fait quitter Paris. Et c'est un souci dont nous fûmes désormais allégés. En quelques mois, la vie des champs métamorphosa tout à la fois son petit corps malingre et sa petite âme étriquée de citadine. Elle devint une belle enfant robuste et saine, sensibles à toutes les souffrances des êtres. C'était sa santé morale autant que sa santé physique que notre nouvelle existence assurait.

Du matin au soir, nous la laissions courir au jardin ou dans les prés voisins. Elle passait des heures dans l'herbe à écouter les grillons ou bien encore au bord du petit canal qui longe le courtil, à suivre le vol capricieux des libellules. Jamais nous n'avions à nous repentir de la liberté laissée à l'enfant. Mais voilà qu'un matin, de mon cabinet où je travaillais, j'entends tout à coup la voix de Juliette qui pousse des appels aigus : « Papa !... Papa !

Les cris semblent venir du canal. L'enfant serait-elle tombée à l'eau ? Je me précipite et j'aperçois Juliette couchée à plat ventre au bord du watergang et, cherchant à saisir quelque chose qui flotte à la surface. J'arrive. La fillette se relève triomphante : — Je l'ai, papa ! Je l'ai !

Et la voilà qui court vers la maison, tenant serré dans son tablier l'objet qu'elle vient de retirer de l'eau.

Vous devinez le drame. Des voisins avaient jeté à la rivière toute une portée de chatons. L'un d'eux, plus vigoureux que les autres, avait tenté de gagner la rive et Juliette, émue de ses efforts, les avait secondés. La petite bête à bout de forces était venue s'échouer dans les mains de l'enfant.

Et voilà comment Minouche toute trempée, toute transie, fit son entrée dans la maison. Séchée, soignée, nourrie à la cuillère — car elle était trop jeune pour s'abreuver elle-même — la petite bête, dès qu'elle put manifester ses sentiments, témoigna d'un véritable amour pour l'enfant qui l'avait sauvée. Elle ne la quittait guère plus que son ombre, partageait ses jeux, dormait dans ses bras. Quand la fillette travaillait, Minouche accroupie sur la table auprès d'elle, ne cessait de la fixer de son oeil d'or. Et les gens s'émerveillaient de l'attachement de cette bête pour l'enfant. Philomène, notre vieille bonne, tout imbue des préjugés du village, y voyait pour notre fille, le présage des plus heureux destins... « L'amitié d'un chat noir, Juliette, disait-elle, c'est du bonheur, voyez-vous, c'est du bonheur pour toute la vie... ».

Un jour, comme j'étais au travail, j'entendis de nouveau dans le jardin, un appel désespéré mais cette fois, ce n'était pas un cri, c'était un miaulement, un miaulement triste, aigu qui ressemblait à une plainte humaine.

J'avais eu à peine le temps de lever la tête que Minouche se précipitait en trombe dans mon cabinet, sautait sur mon bureau et m'enfonçait positivement les griffes de ses pattes de devant dans la main. Puis, toujours miaulant, la bête courait à la porte et s'arrêtait en me regardant comme pour m'inviter à la suivre.

Ces cris, cette agitation me firent pressentir qu'il était arrivé quelque chose à sa maîtresse. Je me levai. La chatte alors, partit comme une flèche, se retournant de temps à autre pour s'assurer que je l'accompagnais. Elle traversa le jardin, franchit la haie qui le sépare des prairies, piqua droit vers le watergang... une sueur froide m'envahit. Juliette s'était noyée !...

Mais non !... Avant d'arriver au bord, Minouche s'était arrêtée. La rive du canal est bordée là d'une rangée de saules rabougris et très vieux. Certains d'entre eux ont été tellement creusés par le temps qu'un homme debout pourrait aisément s'y cacher. C'est vers un de ces troncs évidés que la chatte s'était dirigée. Sur l'écorce rugueuse, ses quatre pattes s'agrippèrent ; elle grimpa et, parvenue en haut, elle poussa de nouveau un long miaulement comme pour me dire: « C'est là ! » Je compris ce qui s'était passé. Juliette excitée par une curiosité d'enfant s'était hissée au sommet du vieil arbre. Mais l'écorce usée par le temps avait cédé sous son poids et l'avait entraînée au fond du trou. Elle était là, tapie dans le creux de ce saule. Mais pourquoi ne criait-elle pas ? Pourquoi n'appelait-elle pas au secours ? Se serait-elle tuée en tombant ? Fou d'angoisse, je courus à la maison ; nous revînmes avec des cordes, une échelle. D'un coup de cognée, j'échancrai l'ouverture de l'arbre. Je me penchai et pus saisir ma fillette par son vêtement. Elle n'était qu'évanouie.

Et maintenant, vous pouvez mesurer toute la place que Minouche tient dans notre famille. La petite chatte porte-bonheur, en sauvant notre Juliette, a payé sa dette à qui l'avait sauvée elle-même et nous autres, à notre tour, nous payons notre dette à Minouche, en l'aimant comme nous l'aimons.

Dans l'épisode suivant relaté par Mme Joy Snell, c'est un chien qui témoigne de sa compassion pour une fillette égarée dont il signale la présence :

Lorsque, dit-elle, Prince, un chien loup, était encore de ce monde, sa principale occupation consistait à m'accompagner dans mes promenades. Un après-midi d'été, je rentrais à la maison après une longue excursion. Deux heures plus tard, Ady, le garçon d'écurie venait me prévenir que la niche du chien était vide et qu'on ne le trouvait nulle part. Ceci était si contraire à ses habitudes que nous nous préparions à partir à la recherche de Prince lorsque, sautant par-dessus la grille, il bondit vers nous en remuant la queue. Après avoir témoigné de sa joie de n'avoir pas été grondé, il me prit doucement par ma jupe et m'entraîna vers la porte. Arrivé là, il se dressa sur ses pattes de derrière, appuyant les deux autres contre la porte puis il me regarda en aboyant. Comme

il avait recommencé à plusieurs reprises le même manège, nous comprîmes que le chien désirait qu'on le suive quelque part. Ady ouvrit alors la porte en appelant Prince mais celui-ci saisit de nouveau ma jupe, faisant ainsi comprendre qu'il désirait que je le suive aussi. Il était neuf heures du soir ; nous nous mîmes en marche tous les trois. Prince suivit d'abord la route, après quoi il entra dans les champs en courant toujours devant nous, s'arrêtant fréquemment pour nous attendre. C'est ainsi qu'il guida notre marche pendant près de deux milles. Nous arrivâmes enfin à un fossé entouré de haies. Dans une ouverture se trouvait un tas de fougères. Là, le chien s'arrêta, attendant notre venue en nous regardant avec une expression de tendresse étrange. Il était évidemment arrivé au but. Cependant je ne m'expliquais pas pourquoi il ne donnait pas de la voix mais arrivée sur place, je compris la raison de son silence. Sur des fougères, profondément endormie, reposait une fillette de trois ans environ. S'il avait aboyé, il l'aurait réveillée et effrayée.

Nous ramenâmes l'enfant à ses parents ; des campagnards du voisinage qui me remercièrent en pleurant et m'expliquèrent ce qui était arrivé. La petite avait joué toute la journée dans les prés avec d'autres enfants alors que les parents faisaient les foins. Lasse de jouer, elle s'était endormie sur les fougères et les parents étaient repartis sans remarquer que dans le groupe d'enfants, il en manquait un !

Comme bien l'on pense, ce geste magnifique de Prince le rendit fameux dans toute la contrée.

Les traits divers d'intelligence dont font preuve les singes, les chiens, les chats, les chevaux, se rencontrent également chez l'éléphant. On estime même que chez lui, l'intelligence peut être supérieure à celle du cheval et au moins égale à celle du chien. Il est plus obéissant, plus doux, plus réfléchi et surtout, moins vif et moins ombrageux que le cheval. Les exercices qu'il exécute dans les cirques, les ménageries et sur les théâtres montrent que la lenteur et la prudence qui président à tous ses mouvements ne leur ôtent ni adresse ni précision et l'on est étonné de ce qu'il peut faire malgré la forte enveloppe de cuir qui recouvre ses muscles. La sensibilité exquise de l'appendice digitiforme de la trompe lui permet de ramasser à terre les objets les plus menus, tels qu'une pièce de monnaie de cinquante centimes.

La masse énorme de cet animal, la souplesse de son caractère, les services qu'il peut rendre du fait de ses diverses qualités attirèrent de bonne heure sur lui l'attention des hommes et en fait, il joue un rôle important dans les légendes religieuses où les héros et les dieux des cultes antiques sont souvent représentés sur les monuments avec une tête d'éléphant.

Aux Indes, dès les temps les plus reculés, on le soumit, sinon à une réelle domesticité, du moins à la captivité. On l'habitua à faire le service des bêtes de somme ou de trait ; on l'initia aussi à l'art de détruire les hommes. Les Orientaux furent les premiers à mener des éléphants en troupe au combat, en sorte qu'ils jouèrent un rôle important dans l'histoire militaire de l'antiquité.

L'instinct naturel de ces pachydermes les porte à vivre en société. Ils se tiennent en grandes « troupes » dans l'intérieur des forêts d'où ils ne sortent que rarement. Ces « hardes » marchent sous la conduite d'un couple formé des deux individus — un mâle et une femelle — les plus grands et les plus âgés.

Une fois capturé, on dresse l'éléphant à tous les ouvrages qui exigent à la fois une grande force et de l'adresse ; on s'en sert en particulier pour la chasse et le transport de lourds fardeaux. Parfois aussi, on l'attelle à des véhicules, voire même à la charrue.

Plié à une certaine besogne, l'éléphant, même en l'absence de son cornac, la poursuit consciencieusement. Dans l'Inde où l'on s'en sert pour charrier le bois de teck de l'endroit où il a été abattu dans la forêt jusqu'à celui où on rassemble les billes en trains flottés, le cornac mène l'animal à la forêt, le met à l'ouvrage et ne s'en occupe plus. Le pachyderme parvenu au bord de la rivière avec son chargement détache, à l'aide de la trompe, le crochet, des lianes ou harts dont les

troncs destinés à être transportés ont été préalablement garnis puis revient à la forêt ou au rivage sans qu'il lui arrive de se tromper, de ralentir l'allure ou d'interrompre le travail ; ainsi jusqu'à ce que son gardien vienne le chercher.

Pour charger une pièce de bois, l'animal se sert de sa trompe et place le fardeau en équilibre sur ses défenses qui peuvent supporter un poids de 500 kilos pendant un certain temps. Sur le dos, un éléphant adulte et de forte taille est en mesure de porter 1000 à 1250 kilos sur un parcours de 12 à 15 lieues. On sait que pour transporter des voyageurs, on place sur son dos une sorte de palanquin solidement assujéti et sur lequel peuvent prendre place plusieurs personnes alors que le cornac se tient sur le cou de l'animal.

De son naturel, l'éléphant, avons-nous dit, est un animal de caractère doux et facile. Franklin rapporte avoir vu dans l'Inde, une femme confier la garde d'un tout jeune enfant à un énorme éléphant. Celui-ci avait pris son rôle très au sérieux. Il arrivait au bambin de s'embarrasser dans les jambes de la bête ou dans les branches d'arbres dont celle-ci se nourrissait. L'éléphant, dans ce cas, le dégageait avec beaucoup de douceur, soit en le soulevant délicatement avec sa trompe, soit en écartant les obstacles qui auraient pu blesser l'enfant ou le gêner dans ses ébats.

Si l'éléphant est sensible aux bons traitements, il n'est tout de même pas enclin à oublier rapidement le mal qu'on a pu lui faire. Sa vengeance est à redouter. A Madagascar, le cornac d'un de ces pachydermes tenant un jour une noix de coco dans la main, trouva bon de la briser contre la tête de l'animal. Le lendemain, celui-ci apercevant des noix de coco exposées dans la rue devant une boutique, en saisit une avec sa trompe et tua sur place son cornac. On connaît plusieurs cas de vengeance de même ordre mais la leçon peut être moins sévère aussi.

Chez le maharadjah de Patiala, grand seigneur s'intéressant à la science, j'ai pu observer, dit Serge Voronoff, les éléphants et apprendre beaucoup de choses surprenantes sur leurs mœurs et leur caractère. Ceux que j'ai vus travailler à arracher des arbres, à les ranger, à les classer suivant leur poids sont vraiment d'une intelligence remarquable. Ils se livrent à des travaux inexplicables pour qui se refuse à faire entrer le jugement en ligne de compte. Ainsi, lorsqu'on les charge par exemple de transporter des tuyaux de fer devant servir à des adductions d'eau, il leur suffit de voir les ouvriers ajuster ces tuyaux pour les décharger aussitôt de ce travail. Après les avoir apportés et déposés, ils les ajustent très exactement bout à bout.

Nous avons encore en mémoire une image où l'on voit, aux Etats-Unis, un éléphant en devoir de couper de l'herbe au moyen d'une tondeuse.

G.-E. Peal voyageant aux Indes à une époque de l'année où les insectes pullulent, remarqua que l'éléphant qu'il montait n'était muni d'aucun moyen de protection contre les innombrables mouches qui le harcelaient.

J'ordonnai alors, dit-il, au « mahout » (cornac) de ralentir le pas de l'animal et de permettre à celui-ci de gagner le côté de la route. Après avoir fureté pendant quelque temps parmi les bouquets de la jungle du talus, il s'arrêta devant une touffe de jeunes pousses branchues, en choisit une, la dépouilla de toutes ses branches basses, sauf une sorte de plumet à son extrémité et l'ayant frottée à plusieurs reprises de haut en bas pour bien la nettoyer, la cassa par le bas. Il se trouva ainsi en possession d'un éventail parfait d'environ cinq pieds de long qui lui servit à tenir les mouches en respect en l'agitant de chaque côté.

Le même observateur vit un jour un jeune éléphant arracher successivement plusieurs piquets d'une palissade de bambous, en casser un morceau, le porter à la bouche et le rejeter jusqu'à ce qu'il eut trouvé le bois qui lui paraissait convenir pour l'opération qu'il avait en vue. Il saisit alors ce morceau de bois avec sa trompe, avança sa jambe gauche de devant et se mit à la gratter fortement vers la partie supérieure. « Quelle ne fut pas ma surprise, écrit Peal, de voir tomber à terre une énorme sangsue d'éléphant longue de six pouces au moins et épaisse comme le doigt.

Sans l'espèce de grattoir dont l'animal s'était servi, elle eût été difficile à déloger et c'était dans ce but précis qu'il avait fabriqué, séance tenante, l'instrument nécessaire.»

Le révérend Toronsend raconte le fait suivant dont fut témoin toute sa famille :

En face de sa demeure, un éléphant avait été enchaîné à un arbre. Son cornac construisit un four à une distance de quelques mètres, y mit cuire ses gâteaux de riz, recouvrit le tout avec des pierres et de l'herbe et s'en alla. Quand il se fut éloigné, l'animal, au moyen de sa trompe, se dégagea de la chaîne passée autour de son pied, se rendit au four, le découvrit, sortit et avala les gâteaux, referma le four à l'aide de pierres et d'herbe comme cela avait été fait auparavant et revint à sa place. Il ne put toutefois renouer la chaîne, en sorte qu'il l'enroula deux ou trois fois autour de son pied afin de donner le change et, lorsque le cornac revint, l'éléphant était à sa place, tournant le dos au four. Le cornac voulant prendre ses gâteaux constata le larcin et cherchant autour de lui, surprit l'éléphant au moment où, du coin de l'oeil, il regardait par-dessus son épaule. C'est ainsi qu'il soupçonna et découvrit le coupable.

On sait quels signalés services peuvent rendre à la police les chiens dressés en vue de déceler et de suivre une piste ; ce qui a permis, en bien des cas, de retrouver soit des objets, soit des personnes mortes ou vivantes.

Devant de tels faits on parle du « flair », de l'« odorat » de l'animal, mais il est probable que cette explication est incomplète et qu'il est plus juste d'admettre que le chien possède, à un degré extrêmement variable du reste, une sensibilité particulière ; un pouvoir psychique dont la nature exacte nous échappe mais qui s'apparenterait à celui dont font preuve les personnes douées de clairvoyance, de double vue, de vision à distance ou encore, de cette sensibilité spéciale qui apparaît chez les radiesthésistes.

Quoi qu'il en soit, voici des faits qui mettent en évidence cette faculté du chien policier, du chien qui a « du flair ».

Depuis un certain temps, la petite commune de Bersillies-l'Abbaye à la frontière franco-belge était mise au pillage par des cambrioleurs dont on n'avait pu retrouver la moindre trace. Les dernières victimes, les époux Hallot et d'autres, eurent alors l'idée de recourir au flair d'une chienne policière : la Marion. Accompagnée de plusieurs gendarmes, l'intelligente bête fut dirigée vers le bois de Consobre et elle ne fut pas longue à découvrir la cachette des malfaiteurs. Mais son flair ne s'arrêta pas là ; au retour, grand fut l'étonnement des témoins lorsque la chienne stoppa soudain devant un petit café et y pénétrant, tomba en arrêt devant deux consommateurs. Ceux-ci, Gabriel Delagne, de Consobre et Paul Hainaut, ex-volontaires de la milice espagnole, furent trouvés porteurs de divers objets provenant de leurs cambriolages.

On pouvait lire, il y a quelques années, dans la « Tribune de Lausanne », ce qui suit : Le célèbre chien de la police vaudoise, Wigger, s'est distingué d'une manière toute spéciale, dans le petit village des Cullayes.

Pendant la nuit, quelques mauvais sujets de l'endroit avaient enlevé les volets de plusieurs maisons, les avaient suspendus aux arbres des vergers. A l'auberge communale, ils avaient aussi renversé fond sur fond un « pavillon » dans les jardins, les instruments oratoires avaient disparu ainsi que les brouettes et diverses machines agricoles.

Un cultivateur de l'endroit, à qui des tours semblables avaient été joués l'année précédente, téléphona à la gendarmerie et lui demanda de mettre à sa disposition un chien policier afin de découvrir les coupables qu'on supposait habiter la contrée.

Le lendemain, à 11 heures, le gendarme Parlier de Prilly arrivait avec le chien Wigger. On se mit aussitôt à la besogne. Wigger flaira autour d'un poulailler que les mauvais plaisants avaient commencé à démolir puis sans hésiter, il s'élança à travers champs sur une piste qui devait s'avérer bonne. Nous avons pu, à distance, suivre le merveilleux travail de l'intelligent animal.

Sans tergiverser, sans une défaillance de flair, Wigger se rendit vers la maison où travaillait un des jeunes gens vaguement soupçonnés. Mais ce dernier n'était pas là et le doute pouvait subsister encore. Wigger continua son chemin sur quelque cent mètres. Près d'un talus, on découvrit une brouette et un chevalet. Wigger emmena ensuite son maître auprès d'un jeune homme qui bêchait un coin de champ. Là, le chien s'arrêta brusquement en grondant. Il n'y avait plus à hésiter, c'était bien l'un des coupables.

Renseignements pris plus tard, nous avons pu apprendre que le jeune homme en présence de son accusateur à quatre pattes, ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il était bien l'un des cinq mauvais sujets dont on déplorait les exploits.

Sitôt après, le chien conduisit le gendarme Parlier vers le troisième coupable qui travaillait avec ses parents près de là. Chose curieuse, Wigger n'alla que vers l'intéressé, sans prêter aucune attention au frère de ce dernier qui n'avait pas pris part à l'expédition des stupides noctambules.

Wigger n'en resta pas là ; reprenant une nouvelle piste, toujours suivi du gendarme, il se rendit en plein village, dans la cour d'une ferme où il dénicha le quatrième vaurien qui avoua sans faire de façons. C'est là peut-être la partie la plus remarquable du travail de Wigger étant donné que de nombreux villageois avaient stationné ou passé à cet endroit. Il s'agissait, enfin, de découvrir le cinquième des jeunes gens recherchés. Ce ne fut pas long. Wigger conduisit son maître jusqu'à certaine maison, d'un autre côté du village, dans laquelle habite le jeune homme en question.

C'est ainsi qu'en moins d'une heure, ayant parcouru quelque quatre kilomètres, le chien Wigger et son maître identifièrent les cinq garnements.

Tout le monde à Ath en Belgique, a connu Mascotte, brave chienne très douce dans la vie intime, adorant les enfants mais implacable dépisteuse des criminels, championne d'ailleurs du chien de liaison, ce qui lui fit attribuer la médaille du Roi.

Mascotte travaillait un peu partout, prenant une part active aux recherches judiciaires.

Elle débuta dans la recherche des voleurs de poules et de lapins ; elle conduisit à diverses reprises les gendarmes droit aux coupables et... les vols cessèrent dans la région.

Ses exploits sont nombreux.

Depuis la veille, un pauvre vieux avait disparu de l'hospice d'Ath, laissant la communauté aux abois. Mascotte prit la piste et découvrit le vieillard mourant au fond d'un bois à six kilomètres de la ville. Homme et chien furent ramenés presque en triomphe à l'hospice.

Le sous-chef de la gare de Lessines n'était pas revenu à son domicile. Mascotte prit sans hésiter sa piste et mena la police sur les bords de la Dendre où l'on retrouva le corps du malheureux.

Un lieutenant de gendarmerie de Charleroi disparut à son tour. Mascotte suivit sa piste et mena les enquêteurs sur les bords de la Sambre après avoir retrouvé les pérégrinations de l'officier dont le corps fut retiré de la rivière.

Une meule de paille d'une valeur de deux mille francs est incendiée. La police appelle Mascotte ; elle découvre l'incendiaire qui avoue.

Un fermier s'aperçoit qu'on lui vole ses betteraves. La chienne fut aussitôt requise et conduisit tout droit la justice chez le voleur qui fut surpris avec 1800 kilos de betteraves chez lui et dut avouer.

Les exploits de Mascotte ne se comptent plus. Elle fut décorée par la ville de Grammont pour avoir dépisté une redoutable bande de voleurs qui terrorisait la région.

Le récit suivant est dû à M. F. Busson, de Kroub :

Vous connaissez, écrit-il à Madame Carita Borderieux, directrice de la revue Psychica, notre chien Pipo. Je viens vous citer un fait qui s'est produit aujourd'hui même (15 juin 1932) :

Il y a quatre ans, on fit cadeau à mon petit-fils Georges, d'un couple de cobayes. Les pauvres animaux avaient tellement souffert qu'ils pouvaient à peine marcher ; je les plaçai dans une petite

caisse avec de la nourriture ; le mâle, trop épuisé, mourut le lendemain. Je continuai à soigner la femelle qui ne tarda pas à se remettre, à s'approprier, à venir me demander à manger, m'appelant même et, témoignant d'un plaisir évident à se laisser caresser. Outre moi, cette petite bête a deux amis : Pipo et le chat, un bel angora qui se bat toute la nuit et dort toute la journée. Il leur arrive souvent de se coucher tous les trois au soleil, l'un contre l'autre.

Mais revenons au but de ma lettre : Il y a trois jours, le cobaye disparut et je le cherchai vainement. Aujourd'hui, après déjeuner, je me trouvais dans la cour avec Pipo et mon fils, auquel je fis part de la disparition du cobaye. Il y a dans cette cour un hangar sous lequel logeait le petit animal et où se trouve un encombrement de toutes sortes d'objets : vieilles ferrailles, bois, etc. Il y a aussi l'orge et le son de la vache.

Mon fils me dit : « Il se peut qu'il ait été enlevé par un chat du voisinage ou par une chouette mais cependant, on devrait voir des traces de sang s'il a été dévoré sur place ; voyons si Pipo pourrait nous renseigner ». Mon fils appelle le chien et lui dit : « Cherche le cochon d'Inde ». Pipo se met en quête, flaire les sacs. Il y avait un sac d'orge, quatre sacs de son et un sac de fleurage que l'Arabe qui soigne la vache avait rempli l'avant-veille. Pipo s'arrête à ce dernier et nous regarde en appuyant sa patte sur le sac. Mon fils déplace le sac qui pesait 65 kilos et était ficelé. Rien. Nous disons de nouveau au chien : « Cherche ! » Il appuie le nez sur le sac auquel il donne un nouveau coup de patte ; je croyais que le chien n'avait pas compris. Il nous regarde de nouveau et refait le même geste ; ses yeux parlaient pour lui. Mon fils dit : « C'est curieux, il y a sûrement quelque chose. Pipo ne se trompe jamais ! » Il ouvre alors le sac et le vide. Le chien à côté de nous suivait l'opération ; on ne voyait toujours rien. Le sac vidé, Pipo avec sa patte et doucement, écarte le fleurage, saisit délicatement dans sa gueule une boule que nous prenions, mon fils et moi, pour du son humide, pose cette boule à nos pieds et se met à la lécher, dégageant la tête du cochon d'Inde, qui ne donnait plus signe de vie. Nous le crûmes étouffé sous cette charge qui l'avait aplati. Au bout de dix minutes, revenu à lui sans aucun membre cassé, il mangeait dans ma main avec un petit grognement de satisfaction.

Le pauvre animal s'était endormi l'avant-veille dans le sac vide que notre indigène avait emporté à la minoterie pour le remplir de fleurage, le tassant autant qu'il avait pu. Le sac avait été bousculé, jeté bas d'une charrette, traîné sans aucune précaution. Je ne serais jamais allé le chercher là notre cobaye ; c'est à Pipo qu'il doit la vie.

Un grand ami des bêtes domicilié à Oued Amizour en Kabylie, raconte le joli trait que voici et où l'on retrouve les caractéristiques du chien policier :

Ma fille avait alors huit ans, mon fils en avait six. Nous avons une très jolie chienne de chasse appelée Cora. Cette chienne ne quittait pas mes enfants ; elle les accompagnait à l'école et allait les attendre à leur sortie : elle prenait part à tous leurs jeux.

Un beau jour qu'une partie de cache-cache était engagée, les enfants vinrent se plaindre à moi que Cora avait une supériorité trop grande qui cessait de rendre la partie intéressante. Elle restait bien au but sans tricher, ne cherchant pas à voir où l'on se cachait et attendant que l'on crie « fait » pour commencer ses recherches mais avec son flair, elle découvrait la cachette sans aucune hésitation et autre question grave : c'est que l'enfant découvert avait beau se précipiter de toute la vitesse, de ses jambes vers le but pour arriver avant Cora, en deux bonds, la chienne l'avait devancé.

Il s'agissait d'expliquer la chose à Cora qui assistait à l'entretien, ce qui me paraissait difficile. J'essayai cependant et, à ma grande surprise, elle comprit de suite.

Elle cessa de flairer les pistes, s'en allant ostensiblement, le nez en l'air. On voyait cependant que c'était pour elle jeu d'enfant. C'est le cas de le dire ! En la regardant, on aurait dit qu'elle riait ; elle faisait le simulacre de chercher, sachant parfaitement en son for intérieur, où se trouvaient ceux

qu'elle devait découvrir. Elle tournait le dos à la cachette ayant l'air de réfléchir ; parfois, à un léger mouvement d'oreilles, on devinait qu'elle entendait un bruit perceptible pour elle seule : respiration ou faible mouvement ; elle dépassait alors l'endroit où les enfants étaient cachés et se laissait distancer dans la course au but. De temps en temps, elle reprenait ses avantages mais juste ce qu'il fallait pour intéresser la partie, à moins cependant qu'il y eût des enfants du village auxquels elle n'accordait pas de concession.

Un jeu auquel elle excellait était le suivant : son petit maître lui faisait voir et sentir un objet quelconque : mouchoir, clef, toupie puis on éloignait Cora, lui couvrant la tête pour qu'elle ne puisse rien voir puis, on la lâchait et elle devait trouver l'objet. Cet objet était parfois caché dans la poche d'un joueur, parfois ailleurs. Elle n'était jamais longtemps à le découvrir. Cora jouait aussi à l'as, aux quatre coins, ce qui m'a permis un jour d'entendre la conversation suivante entre mes enfants et deux gamins du village. C'était dans les débuts, on ne connaissait pas encore Cora.

— Il en manque un, si on allait chercher X.?

— Ce n'est pas la peine, nous autres nous sommes trois.

— Oh ! où est-il l'autre ?

— Mais Cora n'est pas un chien !

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Cora, c'est quelqu'un qui a voulu être chien !

Il y avait quelquefois des jeux auxquels elle ne pouvait pas prendre part quand on jouait, par exemple aux billes ou à la toupie. Elle regardait alors les joueurs puis parfois, ramassait dans sa gueule cinq ou six billes ou une toupie afin que tous les enfants courent après ; elle galopait autour d'eux, leur passait par-dessus la tête, le jeu prenait alors une autre orientation.

En peu de temps, Cora fut connue de tous les enfants qui l'admettaient à leurs jeux sans difficulté. Nous disions plus haut que la sensibilité particulière dont font preuve les chiens policiers semble s'apparenter aux facultés dont témoignent les radiesthésistes. Le fait suivant, rapporté dans le Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy mérite, à cet égard, d'être noté :

Dans les environs de la petite commune d'Uccle (Belgique), dit l'auteur, on vient de découvrir un chien sourcier. Un habitant voyant César gratter avec acharnement un coin de son jardin, se figura que peut-être un cadavre était enfoui en cet endroit et creusa le sol à une certaine profondeur. Il rencontra une source d'eau très pure, ce qui était une aubaine pour lui car son puits tarissait et ne fournissait plus l'eau en suffisance. Il attribua cette trouvaille au hasard quand, se trouvant huit jours plus tard chez un voisin, le chien se mit à nouveau à gratter la terre avec rage. « Vous devez avoir de l'eau là », dit le propriétaire du chien. Le voisin qui justement n'avait pas de puits, creusa à son tour et découvrit aussi une source.

Depuis, le bon habitant d'Uccle loue, paraît-il, son chien dix francs la journée pour ceux qui désirent trouver de l'eau et la bonne bête ne s'est pas encore trompée dans ses recherches.

Il est des cas où des chiens ont accompli de véritables prouesses aux fins de rejoindre un maître ou une maîtresse auxquels ils étaient tout particulièrement attachés et dont les circonstances les avaient séparés.

Parmi divers épisodes se rapportant à des animaux et relatés par M. A. Minghetti, nous relevons celui-ci :

Mon arrière-grand-père maternel, dit-il, avait été officier de la légion italienne de l'année de Napoléon ; parti tout jeune encore en abandonnant ses parents et ses biens, il avait suivi l'Empereur dans différentes guerres sur les glaces de la Bérésina comme sur les champs arides de l'Espagne.

Blessé gravement devant le siège de Saragosse, il fut recueilli et soigné chez des propriétaires du pays et trouva dans la maison hospitalière des soins et des attentions particulières de la part de la jeune fille du maître, Mlle Marguerite Juliani.

Il arriva, comme cela se produit souvent dans les romans et dans la vie, que l'officier s'éprit de la jeune infirmière et fut aimé d'elle ; aussi décidèrent-ils de se marier. La famille s'y étant opposé, ils s'enfuirent. En voyageant jusqu'à la frontière française sur des chariots de l'ambulance, ensuite par la poste en Provence et en Italie, ils arrivèrent, après un voyage long et pénible, à la maison de l'époux, à Bologne.

Ils s'y trouvaient depuis quelque temps déjà lorsqu'un soir où les deux jeunes mariés étaient à table avec quelques parents du mari, ils entendirent à la porte de la maison, un grattement entremêlé de gémissements. Ayant ouvert la porte, ils virent entrer un gros chien couvert de boue et de poussière, épuisé. La pauvre bête s'avança en chancelant jusqu'à la mariée, posa sa tête sur ses genoux et puis tomba inanimée ; elle mourut peu après.

Il s'agissait d'un chien élevé par la jeune Marguerite dès sa naissance et qu'elle avait enfermé avant de quitter le toit paternel afin qu'il ne la suivit pas comme il avait l'habitude de le faire.

Une lettre parvenue plus tard de la famille rapporta que l'animal, trois jours après le départ de Marguerite, s'était enfui et qu'on n'en avait plus rien su.

M. Lanverjot, riche roulier du hameau des Beaumes, commune de Menetou-Salon (Cher), possédait une superbe chienne de garde qui ne manquait jamais de l'accompagner dans le voyage qu'il faisait régulièrement chaque semaine de chez lui à Orléans. Finette — c'était le nom de la chienne — était aussi vigilante que courageuse et jamais, pendant la nuit ou durant l'absence de son maître, le jour, elle ne quittait la voiture une minute.

Un matin pourtant — il faisait grand froid ce matin-là, une légère couche de neige criait sous les pieds et la terre était fortement gelée — un matin, le roulier, après plusieurs jours d'absence revenait aux Beaumes.

Comme toujours, Finette l'accompagnait. Mais la pauvre bête qui était au terme d'une gestation, fut obligée de préparer son nid dans un coin et de mettre bas à Aubigny pendant que son maître faisait une halte de quelques heures. Au moment de son départ, Lanverjot qui était très attaché à sa chienne, fut fort surpris de ne pas la voir à son poste sous la voiture. Il l'appela à diverses reprises et la pauvre Finette qui venait de donner le jour à quatre petits, vint en se traînant aux pieds de son maître. Celui-ci comprit vite ce qui s'était passé. La bonne mère précéda son maître d'un air anxieux et le conduisit vers la jeune famille.

Le roulier caressa sa chienne de la voix et de la main, lui apporta une botte de paille pour rendre plus chaud le nid des nouveaux-nés, donna du pain à la mère, recommanda fortement Finette et ses petits à l'aubergiste, attela ses chevaux puis repartit pour Menetou-Salon.

En quittant l'auberge, il recommanda une dernière fois sa chienne et promit de l'emmener chez lui à son prochain voyage alors que l'intensité du froid aurait diminué, que la mère serait rétablie et les petits assez forts pour supporter les fatigues du voyage.

Lanverjot arriva aux Beaumes vers la tombée de la nuit, mit ses chevaux à l'écurie, les pansa et se coucha.

Il donna cependant une dernière pensée à sa chienne restée seule à Aubigny avec ses jeunes chiens et pensait-il, à la merci de gens qui n'en prendraient pas soin.

Mais, ô surprise, lorsqu'il se leva au jour, il trouva à la porte de l'écurie sur un tas de paille dont elle s'était fait une couche, la bonne Finette et ses quatre petits.

Les chiots étaient sains et alertes mais la pauvre mère était dans un état déplorable : elle était là, étendue sur la paille, le corps efflanqué, les pattes ensanglantées, le regard mourant mais fixé sur sa jeune famille.

Dans une même nuit, elle avait fait quatre fois, aller et retour, le chemin d'Aubigny à Menetou-Salon, c'est-à-dire plus de cinquante lieues en quinze heures ! Le même jour, à sept heures du soir, elle était morte de fatigue ; morte, victime de son amour.

Un boulanger de Toulouse qui était allé visiter un parent résidant à Aix en Provence (300 kilomètres à vol d'oiseau), emmena avec lui une petite chienne qui était pleine. Elle mit bas au moment où son maître se disposait à revenir chez lui. Il la confia alors à son parent et partit. Mais elle disparut quinze jours après avec les deux petits qu'on lui avait laissés et la semaine suivante, elle arriva à Toulouse. Elle déposa d'abord aux pieds de son maître un de ses petits puis elle repartit sur-le-champ et revint une heure après avec le second. Tous deux étaient bien portants. Comme elle ne pouvait en tenir qu'un à la fois dans sa gueule, on doit présumer qu'elle s'y prit de la manière suivante pour opérer le transfert de sa famille. Après avoir déposé l'un de ses chiots en lieu sûr, elle retournait sur ses pas pour aller prendre l'autre qu'elle portait au-delà du premier afin de revenir à celui-ci et le conduire à son tour, plus loin que l'endroit où était déposé le précédent. C'est en agissant de cette manière, jusqu'à la fin de son pénible voyage qu'elle parvint, selon toute probabilité, à apporter ses petits dans l'habitation de son maître.

Un docteur B. habitant Milan se rendait chaque samedi soir dans un pays des environs où villégiaturait sa famille et rentrait en ville le lundi matin. Un de ces lundis, il fut suivi à la gare du chemin de fer qui devait le ramener en ville, par un chien qui lui appartenait, qui lui était très affectionné mais qui n'avait jamais encore été à Milan. Au moment où le train s'ébranlait, tous les ordres pour faire rester le chien sur place furent vains : l'animal suivit le train tant que celui-ci n'eut pas acquis une trop grande vitesse puis longtemps encore. Enfin, il fut distancé et il le perdit de vue.

Le docteur apprit par une lettre de sa famille que le chien n'était pas rentré au logis ; sans doute s'en étant trop éloigné, ayant inconsidérément suivi la ligne de chemin de fer, même après la disparition du train, il s'était perdu.

Mais voilà que quinze jours après, le docteur ayant ouvert un soir la porte de son appartement, vit couché sur le paillason du palier son chien tout crotté, amaigri qui l'accueillit par des manifestations débordantes de joie.

Les animaux pourvus d'un système nerveux hautement différencié ont une sensibilité bien proche de la nôtre ; ils éprouvent des peines et des joies d'ordre psychique et sont capables de dévouement. Ils manifestent, dans certaines circonstances, une abnégation, une délicatesse d'âme qui peut aller jusqu'au sacrifice volontaire de leur vie.

On connaît en effet, des cas où des chiens, des singes, des chats se sont laissés mourir d'inanition plutôt que de survivre au départ ou à la perte de ceux auxquels ils avaient donné leur affection. Le Dr Lépinay qui avait créé un hôpital pour petits animaux, a déclaré que souvent il avait vu des chiens renoncer à toute nourriture et se laisser mourir de faim parce qu'on les avait séparés de maîtres qu'ils aimaient.

Le fait que voici s'est passé dans un vieux cimetière d'Edimbourg :

Sur le tertre d'une tombe, qu'y voyait-on ? On aurait dit l'effigie d'un chien faite d'une pierre sombre. Pourtant cela respirait, remuait, et de temps à autre, un soupir ou une plainte étouffée s'en échappait. Car c'était un monument vivant ; un loyal petit terrier — le seul ami du défunt — qui ne pouvait supporter la séparation. Celui qui avait la garde du cimetière se souvenait fort bien du jour où l'on avait inhumé sous ce tertre, un humble ouvrier nommé Grey ; il avait remarqué que Bobby, petit chien écossais au poil rude et hérissé se tenait au premier rang des assistants. Le lendemain, le gardien trouva Bobby couché sur la tombe et il le chassa car il était interdit de laisser pénétrer les chiens dans le lieu de repos. Mais le jour suivant, le petit terrier était de nouveau là et comme il faisait froid, qu'il pleuvait, il en eut pitié et lui donna à manger.

Pendant quatorze ans, le chien monta fidèlement la garde, ne s'absentant jamais du lieu devenu sacré pour lui. Bobby venait régulièrement au coup de midi, prendre son repas dans un restaurant voisin où on lui donnait quelques restes. Enfin, le mystérieux appel qui avait sonné à l'oreille de son maître sonna aussi pour lui et le fidèle animal passa de l'autre côté du voile.

Mercredi dernier, dit un habitant de Scarborough, on trouva un terrier mourant couché sur la tombe de son maître. Il y avait cinq ans que celui-ci, Henry Collinson, s'était noyé en se baignant à la plage. Ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à éloigner l'animal des vêtements de son maître qu'il gardait fidèlement. Pendant les funérailles, le chien suivit le corbillard et resta auprès de la tombe durant le service funèbre. Depuis lors, il s'était rendu fidèlement pendant plusieurs années, à l'endroit où l'on avait déposé les restes de son maître.

Une dame B. domiciliée rue Sainte-Anne à Paris, possédait un chien qu'elle affectionnait autant que Chéri lui était fidèle et dévoué. Cette personne mourut subitement ; sa nièce, en souvenir de l'attachement que lui portait sa tante, comblait l'animal de soins non moins affectueux mais la pauvre bête ne pouvait se consoler de la perte de sa maîtresse. Elle poussait des cris plaintifs et refusait toute nourriture. Etant à la fenêtre à la place qu'occupait sa tante de son vivant, la jeune personne prit sur ses genoux le chien qui se lamentait et se mit à le caresser avec de douces paroles. A un moment donné, la pauvre bête prise d'un véritable accès de désespoir, sauta brusquement sur le rebord de la fenêtre d'où elle tomba dans la rue. Il y eut, semble-t-il, de la part de l'animal, le soudain désir d'en finir avec la vie.

Nous donnerons maintenant la parole à M. Busson dont la relation témoigne aussi de la tristesse profonde qu'éprouva un chien après la mort de sa maîtresse :

Dès mon arrivée dans le village de Kabylie où j'étais appelé, je remarquai un superbe griffon de grande taille qui se tenait toute la journée dans mon bureau ; j'étais alors secrétaire de mairie. Aimant les animaux et, surtout les chiens, je le caressai. Ce pauvre animal me regardait d'une façon si douce et si triste, avec une telle expression que j'en fus touché.

Je m'enquis de savoir à qui il appartenait. Son maître était mon prédécesseur, ce qui expliquait sa présence dans le bureau ; ancienne habitude.

A quelques jours de là son maître vint me trouver. Le chien ne lui fit aucune fête ; il se rapprocha au contraire de moi et me regardant, appuya sa tête sur mes genoux.

Mon ex-collègue me dit : « Vous paraissez vous intéresser à Fox, si ça peut vous être agréable, je vous en fais cadeau ; je ne tiens pas à lui. » J'acceptai avec plaisir.

A onze heures, heure à laquelle je sortais du bureau, je voulus emmener le chien pour lui donner à manger mais il ne m'obéit pas et partit dans la direction opposée. A deux heures, je le retrouvai devant la porte à m'attendre et le soir, il vint avec moi sans difficulté.

Le lendemain et le surlendemain, même manège ; le chien ne répondait pas à mon appel et partait dans la direction opposée. Intrigué, croyant à un caprice d'indépendance, j'en parlai à ma propriétaire qui me donna la clé de l'énigme : « Vous désirez savoir où va votre chien quand il vous quitte à onze heures ? En voici la raison qu'il vous sera facile de contrôler. La maîtresse de ce pauvre chien l'aimait beaucoup ; elle le soignait et le caressait. Elle est morte il y a six mois ; l'enterrement a eu lieu à onze heures.

Peu de temps après, son maître s'est remarié avec une femme qui n'aime pas les animaux ; elle rudoie Fox chaque fois qu'elle le voit. Tous les jours à onze heures, depuis que sa maîtresse est morte, Fox va au cimetière, se couche sur la tombe en gémissant et y reste jusque vers deux heures, quel que soit le temps. »

Désirant vérifier le fait, le lendemain je suivis Fox à distance ; il me conduisit en effet au cimetière. Je m'approchai, il était couché sur une tombe ; sa pauvre figure de chien exprimait un réel chagrin, une telle angoisse que j'en fus peiné. Je l'appelai dans l'intention de l'emmener ; il

me regarda sans bouger. Sachant maintenant où il allait, je ne le dérangeai plus. Je constatai que malgré mes soins, le pauvre animal mourait de consommation ; il s'affaiblissait, dépérissait, le chagrin le minait.

Mordu par un chacal, il présenta des symptômes de rage ; je dus le faire abattre. Sa mort naturelle serait survenue peu de temps après, ce qui atténua mes regrets.

Le Dr R. de Nogent-sur-Vernisson fut témoin du fait suivant :

Le fils d'un de ses confrères atteint de tuberculose avancée avait pour compagnon, un jeune chien briard qui passait toutes ses journées dans sa chambre et lui témoignait un grand attachement. A la mort du jeune homme, le chien disparut et finalement on le trouva couché sur la tombe de son maître.

Ramené dans la maison où il avait vécu, il resta insensible à tous les soins et à toutes les prévenances, refusa avec obstination tout aliment et montra une tristesse infinie. La même nuit, pratiquant un trou sous la grille de la maison où il avait été amené et se creusant un passage sous celle du cimetière, il alla de nouveau se coucher sur la tombe et on l'y trouva mort à quelque temps de là.

On rapporte que Kroumir, le chat d'Henri de Rochefort se laissa mourir de faim après la mort de son maître.

A Montparnasse, tout le monde connaissait un vieux brave homme, petit rentier modeste qui habitait une chambrette du quartier avec un chat, son unique compagnon de vie. L'homme et la bête faisaient chaque jour leur promenade sur le boulevard ; celui-là portant celui-ci sur son épaule. Or, depuis quelques jours, on ne les avait plus rencontrés. L'homme était mort et l'animal ne pouvant vivre sans son maître s'était suicidé. « suicidé » ? Oui, c'est le mot ; en vain avait-on essayé de l'attirer hors de la chambre mortuaire : il n'avait pas voulu quitter le lit où son maître avait rendu le dernier soupir ; il s'était laissé mourir de faim.

On relate aussi des épisodes où des singes ont témoigné de leur désespoir de la séparation d'avec ceux qu'ils affectionnaient par l'abandon volontaire de la vie.

C'est ainsi qu'on rapporte qu'un chimpanzé nommé Tarzan se suicida lui aussi :

On avait remarqué qu'il suivait avec un intérêt passionné les exercices d'une jeune acrobate : il en était positivement épris. Or la jeune femme, son engagement terminé, partit. Ce jour-là, le singe refusa toute nourriture et ne cessa de pousser des grognements plaintifs. La nuit venue, grâce à une boîte d'allumettes qu'il avait cachée, il mit le feu à la paille de sa cage. Le matin, on le retrouva carbonisé.

Parti en voyage, le propriétaire d'un singe nommé Dic, laissa celui-ci aux soins de son maître d'hôtel. Mais le pauvre quadrumane en devint fou de chagrin ; il se mit à monter la garde au coin d'une avenue d'où il pouvait observer la porte d'entrée avec ses grilles. Rien ne put le décider à quitter cette place d'où il avait vu partir son maître. On lui prépara un lit et de la nourriture alléchante ; après une bouchée, il se coucha, pleura, de grosses larmes tombant de ses yeux attristés. Lorsque les grilles s'ouvraient, il gémissait faiblement. Mais le maître ne revint pas. Les semaines passèrent. Dick devint de plus en plus faible puis un matin, on le trouva mort.

M. et Mme Frank Hartmann d'Irving-Park firent cadeau au Dr Leech d'un tout jeune singe :

L'animal grandit et prospéra grâce aux soins du docteur et de sa famille. Tout en étant en bons termes avec Mme Leech et Anna sa fille unique, Monk, comme on l'appelait, réservait son affection au docteur.

Lorsque ce dernier tomba malade, Monk s'installa à côté de son lit, refusant de s'en éloigner. Les membres de la famille racontent qu'à la mort du docteur, l'animal gémit comme un enfant. Le jour des funérailles, on permit à Monk de jeter un dernier regard sur le visage de son maître. Il s'accrocha au cercueil, poussant des cris perçants presque humains et il fallut employer la force

pour l'en détacher. Rien ne put consoler Monk et la nuit qui suivit l'enterrement, les cris du singe furent entendus par les voisins.

Quand l'animal eut passé plusieurs jours sans prendre de nourriture, Mme Leech et sa fille comprirent que le petit singe se laissait lentement mourir. Elles firent venir plusieurs amis de la famille mais aucun d'eux ne parvint à persuader Monk qu'il devait manger. Ils essayèrent même de le nourrir de force mais durent reconnaître que le proverbe qui dit : « On peut conduire un cheval à l'eau mais on ne peut l'obliger à boire » était vrai.

Le docteur avait l'habitude de rentrer à quatre heures de l'après-midi et Monk l'attendait toujours à la fenêtre qui donnait sur la rue. Il semblait que le petit animal connût l'heure aussi bien qu'un être humain.

Le dernier effort que fit Monk fut de se traîner péniblement dans la chambre qui donnait sur la rue et de prendre sa place accoutumée sur la fenêtre. C'est là qu'il mourut. « Je me rappellerai toujours, dit Mme Leech, son regard d'intelligence et de regret passionné alors qu'il regardait par la fenêtre.

Après la mort du docteur, remarque-t-elle, nous dûmes enlever, à cause de Monk, toutes les photographies de son maître. Chaque fois qu'il en voyait une, il la prenait dans ses mains en pleurant et en sanglotant comme l'aurait fait un enfant. Si nous cherchions à la lui prendre, il luttait désespérément pour la garder.

Monk était d'un tempérament affectueux et aimant. Il avait une véritable passion pour les bains, voulant absolument en prendre un chaque matin et si on l'oubliait, il descendait lui-même dans le sous-sol de la maison et faisait couler l'eau du robinet. Il possédait une poupée en caoutchouc qu'il baignait jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. Il avait une table à lui, sur laquelle il mangeait avec un couteau, une fourchette et une cuillère. »

Un certain nombre d'observations faites par des amis des animaux laissent supposer que la notion de l'écoulement du temps, autrement dit du jour et de l'heure, ne leur est pas toujours étrangère. On a remarqué aussi que certaines dispositions au calcul se font jour chez quelques-uns d'entre eux. Nous ne parlons pas ici des chevaux et des chiens auxquels on a appris à calculer mais d'un acte naturel, spontané dans lequel l'homme n'est pas intervenu. C'est du moins ce qui paraît résulter de faits tels que ceux qui ont été observés notamment par le Dr Timofieff, lequel a procédé à diverses expériences avec des chevaux, des chiens, des chats, des oiseaux, etc. :

Il rapporte que dans un village du gouvernement de Pskow, il observa un cheval de paysan qui avait pris l'habitude, pendant qu'il labourait, de faire une halte après chaque vingtaine de sillons. L'animal ne se reposait pas lorsqu'il se sentait fatigué mais il attendait patiemment qu'il eut fait ses vingt sillons ; c'est alors seulement qu'il s'arrêtait. Ce cheval ne se trompait jamais et le laboureur lui-même comptait ses sillons d'après les haltes de son cheval.

Dans un autre village, Timofieff put observer un cheval qui calculait les verstes d'après les poteaux et l'heure, d'après les coups de l'horloge :

Un jour, le docteur se rendait à Waldai lorsqu'à la 22ème verste, un des chevaux de la troïka s'arrêta soudain. Le postillon descendit de son siège, donna de l'avoine au cheval et l'on se remit en route. Interrogé, le postillon raconta que tout jeune, ce cheval avait été habitué par son maître à recevoir de l'avoine toutes les 25 verstes. Ainsi donc, le cheval calculait les verstes parcourues d'après le nombre des poteaux télégraphiques.

Cependant, cette fois le cheval s'était trompé de trois verstes mais ce n'était pas sa faute car le docteur remarqua que sur la route, il y avait en dehors des poteaux télégraphiques, d'autres poteaux qui leur ressemblaient beaucoup et qui servaient à marquer les limites des bois de l'Etat.

Le même cheval avait été habitué aussi à recevoir sa nourriture dans l'écurie dès que l'horloge voisine sonnait midi. Or, le cheval dressait constamment l'oreille et écoutait. Lorsque l'horloge

frappait dix coups ou bien onze coups, Timofieff constata « de visu » que le cheval baissait toujours la tête avec mécontentement. Il manifestait clairement, au contraire, sa satisfaction lorsqu'enfin les douze coups retentissaient à ses oreilles ; la ration d'avoine arrivait à l'heure.

C'est encore au même observateur que nous devons le récit d'un chien qui comptait les os qu'on lui donnait :

Ce chien avait comme habitude de cacher ces derniers en des endroits différents. Un jour, le docteur lui en présenta vingt-six que l'animal enterra immédiatement en vingt-six cachettes. Le jour suivant, on ne lui donna rien à manger et on le laissa dans le jardin. L'animal, ayant faim, se mit à déterrer ses os. Après qu'il en eut sorti dix, il s'arrêta quelques minutes, semblant réfléchir au chiffre des os qu'il lui restait encore à déterrer puis il recommença à chercher. Cette fois-ci, il retira ses os un par un jusqu'au nombre de neuf et, après quelques instants de réflexion, il en exhuma encore six autres. Il considéra alors sa tâche comme terminée car il s'installa pour faire un somme. Mais soudain, se ravisant, comme s'il s'était souvenu qu'il lui restait encore un dernier os, il se leva, courut au jardin et finalement revint, rapportant le vingt-sixième os.

M. E. P. Evans relate qu'un artiste polonais résidant à Rome possédait un chien terrier d'une grande intelligence. Obligé de partir en voyage, il le laissa aux bons soins d'un ami auquel l'animal était plus particulièrement attaché. Jour et nuit, le chien se rendait à la gare pour l'arrivée de chaque train comme s'il avait eu soigneusement en mémoire les heures de l'horaire.

M. F. Joly, dit Serge Voronoff, rapporte le fait suivant observé chez un chien braque appartenant à un de ses amis, Mr Gérard, avocat à Colmar :

Traversant tous deux la place de Colmar, ils trouvèrent le chien assis et comme en observation à la porte de l'église, non loin d'une bande de gamins. Tous deux se perdaient en conjectures au sujet de l'attitude du chien quand un pharmacien de la place vint leur donner le mot de l'énigme.

« Parbleu, dit-il, c'est aujourd'hui mercredi et il est trois heures, c'est-à-dire le jour et l'heure où se font généralement les baptêmes et votre chien attend « tout bonnement » avec les gamins, la sortie des cortèges et la distribution habituelle des dragées qui s'en suit pour prendre part à la curée où il n'est jamais le plus mal servi. Il ne manque pas un mercredi. »

C'était parfaitement exact, comme put s'en convaincre le propriétaire de l'animal en constatant par la suite que tous les mercredis et les mercredis seulement, dans l'après-midi, son chien s'esquivaient quand il était libre, pleurant pour demander à sortir s'il était retenu, afin d'aller profiter des libéralités que ramenait périodiquement ce bienheureux jour.

Le fait suivant a été relaté par J.-A. Stockto :

Un nommé Dave Pierce qui vivait à quelques kilomètres au sud-ouest de Noeoscho dans le Missouri, possédait un chien berger qui semblait, lui aussi, capable de compter. Sa tâche journalière était de prendre soin du troupeau composé d'un millier, environ, de moutons appartenant à son maître. Chaque matin, le chien menait ces moutons hors de l'enclos, vers les lieux de pâture où il les gardait jusque vers quatre heures de l'après-midi, moment où il les rassemblait pour les ramener à la ferme. Lorsqu'ils arrivaient au bout de l'allée, Shep se frayait un chemin à travers le troupeau et, arrivant à la porte de l'enclos, aboyait afin qu'on vint lui ouvrir. Puis il se postait à l'intérieur de l'entrée près de la porte et il s'assurait au fur et à mesure que les bêtes rentraient dans leur parc, que toutes y étaient bien revenues.

Deux hommes d'un Etat voisin qui se trouvaient dans le voisinage pour acheter des moutons ayant entendu parler de ce chien, vinrent chez son maître afin de mettre l'animal à l'épreuve et d'en faire, si possible, l'acquisition.

«C'est précisément l'heure pour Shep de rentrer le troupeau, leur dit M. Pierce. Quand le chien arrivera près de la porte de l'enclos, afin que quelqu'un vienne l'ouvrir, saisissez-vous d'un

mouton à l'autre bout du troupeau et allez le cacher dans les bois. Nous verrons alors ce que Shep fera. »

Ainsi fut fait. Un mouton fut pris et dissimulé dans le bois et la porte de l'enclos resta fermée jusqu'à ce que les deux hommes fussent revenus ; alors on l'ouvrit. Le chien prit sa place comme d'habitude et les moutons pénétrèrent dans le parc.

La dernière bête venait de passer ; Shep donna immédiatement tous les indices témoignant que pour lui, quelque chose n'était pas en ordre. Il courut vers le chemin, regarda dans toutes les directions, revint de nouveau dans l'enclos et vérifia le troupeau avec soin puis revint encore sur le chemin, s'enfuyant dans les bois aussi rapidement que son anxiété pouvait le lui permettre. Trouvant la trace des hommes, il la suivit jusqu'au mouton perdu.

Dans la relation suivante, c'est également la notion de l'écoulement du temps qui paraît se manifester chez le chien César :

Il y avait, dit E. Jesse, deux familles amies : l'une vivant à Londres, l'autre à Guilford. Depuis plusieurs années, la première avait pris l'habitude de venir passer les fêtes de Noël accompagnée de César, un grand épagneul qui était le favori de tous. Au bout de sept ans, les deux familles eurent une brouille malheureuse, en sorte que l'invitation habituelle ne fut pas faite. Une heure environ avant le dîner de la veille de Noël, l'ami qui habitait Guilford regardant par la fenêtre dit à sa femme : « Vraiment, ma chérie, les W. ont changé d'idée ; ils arrivent comme d'habitude bien que nous ne les ayons pas conviés ; voilà César qui les précède pour annoncer leur arrivée. » Le chien arriva en trotinant à la porte et fut admis comme à l'ordinaire dans le vestibule. On donna alors des ordres pour préparer des lits et on attendit une heure avant de servir le repas. Mais aucun hôte n'arriva.

Après avoir attendu le nombre exact de jours qu'il avait l'habitude de rester les années précédentes, César retourna à la maison. La correspondance échangée à l'occasion de cette visite du chien eut comme heureux effet de renouer des relations amicales entre les deux familles.

Dans l'épisode suivant, il semble aussi que l'animal ait eu la notion de la succession des jours et des heures :

En 1912, dit Mme P., je rapportai de Rouen un tout petit chien baptisé Bouboule car il avait l'allure d'une grosse pelote de laine. Il devint un bel épagneul noir. A mon arrivée, protestations de mon mari et de ma concierge. Mon embarras fut grand. Je gardai Bouboule à l'appartement tant qu'il fut tout petit, le passant devant la loge dans un panier ou dans mes bras mais par la suite, mon mari qui s'attachait lui aussi à la bête, l'emmena dans son salon de coiffure. A cette époque, j'étais souvent en villégiature, ce fut donc mon mari qui eut à s'occuper de Bouboule. Celui-ci ne connaissait et ne voyait que son maître.

Puis ce fut la guerre. De décembre 1913 au 20 août 1914, je fus absente de Paris. La mobilisation me surprit à Peñra-Cana où je faisais, depuis six mois, une cure d'altitude. Mon mari étant auxiliaire ne fut pas appelé tout de suite ; il fut mobilisé à Boissy St- Léger tout près de Paris.

Voici le drame : Mon chien que je ramenai à l'appartement (ayant fermé le magasin) ne fit que pleurer. Je dis pleurer et non pas hurler. Il ne mangeait plus, sauf le samedi soir et le dimanche à midi, jour où son maître venait prendre ses deux repas à la maison. Comment le chien pouvait-il savoir que c'était samedi ?

Or toute la semaine, cette bête restait couchée, refusant toute nourriture ; vers les cinq heures tous les samedis et ceci pendant deux mois, le chien se levait, allait derrière la porte, remuait la queue et attendait l'arrivée de son maître. Il mangeait sa pâtée, contrairement aux autres jours, où il ne s'alimentait qu'avec du lait, devenait gai jusqu'au lendemain vers cinq à six heures du soir. Mon mari dînait à la maison et repartait ; le chien sentait l'heure d'arrivée, l'heure du départ.

Enfin, la bête maigrissait à vue d'oeil et tout le train de derrière était comme paralysé. Mon mari, désolé, le conduisit vers un vétérinaire qui conseilla de le faire piquer pour abréger ses souffrances car l'animal était perdu⁶.

⁶ Les traits que nous avons rapportés dans ce chapitre sont relativement récents. Pour une époque plus lointaine, on trouvera de nombreux épisodes de même ordre dans un précieux ouvrage qu'a bien voulu nous signaler M. Ed. Chapuisat, ce dont nous le remercions. Cf. A. F. J. Freville : « Histoire des chiens célèbres entremêlée de notices curieuses sur l'histoire naturelle, pour donner le goût de la lecture à la Jeunesse ». 2 vol., pet. in-8, Paris, chez Louis, IV- 260 pages et IV- 260 pages, 1808 (2^{me} édit).

Deuxième partie - Animaux calculateurs et conversants

Nous avons vu que l'étude attentive des animaux — tout au moins pour les espèces supérieures — nous oblige à admettre chez certains d'entre eux un comportement intelligent, autrement dit une manière d'agir qui nécessite de la réflexion, un choix, un jugement, une intention : ce que nous appelons une opération mentale.

Nous nous proposons maintenant de démontrer que ces manifestations de l'intelligence peuvent être considérablement développées par une éducation appropriée et conduire à des résultats surprenants ; si surprenants même, que bien des personnes auront de la peine à les accepter comme authentiques.

Sans doute conviendra-t-il d'examiner ultérieurement les diverses hypothèses suggérées aux fins de donner de ces faits étranges une explication rationnelle mais pour l'instant, nous nous proposons d'exposer le « fait brut » tel qu'il se dégage des relations données par ceux qui l'ont étudié et dont le témoignage ne saurait être récusé « en bloc » puisque, aussi bien parmi ceux qui l'ont enregistré et contrôlé, figurent de nombreux hommes de science ainsi que des psychologues avertis⁷.

Hans, Muhamed, Zarif, Hoenschen, Berto

Vers 1890, l'attention de quelques psychologues d'Allemagne fut attirée sur des articles insérés dans la presse du pays et où l'on rapportait qu'un nommé Wilhelm Van Osten était parvenu à enseigner à son cheval Hans, le calcul et la conversation. Hans, affirmait-on, savait lire et compter et répondait même aux questions qui lui étaient posées. Quelques personnalités du monde scientifique s'émurent de ces faits et apprirent de Van Osten que, celui-ci ayant cru reconnaître chez son cheval des traits témoignant d'une intelligence particulière, s'était mis à l'instruire comme on instruit un enfant. En très peu de temps, l'animal avait appris à faire des calculs compliqués dont il donnait les résultats au moyen de coups frappés avec ses sabots.

A la suite de ces faits, une polémique s'ouvrit dans les journaux et une commission d'enquête fut constituée, composée de MM. Strumpf et Nagel, professeurs de psychologie et de physiologie à l'Université de Berlin, du directeur d'un jardin zoologique, du directeur d'un cirque, de vétérinaires et d'officiers de cavalerie. Le rapport de cette Commission conclut à l'existence d'un « truc » sans qu'il lui fut toutefois possible d'en indiquer la nature.

Une seconde commission fut invitée à reprendre les expériences. Ses membres crurent constater que le cheval ne pouvait lire et calculer que lorsque les personnes présentes connaissaient les résultats à donner.

Par la suite, un élève du laboratoire de psychologie de l'Université de Berlin publiait un mémoire dans lequel il exposait que l'expérimentateur transmettait au cheval la réponse au moyen de petits mouvements inconscients de la tête ou des yeux.

La bonne foi de Van Osten avait été reconnue par les observateurs qui tous s'étaient plus à reconnaître que le maître de Hans ne faisait pas de signes ; du moins consciemment. Hans donnait des réponses justes dans l'obscurité et des personnes inconnues du cheval obtenaient des solutions exactes ; ce qui montrait à l'évidence la parfaite bonne foi de Van Osten. Quelques années plus

⁷ Dans les relations qui vont suivre, il sera question d'animaux qui sont ou morts ou vivants. Dans l'impossibilité d'être toujours renseigné sur ce point, nous avons admis que la relation s'appliquait au présent, autrement dit, nous avons parlé de l'animal comme s'il était encore de ce monde.

tard, celui-ci quittait ce monde et léguait son cheval savant à un ami, M. Krall, riche négociant d'Elberfeld qui avait suivi avec beaucoup d'intérêt les résultats obtenus par Van Osten.

Krall continua et compléta l'éducation du cheval puis il acheta deux étalons, un poney et un cheval aveugle, ce dernier dans l'intention de répondre à l'objection des signes donnés, consciemment ou inconsciemment, par le questionneur. Puis il commença à développer chez eux le don du calcul. Les résultats obtenus furent si remarquables qu'ils attirèrent l'attention d'un grand nombre de savants dont plusieurs se rendirent à Elberfeld aux fins d'expérimenter avec les célèbres élèves de Krall : Muhamed, Zarif, Hoenschen et Berto qui sont ainsi devenus célèbres dans les annales de la psychologie animale.

Comme nous l'avons dit, les membres de la Commission qui avait été chargée de rapporter, en dernier, sur les expériences faites avec Hans, avaient conclu à des mouvements inconscients de la part des expérimentateurs, excluant par ailleurs toute idée de truc ou de compéage.

Pour les chevaux d'Elberfeld, les conclusions des hommes de science qui furent invités à les examiner et auxquels Krall laissait la plus entière liberté d'action, mirent également en lumière la parfaite probité de ce dernier. Celui-ci, dit le Professeur William Mackenzie qui fit seul à seul avec chacun de ses élèves de nombreuses expériences, « est un parfait galant homme incapable de toute tromperie ou supercherie. J'ai acquis cette conviction en observant et en comparant sans que rien, ni avant ni après, n'ait réussi à l'ébranler. Mon estime pour lui s'est accrue en l'observant. Il a transformé sa villa en un important laboratoire de physique muni d'une quantité d'appareils très perfectionnés dont quelques-uns inventés par lui. Sa bibliothèque est celle d'un érudit de premier ordre, principalement en psychologie.

Les élèves de Krall apprirent à lire, à épeler, à écrire en frappant le sol (plus tard un tremplin) de leurs sabots, selon le nombre de coups correspondant à un certain alphabet. Ils arrivèrent à calculer par la même méthode et à s'exprimer parfaitement en allemand (langue petit nègre), à comprendre aussi un peu le français.

De véritables conversations purent ainsi s'établir entre le maître et ses élèves. Lorsqu'on présentait à ceux-ci des images, ils en donnaient une description raisonnable. Quant aux exercices de calcul, ils aboutirent à la solution de problèmes compliqués tels que l'extraction de racines des nombres jusqu'à la quatrième puissance. Les réponses étaient parfois si rapides que l'animal semblait posséder une manière de calculer plus prompte que celle dont nous faisons usage.

Maurice Maeterlinck qui fit de très nombreuses expériences avec les chevaux de Krall a tracé de ceux-ci les portraits suivants :

Mohamed est le grand mathématicien ; Zarif est plus indocile mais il est le plus spontané et le plus déconcertant ; Hoenschen est un petit gavroche facétieux, il abat instantanément les additions et les multiplications les plus difficiles ; Berto qui est aveugle, a été mis à l'étude pour faire échec à l'hypothèse — absurde après tant de contrôles — de codes de signaux transmis au sujet.

Maeterlinck avec beaucoup d'autres expérimentateurs, posa des problèmes à l'aide de chiffres tracés sur des cartons qu'il tirait d'une boîte sans les regarder. De cette façon, nulle âme au monde n'avait pu connaître la question posée. Dans ces conditions l'épreuve réussit autant de fois qu'il lui plut de la tenter.

Un jour, avant sa leçon d'arithmétique, Zarif se mit à frapper spontanément ; on observa et en déchiffrant lettre par lettre on constata qu'il avait épélé : « Albert (le garçon d'écurie) a battu Hoenschen. » Ensuite, il en donna la raison : « Hoenschen avait mordu Kama, un petit éléphant. » Une fois qu'il refusait de travailler, on lui en demanda la raison. Il répondit : « Je suis fatigué. »

Comme pour Hans, l'hypothèse d'une « lecture de pensée » ne semble guère jouer, avec les élèves de Krall car on peut lire dans le rapport publié en 1912, après un long examen par les professeurs

Kroener et Ziegler de l'Université de Stuttgart et Sarasin de l'Université de Bâle : « Les chevaux firent avec succès des opérations alors qu'on les avait laissés seuls dans la pièce ; toutes les personnes s'étant retirées et leur demeurant invisibles. »

Lady

Les chevaux savants de Van Osten et de Krall ont fait école. Ces derniers en effet, ne sont pas les seuls propriétaires de chevaux qui parvinrent à développer chez leurs curieux élèves, la bosse du calcul et de la conversation. Si nous dirigeons nos regards vers l'Amérique, nous y trouverons deux sujets également remarquables ; la jument Lady et le poney Black-Bear :

Madame Fonda, la propriétaire de Lady, dirige une ferme dans le Comté de Chesterfields en Virginie. Achetée comme pouliche, la petite bête se prit vite d'une vive affection pour sa maîtresse dont elle devint l'enfant chéri. Madame Fonda s'aperçut que l'animal faisait preuve d'une remarquable intelligence, ce qui l'invita à l'éduquer comme l'avaient fait Van Osten et Krall. C'est ainsi que Lady apprit à donner des réponses aux questions posées en indiquant de son museau des cartons sur lesquels avaient été tracés les signes nécessaires à la conversation : lettres et chiffres.

Les nombreuses personnes qui l'ont vue travailler ont témoigné de la parfaite sincérité de sa maîtresse et sont restées émerveillées des résultats obtenus par elle ; assurant que ceux-ci étaient plus troublants encore que ceux relatés par les hommes de science qui étudièrent les chevaux d'Elberfeld.

Comme ces derniers, la jument de Madame Fonda est en mesure de résoudre des problèmes d'arithmétique, d'extraire des racines, de donner des réponses sensées à des questions sur des sujets inconnus des personnes présentes.

Un trait particulier, c'est qu'elle semble tomber en sommeil lorsqu'elle commence à travailler ; ses paupières sont presque closes, toutefois elle les ouvre par moment pour chasser les mouches qui bourdonnent autour d'elle.

Les savants et les journalistes qui ont vu travailler Lady furent particulièrement frappés du fait qu'elle s'est livrée parfois à des prédictions qui se sont réalisées.

Parmi les exploits de la jument, il faut noter aussi des réponses correctes données à des questions posées en chinois.

Black-Bear

Voyons maintenant les résultats obtenus par M. Thomas Barrett, cultivateur à Briarcliff (Etats-Unis), avec son poney Black-Bear dont l'éducation débuta après que M. Barrett eut entendu vaguement parler des chevaux d'Elberfeld. Ce dernier commença par montrer à son jeune élève des cartons sur lesquels plusieurs nombres étaient associés et très rapidement, Black-Bear se montra capable de multiplier et de diviser ; il apprit ensuite à connaître les lettres de l'alphabet et à répondre aux questions. Pour cela, il enlevait successivement d'une sorte de râtelier auquel ils étaient suspendus, des cartons donnant les lettres ou les chiffres, les disposant ensuite sur le sol dans l'ordre nécessaire à la formation des phrases, ou des solutions d'arithmétique. Comme pour Lady, il semble qu'avant de répondre, l'animal tombe dans une sorte de transe.

En de nombreuses circonstances, M. Barrett ignorait le sens de la réponse qui devait être donnée par Black-Bear et celui-ci répondait néanmoins correctement, même en l'absence de son maître. « Le 30 juillet 1928, dit Madame Fletcher, Miss Mead et moi, nous nous rendîmes en automobile à Briarcliff et nous arrivâmes, inattendues, à Haymount. J'avais vu déjà deux fois le poney à la « Society for psychical research » et j'avais l'impression qu'il opérait de façon indépendante, sans

subir une influence de son maître, M. Barrett. Nous pensions que si nous obtenions de ce dernier l'autorisation de voir travailler Black-Bear sans autres assistants, nous serions à même de recueillir quelque preuve personnelle du fait.

Ce fut en effet une expérience très intéressante. Black-Bear nous indiqua la date du jour et répondit à nombre de questions. Je dis au cheval : « Je m'intéresse à un anniversaire prochain ; pouvez-vous me dire de quoi il s'agit » ? Il épela : « Jour de naissance ». Je lui dis : « Bien. Pouvez-vous m'indiquer la date » ? Il épela : « 3 août ». « Parfaitement », remarquai-je ; « et maintenant pouvez-vous me dire le jour de la semaine ? ». Il répondit : « Vendredi » ; Ce qui était juste.

Il ne peut être question que le cheval ait répondu juste par hasard. Je suis certain, d'autre part, que M. Barrett ignorait les réponses que comportaient mes questions. Black-Bear parut répondre sans la moindre hésitation et sans faire attention à lui. Black-Bear est aussi capable d'extraire des racines et de se livrer à des opérations de calcul compliquées. M. Bond qui a entrepris une étude scientifique de ses curieuses facultés, a rapporté certains faits particulièrement frappants. Voici quelques exemples :

Après avoir tracé un carré, M. Bond tira une diagonale. « Qu'est-ce que cela » ? demanda-t-il. Au lieu du mot attendu, le cheval épela : « La ligne de l'hypoténus ». On lui demanda alors le rapport d'un côté avec la diagonale — deux choses incommensurables. — On obtint une solution approximativement juste mais les deux côtés d'un angle lui ayant été donnés, le poney posa sans hésitation la mesure de l'hypoténus.

Une certaine fatigue semble parfois se manifester chez lui lorsqu'il s'agit de tels calculs. Ainsi, devant extraire la racine du nombre 1874161, il secoua la tête en signe de négation. Son maître fit alors remarquer que le lendemain, à tête reposée, son élève pourrait peut-être donner la réponse ; ce qui se produisit en effet car le cheval tira les chiffres 3 et 7, soit 37, racine quatrième de 1874161.

Black-Bear peut se montrer de méchante humeur. Interrogé sur la racine de 841, il donna 49 alors que la réponse correcte eut été 29 mais s'approchant du chevalet, il tira les lettres formant la phrase suivante : « Vous m'embêtez » !

Autre exemple :

On était au 22 octobre ; M. Bond venait de tracer un losange et attendait la réponse. Mais quelqu'un avait demandé précédemment le quantième du mois. Alors qu'on attendait le mot losange, le poney s'approchant du chevalet, en tira un 2 puis encore un 2. Devant le désappointement général, puisqu'on attendait le mot « losange », le cheval s'expliqua en tirant les lettres du mot : « jour ». C'était le jour du mois : le 22. Quant au mot « losange », poussé de répondre, il s'y refusa en disant : « Non, Monsieur ».

Ce qui est curieux dans le cas de Black-Bear, c'est qu'après le décès de son maître, le poney a perdu ses mystérieuses facultés. Les membres de la famille ainsi que leurs amis n'ont plus rien obtenu. Le poney, dit M. Goadbey, ne peut répondre désormais à la plus simple question, ni montrer la moindre parcelle de son mystérieux talent de jadis ; tout ce qu'il sait faire encore, c'est enlever les cartons du râtelier au hasard. Il ne se rend probablement pas compte que son maître est décédé. Il voit bien qu'il est absent mais c'est tout. »

Ceux qui ont été en relation avec des personnes qui vécurent avec des chiens particulièrement intelligents, ont entendu souvent cette remarque : « Il ne lui manquait vraiment que la parole ! »

Il est certain qu'il est des chiens qui nous regardent parfois de façon si intelligente et si expressive qu'ils semblent réellement nous dire : « Si au moins je pouvais te faire part de ce que je pense ! Mais il me faudrait la parole ! »

Le Dr Schoeller, qui s'était avisé d'apprendre à Muhamed — un des chevaux de Krall — à s'exprimer par la parole, ne put y parvenir. Après des efforts touchants et nombreux, le cheval écrivit sur son tremplin : « Je n'ai pas une bonne voix ». On lui demanda alors : « Que faut-il faire pour parler ? » Il répondit : « Ouvrir la bouche ». « Pourquoi ne dis-tu pas cela avec la bouche ? » « Parce que je n'ai pas de voix. »

Ni les chiens ni les chevaux en effet — même ceux que l'on éduque pour le calcul et la conversation — ne disposent d'un organe vocal leur permettant de s'exprimer par des sons articulés : ce que nous appelons la parole. Et pourtant Leibnitz rapporte (dans le numéro de mai 1715 des « Mémoires de Trévoux ») ce qui suit :

« J'ai vu et entendu un chien parlant à Zeitz au mois de décembre de l'an passé... Sa figure est des plus ordinaires. Il ne diffère point des autres chiens de paysan. Il prononce plusieurs mots allemands et aussi : thé, café, chocolat ; mots fort reçus en Allemagne, bien qu'étrangers. Le maître du chien est un jeune garçon qui n'a point l'air mélancolique. Badinant avec lui, il a cru entendre quelque son qui approchait d'un mot allemand et là-dessus, tout enfant qu'il était, il s'est mis en tête de faire parler son chien et il y a réussi. Mais il faut savoir que le chien ne prononce jamais aucun mot qu'en écho, c'est-à-dire après que son maître le lui ait prononcé et il semble qu'il le prononce malgré lui et comme par force. Il a fallu quelques années pour apprendre au chien une trentaine de mots. »

Princesse Jacqueline

Les résultats obtenus par le jeune homme de Zeitz avec son chien semblent, si les faits rapportés sont exacts, avoir été dépassés de nos jours par la maîtresse d'une chienne américaine : Princesse Jacqueline. Voici en effet ce qu'ont rapporté divers journaux :

Princesse Jacqueline est un bull-dog français appartenant à Mme Mabel Robinson de Waterville, Maine (Etats-Unis). Elle peut articuler des mots et parler vocalement. La Duchesse de Hamilton et Mlle Lind-af-Hageby, fondatrice du Bureau international humanitaire Zoophile, ont fait sa connaissance en 1929 à Baltimore où elle donnait des démonstrations de son savoir dans une exposition canine.

Cette chienne n'a jamais aboyé jusqu'à l'âge de deux ans, mais elle a commencé à articuler des mots dès quatre mois. Elle s'exprime par des phrases telles que : « Je veux » ; « Je ne veux pas » ; « Je veux sortir en voiture » ; « Elle est sortie » ; « En haut l'ascenseur », etc. Elle accompagne sa maîtresse quand elle chante.

Dans une lettre de Mme M. R. L. Freshel, Présidente du « Millenium Guil » à New -York, et portant la date du 10 novembre 1930, il est question de Princesse Jacqueline en ces termes : « A la récente réception de Mme Bêlais, à l'occasion du Dog Héros Day, on voyait bien des choses étonnantes mais la plus déroutante de toutes était Jacqueline, qui parle... Lorsque Mme Robinson est venue ici avec sa chienne bull-dog, c'était pour nous aider dans notre propagande antivivisectionniste. C'est une femme simple et douce, elle n'a jamais appris des « tours » à des chiens, mais elle avait l'habitude de demander à son favori : « Veux-tu sortir ? » Un beau jour, Jacqueline commença à répondre « Yes ». C'est ainsi qu'elle employa ensuite d'autres mots... Une fois Mme Robinson lui montra une petite balle en disant : Ma chère Jacqueline, peux-tu me dire ce que c'est ? La chienne répondit : « Balle » d'une façon particulièrement nette.

Ce cas ne serait pas isolé. D'après M. Ulderico Tegani à qui l'on doit un livre intitulé « Votre chien peut écrire », Don et Raff seraient des chiens « parlants ».

Le premier, propriété de M. Epers, garde-chasse du domaine de Terrhute, prononcerait une trentaine de mots et articulerait distinctement les lettres de l'alphabet. Une Commission d'érudits mandatés par l'Institut Physiologique de Berlin aurait conclu à la véracité du fait. La voix de Don

fut même enregistrée, dit-on, sur disques de gramophone. Le même auteur parle d'un colley appartenant à une Mme Baumann, et qui articulerait nettement : « Donne m'en ! » quand on lui présente une friandise.

Poll

Faisons remarquer en passant que si l'animal, d'une façon générale, ne possède pas la voix, il est tout de même fait exception pour le perroquet. Cet oiseau, comme on sait, arrive à articuler des sons analogues à ceux de la voix humaine. C'est un fait si connu qu'il n'étonne plus personne. Parmi les cas rapportés, celui que nous devons à J.-S. Watson mérite cependant d'être relevé car il semble s'apparenter, dans une certaine mesure, aux résultats obtenus avec les chiens calculateurs et conversants dont nous parlerons dans la suite. Les faits ont été narrés par la soeur du propriétaire du perroquet qui a déclaré ne faire état que de ce qu'elle a entendu elle-même :

Le rire de Poil, dit-elle, est absolument extraordinaire ; il est impossible de ne pas s'y joindre, surtout quand, au milieu de ses éclats de rire, il crie : « Ne me faites pas rire ainsi, je vais mourir, je vais mourir ! » et puis il rit plus fort encore.

Ses pleurs et ses sanglots sont étonnants et si vous dites : « Pauvre Poil, qu'est-ce qu'il y a ? » il répond : « Si mal, si mal, pris un coup de froid » et après avoir pleuré un certain temps, il cesse graduellement puis, faisant un bruit comme s'il prenait une longue aspiration, il dit : « Mieux maintenant » et il recommence à rire.

La première fois que je l'entendis, je m'entretenais avec la bonne au haut de l'escalier lorsque j'entendis ce que je crus être un enfant crier : « Payne » (le nom de la bonne), « je ne suis pas bien, je ne suis pas bien » et après que j'eusse demandé à la bonne : « Qu'a-t-il donc cet enfant ? » elle me répondit : « Oh ! c'est seulement le perroquet ; il fait toujours comme ça quand je le laisse un moment seul, afin que je revienne. »

La preuve de ce qu'elle disait fut faite lorsque la bonne entra dans la chambre où se trouvait le perroquet car il arrêta ses appels et commença à rire d'un air moqueur.

Il est assez curieux de constater que chaque fois que Poll est ennuyé d'une manière quelconque, il commence à pleurer et que s'il est content, il se met à rire. Lorsque quelqu'un tousse ou éternue, il dit : « Quel vilain rhume ! » Un jour que les enfants s'amusaient avec lui, la bonne vint dans la pièce et comme les enfants lui répétaient certaines choses que le perroquet avait dites, Poll leva la tête et affirma très nettement : « Non, je n'ai pas dit cela ». Quelquefois, lorsqu'il a envie d'être sot, la bonne le menace de le frapper, alors il dit : « Non, vous ne le ferez pas ». Il chante comme un enfant et j'ai souvent pensé en l'écoutant, que c'était un être humain.

C'est tout ce qu'il y a d'amusant que de l'entendre faire une fausse note et dire : « Oh ! là, là », se moquer de lui-même et recommencer ensuite son air sur un autre ton. Il aime beaucoup chanter la chanson « Achetez un balai ». Mais si on lui dit, avec l'idée de la lui faire répéter, « Achetez un balai », il dit toujours : « Achetez une brosse » et se met à rire comme un enfant qui aurait fait une farce.

Un jour que je pénétrais dans la pièce dans laquelle il se trouvait et lui demandais, pour le mettre à l'épreuve : « Poll, où est allée Payne ? » il répondit à mon grand étonnement et à mon grand effroi : « En bas. »

Gef

Avant d'aborder le « langage des pattes » chez le chien, nous voulons encore signaler un cas dans lequel un animal du genre belette serait parvenu à s'exprimer en langage humain. Le fait a été très discuté, vu sa nature mystérieuse qui le rend d'autant plus intéressant. Les auteurs qui s'en sont

occupés ne sont pas arrivés à en donner une explication vraiment satisfaisante. Nous nous bornerons à rapporter les faits tels qu'ils ont été exposés dans deux articles que nous reproduisons ici et qui sont suffisants pour donner au lecteur une impression d'ensemble du cas en question. Ces articles sont dus à M. Francis Roolt-Wheeler, directeur de « L'Astrosophie » et à M. Nandor Fodor, directeur de l'« International Institute for Psychological Research » de Londres :

Sur la côte ouest de l'île de Mans, isolée sur une lande élevée comme un plateau à plus de 200 m. au-dessus de la mer, s'élève une ferme dans laquelle vivent pauvrement, du produit d'un troupeau d'une quarantaine de moutons, un homme, sa femme et leur jeune fille. L'homme, M. James T. Irwing, n'est pas un fermier de profession ; il était autrefois commis voyageur en pianos et voyageait beaucoup en Orient. Sans être un linguiste, il connaît quelques phrases d'allemand, de russe, d'arabe et d'hindoustani.

Mme Irwing se dit psychique ; elle est hospitalière et travailleuse. La jeune fille, Voirrey, blonde avec des yeux vert brun qui ne supportent pas bien le soleil, d'humeur changeante, d'expression boudeuse a maintenant dix-sept ans. Elle chasse les lapins de garenne avec son chien Mona, les tuant à coups de bâton ; fait important dans l'histoire qui va suivre.

Nous avons dit que la ferme est isolée. Le mot est insuffisant. La ferme de Doarlish Cashen est extraordinairement isolée. Aucune habitation humaine dans le proche voisinage. Aucune route — pas même une piste — ne conduit à la ferme, en sorte qu'on ne peut même pas y arriver avec une voiture de paysan. Elle est effarante en sa solitude. Pourtant la famille Irwing ne présente aucun des caractères des gens de ferme ; leur manière de vivre et de parler est celle de petits bourgeois d'une ville de province. Leur mentalité est saine et témoigne de l'intelligence ; aucun déséquilibre chez le père et chez la mère ; quelques éléments curieux dans le caractère de Voirrey semblent être le résultat de sa vie isolée.

C'est dans cette ferme que viennent de se passer des phénomènes fort étranges : « le mystère le plus curieux et le plus insondable ». Cette visite sur-normale ou surnaturelle — ce n'est pas exactement une « hantise » car la famille Irwing a une affection pour son « fantôme » — a débuté en 1931. Elle se poursuit actuellement encore et il est rare qu'il se passe un jour sans que cette voix étrange se fasse entendre.

En octobre 1931, dans la basse-cour de la petite ferme, M. Irwing apercevait un jour un animal ayant quelque ressemblance avec une belette. Cet animal aboyait comme un chien et miaulait comme un chat. Intrigué par cette bête, le fermier imitait les cris des différents animaux et la « belette » les répétait correctement et sans hésitation. Mme Irwing ayant vu une fois l'animal, déclara que c'était un furet mais avec la queue de l'écureuil. Au début de l'hiver — la ferme est exposée aux terribles vents et aux pluies du nord-ouest — l'animal s'installait dans la maison. Peu de temps après, s'étant accoutumée aux nuances des voix humaines, la belette commença à parler. La relation de M. Irwing sur ce fait ahurissant, dit :

« En ce qui concerne son pouvoir de parler, la belette n'avait pas cette faculté avant la première semaine de novembre 1931 mais maintenant, elle parle avec autant de raison qu'un être humain, bien que cela paraisse incroyable.

Les premiers sons émis par la bête étaient purement de caractère animal et nous empêchaient de dormir. Je commençai à l'éduquer en imitant les cris de tous les animaux du voisinage et en lui donnant le nom de l'animal. Il a suffi de mentionner ainsi le nom de l'animal pendant quelques jours, pour que la bête se soit trouvée en mesure de répéter le cri caractéristique de l'animal sans jamais se tromper.

Ensuite, ma fille Voirrey commença à lui répéter quelques rimes de la Mère l'Oie et presque sans difficulté, l'animal répétait ses paroles. Sa voix était certainement de deux octaves au-dessus de la

voix humaine, très claire, très distincte mais récemment, la belette arriva à s'exprimer dans la gamme de la voix humaine... »

En février 1932, le reporter d'un grand journal, «The Manchester Daily Dispatch » fut envoyé vers la ferme isolée de l'île de Mans. Voici son premier rapport :

« L'homme belette mystérieux de Doarlish Cashen m'a parlé aujourd'hui. Mes investigations sur ce cas — certainement un des plus extraordinaires en son caractère qui ait jamais obtenu croyance sur l'île entière — me laisse perplexe. Ai-je entendu une belette ? Franchement je ne sais pas mais je sais que j'ai entendu aujourd'hui une voix que je n'aurais jamais pu imaginer comme provenant d'une gorge humaine. Les habitants de la ferme qui insistent sur le fait que c'est la voix d'une belette, me paraissent des personnes saines, honnêtes et respectables et, nullement des gens prêts à tirer en longueur une mystification ennuyeuse leur donnant une notoriété désagréable. De nombreuses autres personnes ont pu faire les mêmes expériences que moi. »

Dans son second rapport, le reporter se montre quelque peu soupçonneux envers la jeune fille. Elle avait quatorze ans à ce moment-là. Il continue :

« La solution de ce mystère de l'homme belette de Doarlish Cashen se trouverait-elle dans une double personnalité de la fillette ? Voilà la question que je me suis posée après avoir entendu cette perçante et mystérieuse voix attribuée à cette petite bête évasive ayant un corps de belette.

Hier, j'ai entendu plusieurs phrases et on m'affirma qu'elles venaient de l'homme belette. La conversation se passait entre la belette et Mme Irwing qui se tenait dans une autre chambre. La fillette Voirrey resta sans bouger sur sa chaise dans la chambre. J'étais hors de cette pièce mais la porte en était ouverte et je pouvais voir — vaguement — Voirrey se refléter dans un miroir de l'autre côté de la pièce. Elle avait les doigts sur les lèvres. Je l'ai bien observée ; autant qu'il m'a été possible de m'en rendre compte, il n'y avait pas chez elle de mouvement de ses lèvres mais elles étaient cachées par ses doigts. Quand très doucement je parvins à entrer dans la chambre, la voix cessa. La fillette resta immobile sans même nous regarder. Je remarquai qu'elle suçait un morceau de ficelle. »

Le capitaine Mac Donald, un investigateur de la « Société de Recherches psychiques » envoyé par le « Laboratoire National des Recherches psychiques », visita la ferme pendant quelques jours consécutifs. Il entendit lui aussi, l'étrange voix mais toujours de loin ; toute investigation détaillée fut empêchée car la belette criait : « Non, je ne veux rien faire car je ne vous aime pas ! »

Le rapport du capitaine Mac Donald n'était donc pas favorable car la voix venait du deuxième étage de la petite maison et Mme Irwing et Voirrey étaient en haut.

Plusieurs fois, des épingles, du gravier ou de légers objets furent jetés aux visiteurs selon la manière normale du « poltergeist ». Voirrey était à l'âge de la puberté (ce qui confirme la théorie du poltergeist qui est presque toujours associée à un garçonnet ou à une jeune fille de cet âge) mais à Doarlish Cashen, il y avait d'autres phénomènes encore plus inexplicables⁸ :

En mars 1932, l'animal annonça qu'il n'était pas une belette mais une mangouste ; qu'il était né le 7 juin 1852 près de Delhi dans les Indes⁹. En juin 1932, la mangouste se montra plus volontiers. Elle se laissait caresser par la famille. M. Irwing remarqua que ses pattes de devant étaient formées comme des mains avec le pouce opposable¹⁰.

Au printemps, la mangouste commença à tuer des lapins de garenne pour faire plaisir à ses hôtes. Elle assura qu'elle les prenait par la gorge mais il n'y avait jamais la marque de dents. Les lapins

⁸ D'ailleurs le « poltergeist », phénomène commun, n'a jamais été expliqué.

⁹ Il n'expliquait pas comment sa mère mangouste avait pu consulter le calendrier grégorien pour lui dire la date plus tard !

¹⁰ Aucune mangouste ne possède cette particularité.

semblaient avoir été étranglés. Invariablement, la mangouste indiquait où l'on trouverait le lapin mort et il n'y eut pas une seule fois, une indication inexacte.

Pendant le cours de l'été, on changea son nom de Jack en Gef et c'est par ce nom que l'animal est connu dans les annales des sciences psychiques.

La nourriture de Gef appartient également au domaine du mystère. Elle ne mange pas les lapins qu'elle tue. Elle ne mange absolument rien de la nourriture normale d'une mangouste. Elle aime les bonbons, les gâteaux et les chocolats comme Voirrey. Elle mange aussi les saucisses, le lard et les pommes de terre. La nourriture qui lui est destinée est toujours posée sur les poutres ouvertes du plafond. Gef mange bien, parfois beaucoup mais il lui arrive de ne rien manger du tout pendant des semaines.

En 1933, on constata que la mangouste savait lire. Elle avait déjà exprimé plusieurs fois sa terreur de la mort. Un soir, alors que M. Irwing était en train de lire un journal, Gef cria : « Je vois quelque chose ! Cela me fait trembler ! » M. Irwing regardait le journal mais n'y trouvait rien d'alarmant. La mangouste cria : « Pas là ! Pas là ! Regardez dans la colonne des morts ! ». Il s'y trouvait là, parmi les décès, une notice concernant la mort d'un homme appelé Jeffery qui avait toujours été connu sous le nom de Jef.

Quelques semaines plus tard, Gef montrait qu'elle connaissait l'alphabet des sourds-muets. Vers la fin de l'année 1933, la mangouste avait aussi développé la clairvoyance. Elle visita une école à quelques kilomètres de la ferme et y apprit le solfège. Elle commença bientôt à chanter — d'une voix d'un octave ou dix notes au-dessus des limites de la voix humaine — quelques chansons inconnues des personnes de la famille Irwing. Ajoutons que les paroles de Gef ont été entendues par de nombreuses personnes en dehors de la famille Irwing.

A peu près à la même époque, Gef commença à parler en plusieurs langues mais le vocabulaire employé par la mangouste révélait que ses connaissances ne dépassaient pas les mots connus par M. Irwing. Bien que née à Delhi, Gef ne connaissait que quelques expressions en hindoustani, d'un usage courant chez les Anglais.

Il est à remarquer que Gef connaissait la date de clôture de la saison de chasse. Pendant les saisons 1933-1934, elle tua 47 lapins mais pas un seul ne fut attaqué après le jour de clôture. Elle s'amusait à trouver les oeufs que les canards et les poules de la ferme essayaient de cacher.

Le langage de Gef est rude, impoli et plein d'argot. Ces derniers étaient ceux employés par la famille Irwing. Malgré cette restriction de langage, elle connaît de nombreuses choses inconnues de ses hôtes. Selon M. Irwing, Gef possède un grand répertoire de rires :

« Quelquefois, son rire est comme celui d'un enfant précoce ou espiègle ou, comme le rire sénile d'une personne très âgée. Parfois, elle a un rire satanique ou le rire d'un fou. Nous détestons cette forme de rire car elle est très agaçante. Heureusement, elle ne vient que rarement. »

Les Irwing affirment que la mangouste peut danser au rythme de la musique ; qu'un soir, elle leur a donné un concert avec des chansons en Manx, (langue de l'île de Mans) en espagnol, en gallois et en hébreu, suivi par une conférence en flamand. Gef calcule rapidement mais seulement avec les chiffres simples.

Pendant une certaine période, elle devint si grossière que le lit de Voirrey fut transféré dans la chambre de ses parents à la suite des menaces de l'animal. Mme Irwing avait peur que Gef fut un esprit diabolique mais cette phase ne dura que quelques semaines.

La mangouste peut aussi se transformer en chat, au moins selon les dires de M. Irwing, et l'animal le confirme.

Une fois, Gef annonça qu'elle allait donner des poils de sa fourrure pour prouver qu'elle était une véritable mangouste. Mais ces poils mis dans la main des experts et examinés par la microphotographie se révélèrent les poils d'une chienne, Mona, la chienne de la ferme.

Une seconde visite du capitaine Mac Donald ne fut pas plus concluante.

Plusieurs fois il fut suggéré que M. Harry Price, un des investigateurs les plus connus dans le monde psychique, vienne rendre visite à Doarlish Cashen mais à la simple mention de ce nom, la mangouste se mettait en colère et déclarait ouvertement sa haine pour M. Harry Price. Néanmoins, MM. Price et Lambert firent le voyage. Gef disparut de la ferme le jour de l'arrivée de la lettre annonçant la visite de ces deux messieurs et ne revint que le soir, après les quelques jours que dura la visite des deux investigateurs.

Une troisième visite du capitaine Mac Donald fut pleine d'événements mais il ne fut pas possible d'obtenir des phénomènes alors que tous les membres de la famille étaient sous observation. Il est certain que Gef « la mangouste qui parle », est en rapport très étroit avec la famille Irwing. Elle mange les mêmes mets que la jeune Voirrey avec les mêmes préférences. Comme Voirrey, elle a un intérêt tout spécial pour les automobiles et elle fait souvent le tour des garages de l'île. Elle chasse les lapins comme Voirrey le faisait autrefois. Son langage et les quelques expressions de langues étrangères sont copiés sur celui de M. et Mme Irwing.

Serait-il possible que Gef n'ait été à l'origine, qu'une fantaisie de la petite Voirrey Irwing (mais une fantaisie si forte et si persistante dans cette ferme isolée) qu'elle soit devenue ensuite l'hôte d'un désincarné lié à la terre ou d'un élémental ? On peut faire de nombreuses hypothèses mais aucune ne semble satisfaire à toutes les conditions.

Pour terminer, nous ne pouvons faire mieux que de citer un appendice du livre écrit par MM. Price et Lambert sur la mangouste de l'île de Mans. Cet appendice ne donne pas la conclusion définitive des auteurs car ils admettent qu'ils n'ont pas trouvé cette solution. Ce n'est qu'une « suggestion ».

« Gef ne prend place dans aucune des catégories des faits sur-normaux reconnus par les recherches psychiques. Il semble avoir une forme animale avec le pouvoir de la parole et de l'intelligence — ce qui n'apparaît pas dans de telles conditions pour aucun cas de hantise moderne. — Mais il y a trois siècles, on n'aurait eu aucune difficulté à lui donner son véritable caractère. Le juge Matthew Hopkins, le fameux « chasseur de sorciers », aurait immédiatement classé Gef parmi les « familiers » ou les « suppôts » si constamment mis en jeu parmi les créatures infortunées qu'il condamnait pour crise de sorcellerie.

Dans les livres ayant affaire avec la sorcellerie et le satanisme, on trouve des détails sans fin sur des « familiers » et sur leur façon de se conduire. Il est étonnant de remarquer combien nombre de ces cas rappellent les actions de Gef. Presque tous les animaux domestiques et de nombreuses bêtes sauvages figurent dans ces rapports : l'écureuil, la belette, le furet, le putois, le lapin.

En 1589, Joan Prentice, une sorcière, confessait que le diable la visitait sous la forme d'une belette ou d'un furet avec des yeux de flamme. Le nom de cette belette était Bidd et elle suçait le sang du doigt de la sorcière ; chose que Gef fit une fois avec Mme Irwing.

Elisabeth Hennet, sorcière, avait un furet comme « familier ».

En 1644, le juge John Stearne témoignait qu'une sorcière, Elisabeth Clarke, produisait devant le tribunal sept ou huit familiers. Parmi eux, une belette ou un putois.

Dans deux différents cas, en 1693, les familiers des sorcières furent des Putois ; entre un putois et la mangouste de Doarlish Cashen, il n'y a que peu de différence.

Ces familiers demeuraient dans les murs des huttes ou maisons des sorcières (comme Gef). Ils étaient traités comme des animaux favoris et prenaient la même nourriture que leurs hôtes encore comme Gef. Souvent, ils savaient parler et ils avaient une grande facilité de parole. Autrefois, ils semblaient user d'une langue difficile à comprendre. Bien qu'intelligents, ils étaient indisciplinés et ne tenaient pas la parole donnée. Ils tuaient les animaux, (lapins et poulets) cherchaient les

objets perdus et étaient employés comme messagers par leurs maîtresses les sorcières. Ils arrivaient généralement à un âge avancé, (comme Gef) autour d'une soixantaine d'années.

Tous ces éléments peuvent trouver leur parallèle dans l'histoire de Gef. De plus, il faut noter une grande ressemblance ou similitude, entre le genre de vie à Doarlish Cashen au XXe siècle et celle que l'on menait au cours des XVIe et XVIIe siècles dans de nombreuses fermes isolées de l'Angleterre. Pendant la monotonie des longs et sombres hivers à peu près sans lumière si ce n'est celle d'une sombre chandelle, combien il était facile, dans ces fermes isolées, de provoquer des visions curieuses et des fantaisies bizarres !

Sans que nous puissions le réaliser, quelles ont été les étranges idées qui, pour divertir les habitants, ont pu prendre naissance dans des imaginations peureuses et embrouillées !

Parfois, dans un désir morbide de notoriété ou pour rompre la rigueur et la monotonie de leur triste existence, les paysans d'autrefois confessèrent des pratiques de sorcellerie, même en sachant que de telles confessions les conduiraient au gibet. De nos jours, la sorcellerie n'est plus relevable de la peine de mort mais par le fait qu'elle n'est plus une profession condamnable, son attrait s'est perdu !

Nous ne nous trouvons plus dans la compagnie des « familiers » des sorciers. Mais ne serait-il pas possible qu'il existât encore des fantômes de fantômes qui continueraient à mener une existence atténuée dans des lieux isolés et perdus comme la ferme de Doarlish Cashen, dans l'île de Mans¹¹ ? »

Ma semaine (à Doarlish Cashen) s'est bien passée. J'ai réuni une quantité énorme de matériaux. J'ai appris à connaître la famille Irwing et à estimer la valeur de son témoignage. J'ai entendu un certain nombre de témoins qui, au cours des cinq dernières années, ont entendu Gef. J'ai suivi la trace que l'animal laisse derrière lui lors de ses voyages d'explorations dont elle a l'habitude de donner un récit détaillé à la famille Irwing. Je suis rentré avec un rapport d'une cinquantaine de pages et je prétends en savoir plus long sur Gef que n'importe qui, à l'exception de la famille Irwing. Je suis prêt à réaffirmer que ce cas est l'un des plus grands mystères qu'il y ait dans le pays. Ce mystère cependant n'est pas d'ordre psychique, tout au moins pas dans le sens que l'on entend habituellement par-là.

Voirrey Irwing, la jeune fille de Doarlish Cashen n'est pas la victime de poltergeist. Bien qu'il soit exact que les manifestations de Gef commencèrent avant sa puberté et qu'une affection très visible existait entre elle et la mangouste, l'explication qui semble découler de ces deux faits est erronée.

Voirrey Irwing a depuis longtemps dépassé cet âge critique et Gef persiste toujours. Voirrey Irwing n'est plus fascinée par le mystère de l'animal parlant. Du reste, Gef ne se conduit plus comme lors de son enfance et témoigne à Voirrey son hostilité par de l'indifférence ou même du mépris. Elle a un certain respect pour Madame Irwing mais elle n'aime réellement que le chef de la famille et lui est reconnaissante de ce qu'il lui ait appris à parler.

L'hypothèse du poltergeist était renforcée par la capacité qu'a Gef de frapper sur la cloison construite le long des murs intérieurs et aussi par l'habitude qu'à l'animal de lancer des pierres. On a supposé qu'une combinaison de « voix directe » et de phénomènes de poltergeist aurait pu expliquer le cas de la mangouste parlante.

J'ai constaté que la cloison en question possède de remarquables qualités acoustiques et qu'il faut peu d'efforts pour produire un son assez fort. Les pierres que Gef lance sont de petits cailloux, du gravier et des mottes de gazon. Dans deux occasions seulement, une force fut mise en jeu qu'on ne soupçonnerait pas trouver chez un animal de petite taille. La pluie de gravier que le capitaine

¹¹ Cf. Francis Roolt-Wheeler : La mangouste qui parle. L'Astrosophie, août 1936, p.72.

Mac Donald entendit sur le côté extérieur des fenêtres au moment où prit fin sa conversation avec Gef (de l'intérieur) n'était pas due à une cause supra normale.

Ayant questionné avec soin M. Irwing et sa famille, j'ai établi le fait que Gef avait cessé de parler avant la pluie de graviers et qu'elle avait dû se glisser hors de la maison par l'ouverture qui lui servit d'entrée et qu'elle avait jeté les graviers d'une façon normale.

Mais une mangouste peut-elle jeter quoi que ce soit ? Tout ce que je puis dire c'est que Gef prétend avoir des mains (trois doigts et un pouce) et qu'elle en a donné des preuves à la famille Irwing.

Je puis définitivement déclarer que Gef n'est pas un poltergeist, ni un Esprit, ni un fantôme. Je suis aussi très sûr qu'il n'existe aucun lien psychique entre la famille Irwing et ces phénomènes. Il n'y aurait qu'un fait relevant de ce genre de phénomènes ; c'est le pouvoir que possède Gef de décrire tous les mouvements que fait M. Irwing ainsi que les mots qu'il prononce alors qu'il est dans les champs, hors de vue et hors de portée de l'ouïe. On a demandé plusieurs fois à Gef comment elle s'y prenait. Elle a répondu : « J'ignore comment ».

Quel est donc, en définitive, le mystère de la mangouste ? Je ne vois qu'une explication qui couvre tous les faits. Elle est celle que donne Gef elle-même : que c'est un animal, « une mangouste très, très habile » qui, durant des années, comprit le langage humain mais ne savait parler avant que M. Irwing ne le lui ait appris.

Il y a des preuves en quantité considérable pour appuyer les dires de Gef et il n'y a rien, à l'exception de son absurdité même, qui soit contraire à cette hypothèse. Gef a été vue et entendue alors que l'on savait avec certitude l'endroit où se trouvaient les Irwing ; elle a été photographiée. Il est vrai que ces photos ne sont pas très bonnes car Voirrey n'est qu'un médiocre photographe. Gef est très petite et se meut comme l'éclair. Tout de même, les photos sont assez bonnes pour montrer la présence d'un animal ressemblant à une mangouste.

Mais Gef ne pourrait-elle pas être un « esprit familier », un survivant du Moyen-Âge ? Bien des choses invitent à accepter cette explication et durant les cinq premiers jours de mon séjour à Doarlish Cashen, j'en étais partisan. Mais par la suite, j'ai dû la rejeter. Gef rend les mêmes services qu'un esprit familier. Elle retrouve les brebis égarées, fait rentrer les chèvres par ses aboiements, donne la chasse aux rats et aux souris, retrouve les objets perdus, entretient le feu la nuit, se comporte comme un chien de garde, indique l'heure qu'il est sur l'horloge du bas et paie son logement et sa nourriture en prenant des lapins pour la famille. Elle agit aussi en prenant la défense de la famille, en jetant des pierres sur ceux qui parlent des Irwing sans assez de respect et en tuant leurs volailles. Elle ne sait pas pénétrer à travers les portes closes, ni disparaître autrement que de façon normale ; elle ne peut être au même instant en deux endroits différents et ne possède pas de connaissances supra normales. Elle a une mémoire hors ligne, une vue et une ouïe développées de manière normale et une capacité d'apprendre qui est simplement étonnante. Mais elle n'a aucune relation avec l'Au-delà et a peur des revenants. Si nous pouvions seulement admettre le fait stupéfiant qu'un animal est capable d'apprendre le langage humain, le mystère de Gef s'évaporerait immédiatement.

Si les chevaux d'Elberfeld étaient capables de résoudre des problèmes compliqués, s'ils savaient exprimer leurs pensées à l'aide d'un code ; si Rolf, le chien savant de Mannheim faisait preuve d'une intelligence égale à celle d'un enfant ; si Blak-Bear, le poney de Briarcliff s'avérait clairvoyant ; si des oiseaux sont capables de parler et d'associer des idées définies avec des mots adéquats, pourquoi n'y aurait-il pas une mangouste parlante¹² ? »

¹² Cf. Dr Nandor Fodor : Journal of the American Society for Psychical Researches, mars 1937.

Nous nous proposons maintenant de parler d'un certain nombre de chiens chez qui leurs maîtres sont arrivés à développer des facultés étonnantes, analogues à celles qui firent la réputation des chevaux de Van Osten, de Krall, de Barrett, etc. :

C'est en Allemagne que les premiers sujets furent éduqués et attirèrent l'attention des hommes de science. Plusieurs d'entre eux furent étudiés par des personnes particulièrement qualifiées : médecins, psychologues, vétérinaires, etc. et les faits mirent toujours en évidence la parfaite bonne foi des éducateurs. Ce qu'il faut retenir, c'est que ces faits, pour mystérieux qu'ils puissent paraître, ne peuvent être mis en doute car le nombre des experts sérieux qui les ont constatés et contrôlés est aujourd'hui imposant. La psychologie animale est encore si peu connue qu'il convient de rester très réservé quant aux explications fournies et aux théories suggérées.

Les résultats obtenus sont en tous cas, extrêmement intéressants et il conviendrait de tenter de nouveaux essais avec des sujets particulièrement doués. Nous invitons par conséquent, ceux qui aiment les animaux — et qui en sont aimés car ceci est un élément de succès — à entreprendre de telles performances qui leur permettraient sans doute de faire des observations fort curieuses.

Ne possédant pas de voix, les chiens conversants et calculateurs se trouvent dans l'obligation d'employer d'autres moyens pour exprimer ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent. Parmi ces moyens, le plus usuel consiste pour l'animal à frapper avec sa patte des coups dans la main, sur le sol ou, sur tel ou tel objet.

Plutarque affirmait déjà avoir vu, du temps de Vespasien, un chien qui entre autres « jongleries curieuses », répondait à certaines questions en frappant le sol avec la patte. Comme nous le verrons, c'est par ce procédé facile que s'expriment le plus généralement les animaux qui ont été dressés, en Allemagne, en Italie, en France, en Amérique, en Nouvelle-Zélande, etc., à faire des opérations de calcul et à répondre à des questions posées.

Rolf

Chien perdu sans race définie, le chien Rolf avait été recueilli par la femme d'un avocat de Mannheim, Mme Mcekel. Voici comment cette dernière raconte la première manifestation intelligente de l'animal :

Un jour à midi, j'étais assise auprès des enfants et je remplissais les fonctions ingrates consistant à les aider dans leurs devoirs. Notre petite Frieda résistait opiniâtrement à la solution du problème : 2 multiplié par 2 lorsque cédant à un mouvement de mauvaise humeur, je lui administrai une légère correction.

En cet instant, le chien couché sous la table de travail nous regardait avec de si grands yeux que je dis : « Frieda, regarde donc Rolf ; il fait des yeux comme s'il savait cela. » Rolf s'approcha de moi, s'assit à mes côtés et me regarda intensément. Je lui dis : « Rolf, que veux-tu donc ? Sais-tu ce que font 2 et 2 ? »

Là-dessus, à mon grand étonnement, il frappa quatre coups de patte sur mon bras. Notre fille aînée me suggéra aussitôt de demander au chien ce que font 5 et 5. La réponse suivit immédiatement par 10 coups de patte. Le même soir, continuant nos épreuves, nous constatâmes que l'animal résolvait sans faute les problèmes simples d'addition, de soustraction, de multiplication.

Une fois, dit encore Mme Moekel, je demandai à Rolf s'il voulait apprendre à parler. L'animal répondit : « oui » avec beaucoup de vivacité. Je lui demandai alors : « Veux-tu que je confectionne un alphabet pour toi ? » De nouveau, il répéta fortement : « oui ».

« Maintenant Rolf », dis-je, « fais attention, je vais te dire les lettres de l'alphabet et toi, tu me diras quel est le chiffre qui devra exprimer chaque lettre. »

« Que me donnes-tu pour A ? ». Aussitôt, il répondit 4. Ensuite pour B ? Réponse : 7, et ainsi de suite. Je notai avec soin les nombres ainsi donnés par le chien et, le lendemain je pus constater à mon grand étonnement que Rolf avait retenu ces chiffres dans sa mémoire.

Nous primes environ 5 lettres chaque jour mais je crois que Rolf n'aurait pas eu besoin de ce ménagement et qu'il aurait pu en une seule fois, retenir tout l'alphabet. Alors je fis composer à Rolf des mots faciles. Je lui dictais des lettres ; je les écrivais et lorsque le mot était complet, je le lui présentais. Il comprenait avec beaucoup de facilité et paraissait éprouver une grande joie à s'instruire.

Rolf, comme les chevaux de Van Osten et de Krall, reçut la visite de nombreuses personnes de marque qui purent constater que le chien faisait des remarques et des observations prouvant manifestement qu'il se rendait parfaitement compte de ce qui se passait dans son entourage ; intervenant parfois d'une façon originale et avec à propos.

M. et Mme Moekel ayant reçu l'annonce des fiançailles d'un de leurs amis avec Miss Daisy Falham Chester, on parlait en famille de cet événement lorsque Rolf intervint, frappant avec sa patte : « Docteur avoir demoiselle s'appelle comme Daisy ». Daisy était la chatte de la maison.

Afin de démontrer que la transmission de pensée — explication qui vient d'emblée à l'esprit quoique déjà bien troublante ! — ne saurait donner une solution satisfaisante, le Professeur William Mackenzie fit avec Rolf de nombreuses expériences. Voici ce qu'il relate à ce sujet :

Je décidai la préparation de quatre petits cartons que j'apportai avec moi. Je priai Mme Moekel de me dessiner à la plume, un serin ou un autre oiseau sur l'un des cartons et d'écrire sur un autre de son écriture habituelle, pour le chien, le nom de la fillette Karla qu'il aime beaucoup. En attendant, je dessinaï moi-même sur l'un des deux petits cartons restant, une grande étoile que je remplis de couleur avec un crayon bleu ; sur l'autre, deux carrés contigus, l'un bleu, l'autre rouge, eux aussi remplis de couleur.

Tant que dura cette préparation, Rolf demeura absent. Quand il revint, les cartons étaient déjà enfermés dans les enveloppes (également apportées par moi).

Alors, je priai la petite Karla de se rendre dans une autre chambre et de mêler de son mieux les enveloppes, de façon que je ne puisse plus en connaître le contenu et de me les rapporter : ce qui fut fait.

Tous les assistants, moi compris, se retirèrent ensuite derrière Mme Moekel et je m'assurai par un examen minutieux que toute possibilité d'un jeu de miroirs était exclue.

Les cartons se trouvaient tous avec leur face dessinée du même côté, c'est-à-dire respectivement vers la même face de leur enveloppe. Je pouvais donc facilement en extraire un avec la certitude de ne pas voir le dessin. J'exécutai la manœuvre derrière la tête de Mme Moekel puis je levai le carton ignoré de moi au-dessus de sa tête et je le lui tendis de haut en bas, toujours avec le côté dessiné dirigé vers le chien seulement.

Elle prit le carton comme je le lui tendais et le montra un instant au chien, l'incitant à dire ce qu'il avait vu. Alors, je le repris de la même manière et je le plaçai à nouveau dans l'enveloppe puis je mis celle-ci dans ma poche. Je conteste absolument que quelqu'un d'autre que le chien ait pu voir le dessin. Rolf ne voulut pas entendre parler de répondre. Il frappa avec insistance quatre fois : « fatigué », s'étendit sur le sol et voulut s'en aller.

Mme Moekel très inquiète sur l'issue de l'expérience pria, supplia puis menaça Rolf. A mon tour, je l'incitai autant que je le pus, lui promettant que s'il répondait correctement je lui ferais voir plusieurs images que j'avais apportées à son intention. Ceci sembla le décider et enfin il frappa sans la moindre hésitation : « carré rouge et bleu ».

Rolf n'avait subi l'influence de personne puisque tout le monde ignorait la figure dessinée sur le carton présenté ainsi que sa couleur et pourtant, l'animal l'avait parfaitement vue et avait trouvé les mots nécessaires pour la décrire.

Pour les temps modernes, Rolf est le premier chien qui fut éduqué à la manière des chevaux d'Elberfeld. Depuis lors, assez nombreux ont été, en Allemagne, en Italie, en France, en Amérique, en Nouvelle-Zélande, etc., les émules de ce sujet remarquable. En 1935, A. D. von Bornstedt parlait de 17 chevaux, 44 chiens et un chat qui auraient été instruits dans le langage chiffré. Mme la Baronne von Freytag-Loringhoven, en 1937, en dénombrait 83. Quant à nous, il nous a été possible de réunir une documentation plus ou moins étendue sur les chiens et chiennes : Ali, Asra, Awa, Bessy, Bim, Bonnie, Bozo, Buz, Darkie, Diane, Don, Droujok, Euterpe, Fellow, Fitti, Isolde, Kurwenal, Lola, Lumpi, Princesse Jacqueline, Sam, Seppl, Togo, Schnautz, Senta, Tommy, Wolf, Zou.

Nous consacrerons quelques articles à ceux d'entre eux qui nous paraissent avoir fait preuve des facultés les plus étonnantes.

Lola

Fille de Rolf, la chienne Lola née en 1914 devint, à l'âge de deux ans en 1916, la propriété de Mme Kindermann qui se mit en devoir de développer par les mêmes méthodes que celles employées pour son père, les facultés de la petite chienne. Un code fut arrêté consistant en un certain nombre de coups de patte indiquant les lettres et les chiffres. Après trois jours, à raison d'une demi-heure de leçon par jour, Lola savait compter jusqu'à dix. Au bout du premier mois, soit après quinze heures de travail, elle avait résolu le mystère de l'addition, de la multiplication, de la division et de la soustraction. En un jour, Lola apprit à lire les heures et, chose étrange, il lui arrivait d'indiquer l'heure juste sans regarder l'horloge ; comme si elle avait été douée d'un sens spécial lui permettant de connaître l'heure, même en contradiction avec les horloges de la maison. Pareille chose fut constatée pour le calendrier. Lorsque Mme Kindermann désirait connaître le jour de la semaine ou du mois, elle n'avait qu'à s'adresser à son élève.

Après 23 jours de leçons, Lola communiquait des mesures d'objets faites par elle « au jugé ». Ces mesures furent trouvées exactes même lorsqu'elles différaient des évaluations de Mme Kindermann.

En un jour, la chienne apprit à distinguer les notes. Elle apprit aussi à lire le thermomètre ; elle avait par ailleurs un certain don de divination car elle donnait à sa maîtresse des indications météorologiques précises qui pouvaient être exactes jusqu'à quatre jours d'avance.

Les conversations avec Lola étaient pleines d'imprévus et ses réflexions fort originales. En voici un exemple :

« Lola, aimes-tu à sentir les hommes ? » — Oui. « Tous ? » — Non. « Trouves-tu mon odeur agréable ? » — Oui. « Toujours ? » — L'odeur varie avec la fatigue, la santé ou l'état d'âme. Cette odeur est agréable ou désagréable selon la nature des sentiments qui vous animent. »

Autre dialogue :

« Lola, m'appartiens-tu ? » — Non. « Alors, à qui es-tu ? » — A moi. « Et moi, est-ce que je t'appartiens ? » — Non. « Alors, à qui suis-je ? » — A toi.

La maîtresse de Lola déclare avoir constaté que sa chienne était accessible à une sorte de télépathie ; toutefois les réponses données étaient souvent en contradiction avec la manière de voir de Mme Kindermann ou en dehors de ses connaissances. Cette observation, nous la trouverons chez tous ceux qui ont éduqué des chevaux et des chiens dans la ligne du calcul et de la conversation, selon les méthodes conventionnelles que nous avons indiquées.

Senta

La chienne Senta fut élevée par Mlle Blockwold, et étudiée en particulier par le Professeur Ziegler. Comme Lola, Senta répondait au moyen de coups de patte mais, ceux-ci étaient donnés non pas dans la main ou sur le bras de sa maîtresse mais contre le dossier d'une chaise ou sur une sonnette de table. Une patte frappait les unités, l'autre les dizaines. En certaines occasions, la chienne donnait cependant les réponses à ceux qui l'interrogeaient en frappant de sa patte sur le bras de l'interlocuteur. Entre chaque exercice on lui donnait, à titre d'encouragement, un morceau de gâteau ou de chocolat.

Le 24 décembre, un paquet était arrivé à son adresse de Stuttgart, envoyé par le Professeur Ziegler. Le soir de ce jour, Senta s'exprima spontanément comme suit : « Ce matin, j'ai reçu du chocolat du Professeur Ziegler ; il m'aime. J'irai à Stuttgart le remercier. Il faut que je lui écrive bientôt pour lui dire merci. Je ferai volontiers tout ce qu'il voudra. »

Senta s'exprimait en effet, volontiers spontanément, faisant part de ses observations sans qu'une question lui ait été posée.

La première fois qu'on lui montra son portrait, elle s'écria : « C'est Senta, elle est très gentille, très intelligente. »

Entendant un jour sa maîtresse dire qu'elle entreprendrait l'éducation d'un chien résidant au loin, Senta l'interpelle disant : « Tu devrais éduquer le chien du jardinier ; il est plus proche. »

Ayant entendu jouer du piano, elle en fut ravie et dit à sa, maîtresse : « Il faut apprendre. »

« Le 19 décembre 1921, dit Mlle Blockwold, Senta regarde par la fenêtre et déchire le rideau. Je la gronde. Elle se retire alors sous un sofa et ne répond plus à mon appel. Je vais chercher un manche à balai et le pousse sous le meuble. Le chien sort alors et frappe ce qui suit : « Non, Anna, il faut m'aimer, me conduire et m'aimer, beaucoup me louer. »

Quelques jours plus tard, Senta me dit, après qu'un visiteur m'eut raconté devant elle comment il fallait s'y prendre pour corriger les chiens hargneux : « Ne fais pas cela ; il ne faut pas battre les animaux, il faut les aimer. »

Senta calculait avec facilité, posant elle-même des questions d'arithmétique dont elle vérifiait les réponses et les corrigeait à l'occasion. Ainsi, elle demanda à un interlocuteur le produit de 12 par 25. A la réponse : 300, elle frappa : bon. Elle demanda ensuite 25 par 33. Peu entraîné au calcul mental, l'interlocuteur répondit : 775. Dignement, Senta rectifia : 825.

Les phrases étaient en général lapidaires et l'orthographe fantaisiste. Mais la chienne arrivait toujours à faire comprendre le sens de sa pensée. Fatiguée, il arrivait qu'elle brisât là l'entretien ou témoignât sa mauvaise humeur par quelque espièglerie.

Awa

Nommé Awa par sa mère (la chienne Lola dont nous venons de parler), ce chien devint la propriété du Professeur de zoologie Ziegler de l'Université de Stuttgart. On lui apprit à calculer et à lire. Les opérations d'arithmétique se faisaient au moyen de chiffres mobiles inscrits sur des cartons et qui lui étaient présentés. Le chien frappait sur la main de son maître ; généralement les unités avec une patte et les dizaines avec une autre. Il pouvait aussi y avoir une simple interruption indiquant la séparation entre les dizaines et les unités.

Pour la conversation, chaque lettre était représentée par un nombre. Les réponses données aux questions posées étaient plus faciles à obtenir lorsque le questionneur connaissait la réponse à donner à la question posée.

Wolf

Wolf est un berger allemand qui appartient au pasteur Griin-wald et que son maître a instruit selon la méthode employée pour les chiens de Mannheim. Voici son alphabet, tel qu'il l'a composé lui-même :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
a, au	r	o	w	l	u	f, v	h	b, p	e, ei
11	12	13	14	15	16	17	18	19	
d, t	g, ch	i	k	m	n	s, sch	x	q	

Le chien frappe les lettres et les chiffres avec les pattes. Pour dire : « Oui », il donne la patte deux fois et pour dire : « Non », quatre fois. Trois coups signifient qu'il est fatigué.

« Lorsque, dit M. Richard Jordan, je me rendis dans le village éloigné où réside Wolf, je le trouvai attaché devant sa demeure et je fus reçu par des aboiements, mais plus tard, alors que je déjeunais avec le pasteur et les membres de sa famille, la porte s'ouvrit subitement et le chien s'élança sur moi, me témoignant mille grâces ; il posa sa tête sur mes genoux et se montra fou de joie.

« Veux-tu compter pour M. Jordan ? » lui demanda le pasteur. « Oui », répondit le chien. Plusieurs problèmes posés furent résolus correctement. Je devais repartir assez rapidement par l'autobus devant me conduire à la gare. On demanda au chien de dire l'heure d'après le cartel accroché au mur. Wolf répondit qu'il était 10 h. 27, ce qui était à peu près correct.

« Au dire de ses maîtres, Wolf est très vaniteux et très ambitieux ; il se montre enchanté lorsqu'on lui dit qu'il est beau. D'après le contenu de ses réponses, il aurait une « âme grande, noble et dévouée. »

Don et Sam

Mlle Marguerite Conant a obtenu de bons résultats avec deux petits Epagneuls, Don et Sam qu'elle a successivement éduqués.

Elle a commencé ses expériences en étalant différentes cartes sur le sol, mettant une des pattes de Don sur l'as de pique et répétant : as de pique, as de pique... Après quoi, elle donnait au chien un biscuit puis recommençait. Cet exercice fut renouvelé journalièrement pendant trois mois, au bout desquels l'animal avait appris à poser sa patte sur l'as de pique, quelle que fut sa place au milieu des cartes étalées. Sa maîtresse décida alors de passer à une autre carte, pensant que cela prendrait encore un mois ou deux mais, elle fut surprise de constater que Don avait appris le nom d'une nouvelle carte presque immédiatement. Il en fut de même pour le reste du jeu.

Après ce premier acquis, Mlle Conant écrivit les lettres de l'alphabet sur des cartons et apprit au chien à épeler des mots en lui demandant la première lettre puis la deuxième et ainsi de suite. Après cela, elle apprit à Don l'arithmétique en lui apprenant des combinaisons, des figures et constata qu'il pouvait résoudre tous les problèmes dont elle connaissait elle-même la solution ; dans le cas contraire, il n'était pas en mesure de répondre.

Don étant mort, Sam prit sa place et l'enseignement qu'on lui donna conduisit également à de bons résultats.

Durant les exercices avec ses élèves, Mlle Conant prenait place sur le sol, les cartes et les lettres disposées devant elle ; à chaque réponse juste, l'animal était récompensé.

Tommy

Recueilli vers l'âge de trois mois, dans l'état lamentable d'un pauvre animal mourant de faim, Tommy de la taille d'un berger Malinois est aujourd'hui (mai 1926) un chien d'une rare vigueur.

« Il a, dit Mlle Henriette Renard sa maîtresse, des muscles de fer, un poil rude s'étalant sur le dos en une large bande crénelée se détachant en bandes sombres sur un fond beige. La face presque noire éclairée d'un beau regard intelligent est impressionnante par le froncement des sourcils ; ce qui donne à toute sa physionomie une expression d'attention réfléchie.

« Nous avons commencé l'éducation de Tommy, dit-elle, à l'âge de 14 mois. Les premiers chiffres ainsi que les opérations d'addition et de soustraction furent enseignés à l'aide de petits biscuits.

L'élève debout, les pattes de devant appuyées à la table, résolvait les questions en frappant sur le meuble de la patte droite. Au bout de quinze jours, il possédait les dix premiers chiffres et frappait dix de la patte gauche. La première difficulté était vaincue. Tommy aimait ses leçons ; chacune comportait une quinzaine de minutes.

Aujourd'hui (18 mai 1926), notre chien calculateur fait des additions et des soustractions mentales sur les 50 premiers nombres, lit les chiffres de 1 à 30 (imprimés) et compte jusqu'à 60. Lorsqu'il ne peut répondre immédiatement à une question posée, Tommy s'éloigne un instant puis revient et frappe la réponse. Tommy a eu de nombreux visiteurs ; tous nos amis ont été frappés de ses aptitudes. Le chien aime visiblement à opérer pour la galerie et montre dans ce cas une agitation inusitée. »

Togo

« Togo, lit-on dans la « National Zeitung » du 6 décembre 1928, est un chien appartenant à un M. Tolda et qui, dans le jardin d'hiver de Berlin, a opéré des additions, des soustractions et des multiplications. »

Un chien qui compte, dit de son côté un collaborateur de la « Berliner Börserzeitung », est vraiment une chose sensationnelle. Togo l'animal merveilleux est assis dans la salle et aboie gaiement les chiffres comptés jusqu'à 15. » Enfin, dans la « Deutschen Tageszeitung » on lit, à la même date : « C'est un phénomène que le chien Togo qui seul, sans son maître, assis sur un haut piédestal, aboie devant le public la solution des problèmes posés. »

Le rédacteur principal du « Nürnberger Uhr Blattes » qui reçut la visite de Togo dans la salle de rédaction de son journal écrivait le 8 janvier 1929 : « Togo peut, ainsi qu'on le sait, additionner, soustraire, etc., tous les chiffres de 1 à 15. A sa visite chez moi, j'ai eu l'occasion de travailler seul avec lui sans son maître et instructeur et, il (a résolu les problèmes d'une façon aussi satisfaisante qu'en présence de son maître ; au théâtre Apollo, M. Ferry Tolda fit monter Togo sur une chaise puis quitta la pièce, nous laissant seuls tous deux. Togo, un peu nerveux d'abord, jeta des coups d'oeil inquiets vers la porte par laquelle son maître avait disparu mais aussitôt que je lui parlai, il devint attentif et donna correctement et sans se faire prier la solution de plusieurs problèmes. « Il n'y a donc aucun doute que Togo est un spécimen de chien extraordinaire. »

Isolde

Voici comment M. von Freytag-Loringhoven expose la manière dont il s'y est pris pour instruire sa chienne Isolde :

J'étais, depuis de longues années, convaincu de l'intelligence du chien et de sa faculté de penser. Les chiffres ont fourni à quelques-uns le moyen de s'exprimer. Ma chienne Isolde apprenait tout en jouant, à compter de petits morceaux de pain, des crayons, des cuillères et autres objets qu'on

lui montrait ; elle donnait les résultats en aboyant. Après huit jours d'instruction, elle savait déjà compter sans voir d'objets et, à partir de ce moment, ce fut de préférence et exclusivement de tête qu'elle opéra ses calculs. Plus les chiffres étaient élevés, plus elle paraissait contente. Si par hasard on lui posait encore de petits problèmes faciles, cela semblait l'ennuyer et elle ne répondait qu'avec lenteur.

En face d'un problème difficile, elle se ranimait et donnait sans se tromper, contre un morceau de viande ou de chocolat, la solution du problème qu'on cherchait à varier et à rendre toujours plus difficile. On lui demandait aussi les noms des couleurs ; de dire l'heure ; de lire les chiffres du calendrier ; etc. et elle répondait avec les chiffres convenus.

Zou

Directrice de la revue « Psychica », Mme Carita Borderieux s'est intéressée de façon toute particulière aux animaux calculateurs et conversants. Elle leur a consacré de nombreux articles dans sa revue et nous lui devons un petit volume intitulé : « Les animaux pensants¹³ »

Mme Borderieux a obtenu, elle aussi, des résultats très remarquables avec son petit élève à quatre pattes : le chien Zou. Celui-ci est né chez elle, ne l'a jamais quittée, a vécu avec elle en toute familiarité comme un enfant.

Zou est un mâtiné, fils d'une mère fox anglaise et d'un berger beauceron (probablement). La taille est celle d'un grand fox au pelage brun feu et noir. Les yeux expriment toute l'intelligence de l'animal. Il aime le monde ; les jours où il reçoit — car il reçoit beaucoup — il se prodigue, allant de l'un à l'autre, l'œil brillant, la queue en panache. L'éducation a commencé alors que Zou avait 14 mois. Sa maîtresse a relaté comme suit la première leçon du chien :

« Alors que la table du déjeuner se trouve encore décorée d'une assiette de gâteaux très appréciés de Zou, je l'installe sur une chaise ; je lui dis, en levant ma main droite et en la reposant sur la table : « Tu vois, je fais: un. » Puis tendant la main, j'ajoute : « Fais un. »

« Très docile, Zou soulève la patte et la pose dans ma main. Je reprends la même démonstration pour 2 et Zou m'imité, 3, 4, 5 et 6.

Nous nous arrêtons à ce chiffre pour cette première fois. Puis je reprends : « Ecoute : 1, 2, 3, 4, frappe 4. » Le chien frappe le nombre exact. « Je mélange ensuite le nombre de coups : « Frappe 4, 2, 1, 5 », répétant ceux-ci à haute voix. Le résultat est toujours exact ; seulement la patte se crispe, toutes griffes dehors, indiquant la nervosité de mon élève. »

Le lendemain, Zou ne voulut pas travailler mais le surlendemain, il fit preuve de bonne volonté et les leçons reprirent.

Dans un laps de temps très court, il fut capable de résoudre des opérations simples d'arithmétique. Puis il apprit à lire au moyen d'un alphabet en bois dont chaque lettre correspond à un chiffre, celui-ci étant donné au moyen de coups de patte frappés dans la main ou sur un meuble. Une patte donnait les unités, l'autre les dizaines. Afin d'éviter un trop grand effort, le chien avait tendance à simplifier le plus possible l'orthographe des mots ou encore, à s'arrêter avant d'avoir frappé la dernière syllabe. Il fallait alors, pour obtenir le mot complet, le menacer de le priver de la friandise dont on le gratifiait après les réponses justes.

Bien que les conversations par demandes et réponses fussent possibles avec Zou, celui-ci préférait aux exercices de conversation, les opérations de calcul ; car la lecture nécessite la traduction des chiffres en lettres et vice-versa, ce qui complique l'opération mentale.

Zou a travaillé devant un grand nombre de journalistes. Voici ce que dit M. René Le Gentil, rédacteur à « Exelsior », d'un interrogatoire avec Zou :

¹³ Les chevaux d'Elberfeld, les chiens de Mannheim. Les chevaux d'Elberfeld, les chiens de Mannheim.

« Je l'interroge en lui montrant des cartons où sont dessinés des chiffres. Avec une bonne volonté qu'on ne rencontre pas toujours chez les écoliers, Zou me répond très exactement. Sans se tromper, il compte parfaitement les nombres que je lui montre ; d'abord 9 puis 17 enfin, 25. Nous passons aux quatre règles. Zou m'additionne sans difficulté $9 + 4 = 13$ puis $17 + 11 = 28$. Après avoir avalé un morceau de biscuit, il soustrait avec la même intelligence $9 - 4$ reste 5 et encore $18 - 9$, reste 9. Mêmes précisions pour les multiplications. Je lui demande : 5×7 combien ; « Cinq fois sept », répète sa maîtresse. Sans une hésitation, Zou frappe trois coups de la patte droite, avec laquelle il compte les dizaines puis il change de patte et frappe cinq coups de la patte gauche pour les unités. $5 \times 7 = 35$. Je lui propose alors une division, $24/4$. Immédiatement il répond : 6, etc.

« On lui présente ensuite des cartons de plusieurs couleurs : rose, bleu, jaune. L'intelligent animal donne, avec son alphabet, les noms exacts de ces couleurs. Mais comme on insiste, il reste un moment sans répondre et, en fait de couleur, réclame un « gato ». On le contente et il consent à continuer. « Comment t'appelles-tu ? » Le chien frappe 23, 4, 5 ce qui, d'après son alphabet, fait Zou. « Quel âge as-tu ? » Il répond deux ans. « Combien de mois ? » Il frappe 26 ; exact. « Mais Zou en a assez et de crainte qu'on lui demande le nombre des milliards en marks papier émis par l'Allemagne ou celui des poils qu'il a sur le dos, il réclame énergiquement avec son alphabet, sa balle. Il en a assez en fait de mathématiques ; il veut jouer. On lui donne satisfaction et comme pour se venger de moi de l'avoir fait travailler, il me l'apporte et exige que je la lui lance au travers de l'appartement. »

Fitti

La chienne Fitti appartient à Mme Mueller-Schlenkhoff de Weimar. Voici ce qu'en dit la baronne Freytag-Loringhoven :

Fitti est âgée de trois ans et elle est mère d'une fille âgée d'un an qui a refusé de compter et qui a été vite chassée de la chaise par sa petite mère désireuse de prendre sa place. Fitti est devenue aussitôt l'élève la plus capable, acquérant rapidement des connaissances et les développant au cours de chaque leçon. Grâce à sa merveilleuse mémoire, elle retient tout ce qu'on lui a appris, même une seule fois.

Bien qu'il lui manque la gaie, prompte et amusante finesse d'Isolde et qu'elle ne prenne pas le même plaisir à être admirée, elle possède une brillante intelligence ; une subtile compréhension de la signification des mots et une grande envie d'apprendre. Lorsque j'arrive, elle me fait un accueil des plus joyeux, saute sur sa chaise spéciale qui reste toujours à la même place dans une certaine chambre et attend que je prenne ma place en face d'elle. Elle a appris en deux leçons d'un quart d'heure chacune, l'alphabet depuis A = 1 jusqu'à Z = 25 et elle retient depuis lors, l'alphabet selon l'ordre des lettres tandis que moi-même, je suis encore obligée de consulter quelquefois la carte qui a servi pour ses leçons. Elle a appris de la même manière tous les mots qu'elle indique en frappant des coups avec sa patte ou en posant sa patte sur les lettres de l'alphabet. Je lui montre des dessins d'automobiles, d'animaux, de véhicules divers, etc., des revues illustrées aussi, ou bien je lui demande de décrire ce qu'elle a vu en épelant les mots au moyen des chiffres indiquant les lettres de l'alphabet.

Fellow

Voici ce qu'on pouvait lire en 1929, concernant le chien Fellow de Washington :

Fellow vient de passer si brillamment ses examens devant les savants de l'Université de Columbia que ceux-ci ont décidé de créer un « Institut de psychologie animale » auquel on donnera son nom.

Fellow est un berger allemand actuellement âgé de six ans. Il appartient à M. Herber qui en fit l'acquisition alors qu'il était tout petit. Dès la première année, son maître remarqua l'intelligence précoce du jeune animal, et combien il semblait écouter et comprendre ce qui se disait en sa présence.

M. Herber chercha à l'instruire comme il l'aurait fait avec un enfant ; indiquant au chien les noms d'un certain nombre d'objets. Jamais l'élève à quatre pattes ne fut l'objet d'un mauvais traitement. Lorsqu'il n'était pas sage, un léger blâme formulé d'un ton fâché suffisait. Aujourd'hui, Fellow est capable de comprendre 400 mots anglais. Le professeur Wardel, directeur du Laboratoire de Psychologie de l'Université de Columbia, contrôle avec attention depuis deux ans, le développement intellectuel du chien. Fellow a fait l'année dernière de tels progrès que son maître a résolu de procéder à une démonstration devant des professeurs et des étudiants. Fellow dit bonjour en donnant la patte ; il va saluer la personne désignée et cela sans jamais se tromper.

M. Herber n'accompagne ses ordres d'aucun signe ou geste et ne se livre à aucun jeu de physionomie ; il parle au chien aussi simplement que s'il s'adressait à l'une des personnes présentes.

« Fellow, va à la cuisine et vois si le cuisinier est là. » Le chien court à la cuisine et revient en secouant la tête de façon négative.

Dans la pièce voisine, on posa sur un siège à côté l'un de l'autre, un billet de un dollar et un collier de chien qui se dit collar en anglais. On dit au chien « Va chercher le dollar ». Le chien court et rapporte le dollar. Et maintenant le collar. Il revient avec le collier. L'expérience fut faite quatorze fois ; les membres de la compagnie demandant tantôt le billet, tantôt le collier.

Sans élever la voix au cours d'une conversation, M. Herber dit : « Je désire que Fellow se rende auprès de Mme Bryan et lui pose la tête sur les genoux ». Le chien dresse les oreilles et se dirige vers la personne désignée. « Non, dit brusquement M. Herber, j'ai changé d'avis. Il faut que Fellow aille à la fenêtre, qu'il pose ses pattes sur l'appui et qu'il appelle le gardien. » Le chien obéit immédiatement et aboie pour appeler le gardien.

Fellow a produit une vive impression dans les cercles académiques les plus sceptiques.

Euterpe

M. Massot est l'heureux propriétaire de la chienne Euterpe. « Un peu plus grosse que mon chien Zou, dit Mme Borderieux, elle est la fille de Bas-Rouge. Noire et feu à poils ras, elle s'apparente à lui : c'est la même tête intelligente, les mêmes yeux profonds. »

« Le 9 février 1927, poursuit-elle, son maître amenait chez moi sa jolie élève. Après quelques petits exercices qui prouvèrent l'obéissance et la souplesse de la chienne, on étala à terre, en cercle, dix cartons sur lesquels étaient tracés les dix premiers chiffres. Ces cartons avaient un coin relevé, de façon à permettre au chien de les enlever facilement. Debout au centre du cercle, M. Massot me pria de donner deux chiffres à additionner à la chienne. Je ne quittai pas le maître du regard tandis que Mme Gesterlinck — au courant de tous les trucs des chiens se produisant sur une scène — et Mme Prat posaient la question suivante : 4 plus 3 ; 5 plus 5 ; 8 plus 2 ? La chienne tournait en dehors du cercle, regardant les numéros d'un coup d'oeil rapide ; après un ou deux tours, elle happait le nombre juste soit : 7, 10 et 10. Le maître n'avait pas fait un mouvement et la chienne ne l'avait pas regardé.

Nous renouvelâmes l'expérience et nous fûmes convaincues que la chienne reconnaissait les chiffres et était réellement capable d'opérer les petites additions que nous lui demandions. »

Sepl

Le chien Sepl, un beau grand dogue, prend place lui aussi parmi les chiens calculateurs et conversants. Bien qu'il eût huit ans déjà lorsque sa maîtresse songea à l'éduquer selon la méthode des « coups de patte », les résultats qu'elle en obtint furent remarquables. Voici le portrait qu'elle a donné de l'animal :

« Mon fidèle Sepl est chez moi depuis l'âge de quatre semaines. Il n'a jamais quitté notre appartement ; traité par tous en camarade, en commensal, à l'abri des taquineries et des rebuffades que subissent si souvent ceux de son espèce.

De bonne heure, il nous donna des preuves de son intelligence : sa mémoire a toujours fait notre étonnement. Il reconnaît sur le champ des gens qu'il a perdus de vue depuis des années, les accueille avec joie quand il les aime, grogne à leurs trousses quand il ne les aime pas car la sympathie et l'antipathie sont plus marquées chez lui que chez aucun autre de nos chiens. »

Un jour d'été sa maîtresse partait en vacances emmenant avec elle son fidèle Sepl. A la sortie de la gare, tous deux prirent à travers bois afin de se rendre dans une petite grotte. C'est là que Sepl prit sa première leçon de calcul. Alors que sa maîtresse déballait les vivres pour le repas, elle remarqua que le chien surveillait son manège avec une expression si intelligente que songeant à Rolf, le fameux chien de Mannheim, elle se mit à parler à Sepl comme elle l'aurait fait avec un enfant. Le chien l'écoutait attentivement, si bien que sa maîtresse prenant une de ses pattes lui dit : « A toi maintenant, essaye de compter ». Elle lui montra sur ses doigts les chiffres : 1, 2 et 3 et le fit frapper de sa patte plusieurs coups dans une de ses mains. Lui, écoutait avec attention, semblant comprendre parfaitement de quoi il s'agissait. Maintenant, dit-elle, fais-le tout seul. Sepl souleva sa patte avec précaution et à la grande surprise de sa maîtresse, frappa trois coups distincts dans sa main tendue. Deux, dit-elle ensuite : nouvelle réussite. « Combien vois-tu de doigts ? » et tandis qu'elle levait quatre doigts, il frappa quatre coups. Le jour suivant, après répétition consciencieuse de la première leçon, Sepl apprit 5, 6 et 7 ainsi que les mots : oui (deux coups) et non (trois coups). Le lendemain, le chien apprit à frapper 8, 9 et 10. Deux jours après, sa maîtresse lui demanda : « Combien sommes-nous ici ? » Il frappa 4 alors qu'il n'y avait que trois personnes dans la pièce mais il persista dans son opinion et l'on comprit qu'il se comptait lui-même dans ce chiffre. Chaque fois qu'une telle question lui fut posée dans la suite, il ne devait jamais s'oublier.

Peu à peu, Sepl apprit à faire les soustractions, les multiplications et les divisions. Comme ses camarades en matière de calcul mental, une de ses pattes donnait les unités alors qu'une autre frappait les dizaines. La connaissance des lettres demanda plus de travail que celle des chiffres mais Sepl y parvint aussi et put de la sorte, répondre aux questions qui lui étaient posées. Toutefois après ce genre d'effort, il semblait quelque peu épuisé et absorbait ensuite de grandes quantités d'eau comme pour reprendre des forces. Lorsque les séances d'étude étaient trop longues, on le sentait pressé d'en voir la fin et il épela : « Assez parlé, sortir ».

Un jour qu'on l'encourageait à la conversation dans les termes suivants : « Raconte-moi donc quelque chose ? » Il répondit : « Sepl, paresseux, veux pas frapper ! »

Il se rendait très bien compte de ce qui se passait autour de lui comme en témoignaient souvent ses réponses ou ses observations spontanées. Emmené en promenade par le beau-frère de sa maîtresse et questionné au retour, il répondit : « Parti avec Jean dans la forêt, pas plu, c'était beau ; bien fatigué. »

Comme il avait dérobé une pomme, on le lui reproche en le traitant de voleur et en lui demandant : « Qu'est-ce que c'est qu'un voleur ? » Il répond : « Qui prend. »

Saignant un jour d'une patte, on lui demande les causes de sa blessure. Il répond : « Au jardin, sur une pierre ».

Ceci encore : sa maîtresse était sortie. Au retour elle le questionne, lui demandant si quelque visite était venue en son absence. Seppl répond : « Konrad », ajoutant indiscretement : « A mangé une poire ! ».

Voici encore quelques faits rapportés par le Professeur Ziegler :

« J'avais produit les talents de Seppl à l'occasion d'un spectacle donné en public dans une grande salle. Les assistants lui avaient ensuite apporté du sucre accompagné de beaucoup d'éloges. A cette occasion, il s'exprima ainsi : « Seppl tapé volontiers ; gagné sucre. Gens frétille des bras. » On reconnaît là que le chien emploie le terme « frétille » dans le sens de se réjouir comme il le fait lui-même en remuant la queue. Il voulait faire entendre que les spectateurs avaient manifesté leur joie par des applaudissements des bras et des mains. »

Je rendrai compte, dit encore le Professeur Ziegler, de deux épreuves de contrôle. Un jour, je conduisis l'animal dans une pièce éloignée et lui offris là un gâteau enveloppé dans un morceau de papier blanc. De retour dans la chambre d'expériences, il répondit aux questions qui lui étaient posées par cette phrase : « Gâteau, papier blanc. » Or, sa maîtresse ne pouvait connaître ni le contenu ni le contenant de ce que je lui avais donné hors de sa présence.

Une autre fois, je lui montrai dans une pièce également éloignée, un canari en porcelaine coloré en jaune. Rentré chez lui, il tenta de se soustraire aux questions. « Je ne sais pas », dit-il. « Je ne soufflai mot à sa maîtresse de ce que j'avais montré à son chien, la priant seulement de l'interroger à nouveau le cas échéant. Quelques jours plus tard, elle me dit avoir obtenu en réponse : « Oiseau jaune. »

Lumpi

Comme les chevaux d'Elberfeld, les chiens de Weimar ont beaucoup fait parler d'eux. Il y avait été fondé sous la direction de la baronne de Freytag-Loringhoven, une sorte d'école dans laquelle le « langage aboyé » comme la « langue des pattes » y étaient enseignés.

Parmi les sujets les plus remarquables, on peut citer le petit Fox-terrier Lumpi appartenant à Mlle Suzanne Hensolt, et qui fut instruit par sa fille adoptive, la cantatrice d'opéra Gerda Wolfson, laquelle apprit au chien le langage des pattes ! Celui-ci frappait les lettres, ou les chiffres, sur une planche ou sur un livre que lui présentait l'interlocuteur. Les dizaines étaient données par la patte droite et les unités par la patte gauche. Après chaque réponse, Lumpi recevait un morceau de gâteau en manière d'encouragement. Voici ce qu'a relaté sa maîtresse :

« Lumpi avait six semaines lorsqu'il vint chez nous. J'habitais avec Gerda qui est maintenant cantatrice à l'Opéra de Vienne. Très vite, nous nous aperçûmes que le chien était doué d'une intelligence jointe à un caractère bon et aimable. « Après avoir assisté à une exhibition donnée par le chien Fips de Stuttgart, Gerda commença à l'instruire. Lumpi avait alors cinq ans. Il parut dès l'abord enthousiasmé de ses leçons ; il apprit vite à compter jusqu'à neuf mais lorsqu'il fallut apprendre le changement de patte, Lumpi refusa de travailler. Désolées, nous insistâmes ; ce fut en vain. Mais un jour — c'était deux mois plus tard — le chien saute sur sa chaise, se met à aboyer et à supplier avec ses pattes. Sa maîtresse l'interroge : « Veux-tu donc travailler ? » D'un fort coup de patte, le chien répondit : « Oui. » Il n'avait rien oublié des calculs passés et maintenant changeait de patte sans se tromper. Quelques jours plus tard, nous lui apprenions les lettres de l'alphabet. Ses progrès furent rapides. Il répondit vite aux questions que nous lui posâmes ; questions toujours au niveau de son intelligence.

« Un jour, Lumpi manifesta le désir de causer avec nous. Ma fille avait la migraine ; elle lui dit : « Non, mon petit, je ne peux rien te demander aujourd'hui. Si tu veux parler, dis quelque chose

toi-même. » Lumpi perplexe nous regarda longuement puis se rendit vers la fenêtre (il pleuvait fort). Alors, il frappa vite et distinctement : « C'est un temps dégoûtant, aujourd'hui. » « Ce fait nous donna la conviction que le chien pouvait penser en toute indépendance. D'ailleurs je puis l'affirmer, jamais nous n'avons observé avec Lumpi une télépathie quelconque entre nos cerveaux et le sien. Plusieurs fois nous avons tenté de l'influencer, ce fut toujours en vain. »

Comme ses congénères, le petit élève de Mlle Wolfson reçut la visite de très nombreuses personnes et des hommes de science — notamment les professeurs Plate et Sewertzoff — firent avec lui de nombreuses expériences de contrôle. Des observations faites, on a pu conclure ce qui suit :

1. Lumpi comprend jusqu'à un certain point ce que l'on dit lorsqu'on s'exprime en sa présence.
2. Il peut, dans une certaine mesure, lire des phrases écrites en allemand.
3. Il peut résoudre des problèmes faciles d'addition, de soustraction, de multiplication et de division.
4. Il peut, à l'aide de l'alphabet des coups, répondre immédiatement et exactement à beaucoup de questions ne dépassant pas ses observations journalières et l'instruction qu'il a reçue.
5. Les essais d'insu et les réponses inattendues prouvent qu'il n'y a pas de signes conscients ou inconscients en ce qui le concerne. Il n'y a donc pas de raisons de supposer qu'il y en ait quand il s'agit des questions habituelles et cela d'autant plus qu'une observation attentive et simultanée de trois biologistes scientifiquement entraînés n'a rien détecté de pareil.

Parmi les observations faites, nous rapporterons une courte relation due à M. A.-D. Bornstedt qui fit de nombreuses expériences avec Lumpi :

« Je lui demandai d'abord de lire l'heure sur mon bracelet-montre. Il frappa exactement 6 : 22. Un autre assistant lui présenta également sa montre et il lut correctement. Dans une troisième épreuve, il fut fait choix d'une heure particulièrement difficile : une heure et une minute. La réponse fut exacte. « Ensuite je lui tendis une feuille de papier sur laquelle j'avais écrit mon nom. Je m'attendais à ce qu'il l'épela mais à l'étonnement général il frappa : « Moi. »

En présence d'un portrait du chien Kurwenal (un autre sujet), il le reconnut aussitôt et frappa en réponse à la question : « Qui est-ce ? », « Kurwenal ». « Qui est-ce donc ce Kurwenal ? » lui demandai-je encore : « Un collègue. » « Au moment de clore la séance, une des personnes présentes lança cette plaisanterie : « As-tu été au théâtre ? » Réponse : « Oui. » Mlle Hensoldt est visiblement embarrassée car elle ne se rappelait nullement avoir jamais emmené le chien au théâtre et elle lui demanda encore une fois : « Lumpi, tu te trompes fort ! Tu veux sans doute dire le cinéma ? » Réponse : « Non ». « Alors, quel théâtre veux-tu dire ? » Réponse : « Le Burgtheater. » « Qu'y as-tu donc vu ? » Réponse : « Gerda. » L'explication qui suivit fut aussi amusante que surprenante : Mlle Wolfson était allée au Burgtheater pour une représentation qui s'y donnait avec l'orchestre et sa mère était venue avec Lumpi l'écouter en cachette ! »

Le Professeur Wahle qui fut pendant longtemps directeur de la Bibliothèque « Goethe-Schiller » à Weimar voulant éclaircir un doute qui lui restait encore au sujet de l'authenticité des exploits du chien, lui présenta un jour sa carte de visite. L'animal lut et épela : Professeur Wahle, Weimar. Il épela ensuite « Goethe ». « Qui était Goethe ? » demanda le professeur. Réponse : « Poète. »

Lumpi mourut à Weimar en octobre 1937.

Kurwenal

La Baronne Mathilde von Freytag-Loringhoven qui fut pendant quarante ans présidente de la Société protectrice des Animaux de Weimar, avait en 1937, élevé onze chiens comme on éduque des enfants. Nous avons parlé déjà de l'un de ceux-ci : Lumpi. Nous consacrerons ce qui suit à son camarade : Kurwenal.

C'était un basset de grande race auquel sa maîtresse avait appris à compter, à lire et à converser. Il ne frappait pas avec ses pattes mais aboyait autant de fois qu'il y avait lieu de le faire, suivant un code préalablement établi et selon lequel chaque aboiement figurait une unité. De A à P, le nombre croissait de 1 à 15 ; de Q à Z, il décroissait de 10 à 1 comme si l'on faisait marche arrière. En cas de doute, on demandait au chien : Est-ce en avant ou en arrière ? L'animal donnait aussi le compte des mots par des aboiements ; ce qui était encore un moyen de vérification.

Autant qu'on en peut juger par les comptes-rendus des expériences faites avec Kurwenal, celui-ci mérite bien le qualificatif de « génie » que lui donnait sa maîtresse. Les 85 livres de son journal quotidien contiennent en effet d'innombrables preuves de ses étonnantes facultés mentales et de la richesse de son vocabulaire.

Lorsqu'il travaillait, a déclaré sa maîtresse, Kurwenal n'était pas le moins du monde dans une transe légère mais il n'aimait pas être distrait. Il avait bien assez à penser aux lettres, aux mots, aux phrases et surtout à réfléchir à leur sens ; cette concentration lui était absolument indispensable. La baronne von Freytag-Loringhoven s'est élevée avec force contre l'hypothèse d'un phénomène télépathique. « Il n'avait pas besoin, affirme-t-elle, que je connusse ses réponses d'avance. On le voit par les longues phrases qu'il disait souvent à la surprise générale, de moi-même surtout. » Un savant a déclaré : « Il dit toujours le contraire de ce que l'on croit qu'il dira. » Il est évident que la réputation de Kurwenal lui valut la visite d'un nombre considérable de personnes de marque. Il fut étudié lui aussi, par plusieurs hommes de science, notamment par le Professeur Max Müller, le Dr Ziegler, le professeur Siegmund Schultze, le Général von Hoff, des psychologues, des zoologistes, etc.

Voici quelques faits glanés dans les articles qui lui ont été consacrés :

« Un jour, dit sa maîtresse, ma soeur rentre d'une promenade avec Kurwenal. J'ai l'habitude de lui demander : « Qu'avez-vous vu ? » J'interroge donc le chien : « Kurwenal, avez-vous rencontré des connaissances¹⁴ ? » Le chien répond : « Oui ». « Qui donc ? » Kurwenal répond : « Henneberg ». « La jeune fille qui est peintre ? » « Oui. » « Portait-elle ses lunettes ? » « Oui. » « D'où venait-elle ? » « De l'allée du Belvédère. »

« Ma soeur revenant dans la pièce, je lui demande : « Vous avez vu Mlle Henneberg ? » « Mais non », répond-elle. « Kurwenal me l'a dit. » « Il se trompe, nous ne l'avons pas vue. Il aura pris une autre personne pour elle. » J'insiste auprès du chien : « Vraiment, tu l'as vue ? » « Oui. » « Et elle, t'a-t-elle vu ? » « Oui. » Ma soeur répète : « Il se trompe ».

« J'écris cet incident dans le journal quotidien. Ce qui est dit est dit même si c'est une méprise. Mais notre petit chien ne se trompe presque jamais. « Quelques jours après, je rencontre Mlle Henneberg en rue. Je l'interroge : « Vous avez vu dernièrement ma soeur avec Kurwenal ? » « Kurwenal oui mais Mlle votre soeur ne m'a pas vue ; elle regardait ailleurs. J'ai voulu la saluer mais elle ne m'a pas répondu ; j'ai fait un signe de la main à Kurwenal qui ne voulait pas suivre votre soeur et tirait sur sa laisse. » « D'où veniez-vous ? » « De l'allée du Belvédère. » « Vous portiez vos lunettes ? » « Mais oui, certainement. »

Autre fait :

« L'autre jour, dit la baronne von Freytag, nous avions une séance devant seize personnes. Kurwenal était magnifique. Parmi les assistants se trouvaient un jeune savant biologiste et zoologiste et, sa femme également docteur en zoologie. Ils partirent aussi enthousiastes que le reste de l'assistance. »

Le Professeur Max Müller relate comme suit une de ses visites à Kurwenal :

¹⁴ La petite ville fait qu'on se rencontre souvent.

« Comme je savais qu'il aimait le fromage, j'en avais apporté ainsi qu'un paquet de biscuits. La baronne lui demandant ce qu'il en pensait, il répondit : « Je trouve cela charmant de sa part ». A la question : Que préfères-tu ? le fromage ou le biscuit ? le chien répondit : « Fromage ». Pourquoi ? « Cela a si bon goût ».

Kurwenal nomma et indiqua le nombre des fleurs dont je m'étais muni pour la baronne (roses et oeillets) ; dit que les roses sentaient bon. En réponse à la question : « Quel est le nom de la fleur près de la fenêtre ? » il aboya : « Hortensia ».

Kurwenal avait une soif peu commune d'apprendre, s'intéressant à tout ce qui se passait autour de lui et comprenant le sens des conversations tenues en sa présence.

Alors qu'on parlait devant lui de la mise à mort des chiens comme brutalité incompatible avec notre degré de culture, il aboya spontanément : « La religion chrétienne défend de tuer ».

Le Professeur Plate, de Jena, un disciple de Haeckel, interrogea Kurwenal en l'absence de sa maîtresse et s'attira au début cette réflexion du chien : « Celui-là va-t-il en finir avec les pièges qu'il me tend ? » alors qu'il lui tournait le dos et buvait son thé. Cette réflexion du chien convainquit plus le professeur que le test lui-même.

Kurwenal déclara un jour : « Je ne réponds pas aux sceptiques et j'agace les ânes ».

Soulignons enfin pour terminer que Kurwenal n'avait nul besoin de la présence de sa maîtresse pour répondre aux questions posées. Le Général von Hoff, un de ses bons amis, conversait souvent seul à seul avec lui.

Bonnie

Monsieur Gino Del Mar s'était aperçu que sans aucun enseignement de sa part, sa chienne Bonnie, un terrier Russel-Roberts, avait appris d'elle-même à distinguer les noms d'une quarantaine d'objets. Il pensa que si le jeune animal était parvenu à ce résultat d'après les sons multiples des mots, il ne lui serait peut-être pas impossible d'apprendre à distinguer les vingt et une lettres de l'alphabet italien, étant donné que celles-ci correspondent à des sons simples.

En effet, Bonnie parvint rapidement à connaître les signes distinguant chaque lettre : ceci demanda vingt-cinq jours à raison d'un quart d'heure à une demi-heure de travail par jour. M. Del Mar songea alors à faire un pas de plus en apprenant à sa jeune élève quelques mots d'un usage courant tels que : salir, boire, manger, aboyer, etc. et c'est en mettant cette idée à exécution qu'il éprouva sa première surprise d'éducateur. Un jour, alors qu'il dictait un mot à Bonnie, celle-ci composa d'elle-même : « Fatiguée, ennui... ! » Il en déduisit tout naturellement que la chienne — alors âgée de quatre ans — possédait des connaissances de la langue italienne plus étendues qu'il ne l'avait supposé jusqu'alors.

En notant chaque jour les mots que l'animal employait spontanément, il put constater que sans être encore en mesure de décrocher un certificat d'études supérieures, son vocabulaire comportait déjà, pour le moins, 260 mots — chiffre qui, en 1939, s'élevait à 350 environ.

Comment M. Del Mar s'y prenait-il pour son enseignement ? Il montrait à son élève une image et lui demandait : « Sais-tu ce que c'est cela ? » Si elle répondait par l'affirmative, elle épelait ensuite en indiquant les différentes lettres, le nom de l'objet ou de l'action qu'exécutaient les personnages représentés. Si elle répondait : « Non », le maître se mettait en devoir de le lui expliquer.

C'était en somme, une sorte de méthode Berlitz appliquée à la gent canine. Les moyens employés par Bonnie pour indiquer les lettres et les chiffres ont varié. Au début, c'étaient des sortes de touches sur lesquelles l'animal frappait avec sa patte puis M. Del Mar ayant constaté que Bonnie connaissait bien les lettres puisqu'elle les choisissait avec assurance quand elles étaient mises en désordre sur le parquet, songea à simplifier la tâche de la chienne en fixant la position des lettres.

Il avait d'ailleurs remarqué que l'animal ne faisait pas volontiers le travail consistant à presser les touches, et ce fut Bonnie elle-même qui lui indiqua le système dont elle préférait faire usage pour signaler les lettres, c'est-à-dire les indiquer simplement de son museau.

M. Del Mar perfectionna alors le système en peignant sur trois petites carpettes les vingt et une lettres de l'alphabet de Bonnie. Ces carpettes s'avérèrent très commodes car on pouvait les rouler et les transporter ainsi aisément d'un lieu à l'autre.

Le maître de Bonnie a déclaré qu'il insistait toujours pour que son élève indiquât très nettement et correctement la lettre voulue. Il prétend que sa chienne n'employait jamais de mots vagues et sans une signification exacte : « elle s'explique toujours logiquement et clairement » a-t-il déclaré.

Comme pour tous les animaux calculateurs et conversants, l'hypothèse de la fraude et des signes une fois écartée, faut-il penser que les étonnantes réponses de Bonnie proviennent de son intelligence ou télépathiquement de la subconscience de l'interlocuteur ?

M. Del Mar s'est prononcé contre l'hypothèse de la télépathie par quelques arguments qui ne manquent pas de valeur. Ainsi, dit-il, je ne puis pas assurer que Bonnie ne soit pas sous l'influence de quelque chose qui n'est pas sous notre contrôle et que nous appelons subconscient mais lorsque l'animal me communique : « Mal au ventre », « salir », etc., je me demande si mon subconscient est de telle nature qu'il soit en mesure de contrôler les conditions de l'intestin de ma chienne et de les relater à moi-même ! »

Afin d'éviter que celle-ci ne soit guidée lorsqu'elle indique les lettres ou les chiffres par quelque mouvement inconscient des personnes présentes, son maître a essayé de placer les lettres dans la pièce voisine de celle où se tiennent les expérimentateurs. Même ainsi, Bonnie opère assez bien. Voici quelques réponses de la chienne :

« Parles-tu aux chiens ? » — Non. « Tu communique cependant aux autres chiens ce que tu désires leur faire savoir ? » — Signes. « Comment dis-tu oui ou non ? » — Oreilles.

M. Del Mar a remarqué que pour dire oui, Bonnie dresse les oreilles avec une vibration en les écartant légèrement l'une de l'autre ; pour dire non, elle les écarte nettement de leur axe commun.

« Que fais-tu lorsque tu agites la queue avec les autres chiens ? » — Je joue. « Et lorsque tu fais cela avec moi ? » — Allégresse. « Fais-tu d'autres signes ? » — Yeux. « Lorsque je te donne un biscuit, tu remues la langue, qu'est-ce que cela signifie ? » — Bon, « Que dis-tu avec la bouche ? » — Faim.

Après le repas, Bonnie est généralement de bonne humeur. Son maître lui demande un jour : Que « veux-tu ? » — Balle. « Pourquoi ? » — Jouer. « Que signifie le mot : ignorant ? » — Savent pas.

Bonnie, comme ses congénères d'ailleurs, est très consciente de ce qui se passe autour d'elle. « Nous avions eu, dit M. Pezet vétérinaire, devant la chienne mais sans nous occuper d'elle, une conversation au cours de laquelle était revenu à maintes reprises le mot « soulier ». Quelques instants après, on demande à Bonnie quel avait été le sujet de la conversation, elle forma avec ses lettres le mot « soulier ».

La chienne calcule facilement ; elle connaît les quatre opérations. Elle sait lire l'heure aux pendules et aux montres, etc.. Disons pour terminer que l'élève de M. Del Mar ne semble pas être influencée par son maître. Ainsi, rentrant chez lui après une absence, il demanda à Bonnie : « Qu'as-tu fait pendant mon absence ? » Elle écrivit : « Fenêtre ». « Et qu'as-tu vu à la fenêtre ? » « Des soldats et des cavaliers. »

Questionnée, la femme de chambre raconta qu'elle avait pris dans ses bras la chienne pour aller à la fenêtre voir passer un régiment.

Darkie

C'est à Mme Horace Leaf que nous devons de connaître l'existence de Darkie, un chien devenu célèbre en Nouvelle-Zélande.

Le propriétaire de Darkie, M. Mac Gibbon, découvrit tout à fait par hasard que celui-ci était capable de répondre aux questions qu'on lui posait en aboyant un certain nombre de fois, ce qui l'incita à établir un code qui ne tarda pas à être fixé définitivement.

On constata par ailleurs, dans la suite, que le chien était doué de facultés psychiques : télépathie et clairvoyance et ceci également, fortuitement au cours d'un spectacle qui avait été organisé dans le but de recueillir des fonds au bénéfice d'une oeuvre charitable militaire. Darkie se montra en effet capable de dire avec une exactitude constante le nombre, la valeur et le millésime de monnaies que les spectateurs tenaient dans leur main fermée, le faisant même pour des monnaies hors cours.

Un soir, lors d'une séance publique organisée avec le concours de Darkie, un des spectateurs pria le maître du chien de lui demander quel était le montant de la somme qui serait quêtée à l'entrée de la salle car tous les spectateurs étaient priés de verser une somme à leur gré sur un plateau déposé dans l'antichambre. M. Mac Gibbon pensa que Darkie ne serait pas capable de donner une réponse satisfaisante, personne ne pouvant connaître encore le montant de la somme devant être recueillie dans la soirée. Toutefois, par courtoisie, M. Gibbon posa la question à son chien qui se montra tout disposé à répondre. Pour simplifier la réponse, il demanda à Darkie d'aboyer une fois pour chaque groupe de cinq livres sterling. Il aboya aussitôt six fois, ce qui voulait dire trente livres. « Est-ce bien trente livres ? » demanda-t-on. « Oui », aboya le chien. « N'est-ce pas plutôt trente-cinq ? » « Non. »

Malheureusement, comme M. Mac Gibbon avait quelque doute sur le succès possible de l'expérience, il ne poussa pas plus loin les questions. Or, le secrétaire de l'organisation au bénéfice de laquelle la démonstration avait été donnée téléphona le matin suivant, que la quête avait produit trente livres et neuf pences.

« L'habileté que possédait mon chien, dit M. Gibbon, de me révéler des faits que j'ignorais était parfois amusante. Je lui demandai une fois l'âge de la femme d'un de nos amis qui était présente et doutait des facultés de Darkie. « Celui-ci répondit aussitôt par des jappements que la dite personne était âgée de quarante-deux ans. Je n'avais jamais pensé qu'elle eut dépassé la trentaine ; elle reconnut volontiers (sic) que le chien avait dit juste. »

Il y a un peu plus de trois ans, a-t-il raconté à Mme Horace Leaf, je me suis rendu en Angleterre où le navire sur lequel je m'étais embarqué devait arriver selon l'itinéraire établi, le 4 août 1919. Par suite d'une série de contretemps, nous n'atteignîmes Plimouth que le 28. Or, dès les premiers jours d'août, Darkie avait dit à ma mère en Nouvelle-Zélande, que je n'arriverais en Angleterre que le 28, ce dont ma mère m'avait aussitôt avisé par lettre.

La date de mon retour en Nouvelle-Zélande fut aussi exactement indiquée par Darkie : le 14 février 1920. Cette prédiction a été obtenue au cours d'une fête, le jour de Noël 1919. Or à cette date, personne, moi-même pas plus que quiconque, ne pouvait connaître la date de mon arrivée en Nouvelle-Zélande. »

Bozo

Passons maintenant à un autre sujet :

Bozo appartenait au Capitaine E. C. Lower qui en fit l'acquisition alors qu'il était encore tout petit, à Tampa, en Floride, avec l'intention d'en faire un chien savant. Toutefois, ce ne fut que

lorsque le chien eut atteint l'âge de trois ans que le Capitaine remarqua les facultés particulières dont son chien était doué.

Bozo était un grand chien blanc et brun à la face animée et intelligente ; il rappelait fortement le berger écossais. La plupart du temps, l'animal était enfermé dans une niche. Lorsqu'il en sortait, on lui bandait les yeux et son propriétaire, durant les expériences, lui tournait le dos.

Voici le récit d'expériences relatées par le Dr Eug. R. Corson, de Savannah, en Géorgie :

« J'avais pris place au premier rang et pouvais tout examiner de près. Le propriétaire du chien me passe un paquet de cartes ordinaires en me priant de les mêler. Les cartes reposent sur ma main, il les coupe, prend environ la moitié du paquet, laissant l'autre moitié toujours dans ma main, face vers le bas. Il dit alors : « Bozo, quel est le chiffre de la carte supérieure dans la main de ce Monsieur ? » Bozo aboie sept fois. Je retourne la carte ; c'était le 7 de trèfle.

Un autre test avec des cartes fut meilleur encore à mon avis. Le Capitaine Lower demande à quelqu'un de nommer une carte. On désigne le 4 de cœur. Il mélange les cartes devant l'assistance ; il est à moins de trois mètres de moi. Il demande au chien alors dans sa niche : Bozo, combien y a-t-il de cartes au-dessus du 4 de coeur ? » Bozo aboie seize fois. Le propriétaire du chien enlève les cartes en les laissant tomber à terre jusqu'à ce qu'il arrive au chiffre seize. Il demande ensuite au même assistant de s'approcher et d'enlever la carte suivante. Ce qu'il fait, debout près de moi ; or cette carte se trouvait être le 4 de coeur !

Le Capitaine choisit ensuite un certain nombre de personnes, hommes et femmes, leur demandant chaque fois de lever le bras sans bouger et appelle Bozo : « Quel âge a cette personne ? » Bozo aboie leur âge exactement. Un homme assez grand d'âge moyen lève son bras et Bozo aboie cinq fois. Le Capitaine lui dit : « Vous devez avoir cinquante ans ». L'homme répond : « C'est exactement mon âge ». Le chien n'avait pas d'aboiement pour le zéro.

On demande à une femme de lever le bras afin que le chien puisse indiquer le nombre de bagues qu'elle porte à la main. Le nombre donné est correct. Ce test fut répété plusieurs fois.

Pour montrer que Bozo ne reçoit aucune indication de son maître, celui-ci permet à quelques personnes de poser elles-mêmes des questions ; or, les réponses sont toujours justes.

Tout le monde eut l'impression qu'on avait affaire, non pas à un chien mais à un être humain qui comprenait chaque mot.

La niche du chien était appliquée contre le mur et même s'il y avait eu un complice pour indiquer à celui-ci le nombre d'aboiements à donner, dans bien des cas personne ne connaissait la réponse à l'exception de celui qui avait posé la question, lequel ne s'approchait jamais du Capitaine Lower. »

Chum

Chum appartient à M. et Mme Ch. Davies d'Esplanade, West, Ft. Wayre (Indiana), il connaît les quatre opérations, sait lire l'heure et donne la date des jours. Il répond aux questions posées avec vivacité.

Ali

Ali, fils de Buz, est un descendant de Rolf. C'est un airedale appartenant à Mlle Louise von Ruft. Sa taille est celle des grands griffons ; son poil jaune et brun est rude ; ses yeux sont magnifiques. Né le 21 avril 1923, son instruction a commencé au cours de sa seconde année. C'est au moyen de petits bâtons que sa maîtresse lui apprend le calcul ; prenant un bâton, puis deux, puis trois. Elle écrit ensuite les chiffres au tableau noir jusqu'à quarante et ainsi de suite jusqu'à cent. Bientôt

Ali put les lire et les frapper : les unités de la patte gauche ; les dizaines de la patte droite. Ensuite ce fut le tour de l'alphabet d'après la méthode employée pour Rolf et d'autres chiens : chaque lettre correspondant à un chiffre. Ali discerne également les couleurs.

Le chien qui frappe dans la main de l'interlocuteur, travaille le plus souvent avec zèle et plus ou moins rapidement mais, parfois aussi sans plaisir. Il lui arrive même de refuser tout effort ; il faut alors l'encourager en lui donnant, après chaque réponse juste, quelque friandise. La mémoire d'Ali est bonne ; il observe attentivement ce qui se passe en sa présence et retient ce qu'il a appris. Il préfère travailler le soir plutôt qu'à n'importe quelle autre heure de la journée.

Le chien de Mlle von Ruft a un faible pour les calculs d'arithmétique ; lorsqu'il est bien en train, il compte plus rapidement qu'elle. Sa maîtresse a l'impression que son élève est capable de connaître ses propres pensées mais, a-t-elle déclaré, il est parfois complètement indépendant. Ainsi, Ali avait attrapé une petite infection au-dessus du nez et le vétérinaire lui appliqua la pierre infernale sur la région atteinte. Après sa troisième intervention, Mlle von Ruft interroge Ali, lui demandant : « Qui t'a guéri ? » Elle s'attendait au mot « docteur » ; le chien répond : Petit tuyau.

Quand le vétérinaire vint pour la dernière fois, sa maîtresse lui dit : « Ali, tu vas lui frapper quelques calculs dans la main ; dans sa main à lui ». Ali commença par s'agiter beaucoup, refusant de frapper. Encouragé par sa maîtresse, la réponse vint : 3 multiplié par 15 plus 20 = 65 (juste).

Pendant ma visite à Ali, dit Mme Carita Borderieux, Mme Speiser demanda au chien en désignant ma robe : « Combien y a-t-il de boutons ? » Aucune de nous ne le savait. Ali frappa 19. Nous comptons : c'était exact.

Asra

L'instruction d'Asra, doguesse allemande, a été faite par Mlle Marguerite Schmidt-Leutenberg qui l'a éduquée de telle façon que les réponses sont données soit par des aboiements, soit par des coups de patte. Pour les lettres — comportant dans son alphabet de grands nombres — la chienne préfère se servir de sa patte. Ainsi, les premières lettres de A à I sont aboyées et les autres frappées. C'est Asra elle-même qui a imaginé cette combinaison d'aboiements et de coups de pattes.

Comme ses congénères, Asra aime à être récompensée lorsque la réponse est correcte, par une friandise ; l'idée de recevoir une savoureuse bouchée incite l'animal à travailler mieux et plus courageusement.

J'avais apporté, dit M. Max Müller, quelque chose à manger à Asra. Elle me dit : « Je trouve ça bon ; ça m'a fait plaisir ».

Mlle Schmidt-Leutenberg avait communiqué à sa chienne le contenu d'une lettre de son père qui témoignait du désir qu'elle consacrerait davantage de temps à l'étude de son chant et un peu moins à l'instruction de l'animal et qu'au besoin, elle confiât celui-ci à d'autres mains. Asra déclara aussitôt : « Maman, je veux rester chez toi ; je ne veux pas passer en d'autres mains ».

La baronne von Freytag-Loringhoven fêtait son anniversaire ; à la question : « Que souhaite-t-elle à la baronne ? », Asra répondit : « Des jours resplendissants ». « Qu'entends-tu par là ? » « Des jours avec beaucoup de soleil ! »

Bessy

Voici comment le professeur H. Wertz, relate sa visite du 7 avril 1936 à Bessy, le « chien conversant » du lac d'Ammer.

Visite à Bessy :

Le lieu de l'action, c'est la maison d'école du petit village de Breizbrunn dans la Haute Bavière, sur le lac d'Ammer. Le héros, ou plutôt l'héroïne, est une chienne fort distinguée : Astor von Herrenfeld, appelée encore Bessy. C'est un airedale-terrier idéalement beau, né le 30 mars 1930. Celle qui l'élève et l'instruit est l'épouse de l'instituteur du village : Mme Rose-Marie Fritz. C'est dans la salle de classe qu'a lieu ma première rencontre « scientifique » avec Bessy à laquelle on a aménagé, au devant des premiers bancs de la classe, un siège spécial.

Mme Fritz m'explique d'abord la méthode employée pour rendre intelligible la conversation entre l'homme et la bête. La chienne s'exprime soit par des aboiements soit par des coups de patte. Bessy donne les nombres de 1 à 9 par des aboiements ; pour chaque dizaine, elle frappe un coup de la patte droite. Elle « aboie » l'alphabet suivant un système chiffré que Mme Fritz a ingénieusement combiné avec la succession des lettres de l'alphabet, de telle sorte que chaque lettre corresponde à un chiffre. Pour dire « oui », la chienne aboie un coup et deux coups pour dire « non ». Enfin les chiffres 1 à 7 servent à distinguer les couleurs.

Examen :

L'examen commence par la classe de calcul. Dès le début, on lui pose un problème difficile. Mme Fritz dessine à la craie sur un tableau noir et en gros chiffres : $11 - 7 + 2$. Bessy aboie 6 avec la rapidité d'un coup de pistolet. J'ai un petit sourire sceptique et décide l'institutrice a poser des opérations plus faciles. Les chiffres sont à peine posés que les réponses nous sont données coup sur coup. Après chaque réponse exacte, la chienne reçoit comme récompense un petit morceau de pain.

Après la leçon de calcul « écrit » vient la leçon de calcul « oral » ou « mental ». Mme Fritz parle les chiffres du problème et Bessy donne ses réponses avec une exactitude et une rapidité remarquables. Pourtant les problèmes sont déjà compliqués. Exemple : Quand Mme achète quinze saucisses, (Bessy se lèche le museau avec une moue gourmande) qu'elle en garde cinq pour elle, qu'elle en donne trois à Birke, (la fille de Bessy) combien en reste-t-il pour Bessy ? « Sept », répond aussitôt l'animal sans hésiter.

Culture générale :

Je remarque que Bessy ne fait aucune faute. Combien y a-t-il de personnes dans la pièce ? Combien de fenêtres ? Combien de Messieurs ? Combien de personnes portant des lunettes ? Comme moi aussi je porte des lunettes, je suis naturellement compris dans le compte. On ouvre devant Bessy un joli livre d'images pour enfants. Devant celles qu'on lui désigne, on lui demande : combien d'animaux ? Combien d'enfants ? Bessy répond avec exactitude. On étale devant elle des marques pour jeux aux couleurs bigarrées. Quelle est cette couleur ? Trois aboiements : c'est rouge. On obtient de la même manière les autres couleurs.

Sur la chaire du professeur, Mme Fritz installe un gros cadran d'horloge. Elle règle les aiguilles puis elle questionne. Bessy donne l'heure, les minutes ; tout cela n'offre aucune difficulté pour elle.

Bessy se fait valoir et se montre à la hauteur. La chienne est avec moi dans la chambre-même du maître d'école. Son petit siège est à côté de moi. Je me suis tracé un plan. Nous sommes quatre personnes dans la pièce et nous nous entretenons autour d'une grande table ronde. Soudain et d'une façon vraiment inattendue, sans que sa maîtresse s'en occupe, en évitant même qu'elle se trouve dans le champ visuel de la chienne, je pose à celle-ci une quantité de problèmes. Bessy se montre tout à fait à la hauteur en tous points. Ainsi, à brûle-pourpoint je lui pose la question suivante : « Combien de bracelets-montres portent les personnes ici présentes ? Combien d'anneaux ou de bagues ? » Les deux réponses exactes me parviennent aussitôt, etc. etc.

Diane

Agée de six ans en août 1930, Diane a été élevée toute jeune par son maître, le Colonel Dassonville ; sans peine elle a appris le calcul, soit les quatre opérations.

Diane frappe les réponses dans la main de son maître mais aussi dans la main d'autres interlocuteurs ; toutefois, dans ce cas elle semble plus distraite.

Quand une question lui est posée, elle ferme légèrement les yeux puis au bout d'un instant, lorsqu'elle pense avoir trouvé la solution, on voit sa grande queue battre le sol. Lorsqu'elle est absolument certaine de sa réponse, elle appuie plus fortement de sa patte. Les distractions — qui existent chez elle comme chez les enfants — peuvent être atténuées par l'octroi d'une friandise. Signalons que dans le dénombrement des personnes présentes, Diane se compte pour une personne.

Un jour, cinq poussins de la basse-cour avaient disparus. « Diane, où sont mes poussins ? » Pas de réponse. « Ne les aurais-tu pas mangés ? » Pas de réponse. « Allons ! dis-moi combien tu en as mangés ? » — Deux. « Et le chien du voisin ? » — Trois.

Diane connaît tous les jours de la semaine et les notes de la gamme. Elle va à la boîte aux lettres chercher le courrier. Elle porte tout ce qu'on veut : lettres, journaux, paquets, valises, sa chaîne, etc.

Voilà comment l'écrivain Jean Dorsenne raconte sa visite à la chienne :

« Je suis allé voir Diane et je dois dire que j'ai été prodigieusement intéressé car si cette chienne comprend tout ce qu'on dit et calcule sans se tromper, elle fait plus ; elle répond à des questions dont les hommes ne peuvent connaître la réponse. En un mot, Diane fait preuve de voyance.

Je vais vous citer quelques exemples notés au cours de ma visite. Prévenons tout de suite les esprits forts et les sceptiques qu'il n'y a, dans le cas présent, aucun truc. Diane appartient à un homme dont il n'est naturellement question de mettre en doute la probité. C'est un chercheur désintéressé qui ne s'explique d'ailleurs pas lui-même les étranges facultés de sa chienne. Voici quelques exemples :

Nous étions cinq personnes réunies dans le salon du Colonel. Priée d'indiquer le nombre des personnes présentes, elle en indique six. « Comment, fis-je, elle se trompe ! » « Nullement, répliqua son maître en souriant ; elle se compte elle-même parmi les personnes. Mais quand un autre chien se trouve dans la pièce, elle ne le compte jamais. »

Nous venions de prendre quelques morceaux de sucre pour notre café. Nous ignorions donc absolument combien le sucrier en contenait encore. Cependant le Colonel le montra une seconde à peine à Diane qui, sans prendre le temps de la réflexion indiqua aussitôt avec sa patte : vingt-quatre. On renversa le contenu du sucrier sur la table ; il y avait effectivement vingt-quatre morceaux. L'animal, d'un seul coup, avait-il pu compter ou était-il averti par une faculté inconnue ?

Nous ne nous hasarderons pas à formuler une hypothèse mais il faut reconnaître que Diane déroute tous ceux qui veulent trouver une explication normale. A plusieurs moments d'intervalle, le Colonel — car c'est en général lui qui pose les questions mais il paraît que la chienne répond aussi à d'autres questionneurs — demande à Diane d'indiquer l'heure. L'animal répond sans se tromper. Son maître attribue cette connaissance de l'heure au fait que sa demeure est proche de l'église et que la chienne entend ainsi sonner les heures.

Mais il convient de noter que Diane ne répond pas approximativement mais exactement ; par exemple 3 h. 05, ou 3 h. 20, ou encore 4 h. 40.

Je devais prendre un train partant à 3 h. de Louviers. Le Colonel m'ayant dit que sa merveilleuse chienne connaissait souvent l'avenir. Je lui fis demander à quelle heure je partirais. Elle répondit :

4 h. 10. Je crus qu'elle avait fait erreur. Pas du tout. Je laissai passer l'heure de mon train et je dus prendre celui de 4 h. 10 qu'elle avait indiqué.

Le Colonel m'informa que souvent Diane indiquait l'âge des personnes présentes ; ce qui constitue d'ailleurs une indiscretion fâcheuse pour les dames. Je n'ai pas de coquetterie, aussi priai-je Diane de dire mon âge que personne ne connaissait. Elle indiqua quarante-quatre.

Je prévins charitablement Diane qu'elle se trompait.

Cela m'étonne, remarqua son maître. Quand elle se trompe, elle n'est pas affirmative comme elle l'est aujourd'hui. » Parbleu ! c'était elle qui avait raison et moi qui avais tort. Je suis né en effet à la fin de décembre 1892. Ma visite se passait en février 1937. J'avais calculé 45 ans mais je m'étais involontairement vieilli et Diane, au contraire, avait répondu correctement.

Je demande alors à la chienne en quel mois j'étais né. Cette fois-ci elle se trompa réellement en frappant cinq coups, soit : mai.

Non, dis-je, tu te trompes Diane, je suis né en décembre. « Oh ! fit le Colonel avec reproche, vous n'auriez pas dû le dire. Elle vous a entendu maintenant. » Je crus à une plaisanterie. Mais c'était vrai. Diane frappa un instant plus tard, très exactement douze coups, ce qui voulait dire décembre.

Ajouterai-je que l'excellente Diane extrait des racines comme un polytechnicien et qu'elle s'avère ainsi bien plus instruite que moi !

J'ai enregistré encore plusieurs autres réponses surprenantes de Diane qui n'est ni un chien dressé ni un simple animal conversant. Diane semble avoir une sorte de voyance qui lui permet de dire des choses qu'elle ignore ; l'âge exact des personnes ; le nombre de lapins encore cachés dans le nid ; de chiens dans une propriété ; etc..

Diane est connue dans tout le pays mais on comprend un peu les braves campagnards lorsqu'ils avouent sans détour que cette bête anormale « leur fait peur ! »

Jim

Ce sont également des facultés de cet ordre qui ont attiré l'attention sur le chien Jim. C'est un chien d'arrêt appartenant à M. S. H. van Arsdale, de Sedalia (Missouri). Voici en quels termes l'éditeur du journal « Le capital de Sedalia », après avoir observé l'animal pendant plus de deux ans sans avoir pu découvrir le moindre truc, rapporte les faits dont il a été témoin :

« Jim fait à peu près tout, sauf aller à l'école. Il semble posséder des pouvoirs psychiques. Voici quelques exemples : Il trouve, si elle est à portée de la vue, l'auto mentionnée ; les plaques d'autos dont on lit le numéro ; n'importe quelle personne dont on lui dit le nom ou dont on lui fait la description, ainsi que tous les objets préalablement indiqués. »

De son côté, M. van Arsdale déclare qu'il ne sait pas comment ni quand ces facultés ont pris naissance. Jim n'a jamais été entraîné et surprend souvent son maître par des faits nouveaux. Il n'est pas produit en public et son maître n'en tire aucun profit.

Voici un exemple de la manière dont M. Arsdale lui donne ses ordres :

Dans un groupe de vingt personnes dont aucune ne lui est connue, il dit simplement, s'adressant au chien : « Jim où est M. X. ? » Et le chien va directement à la personne nommée. Il n'est pas nécessaire que le chien soit présent lorsqu'on demande à son maître de lui faire chercher un objet ou une personne. Il dit alors : « Jim, cherchez ce dont nous parlions pendant votre absence » et le chien va vers la personne ou l'objet indiqué.

L'étude de la psychologie animale gagnerait beaucoup à voir se répandre l'éducation de chiens selon la ligne suivie par l'Ecole allemande de Mannheim, de Weimar et d'ailleurs . Nous invitons par conséquent ceux qui s'intéressent aux animaux, et aux chiens en particulier, à tenter des essais dans cette direction.

C'est à leur intention que nous reproduisons ici les utiles conseils donnés par la baronne von Freytag-Loringhoven¹⁵ à qui l'on doit l'éducation de nombreux élèves « calculateurs et conversants » et qui a obtenu, avec plusieurs d'entre eux, des résultats tout à fait remarquables, notamment avec Kurwenal et Lumpi. Écoutons-la :

Désirez-vous former un chien à la langue des nombres pour lui donner la possibilité de s'exprimer au moyen de paroles ?

Vous devez, avant toute chose, porter à l'animal un grand amour ainsi qu'une compréhension bienveillante et amicale de son caractère personnel lequel, chez tous les animaux et particulièrement chez les chiens de toutes races, est fortement marqué.

Toute nervosité, inquiétude, impatience, dureté ou inattention de la part du professeur se répercutera sur l'animal et diminuera son entrain au travail. Cette confiance absolue d'un chien en son maître ou en l'instructeur que le maître lui a imposé ne doit pas être ébranlée. D'autre part, l'instructeur lui aussi doit montrer au chien une confiance entière. Le doute exprimé, le chien comprendra-t-il et c'est pour l'animal comme une injure et non seulement cela ne l'encourage pas au travail mais l'ennuie et le mortifie. Le chien comprend chaque mot mais s'il y en a un qu'il ne comprend pas, son don de combinaison et sa pénétration de toutes les idées est telle qu'elle lui permet de passer outre à la compréhension de ce mot.

Voilà pour le début. Plus tard, avec un chien instruit, l'intelligence s'exerce ça et là avec le même abandon qu'entre les hommes ; seulement il est naturel qu'il ne soit pas très difficile aux hommes de se comprendre tandis que chez le chien, pour arriver à la compréhension, il lui faut d'abord convertir les lettres en nombres, ensuite les mots en lettres chiffrées et enfin, la réunion de l'ensemble des nombres constituant les phrases. Et pourtant, tous les chiens instruits surmontent ces difficultés très facilement. Si facilement que, de même que chez les hommes, (les écrivains, les conférenciers) il y a des chiens singuliers qui parlent plus facilement et brillent dans la construction des phrases, tandis qu'il y en a d'autres qui s'en tiennent à une seule répétition des mots appris. De cette disposition de chaque chien dépend la possibilité de durée de la conversation. On ne saurait exagérer l'énorme travail de concentration nécessité par cet assemblage de mots. Cependant le chien savant travaille bien volontiers ; il parle, il écoute assidûment les hommes, il se réjouit avec orgueil de ses connaissances et il ne se fatigue pas, en apparence du moins. Cependant, il ne faut pas se laisser entraîner par lui. Ici, l'attention affectueuse du professeur a de nouveau l'occasion d'intervenir et de préserver l'élève d'un surmenage qui se manifeste souvent subitement chez les chiens et dont les effets sont dangereux et durables.

La plupart des élèves apprennent avec une véritable passion. On peut la leur conserver par beaucoup de caresses et d'affection. Il faut leur expliquer doucement leurs erreurs et leurs fautes (qu'ils ne réitèrent jamais grâce à leur mémoire.) Leur inculquer un grand orgueil de leurs succès, développer, par une tendresse affectueuse, leur ambition ; c'est l'art du professeur. Le chien devient tout autre ; l'élève change avec une telle rapidité que nous ne pouvons rien trouver d'équivalent chez aucun enfant, même chez le plus intelligent.

On peut savoir si un chien est apte à être instruit dès les premiers principes. Le chien lent, stupide, paresseux, (il en est de tels comme chez les enfants) ne nous comprendra pas dès le début. Certes, on peut amener progressivement à l'instruction ceux qui sont rétifs (ils sont très rarement intelligents) mais cela exige plus d'effort et ce dressage dure plus longtemps, nécessite des deux côtés beaucoup de patience et n'aboutit pas à ces joies de la compréhension réciproque que l'étudiant de bonne volonté intéressant, intelligent, on pourrait dire « le chien génial »,

¹⁵ Cf. Psychica, 15 décembre 1934.

manifeste avec la plus grande rapidité. Les premiers débuts sont, sauf exception, à peu près les suivants :

Madame X me demande d'expérimenter ses deux chiens : Peter et Seppl. Seppl semble particulièrement intelligent. Je place Seppl sur une chaise devant moi. Je commence comme toujours en posant deux petits morceaux de cake ou deux petits bouts de saucisse sur une table près de nous. « Regarde Seppl, les deux morceaux ! » Je les saisis l'un après l'autre deux fois ; en voilà un, en voilà deux. Veux-tu les deux morceaux, un et deux ? Alors, donne-moi une fois ou deux fois la patte ou bien aboie deux fois si tu préfères et tu les obtiendras. Ainsi : un, deux !

Seppl regarde avec envie du côté des deux morceaux mais il continue de rester tranquillement assis. Aucun signe d'expression. « Seppl, sois gentil ! Ici, il y a un morceau, ici deux. Un, deux. » Sa figure est maussade. La maîtresse qui était si rayonnante en voyant la première ascension de son chien vers la gloire a une mine toujours plus longue.

Seppl utilise habilement un moment d'inattention. Il saute de la chaise et se secoue. Rien ne peut l'émouvoir. Madame X et moi le supplions inutilement. On est obligé de l'abandonner, il ne veut pas.

Je jette un regard circulaire et déjà l'autre chien Peter est assis sur la chaise et me regarde avec des yeux amis. Il ne pense pas à prendre les petits morceaux ; il attend rayonnant la question que Seppl ignorait si dédaigneusement. Peter répond : « Un et deux » avec deux coups de patte. De même : trois morceaux avec trois coups. Alors il obtient sa récompense. Ensuite il apprend le nombre quatre. Je saisis doucement ses oreilles et je lui dis : « Dis-moi, Peter, combien as-tu d'oreilles ? » Peter donne deux fois la patte.

Je saisis ses pattes : « Une, deux, trois, quatre, combien cela fait-il ? » Il donne quatre fois la patte. Ensuite on dit, après avoir bien félicité et caressé le chien et lui avoir donné une friandise pour chacune de ses réponses : « Veux-tu être aussi intelligent qu'un homme ? Veux-tu apprendre à dire oui et non ? Alors donne une fois la patte pour oui et deux fois pour non. Si je te demande maintenant : Veux-tu avoir ce petit morceau ? Combien de fois me donnes-tu la patte ? » Le chien intelligent donne tout de suite la patte une seule fois. Nouvelle question : « Dois-je t'enlever les morceaux ? Alors dis non ! Comment fais-tu cela ? » Il donne deux fois la patte avec énergie.

« Naturellement tu auras les morceaux. Les voilà ! Tu es très intelligent et très gentil. Seppl est tout à fait bête et très paresseux. Tu sais presque tout ! »

Maintenant Peter est fier devant Seppl mais cela ne fait aucune impression sur Seppl. Il veut rester sot. On laisse reposer Peter tout un jour et le jour suivant on le questionne de nouveau. Il se rappelle de tout. Il étudie tous les deux jours ; chaque jour cinq minutes — pas davantage — plus tard dix minutes, ensuite un quart d'heure, jamais plus. Autrement on fatigue le chien et l'animal fatigué ou malade ne peut pas travailler joyeusement et avoir une intelligence claire ! Peter est l'un des chiens qui se sont décidés pour donner la patte. Plus tard il apprendra à donner la patte gauche pour les unités et à employer la patte droite pour les dizaines. Il apprendra aussi à frapper sur une planchette ou sur une table mais non dans la main, (ce qui lui serait agréable mais ce qui pourrait éveiller des doutes chez quelques esprits arriérés !). D'autres chiens se décident de même en un instant pour l'aboïement. Ils donnent par la voix, connaissance de tous les nombres.

Plus tard, (cela ne doit pas arriver avant une année d'études) on habitue d'abord le chien à chiffrer les lettres et les syllabes de mots. Mes élèves ont complètement appris l'alphabet (par moitié en un quart d'heure et l'autre moitié, le jour suivant en un quart d'heure également) et ils ne l'ont jamais oublié (à savoir que A = 1, B = 2, C = 3 et ainsi de suite). Pour faciliter la pratique de l'alphabet, le chien frappeur exprime, par exemple, la lettre R qui comporte le nombre 17, en marquant 10 par un coup de sa patte droite et 7 par sept coups de la patte gauche. Quant au chien aboyeur, il ne peut pas aboyer tout l'alphabet. On en fait pour lui, deux parts : depuis A = 1

jusqu'à p = 15 et pour les dernières lettres, on commence à rebours, par la lettre Z = 1, Y = 2, X = 3, W = 4, jusqu'à Q = 10. S'il y a doute sur la lettre aboyée, pour savoir si cette lettre appartient à la marche avant ou à la marche arrière, on demande au chien : « Comptes-tu à reculons ? » S'il dit non (par deux aboiements), on sait qu'il s'agit de la marche directe ; s'il aboie une fois (c'est-à-dire oui), cela veut dire marche arrière.

Les animaux ne se trompent jamais plus dans les nombres qu'ils ont une fois appris pour les lettres. On doit soi-même s'habituer à bien connaître couramment l'alphabet afin de pouvoir contrôler le chien. Il faut que celui-ci travaille avec précision pour que chacun puisse le comprendre.

Après le grand alphabet latin avec lequel les chiens commencent à apprendre leur alphabet à cause de sa plus grande visibilité, viennent le petit alphabet latin, le plus grand alphabet allemand, le petit alphabet allemand et enfin, les lettres manuscrites. Si un chien a appris tout cela, ce qui arrive dans un espace de temps très court, il peut lire les imprimés et tous les manuscrits. Comme preuve qu'il a bien compris ce qu'il lit pour lui-même, on lui demande : « Que réponds-tu là-dessus ? » Alors il donne son opinion ; au début en peu de mots ou en phrases mal construites, jusqu'à ce qu'il se serve, de plus en plus avec une grande joie, de phrases bien tournées.

C'est à ce point que tous mes élèves sont parvenus après un an ou un an et demi d'études. Ensuite, l'horizon des animaux s'élargit de plus en plus. Des capacités inattendues commencent à se manifester et l'on peut entendre les chiens vous répéter combien ils sont heureux d'avoir acquis le bénéfice de l'usage d'une langue. Quant à nous, nous pouvons, en conversant avec eux, comprendre leur profond attachement. Nous devons donner à nos élèves le désir de tout connaître, de tout savoir, d'être très bons, très tranquilles et très supérieurs.

Mentionnons encore que l'on peut faciliter l'expression au chien-aboyeur des résultats d'opérations sur des chiffres élevés ou de divisions et de soustractions partant de chiffres élevés pour aboutir à un petit nombre. On peut dire à l'élève : « Comment est-ce écrit ? » c'est-à-dire : « Aboie comme si tu pouvais voir devant toi le chiffre écrit, par exemple 57 ; d'abord 5 aboiements, ensuite 7 ou le millésime 1934 : d'abord 1 puis 9, puis 3, puis 4. Aboiements : 1, 9, 3, 4.

Voici la réponse à une question fréquemment posée : quand doit-on commencer l'instruction des chiens ? Règle à observer : pas avant six mois et pas après huit ans. Le meilleur âge, c'est un an. Mais il y a toutes sortes de différences individuelles et c'est au maître qui connaît son chien qu'il convient de décider.

Le nombre est inné à tous les animaux ; ils s'y habituent très facilement. C'est ce qu'ont vérifié jusqu'à présent quarante-cinq instructeurs sur soixante-cinq animaux qu'ils ont formés¹⁶.

Les faits que nous avons rapportés jusqu'à maintenant permettent déjà — sans préjuger de ce que nous aurons à voir par la suite — d'affirmer que ce serait manifestement parler contre l'évidence que de prétendre assimiler les animaux supérieurs à des êtres mus uniquement par une sorte d'instinct mécanique.

Lorsqu'on observe et étudie impartialement l'animal, on constate qu'il y a chez lui de l'intelligence, autrement dit de l'observation, du raisonnement, de la mémoire, etc. Quiconque a vécu parmi les animaux et a su les observer, reconnaîtra qu'il se manifeste aussi chez eux un désir de compréhension, de la délicatesse de sentiment, de la confiance, de l'attachement, de la reconnaissance, etc. ; autant de traits de caractère qui sont rien moins que de simples impulsions instinctives ou des réflexes d'ordre matériel.

¹⁶ Ces deux chiffres se rapportent à l'année 1934.

On peut aussi observer d'un animal à l'autre — surtout dans les espèces supérieures — des différences de comportement qui témoignent d'une véritable individualité. Parfois aussi, on note chez le même sujet de petites sautes d'humeur ou des « états d'âme », bien que la constance et l'égalité de caractère soient, en général, qualités de l'animal. « L'égalité de caractère de celui-ci — dit très justement A. de Laglam — la constance de ses sentiments et de sa fidélité (l'animal ne sait pas trahir), sa stoïque endurance dans les fatigues, son héroïque patience dans la souffrance constituent, à l'actif de nos frères inférieurs, une noblesse que les hommes ne dépassent point et que peu atteignent. »

Le chapitre consacré aux animaux « calculateurs et conversants » nous a permis, notamment, de constater que parmi les chevaux et les chiens dont il a été fait mention, plusieurs ont donné des preuves, non seulement d'une activité mentale relevant de ce que nous appelons l'intelligence, dans le cas particulier, est-ce toujours cela ? nous reviendrons là-dessus par la suite mais encore, de facultés supra normales, telle par exemple la connaissance du futur.

Mais nous nous bornons pour l'instant à relever la chose car l'étude de ces faits étranges ne saurait être abordée avec fruit avant d'avoir examiné tout un ensemble de manifestations relevant du domaine psychique (ou métapsychique) et qui feront précisément l'objet des chapitres suivants.

Troisième partie

I. Sensibilité des animaux au fluide des magnétiseurs

Nous disions dans un autre ouvrage¹⁷ : « Malgré le scepticisme qui règne encore dans certains milieux à l'égard du fluide magnétique, on doit tenir pour assurée l'existence de cette force irradiée par l'organisme humain et dont la réalité peut être démontrée par :

- a) Son action sur l'homme (compris les enfants en bas âge) ;
- b) Son action sur les animaux et les micro-organismes ;
- c) Son action sur les végétaux ;
- d) Son action sur certains corps inertes ;
- e) Son action sur les sels de la plaque photographique. »

Nous nous efforcions par ailleurs d'étayer notre affirmation par le rappel d'un certain nombre d'observations faites par toute une phalange d'investigateurs. Depuis lors, nos recherches n'ont pu que renforcer nos convictions à cet égard mais il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de nous étendre sur ces faits. Ce que nous nous proposons d'établir par quelques exemples — forcément limités — c'est la sensibilité que présentent les animaux à l'action du fluide magnétique. On a pu constater que lorsqu'un animal, du fait de l'intervention d'un magnétiseur, a obtenu de celui-ci quelque soulagement à son mal, il recherche de propos délibéré cette intervention.

A Caen, dit le magnétiseur Lafontaine, à la suite d'une course, la jambe d'un cheval enfla et présenta une protubérance plus grosse qu'un oeuf. Je lui magnétisai la jambe : d'abord il fit des difficultés en ne voulant pas se tenir tranquille mais bientôt, sentant probablement du soulagement, il se laissa faire et, pendant une heure et demie, il ne fit plus le moindre mouvement. Je le magnétisai à trois reprises. A la deuxième et à la troisième fois, lorsque j'arrivais, il me présentait en quelque sorte sa jambe. La grosseur disparut et il fut entièrement guéri par ces trois interventions.

Le même auteur rapporte qu'un lévrier guéri par lui de la cécité, sentant quelques années après sa vue se couvrir de nouveau, ne manquait pas, lorsqu'il voyait son maître se préparer pour une séance de magnétisme, de sauter vivement sur le tabouret ou la chaise destiné au malade, témoignant de son désir d'être soigné de nouveau.

On remit un jour à notre ami, le Dr Edouard Bertholet de Lausanne, un chat dont l'arrière-train avait été fracturé par suite d'accident. Considérée comme perdue, la pauvre bête fut néanmoins soumise à un traitement magnétique régulier tenté par ce praticien et dont l'action fut si salutaire que l'animal recouvra la santé et fut de nouveau capable de se tenir debout sur son arrière-train, en position verticale.

Le même praticien a rapporté le cas de guérison suivant : « Nous avons eu, dit-il, l'occasion de soigner un chien paralysé de la cuisse gauche à la suite d'une arthrite infectieuse du genou ; tous les muscles de cette partie de l'arrière train de l'animal étaient complètement atrophiés ; l'articulation était raide et douloureuse. Le vétérinaire avait abandonné le traitement. Au bout d'une semaine d'effleurages et de massages magnétiques, l'enflure de l'articulation avait considérablement diminué, la souplesse du membre était revenue, les mouvements devenus de nouveau possibles et presque indolores. L'animal pouvait déjà se servir occasionnellement de sa

¹⁷ Raoul Montandon : Les radiations humaines, Paris, Alcan 1927, p. 118.

patte malade et l'employait pour se gratter, ce qui ne lui était plus arrivé depuis le début de sa maladie, soit depuis plus d'un mois. » De tels résultats ne font que confirmer les observations faites anciennement par Bué, Deleuze, Gautier, etc.

Voici encore un cas typique de guérison particulièrement intéressant car celui qui en fut l'auteur, M. Théo Matthys, l'a relaté en détail :

Le malade dont il s'agit ici, dit-il¹⁸, répond au nom de Whisky ! C'est un chien, un de ces beaux grands bergers Malinois, de notre race superbe de chiens flamands. Le fils d'un champion ! Il appartient à M. Meuleman, rue Van Aken 24, à Gand.

Whisky avait un an quand l'accident survint : le chien, très bon sauteur, obéissant à un appel impératif de son maître, franchit une futaille qui lui barrait le chemin ; en touchant terre, il jeta un cri strident et se releva avec peine en traînant tout l'arrière-train. Son propriétaire inquiet, consulta le vétérinaire H. Ce dernier diagnostiqua : paralysie des muscles, fit coucher la bête sur une table, écarta les deux pattes arrière, ce qui fit hurler le chien de douleur. Malgré cela, il jugea le mal de peu d'importance : après quelques jours, il n'y paraîtrait plus !

Trois semaines passèrent et le chien devint de plus en plus malade. M. Meuleman résolut de consulter un second vétérinaire M. W. Après un examen très minutieux, celui-ci trouva que l'os du genou était fendu et constata un commencement de sarcome ; c'était grave et il ne voyait pas très bien le remède.

M. Meuleman ne s'avoua pas vaincu et un troisième vétérinaire, M. D. de Bruxelles fut appelé à la rescousse. Ce dernier confirma le jugement de M. W. et fit une injection au chien. Rien n'y fit. Le chien déclina de plus en plus, finit par refuser toute nourriture ; sa robe perdit tout son lustre ; il maigrissait à vue d'oeil et ne se leva plus que pour satisfaire des besoins devenus de plus en plus rares.

Mme Meuleman, me sachant grand amateur de chiens, fit appel à mon expérience. Hélas ! je n'y voyais pas plus clair que les vétérinaires et je fus sur le point de l'engager à faire abattre le chien quand l'idée me vint de tenter le magnétisme sur la bête. La bonne dame ne comprit même pas ce que je lui proposais mais n'eut qu'une réponse : « N'importe quoi mais sauvez mon chien ! ».

Le même jour, je commençai l'expérience. Je trouvai le chien couché dans un grand panier plat en osier et bien que peu commode pour les étrangers, il ne leva même pas la tête à mon approche. Je touchai la patte à l'endroit malade et le chien essaya faiblement de mordre. Je reculai (le chien dégageait d'ailleurs une odeur nauséabonde) et je magnétisai à la distance d'un mètre pendant un bon quart d'heure. Je m'approchai de nouveau, appliquant la main sur le genou et, le chien en grognant sourdement me laissa faire. Cette partie de la patte était en disproportion déjà énorme avec le genou droit et accusait une température très élevée.

Une demi-heure d'imposition de la main et je cessai. Le lendemain, deuxième séance ; les époux Meuleman me déclaraient ne rien avoir observé de particulier. Magnétisation à distance pendant un quart d'heure puis application de la main pendant une grande demi-heure sur l'os malade. J'étais de nouveau sous l'influence de cette odeur de mort particulièrement répugnante. Le troisième jour, à peine entré, la dame se hâta de dire que Whisky avait eu une forte diarrhée une heure après mon départ mais le soir, le chien avait assez bien bu une partie d'un bol de lait chaud placé devant lui. Bon symptôme, pensai-je et, je me préparai à commencer ma magnétisation habituelle quand Whisky me montra les crocs d'un air peu rassurant ; on le musela et on le maintint de force. Trois quarts d'heure de magnétisation qui amenèrent une nouvelle diarrhée plus accentuée encore que la première. Le chien me parut moins bien quand je vins pour la quatrième séance. Trois quarts d'heure de magnétisation et ainsi pendant toute une semaine. Je n'exceptai

¹⁸ Cf. Théo Matthys : Un chien guéri par le magnétisme. Psychica, Paris, 15 juin 1935.

pas même le dimanche. La lutte commençait à me passionner, d'autant plus que le vétérinaire Walry qui est de mes connaissances, prétendit que le chien ne s'en remettrait pas malgré le magnétisme, disait-il en riant.

Le lundi, M. Meuleman m'apprit que son chien avait bien mangé. Je m'approchai du chien qui, à présent, ne grognait plus et me laissait prendre sa patte sans aucune résistance. Il me sembla que le genou avait diminué de grosseur et les époux partagèrent mon avis. Une heure de magnétisation et je pus me permettre d'étirer la patte dans toute sa longueur sans que le chien y mit trop de mauvais vouloir. J'ai magnétisé la bête pendant trois semaines ; l'appétit revint graduellement, l'odeur écoeurante avait cessé, les excréments, de noirâtres qu'ils étaient, avaient repris leur couleur ordinaire. M. Meuleman me dit avec joie que son chien avait essayé péniblement de faire le tour de la table en se servant de ses trois pattes. La bête me connaissait déjà très bien. Elle vint régulièrement près de moi et se prêta docilement à l'expérience depuis ce moment. Il me sembla l'entendre dire : « Je comprends le bien que vous me faites ! ».

A partir de la quatrième semaine, le chien se fortifia à vue d'oeil ! Son poil redevint tout doucement brillant ; la grosseur du genou disparaissait lentement mais elle disparaissait.

Je rencontrai le vétérinaire Walry qui voulut bien m'accompagner pour voir le chien. Il le trouva en effet beaucoup mieux quant à l'état général mais il ne trouva pourtant aucune diminution de la grosseur du genou ; à son avis, le chien ne se servirait plus jamais de sa patte comme auparavant. L'os semblait pourtant se ressouder parfaitement et un jour, après que j'eus magnétisé fortement, nous constatons que la grosseur primitive avait diminué de plus de la moitié ; c'était d'ailleurs visible à l'oeil. Nous eûmes la grande satisfaction de voir le chien se lever sur quatre pattes, il est vrai, pendant quelques secondes seulement car, il souleva presque aussitôt la patte malade.

Le chien était sauvé ; nous n'en doutions plus. Après la sixième semaine, j'autorisai M. Meuleman à promener son chien, à la laisse sur le boulevard où il habite. Ma besogne était terminée mais j'observai souvent la bête pendant sa promenade quotidienne. Je proposai un jour de donner pleine liberté au chien. Avec crainte, M. Meuleman se risqua. Whisky plein d'étonnement, se tenant correctement sur ses quatre pattes, fila brusquement d'un seul trait jusqu'au fond du boulevard au grand émoi de nous tous. Mais il avait oublié qu'il n'était pas complètement guéri, sa patte gauche le lui rappela sur-le-champ et c'est sur trois pattes qu'il nous revint tout contrit.

Je donnai le conseil de laisser dorénavant pleine liberté au chien, tantôt trottant sur trois pattes, tantôt trottant sur quatre. Trois mois après le premier jour du traitement, le chien était complètement guéri. Le genou gauche ne se distingue en rien du genou droit et ce n'est qu'à la palpation qu'on remarque une très légère différence, c'est tout.

Whisky est redevenu le chien superbe que tout le monde connaît ici aux alentours : prompt à l'attaque, sauteur émérite au poil d'un lustre incomparable. Qui fut bien étonné ? Le vétérinaire Walry qui n'en revient pas et ne me cache pas son admiration devant cette guérison étrange. A présent, il ne se moque plus du magnétisme.

II. De l'action pernicieuse du regard chez l'homme et la bête

Voyons maintenant une autre action, de même nature semble-t-il mais pernicieuse et, qui peut être provoquée soit par l'animal sur l'homme, soit par l'homme sur l'animal et dont le siège réside dans l'organe visuel.

On prétend en effet que certains animaux ont le pouvoir de paralyser les mouvements de leur proie en les regardant fixement ; la vipère par exemple, par l'ascendant de son regard, serait en mesure d'exercer une sorte de fascination sur les oiseaux.

L'homme, d'après les anciens magnétiseurs, pourrait, lui aussi, causer par le regard, la mort de petits animaux mais, chose plus surprenante encore, il aurait été observé à différentes reprises que le regard de l'animal peut exercer, dans certains cas, une influence pernicieuse sur l'homme.

« Un jour, dit Larousse, que l'abbé Rousseau, médecin sous Louis XIV, voulut recommencer cette expérience (faire mourir par le regard un crapaud enfermé dans un bocal) qu'il avait, dit-il, réussie vingt fois, le crapaud le regarda si fixement que ce fut l'expérimentateur lui-même qui, cette fois, tomba en syncope et faillit mourir. »

Charles Lafontaine dans son ouvrage classique : « L'Art de magnétiser ou le magnétisme vital¹⁹ » s'exprime ainsi :

La puissance de l'œil sur l'homme est immense mais son action est encore bien plus grande sur l'animal ; elle est si grande qu'elle va jusqu'à lui donner la mort. Mais quelquefois aussi, l'œil de l'animal a son effet sur l'homme où celui-ci ne joue pas le premier rôle. Il y a analogie, réciprocité d'action, magnétisme enfin de l'un envers l'autre. C'est un combat à mort où la vie reste au plus fort.

Le même auteur, pour appuyer ses dires, rapporte ce qui suit :

L'expérience suivante mérite toute l'attention des physiologistes et des magnétiseurs à cause des précieux détails qu'elle renferme et de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle ils ont été recueillis. Elle a été faite pendant les vacances, en septembre 1817, aux environs d'Etoges en Champagne, par un jeune médecin âgé d'environ vingt-cinq ans, devant M. Bouvrain alors professeur et actuellement ingénieur-géomètre et une autre personne qui n'est pas nommée.

Ils avaient lu dans un vieux livre de nécromancie que d'anciens magiciens avaient tué un crapaud seulement en le regardant, parce que le pouvoir de l'œil était si puissant qu'il pouvait donner la mort à cet animal. Ils résolurent de recommencer cette expérience et le docteur se chargea de la faire, quoiqu'il ne connût pas le magnétisme.

Ces messieurs mirent un crapaud sur la table, dans un vase de verre assez élevé pour l'empêcher de s'en aller et aussi pour se garantir s'il venait à crever. Le crapaud resta tranquille. Le docteur se croisa les bras, s'accouda sur la table et commença à regarder fixement le crapaud à la distance d'environ deux pieds et en présence de M. Bouvrain et de l'autre personne qui observaient ce qui allait arriver.

Pendant les dix premières minutes, les observateurs ne remarquèrent aucun changement sur la personne du docteur. Pendant ce temps, son regard ne paraissait être que celui de la curiosité mais il n'en fut pas de même ensuite. A dix minutes, son regard parut exprimer une sorte de mécontentement, de dépit. De dix à quinze minutes, le docteur se rapprocha insensiblement et comme involontairement du crapaud d'environ trois à quatre pouces et son action paraissait redoubler. A quinze minutes, il changea la position de ses bras, les décroisa, ferma les mains et s'appuya sur elles ; elles parurent se crispier ; son regard prit l'expression de la colère. De quinze à dix-huit minutes, son visage devint successivement très rouge, ensuite très pâle et il se couvrit de sueur. A dix-huit minutes, le crapaud creva. Quant à ce dernier, les observateurs n'avaient remarqué en lui aucun changement. Il avait constamment tenu son regard attaché à celui du docteur qui assura qu'il avait d'abord éprouvé un malaise général et que peu à peu, la vie s'était exaltée chez lui à tel point que si l'expérience eût encore duré quelques instants, il ne savait pas s'il aurait pu la continuer, attendu qu'il lui était impossible de supporter l'état d'exaltation vitale où

¹⁹ Paris, Genève, 1880, p. 338.

il se trouvait. Enfin il ajouta, ou qu'il serait tombé à la renverse, ou qu'il se serait trouvé mal, ou qu'il lui serait arrivé pis encore.

Après l'opération, le docteur se sentit très gravement indisposé, ce qu'il attribua d'abord au dégoût et aux divers mouvements intérieurs qu'il avait éprouvés pendant l'expérience. Mais cette indisposition n'eut pas de suite. L'indisposition du docteur était la conséquence du combat livré. Le crapaud est très bon fascinateur et le docteur avait ressenti l'influence de son adversaire. Heureusement que le docteur avait appelé à lui toute son énergie et qu'il avait été vainqueur.

Cette expérience est d'autant plus remarquable qu'elle a été faite par des hommes qui, ne sachant rien du magnétisme, ne pouvaient employer les connaissances que nous possédons sur le fluide et son émission ; aussi ont-ils couru des dangers véritables qu'ils auraient pu éviter ou faire cesser instantanément. Je ne veux pas dire qu'avec la connaissance du magnétisme il n'y avait plus de danger ; non, non : lorsque le regard du reptile est fixé sur le vôtre, si vous faiblissez, le fluide de l'animal vous envahit mais vous pouvez, si vous ne tardez pas trop, faire cesser son action en rompant le rapport : un seul geste suffit. Du reste, il est prudent de ne pas être seul quand on fait de telles expériences car l'animal peut être plus fort que vous : c'est un duel et une fois entièrement sous le charme vous ne pouvez en sortir seul.

La première fois que j'expérimentai moi-même, ce fut sur une grenouille de moyenne grandeur. Je la mis dans un bocal de verre blanc de quinze centimètres de diamètre sur trente de hauteur. Je la regardai mais, d'abord elle se remua, sauta beaucoup. Enfin, après quelques minutes, elle resta tranquille ; ses yeux s'arrêtèrent enfin sur les miens. Après un instant, elle se rapprocha de la paroi puis elle se recula ; son oeil devint alors fixe, il sembla grandir. Je parvins alors à fixer et à maintenir son regard sur mes yeux ; elle ne pouvait plus détourner la vue. Je redoublai d'efforts et bientôt sa gueule s'ouvrit, ses membres s'allongèrent et devinrent raides ; elle était morte mais sans éclater comme le crapaud. L'expérience avait duré treize minutes ; je ne fus point incommodé, mes yeux seulement étaient très fatigués.

Depuis, j'ai fait cette expérience plusieurs fois avec le même succès et j'avais pensé que la grenouille était inoffensive et incapable de produire un mauvais effet sur le magnétiseur mais je fus désagréablement détrompé :

Un jour, mon fils essaya. Il était seul dans mon cabinet. Un de mes amis, M. Jousserandot, avocat à Lons-Le-Saulnier et propriétaire du Mothey près Evian, se trouvait avec moi dans le salon. Tout à coup, nous entendîmes mon fils qui m'appelait à son aide ; sa voix était altérée : « Père, disait-il, père, à moi ! ». D'un bond je fus près de lui et je le trouvai pâle, défiguré devant la table aux grenouilles et perdant connaissance. Je rompis le charme en coupant la communication et bientôt nous eûmes le plaisir de le voir revenir à lui. Alors il nous raconta qu'il avait voulu essayer de tuer une grenouille mais après quelques minutes, il avait été pris de frissons et de sueurs froides ; ses dents claquaient les unes contre les autres et il s'était senti défaillir. C'est alors qu'il avait fait un effort pour m'appeler car il ne pouvait détacher son regard de l'œil de la grenouille.

J'ai aussi tenté la puissance du regard sur des couleuvres, des vipères, des lézards ; j'ai réussi également :

La première fut une jeune vipère de quinze pouces de longueur. Son oeil se fixa promptement sur le mien mais, après quelques minutes, elle se retira tout en me regardant, puis elle revint en battant de la queue, en sifflant, et en tirant sa langue triangulaire. Elle devint furieuse ; son oeil était en feu: elle voulait percer le verre. Enfin, elle resta tranquille et fixe, et, après dix-neuf minutes d'efforts violents de ma part et de la sienne, elle s'éleva un peu contre la paroi du verre, ouvrit la gueule, allongea la langue et resta immobile dans cette position. C'en était fait, elle était morte, mais je possédais un mal de tête que je ne dissipai qu'en allant respirer le grand air. »

Un auteur récent rapporte comme suit ses propres expériences²⁰ :

Prenez un crapaud, mettez-le dans un vase de verre (un bocal) ; faites tourner ce vase si cela est nécessaire, de façon à placer le regard du crapaud en face du vôtre.

Dès que la bête aura fixé ses yeux sur les vôtres, soyez assuré qu'elle ne les quittera plus et alors entre vous deux, un duel s'engagera ; il faudra que l'un des deux succombe, soit d'une façon ou d'une autre.

Si le crapaud est le plus fort, vous risquez gros car il peut vous arriver les pires désagréments ; il est toujours très prudent pour une personne qui voudrait tenter cette expérience d'avoir auprès d'elle une ou plusieurs personnes très au courant de l'hypnotisme ou du magnétisme, de façon à pouvoir rompre le charme ; un seul geste suffit mais encore faut-il qu'il soit fait assez tôt.

Si vous êtes seul, une fois entièrement sous le charme, vous ne pourriez plus vous dégager et le moins qu'il puisse vous arriver de fâcheux : des convulsions qui pourraient entraîner la paralysie (partielle ou totale), la folie, peut-être pis encore ; (je ne me plains pas à exagérer).

Si au contraire vous êtes le vainqueur, voici ce qui se passe : au bout d'un temps plus ou moins long — cela dépend de la puissance de l'expérimentateur — le crapaud commence à faire tous ses efforts pour résister puis il gonfle comme s'il avait été soufflé au moyen d'un soufflet et ensuite, éclate.

J'ai fait plusieurs fois l'expérience et j'affirme qu'il faut une très grande force nerveuse pour résister à la bête. C'est pourquoi je donne le conseil d'être très prudent. Si vous prenez une grenouille, vous opérez de la même façon ; elle est moins dangereuse que le crapaud, moins résistante mais cependant n'expérimentez jamais seul : c'est une très prudente recommandation. La grenouille n'éclate pas lorsque la fin arrive, sa gueule s'ouvre, ses membres se raidissent et elle meurt.

Il serait difficile de mettre en doute — devant des témoignages aussi concordants — et qui s'échelonnent de l'abbé Rousseau à nos jours — l'action pernicieuse que peut avoir, dans certains cas, l'action du regard, aussi bien chez diverses bêtes que chez l'homme.

III. Dompteurs, dresseurs, charmeurs, etc.

Que certaines personnes sont en mesure d'exercer sur les animaux une sorte de domination, nul ne le contestera ; les dompteurs, les dresseurs, les charmeurs, etc., sont parmi celles-ci. De tout temps, des récits ont été recueillis en divers points du monde qui attestent qu'il est des hommes et des femmes qui, par un entraînement spécial, arrivent à acquérir une véritable autorité sur certaines espèces animales.

Le général Mac Munn relate le cas d'un yogi aux Indes qui, lorsqu'il se trouvait en un endroit complètement désert, n'avait qu'à émettre un son particulier assez bas, pour faire accourir de tous les côtés de l'horizon une foule de corbeaux.

On sait du reste que l'art de charmer ou d'enchanter les serpents fut connu dès la plus haute antiquité. Il existe au Musée du Louvre un vase égyptien en bronze représentant un « psyllé » antique enchantant un serpent. De nos jours, les récits des voyageurs sont remplis des exploits de tels charmeurs. A l'aide de certains procédés qui se transmettent généralement de père en fils, ces praticiens que l'on rencontre dans un grand nombre de pays chauds — en Afrique comme en Asie — font sortir les reptiles de leurs repaires, les manient comme ils le feraient de bêtes inoffensives.

²⁰ Ch.-Alb. Choquet : Dans le domaine des Sciences occultes. Paris, 1929, p. 163.

C'est à Louxor que l'occasion s'est offerte à nous de constater de visu les prouesses de l'un de ces psyllés et cela dans des conditions qui ne purent laisser subsister le moindre doute dans notre esprit, quant aux pouvoirs étranges dont fit preuve Moussa.

Notre compatriote, M. Edmond Rochette qui l'a vu opérer dans des conditions en tous points analogues, a relaté très clairement ce qu'il lui a été donné d'observer. Son récit est si remarquablement conforme à ce que nous avons vu et obtenu nous-mêmes de ce personnage, que nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici son exposé²¹ :

Sur les quais de Louxor, plusieurs charmeurs de serpents que l'on reconnaît à leur panier en forme de potiron aplati recouvert de toile et fermé d'un gros tampon, cherchent à présenter leurs élèves. Ces psyllés forment une sorte de caste, une confrérie dont le chef, personnage important, est au Caire (quartier d'El Azhar, Bab el Charjah) ils ont leurs traditions, leur mysticisme et se transmettent généralement leurs talents de père en fils. Par leurs allures et leur attitude particulières, on les distingue aisément, même s'ils ne sont pas en possession de leur panier. Ils ont tous à peu près le même type plus ou moins foncé selon qu'ils sont Arabes d'Egypte, Nubiens ou Soudanais. Vêtus d'une longue lévite noire (galabieh), coiffés d'un bonnet brun-rouge à mouchet bleu et serré d'un turban blanc, ils sont armés d'un long bâton.

On m'en signale un de grande réputation : Moussa est son nom ; son père était déjà un as et le livre d'or de ces deux maîtres porte de nombreuses signatures de savants, de naturalistes, grands personnages, princes, têtes couronnées, etc.. La droiture et l'absence de charlatanisme de Moussa sont reconnues.

Je le fais mander et, accompagné de M. D. qui m'est connu personnellement et ne saurait être soupçonné de connivence et de Mme J. O., une compatriote pour laquelle l'art de la photographie est un jeu, nous partons.

Moussa a une belle tête : teint bronze foncé, grosse moustache en broussaille, bouche charnue, belles dents, grands yeux vifs et noirs, rien de dur dans l'expression ; son sourire a de la franchise et de la douceur ; c'est un modeste ; sa main est fine et allongée ; il a le geste sobre et d'une certaine noblesse.

Il ignore où nous le conduirons ; il nous suit ; nous l'emmenons en des endroits que j'ai repérés seul deux jours auparavant. Le premier est un terrain vague, ancien jardin abandonné avec une maison en ruines. L'endroit ne lui paraît pas très favorable, néanmoins il se met au travail, non sans s'être à peu près entièrement dévêtu et nous avoir remis ses vêtements, sa coiffure et son panier pour les fouiller et constater qu'ils ne recèlent rien de suspect. Le voilà qui avance lentement, son bâton sur l'épaule, en chantant invariablement sur la même note à peu près ceci : « O vous qui êtes cachés, répondez à ma voix ; réveillez-vous, vous qui dormez, venez ; écoutez ma voix, sortez de vos trous et laissez-moi vous voir ! ».

Rien ne bouge : son odorat ne lui révèle la présence d'aucun reptile ; il me fait un signe négatif de la tête et de la main ; nous continuons. Cependant un peu plus loin, le voilà qui change brusquement de direction, avance rapidement d'une vingtaine de pas, nez au vent et se trouve devant un trou dans la terre ; de son bâton il tape autour, fourrage dedans, retrousse sa manche, s'agenouille, enfonce le bras jusqu'à l'épaule et sort une magnifique couleuvre à ventre jaune qu'il a saisie prestement par l'extrémité de la queue ; pendant un moment, il joue avec tandis qu'elle se tord énergiquement et le mord jusqu'au sang ; il ne bronche pas ; elle enfonce ses dents recourbées en arrière, pointues comme des aiguilles, blanches comme l'ivoire, profondément dans sa chair... il sourit ! Enfin, il la lâche ; elle se sauve avec une rapidité extraordinaire. Lorsqu'elle a

²¹ Cf. Journal de Genève, des 16, 18, 19 avril 1933 - Moussa, charmeur de serpents.

parcouru une vingtaine de mètres, d'un appel il l'arrête. Elle ne fait plus un mouvement ; il va la reprendre et la glisse dans le panier.

L'endroit paraissant encore trop rapproché de la ville et de la circulation pour des bêtes plus sérieuses, nous allons quelques kilomètres plus loin aux confins du désert, le long d'une haute muraille de plots de terre très dégradés qui servaient d'enceinte à un ancien temple et ne forme plus qu'un vaste amas de ruines.

Nous nous remettons en chasse : Moussa reprend sa chanson monotone mais qui vibre et porte loin.

En passant devant un arbre, il aperçoit contre le tronc tordu, un scorpion. D'un geste rapide, il le prend des doigts ; l'animal lance son dard à maintes reprises mais Moussa manoeuvre avec une précision telle que chaque piqûre arrive sur un ongle et reste sans effet et bientôt, le venin est épuisé.

Cinq minutes après, il en trouve un autre énorme, vert et noir, avec lequel il agit de même façon.

Continuons la quête : cent mètres plus loin, il s'arrête ; il a senti quelque chose, lève la tête et découvre dans la partie supérieure d'un mur, la peau sèche d'un cobra qui vient de muer. Elle brille au soleil. Des effluves révélateurs indiquent que l'animal lui-même est à proximité de sa défroque. L'endroit est inaccessible mais il est repéré et la capture ne tardera pas ; ce sera pour demain ou après-demain. Au revoir !

La recherche continue. Bientôt, l'odeur spéciale annonce la présence d'un ophidien ; il est caché dans un trou au pied de la muraille. Moussa tape violemment de son bâton autour pour le faire s'enfoncer dans la profondeur et ne pas présenter la tête et ses crochets porte-venin du côté de l'extérieur. Vite il se débarrasse de son turban et de sa lévite pour avoir les mouvements plus libres, relève ses manches, introduit son bras aussi loin que possible, attrape l'animal par la queue et le tire dehors. Du bout de son bâton, il l'empêche de se retourner. Alors il le saisit à pleine main par le milieu du corps, nous l'amène et le pose sur le sable !

C'est un énorme cobra ou naja à coiffe, un des serpents les plus redoutables dont la morsure ne pardonne guère. Il se dresse, gonfle son cou, darde furieusement sa langue fourchue et, gueule ouverte, se lance à l'attaque. Imperturbable Moussa ne bronche pas ; à dix centimètres de lui, le cobra s'arrête, lance une morsure qui affleure le bas de sa lévite et comme s'il sentait la supériorité de son adversaire, se retourne et s'enfuit. Moussa le retient par la queue. Leste comme l'éclair, le naja s'est redressé et revient à l'attaque. Il bondit, la colère gonfle son cou et le tête-à-tête recommence. Les deux ennemis s'observent, se dévisagent en silence les yeux dans les yeux ; c'est un spectacle impressionnant !

Alors Moussa prend son bâton et dessine sur le sable un cercle autour de l'animal qui peu à peu s'aplatit, baisse la tête et fait le mort. On lui lance des pierres, on tape des mains, on le bombarde de projectiles, on lui frôle la tête du bout du bâton ; il ne bouge pas et, cela dure plusieurs minutes et durerait probablement longtemps si Moussa ne lui avait pincé la queue. De nouveau, en un clin d'oeil il s'est retourné, redressé, bien vivant et agressif, en position d'attaque, essayant de lancer des morsures dans la galabieh de son dompteur mais celui-ci les évite et avec une dextérité prodigieuse, le saisit par la tête, le reste du corps s'enroule convulsivement autour de son bras. Enfin, il le soulève par la queue et le bras tendu, le laisse pendre jusqu'à terre, nous montrant ainsi qu'il a 1 m. 20 de long. C'est un superbe animal qui va rejoindre la couleuvre au fond du panier.

Moussa me demande des instructions alors je me sens une certaine responsabilité. Je fais courir à cet homme un danger réel, considérable ; il risque sa vie pour moi. Ma curiosité ne pourrait-elle pas provoquer un dénouement tragique que j'aurai sur la conscience ?... un instant j'hésite... Après

tout c'est son métier et je voudrais tenter l'expérience au point d'arriver à une conclusion certaine, dissiper quelques doutes dont je ne réussis pas encore à me dessaisir.

Après l'avoir félicité de son adresse, je lui exprime le désir de le voir encore à l'oeuvre et de continuer la chasse.

Nous nous remettons en marche pour explorer une autre partie du mur jaune et noir. La chanson recommence et, à pas lents nous cheminons. Quelques 500 mètres plus loin, il « prend du flair » comme on dit en terme de chasseur ; son attention est mise en éveil par un groupe de trous assez rapprochés les uns des autres. La cantilène s'accroît, devient plus sonore, plus vibrante. « Ecoutez ma voix, vous qui vous cachez, entendez-la donc. Sortez de vos cachettes que je puisse vous voir ! ». Tout à coup elle s'adoucit, se fait tendre, ce n'est plus qu'un murmure... une tête plate et brillante est apparue au bord de l'un des trous, un serpent est là... mais déjà il nous a vus, s'est retourné et enfoncé dans le mur.

La tâche est compliquée par des fissures ; les trous correspondent entre eux. Il s'agit de discerner dans lequel il s'est réfugié. Une série de coups de bâton tout autour de ces orifices le dérangent et le font se tapir à l'extrémité d'une anfractuosité un peu coudée.

Alors la chanson prend un ton d'une sonorité et d'une vigueur endiablées. Le rythme atteint le paroxysme de la rapidité. Ce n'est plus une sorte d'imprécation persuasive mais une admonestation à l'accent impératif, incisif ; un commandement autoritaire d'un caractère passionné et violent qui ne s'arrêtera qu'à la capture de l'animal. Il faut manoeuvrer avec une suprême habileté car l'obscurité de l'ancre est d'autant plus profonde qu'à l'extérieur, le soleil et la lumière sont d'une ardeur tout africaine. Le maître de céans se présente-t-il de pile ou de face ? La question semble d'importance mais cela n'est pas pour gêner notre homme. Il a des yeux de lynx et déjà, avec un beau sang-froid, il a saisi sa proie à pleine main, l'extrait de sa cachette malgré une résistance opiniâtre, désespérée et, la lance devant nous sur le sable.

C'est encore un cobra, moins grand que le précédent mais d'une vivacité exceptionnelle. Il luit au soleil comme un bronze poli. Deux taches noires allongées et obliques au-dessous des oreilles lui font comme un collier. Le voilà dressé très haut, dardant sa langue noire, le cou si gonflé de colère qu'il forme un gros disque allongé à sa base, la tête semble toute petite, l'oeil est perçant. Retourné du côté de son adversaire, la gueule ouverte, il se lance contre lui ; la robe reçoit quelques rapides morsures qui n'épuisent pas le venin. Les deux ennemis sont face à face, s'observent les yeux dans les yeux ; lequel sera vaincu ?

Avec un mépris du danger tel que s'il se savait invulnérable, Moussa est impassible. Après dix minutes d'immobilité, le naja toujours dressé commence à donner des signes de lassitude. La fascination semble agir sur lui, il est moins agressif. C'est le moment de l'encercler au figuré ; sitôt la ligne circulaire dessinée autour de lui, il dégonfle son cou, s'aplatit et fait le mort. Aucun bruit, aucun projectile ne le fera bouger jusqu'au moment où pincé par la queue, il bondira.

Le voilà de nouveau debout, furieux, en garde dans la position de combat et c'est encore le corps à corps solennel, silencieux, tragique qui se prolonge jusqu'à ce que le fier animal fatigué, hypnotisé ou bien réalisant son impuissance et prêt à abdiquer, change totalement d'expression : son regard devient vague, flou, éteint comme celui d'un vaincu ou d'un combattant sur le point de l'être. Alors chose incroyable, Moussa, avec une désinvolture inouïe, lui tend la main ouverte, la pose sur le sable devant sa tête... doucement celle-ci s'abaisse dedans comme en signe de reddition... la main se ferme doucement aussi, sans la moindre brusquerie et le terrible cobra est pris ; son corps s'enroule autour du bras nerveux de son vainqueur et il ne tarde pas à rejoindre ses semblables dans leur prison.

Quel sort leur est-il réservé ? Encore un point mystérieux car, jamais charmeur ne tuera de serpents ; s'il en tuait un seul, le charme serait rompu !

Les najahs à coiffe sont les serpents venimeux les plus répandus en Egypte. On rencontre aussi le céraste ou vipère des sables dont l'extrémité de la queue est noire ; la vipère à cornes (Cerastes cornutus) de couleur jaune se confondant avec le sable, la tête plate et très large ornée de deux petites cornes au-dessus des yeux, à la forme d'un as de pique ; enfin, le scytale ou vipère des pyramides (Echis carinatus).

Moussa craint ces dernières espèces beaucoup plus que les cobras ; il les capture et les « travaille » avec davantage de prudence et de circonspection. Plus rétifs, plus trapus, plus traîtres, ces reptiles ne se fatiguent pas par la position dressée un peu particulière au cobra et ne se laissent que très difficilement hypnotiser. Aussi est-il fort rare de voir un charmeur présenter un céraste ou un scytale. Le cobra est plus franc, plus « gentleman », plus décoratif et c'est presque toujours lui qui a l'honneur de danser en public.

Et maintenant quelle conclusion faut-il tirer du spectacle à la fois terrifiant et captivant auquel je viens d'assister ? Suis-je absolument convaincu de la bonne foi de mon psyllé ? Faut-il admettre qu'il a un pouvoir magique lui permettant de fasciner et d'hypnotiser les reptiles ? N'a-t-il jamais été mordu ? Est-ce qu'au contraire il l'a été et soit ainsi inoculé de façon à être immunisé, invulnérable ? Tous ces serpents qu'il capture avec une facilité, une maestria, je dirais même avec élégance et une science stupéfiantes, les rend-il inoffensifs en leur extirpant les crochets ou en cautérisant les glandes à venin pour les relâcher ensuite dans les environs et les recapturer en présence de touristes pour le prix d'un bon bacschich ; infime bagatelle toutefois en comparaison du danger qu'il court !

Ce n'est guère probable, ni même possible car il pourrait toujours tomber sur un animal nouveau pourvu de crochets et de venin. Et puis, le serpent ne reste pas exactement là où on le met. Dans l'espace d'une nuit il peut se déplacer, franchir une distance assez considérable avant d'adopter un nouveau repère. Enfin, l'espace autour de Louxor est immense, infini.

Deux de mes amis établis en Haute -Egypte ont voulu pousser l'expérience à fond. Ils ont emmené Moussa à l'improviste en automobile à plus de cent kilomètres dans une contrée où il n'était jamais allé de sa vie. Eh bien, il y a capturé et « travaillé » des cobras et des cérastes exactement de la même façon que je viens de décrire.

M. de Pf..., de Lucerne, ingénieur établi depuis longtemps en Egypte, dirigeait des travaux de forage à Arment, sur la rive droite du Nil. Le jardin et même les bureaux de l'un de ses collaborateurs recevaient fréquemment la visite de reptiles qui terrorisaient ses enfants. Il fallait à tout prix se débarrasser de ces intrus redoutables ! On fit venir Moussa... Deux jours lui suffirent pour les découvrir. Le tableau de ses captures s'éleva à trois cobras et deux couleuvres. On n'en revit plus dans le voisinage !

M. R. habite une villa des environs du Caire. Ayant aperçu à plusieurs reprises un serpent sur sa terrasse, il fait une requête au Service d'hygiène qui lui envoie un psyllé choisi parmi les meilleurs de la confrérie. Celui-ci, guidé par son flair, repère l'endroit où l'animal a passé et constate qu'il est gîté dans le jardin du voisin, à une vingtaine de mètres. Alors il s'assied par terre à la mode arabe et entonne la classique cantilène. Bientôt le cobra arrive par petites étapes espacées d'un long arrêt où appelant et appelé restent dans une immobilité absolue et finalement, il se fait prendre.

Cet émule de Moussa, également très connu quoique étant beaucoup plus jeune, procède un peu différemment. Moussa plein d'ardeur et peut-être plus pressé, va au serpent ; l'autre plus tranquille, fait venir le serpent à lui. Du reste, il est des cas où Moussa emploie aussi cette dernière méthode.

Ces exemples dans lesquels l'imagination et la fantaisie ne jouent aucun rôle devraient être convaincants ; le doute ne saurait résister à de telles preuves ! Et pourtant, un certain mystère

planera peut-être indéfiniment — il y aura toujours des sceptiques irréductibles — sur cette science, sur ce pouvoir d'hypnotisation.

Les psyllés sont eux-mêmes des mystérieux. Ils ont leurs traditions, leurs secrets, leur dignité et il est parfaitement inutile d'essayer de les faire parler sur ces sujets ; cet art leur appartient, jamais ils n'en divulgueront quoi que ce soit. L'un d'eux est-il mordu, il prendra son couteau, s'enlèvera stoïquement des morceaux de chair, cautérisera la plaie profondément et disparaîtra. Il se soignera avec des moyens que lui et ses confrères sont seuls à connaître et avec la belle philosophie du fataliste, il attendra son sort il mourra sans phrases ou il en réchappera mais aucun Européen n'aura jamais pénétré dans son intimité.

Moussa est resté hermétiquement fermé aux questions qu'on a voulu lui poser sur son art. Tout ce qu'il a consenti à me dire c'est qu'il avait eu douze enfants dont neuf sont morts ; qu'il lui reste un seul fils de treize ans auquel il transmettra sa vocation lorsqu'il commencera à se sentir vieillir. Mais tant qu'il a son « pouvoir magique », il continuera à être charmeur de serpents aussi longtemps que possible.

IV. De l'immunité de certains individus contre la férocité et la cruauté animales

La tradition veut, qu'arrivés à un certain degré de purification ou de sainteté, des individus — hommes ou femmes — soient devenus invulnérables à l'action de bêtes nuisibles ou féroces. Il y aurait là comme une sorte d'immunité due à la neutralisation temporaire des impulsions mauvaises qui, sous des formes diverses, gisent au fond de l'âme animale non encore évoluée. Voici ce que rappelle à cet égard M. l'abbé Petit,²² d'après les « Actes des Martyrs » :

Les actes des martyrs, en Europe, en Orient et en Afrique, attestent de temps en temps que des chrétiens exposés aux bêtes dans les amphithéâtres, au lieu d'être dévorés, virent ces animaux féroces se coucher à leurs pieds, leur lécher les mains et les défendre contre d'autres. Quelquefois même, ils protégèrent leur cadavre et l'empêchèrent d'être déchiré.

Même à supposer que plusieurs de ces faits soient notablement exagérés, on ne saurait raisonnablement admettre que tous fussent inventés à plaisir, surtout quand les choses se passèrent en public et que l'historien qui les rapporte en appelle au témoignage de ceux qui les virent comme lui.

Eusèbe dit avoir vu dans la ville de Tyr, des chrétiens exposés aux bêtes les plus redoutables n'en recevoir aucune atteinte :

« Il arrivait souvent, dit-il, que les bêtes qu'on lâchait sur eux s'arrêtaient tout court et semblaient respecter leurs corps sacrés. Souvent même, elles se jetaient sur les bourreaux et sur les païens. Mais pour les saints martyrs, quoiqu'ils fussent nus, désarmés et qu'ils les provoquassent selon le commandement qu'on leur faisait, elles se retiraient sans les toucher. Elles fuyaient comme si une main invisible les eût chassées ou qu'une vertu secrète et divine les eût empêchées d'approcher.²³ »

Une autre pièce authentique rédigée d'après les registres du greffe criminel de Tarse renferme ce passage :

« Le gouverneur y arriva sur le midi. D'abord, on donna aux bêtes les corps de plusieurs gladiateurs qui s'étaient entre-tués. Nous étions retirés dans un coin d'où nous observions toutes choses, attendant avec crainte la fin de la journée, lorsque le gouverneur commanda à quelques-uns de ses gardes d'aller chercher les chrétiens qui étaient condamnés aux bêtes.

²² Dans la Revue spirite, 1918, p. 153.

²³ Eusèbe, « Histoire Ecclésiastique », Livre VIII, et Dom Ruinart : « Les véritables Actes des Martyrs », II, 151.

Les gardes coururent à la prison d'où, ayant tiré les saints martyrs, ils les chargèrent sur les épaules de quelques porteurs qui les portèrent jusqu'au pied du tribunal du gouverneur. Les tourments qu'on leur avait fait endurer les avaient mis hors d'état, non seulement de marcher mais même de se remuer. Dès que nous les eûmes aperçus, nous nous avançâmes vers une petite éminence où nous nous assîmes, nous couvrant à demi de quelques pierres qui étaient là. L'état où nous vîmes nos frères nous fit répandre bien des larmes. Plusieurs même des spectateurs ne purent retenir les leurs car dès que les hommes qui portaient les martyrs les eurent déchargés dans la place, il se fit un silence presque général causé par la vue d'un objet si pitoyable. Mais le peuple ne pouvait plus retenir son indignation ; on commença à murmurer tout haut contre le gouverneur. Voilà disait-on une injustice criante ; cette procédure ne peut se soutenir ; il ne peut y avoir qu'un méchant juge qui ait pu rendre un pareil jugement. Et là-dessus, il y en eut beaucoup qui quittèrent les spectacles et s'en retournèrent à la ville.

Le gouverneur qui s'en aperçut, mit des soldats aux avenues de l'amphithéâtre pour empêcher que personne ne sortit et, pour remarquer ceux qui s'y présenteraient et les lui dénoncer. Il commanda, en même temps, qu'on lâchât un grand nombre de bêtes. Mais ces animaux, au sortir de leurs loges, s'arrêtèrent tout court et ne firent point de mal aux saints martyrs.

Maxime tout furieux, fit appeler les gardiens des bêtes et leur fit donner cent coups de bâton, les voulant rendre responsables de ce que les lions et les tigres étaient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire tous mettre en croix s'ils ne lui fournissaient sur l'heure, celle de toutes leurs bêtes qu'ils croyaient la plus farouche et la plus carnassière.

Ils lâchèrent un grand ours qui, ce jour-là même, avait étranglé trois hommes. Il s'approcha au petit pas du lieu où étaient les martyrs et se mit à lécher les flancs de Saint Andronic. Ce jeune homme qui souhaitait passionnément mourir appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère mais l'ours ne broncha pas.

Maxime ne se possédant plus, commanda qu'on le tuât et il se laissa tuer sans résistance au pied de Saint Andronic.

Térentien averti de l'effroyable colère où était le gouverneur et craignant le sort de l'ours, lui envoya promptement une lionne des plus furieuse qui était venue des déserts de Libye et dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avait fait présent. Dès qu'elle parût, tous les spectateurs pâlirent. Elle poussait des rugissements qui portaient la frayeur dans les âmes les moins susceptibles de crainte. Mais s'étant approchée des saints qui étaient étendus sur le sable, elle se coucha au pied de Saint Taraqe dans une posture de suppliante et comme si elle l'eût adoré. Saint Taraqe, au contraire, faisait tout ce qu'il pouvait pour l'animer contre lui et pour lui rendre sa férocité naturelle qu'elle semblait avoir perdue mais la lionne, comme une brebis innocente et paisible, demeurait à ses pieds qu'elle baisait.

Maxime écumant de rage, commanda qu'on piquât la lionne avec un aiguillon. Mais cette bête reprenant alors sa fureur qu'elle n'avait oubliée que pour les saints martyrs et rugissant d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre et jeta une si grande épouvante parmi le peuple qu'il criait : « Nous allons tous périr, qu'on ouvre la porte à la lionne » Alors, Maxime ordonna qu'on fit entrer des gladiateurs pour égorger les trois martyrs. Les gladiateurs vinrent et les saints consommèrent leur martyr par l'épée²⁴. »

Dans la lettre des Eglises de Lyon et de Vienne à leurs frères d'Asie, on relate qu'une esclave chrétienne du nom de Blandine fut exposée deux fois aux bêtes sans être touchée ; elle ne fut atteinte que la troisième fois et non mortellement²⁵.

²⁴ Dom Ruinart : Les véritables actes des Martyrs, traduction de Drouet de Maupertuy, II, p. 428 sq.

²⁵ Ibid. I, p. 94.

Quatrième partie – Facultés psychiques ou supra normales

Nous avons vu plus haut que parmi les animaux à qui leurs maîtres sont parvenus à inculquer les notions du calcul et de la conversation, il en est quelques-uns qui se montrèrent capables de donner des réponses exactes à des questions dont ils ne pouvaient connaître la réponse, mettant ainsi en évidence de véritables dons de voyance (métagnomie) ou de précognition.

Dans les chapitres qui vont suivre, nous relaterons un certain nombre de faits qui montrent que les animaux supérieurs, même en dehors du groupe spécial des animaux calculateurs et conversants, possèdent diverses facultés qui rentrent indubitablement dans la catégorie de celles que nous appelons chez l'homme, « supra normales » : pressentiments, prémonitions, télépathie, clairvoyance, clair-audience, médiumnité, etc.

Nous classerons dans un premier groupe : les pressentiments, les prémonitions, la télépathie ; dans un deuxième groupe : la clairvoyance et la clair-audience ; dans un troisième groupe : la médiumnité.

A) Pressentiments, prémonitions, télépathie

Dans un grand nombre de relations se rapportant aux catastrophes sismiques, on a pu remarquer que divers animaux — sauvages ou domestiques²⁶ — manifestent, avant l'ébranlement du sol, des signes d'inquiétude ou de terreur. Il y a là une sorte de pressentiment dû à une sensibilité particulière.

En 1835, un terrible tremblement de terre détruisit la ville de Talcahuano, au Chili. On remarqua que tous les chiens s'étaient enfuis à l'avance. Au Japon où les séismes et les éruptions volcaniques sont fréquents, on a constaté chez les chevaux, à l'approche du séisme ou de l'activité volcanique, une agitation particulière. La secousse qui ravagea la Calabre en septembre 1905, éclata vers trois heures du matin ; dès minuit déjà, les chiens commencèrent à hurler à la mort.

La veille de la catastrophe de Fourvière à Lyon, alors que de nombreux immeubles situés au bas de la colline furent ensevelis sous un éboulement, des chevaux donnant tous les signes de la terreur refusèrent absolument de pénétrer dans leur écurie, à telle enseigne qu'on dut les conduire ailleurs. Quelques instants avant l'éboulement de la colline, un chat qui aimait beaucoup son maître l'attira hors de son logis en s'accrochant à lui et en fuyant, tour à tour ; c'est ainsi qu'il lui sauva la vie.

En bien des cas, ce sont des avalanches qui paraissent avoir été prévues par des vaches, des chevaux, des chiens. Le Dr Kerner cite des cas où des vaches refusèrent obstinément, peu d'instants avant la chute d'une avalanche, de descendre un ravin qu'elles fréquentaient pourtant habituellement.

Un cheval qui fit régulièrement, pendant de longues années, un service de fardier à travers le col de Scaletta, opposait toujours une résistance opiniâtre quand il présentait la chute d'une avalanche alors que d'habitude il était l'animal le plus docile du monde. Les conducteurs qui avaient en lui une grande confiance pour ce motif s'en rapportaient toujours à lui lorsque le temps était douteux. Un jour d'hiver, ce cheval devait conduire par ce col, des voyageurs en traîneau. Lorsqu'on fut arrivé à un certain point rapproché de la partie la plus élevée du col, il refusa énergiquement d'avancer. Les voyageurs fort peu raisonnables et le conducteur trop

²⁶ Nous avons pu l'observer nous-même avec deux de nos chiens.

condescendant employèrent la dernière violence pour faire avancer le cheval. Enfin, après avoir témoigné par ses hennissements, de son indignation contre la déraison de l'homme, il tira de nouveau en y mettant toutes ses forces, aux fins d'échapper par la rapidité de sa course au danger menaçant. Quelques instants de plus, et l'énorme masse de neige s'écroulait ; l'avalanche aurait ainsi enseveli les voyageurs et le prudent animal.

Un instituteur des Grisons, M. B. raconte ce qui suit :

« Mon frère faisait hiverner un troupeau dans une étable près d'un précipice où il menait journellement ses vaches et où souvent roulaient des avalanches. Un matin, les bonnes bêtes refusèrent obstinément de descendre dans ce ravin. Malgré toute la violence employée, il fallut les ramener à l'étable. Lorsque le conducteur eut attaché ses vaches, une avalanche croula avec un bruit de tonnerre sur les flancs du précipice, entraînant dans sa chute l'abreuvoir. Entre le début de la résistance du troupeau jusqu'au moment où les bêtes se trouvèrent attachées, il s'était écoulé environ dix minutes. »

Mme Kennedy qui tenait le bureau de postes de Hempdall était assise dans une petite voiture tirée par un âne ; elle se rendait à la boîte aux lettres de Greens. Sur la route, l'animal s'arrêta soudain, refusant d'aller plus loin. Il brayait en regardant la route. Au même moment, quelques mètres plus loin, un arbre s'abattait au milieu du chemin.

Le soir de l'incendie de l'opéra de Turin, dit M. Boccardi, tous les artistes furent intrigués par un phénomène étrange. On donnait depuis plusieurs soirs l'opéra « Liola » dans lequel une chèvre et quelques poules étaient en scène. Ces animaux avaient toujours été tranquilles et dociles mais ce soir là, et dès le début de la représentation, ils semblaient hors d'eux de frayeur ; les poules tombaient de leur perchoir et la chèvre manquait de s'étrangler dans les efforts qu'elle faisait pour s'échapper. Il n'y avait, à ce moment, aucun signe de l'incendie qui ne se déclara que plusieurs heures après la représentation.

Il est des cas où l'animal peut avoir le pressentiment de sa fin imminente. Voici deux relations dues à M. Cunisset-Carnot :

1. J'avais, il y a quelques années, un épagneul breton élevé à ma maison des champs où il avait été apporté au sevrage et qu'il n'avait jamais quittée. Très intelligent, Fellow faisait notre joie et celle de tout notre entourage. Mais la vieillesse vint avec son cortège d'infirmités. Il ne souffrait pas mais il s'affaiblissait, perdant ses forces rapidement et pourtant l'excellente bête conservait son caractère affectueux, caressant.

Comme Fellow avait encore de bons moments, je lui laissais goûter les jours qu'il avait encore à vivre. Ils ne furent, hélas, pas bien longs !

Un matin, il resta dans sa niche. On lui apporta son repas ; il montra par les mouvements de sa queue et ses regards affectueux qu'il était reconnaissant mais il laissa l'écuelle sans y toucher. On allait le voir ; on lui parlait ; il ne bougeait plus guère. Visiblement, c'était la fin. Le soir, quand nous fûmes au milieu de notre dîner, nous entendîmes gratter à la porte de la salle à manger. Qui cela pouvait-il bien être ? Fellow n'était plus en état de venir jusque là et puis surtout, il n'avait jamais pénétré dans la salle à manger que j'ai toujours interdite à tous mes chiens. J'allai voir, j'ouvris la porte, c'était bien le pauvre Fellow se traînant à peine, tremblant sur ses pattes mais remuant encore la queue en signe d'amitié, en forme d'excuse pour la désobéissance qu'il commettait. Je le laissai entrer. Ce fut simple et vraiment émouvant. Il s'approcha de chacun de nous pour recevoir une caresse, levant ses beaux grands yeux déjà presque éteints et appuyant un moment son museau sur mes genoux. Quand il eut fait le tour de la table, il se traîna vers la porte pour retourner à sa niche mais lorsqu'il eut fait la moitié du trajet, il se coucha doucement, s'étendit de tout son long. Je m'approchai, il était mort !

Il n'y a pas d'autre explication à cette scène que celle-ci : le chien sentit qu'il allait mourir; il eut nettement la vision de sa fin et son coeur aimant voulut nous donner une dernière marque d'affection en venant nous dire adieu.

2. Un de mes fermiers possédait un vieux cheval âgé de vingt-huit ans qu'il aimait beaucoup et qui avait été toujours chez lui. Après une rude journée de travail, la bête tomba malade. On l'entoura de tous les soins possibles, on veilla sur elle mais elle était à bout de forces et tout à fait usée. On la laissait libre sans l'attacher dans son écurie car elle ne pouvait, pour ainsi, dire plus bouger et l'on se contentait d'y venir souvent la voir. Or un jour de la semaine dernière, en y entrant, le fermier trouva le cheval debout qui semblait désirer sortir. Il ne voulait pas le contrarier et ouvrit la porte. L'animal la franchit en titubant, oscillant, manquant de tomber à chaque pas ; il passa derrière la ferme où commençaient les cultures. On le laissai suivre son idée. Il fit le tour du grand clos où il avait si souvent et si longtemps aidé à mener la charrue, regarda de tous les côtés puis revint vers le fermier, s'arrêta devant lui, poussa un petit hennissement étouffé, doucement se coucha et mourut sans une convulsion.

Il avait donc senti venir la mort et il avait voulu revoir quelque chose de sa vie et dire adieu à son maître.

La relation suivante empruntée au colonel Escuirol, donne également l'impression que le chien dont il est question a eu le pressentiment de sa mort prochaine :

En septembre dernier, j'ai assisté au déroulement d'un phénomène qui est modeste mais incontestable et qui concerne un chien.

J'ai la passion de la chasse. Pour la pratique de ce sport, je suis associé avec deux bons amis, le colonel de S. en retraite comme moi et M. Paul H., jeune homme de trente ans, fils unique d'un ami d'enfance qui vit avec sa mère veuve et exerce le commerce de l'automobile. Nous habitons N. tous les trois et nous alternons pour l'emploi de nos voitures.

M. Paul H. avait pour nous seconder, un excellent chien d'arrêt nommé Perdreau qui était un épagneul breton alors âgé de quatre ans. Cette année, l'ouverture de la chasse était fixée au 18 septembre dans notre région et du 15 au 30, le colonel de S. était en voyage. Je chassais donc seul le dimanche 18, avec Paul H. accompagné de son chien. De même, le mardi 20. Ce mardi là, Paul H. vint me prendre chez moi avec sa voiture vers 8 heures. Il amenait sa mère car nous devions chasser sur une de ses fermes tenue par M. P. à S., hameau de B. et Mme H. avait des comptes à régler avec son fermier.

Alors que j'allais vers la voiture pour la saluer avant d'apporter mes bagages, elle m'exposa : Comme mon chien est drôle ce matin ! Alors qu'il est turbulent comme vous le savez, les matins de chasse, il est resté dans sa niche dans le jardin pendant tous nos préparatifs de départ et aux appels de mon fils, il n'a pas voulu sortir. Il a fallu que Paul le prenne dans ses bras pour le porter à la voiture. Il est pourtant en parfaite santé comme dimanche. Jamais je ne lui ai vu une telle attitude.

Je regardai le chien immobile auprès de sa maîtresse. Je le caressai et m'écriai : C'est extraordinaire !

Je dois insister sur les ardentes manifestations passées du chien au moindre signe qu'il pouvait aller à la chasse. Mon arrivée chez ses maîtres, même en période de fermeture, le faisait bondir de joie. Les jours de chasse, les allées et venues matinales, la vue des vêtements spéciaux, des jambières et des fusils le rendait fou et il se jetait sur les portes de la maison. S'il arrivait à entrer, il fallait le faire sortir immédiatement à cause de ses démonstrations bruyantes empêchant toute action utile.

Nous arrivâmes vers 9 heures à la ferme P. et dès 9 heures 30, nous étions en route pour la chasse aux perdrix, accompagnés du frère du fermier. Le chien nous avait suivi sans se faire prier. Vers

onze heures, la pluie se mit à tomber et nous décidâmes de retourner à la ferme. Nous traversions rapidement sous les averses le dernier champ avant le chemin, un champ de choux fourragers d'assez grande hauteur, quand j'entendis un coup de fusil sur ma gauche, un peu en arrière de moi et aussitôt après des aboiements ou plutôt des cris que je pris d'abord pour des cris de joie, pensant que le chien poursuivait un lièvre blessé. Mais les cris traînaient en gémissements. C'étaient des cris de douleur. Ils s'atténuèrent puis s'éteignirent au bout de quarante secondes à peine. Le jeune Paul H. s'était avancé jusqu'au sillon ; les plaintes avaient cessé et il me dit avec émotion : J'ai tué mon chien.

Paul H. expliqua qu'ayant vu son chien s'éloigner quelques instants auparavant, il avait tiré au jugé et par réflexe comme il le faisait parfois avec succès, dans le sillage d'un animal qu'il avait pris pour un gibier. Je me borne à exposer les faits dans leur nudité impressionnante...!

Cette connaissance anticipée de la mort peut s'appliquer aussi à une personne avec laquelle l'animal est en rapport affectif étroit. Voici quelques exemples :

Monsieur Marcel Mangin, peintre et psychiste mort en 1915 possédait un chien, dit Mme Carita Borderieux, doué de la faculté de pressentir la mort des personnes de la famille. Avant même que la maladie ne vînt donner des inquiétudes à l'entourage, la bête se mettait à hurler de façon étrange, si bien qu'on avait fini par remarquer la chose et par s'en effrayer. M. Mangin est mort subitement d'une embolie. Or le jour précédent, alors que rien ne faisait prévoir pour l'artiste une fin si proche, le chien se mit à hurler de la façon significative. Que veut dire cette vilaine bête, se demandèrent M. et Mme Mangin ? Le lendemain, le peintre était mort.

Mme Camille, célèbre voyante de Nancy, avait possédé une petite chienne. Son mari était malade depuis longtemps mais alors que son état ne présentait aucun symptôme alarmant, la petite bête se blottit soudain sous le fauteuil où il se reposait et se mit à hurler lamentablement. Qu'a donc cette bête, dit le malade ; on dirait qu'elle annonce ma mort. On le rassura et on éloigna l'animal mais le lendemain, son maître expirait.

M. D. G., voyageur de commerce, partit pour l'Amérique du centre au mois de novembre 1907, pour dix mois. Au mois de février 1908, sa femme ramena du Morbihan un petit fox terrier pure race. M. D. G. mourut dans la nuit du vendredi au samedi 26 septembre 1908 sur le paquebot Champagne alors qu'il revenait en France. Mme D. G. qui habitait à Aulnay-sous-Bois ne put dormir cette nuit là à cause des hurlements de son petit fox. Impressionnée, elle se demandait si elle n'allait pas apprendre la mort d'un beau-frère très âgé. Comment le chien, qui n'avait pas connu M. D. G. a-t-il pu avoir conscience de sa mort ? Mystère !

Je viens d'avoir la douleur de perdre ma mère, écrit Mme Hemmer. Elle vivait avec moi mais depuis un mois, elle avait été transportée dans une maison de santé. Je l'avais vue la veille ; rien ne faisait prévoir une issue fatale, je pensais bien la retrouver le lendemain matin. Or la nuit, vers 3 heures, je fus douloureusement impressionnée par les plaintes que ma petite chatte siamoise se mit à pousser tout à coup. J'apprenais le lendemain que ma chère mère était morte à ce moment là.

Un de mes amis, jeune avocat et chasseur passionné, lisons-nous dans « Psychica », avait une envie folle d'une chienne admirable que son maître se refusait à lui vendre. Un jour, il gagna un procès pour cet homme qui, âgé et malade, lui donna l'animal. Pendant quatre ans elle ne quitta pas son nouveau maître, lui procurant des chasses triomphales. Mais voilà qu'un beau matin, allant au rendez-vous de bonne heure, M. M. s'aperçoit que la chienne n'est plus avec lui. Stupéfait, il appelle, il insiste... rien. Il rentre à la maison. La chienne n'y était pas ! Vers midi, elle rentre.

Elle était allée à 25 kilomètres de distance, retrouver son ancien propriétaire, qu'elle n'avait jamais revu et qui se mourait. Elle s'était fait ouvrir, avait sauté sur le lit et n'avait pas bougé

jusqu'à la fin, léchant les mains du mourant qui s'efforçait de lui donner des caresses. Lorsqu'il fut mort, elle poussa un long hurlement et revint tout courant chez son maître du moment.

Le petit frère de Mlle Hass, âgé de deux ans, avait un petit chien ; son compagnon constant qu'il aimait beaucoup et qui lui était pareillement attaché ; on aurait dit qu'il veillait sur l'enfant avec un soin paternel. Un jour, pendant que le bébé courait de long en large dans une pièce, il heurta d'un pied le tapis et tomba. Sa soeur accourut, le releva et en lui prodiguant des caresses, parvint à calmer ses pleurs. Cependant, à l'heure du dîner, les parents remarquèrent que l'enfant tendait la main gauche au lieu de la droite, ils constatèrent alors qu'il n'était pas à même de mouvoir cette dernière. On fit des frictions au bras malade sans que l'enfant se plaignit et l'on se remit à table. Soudain le petit chien s'approcha de la chaise du bébé et se mit à hurler d'une manière plaintive et inaccoutumée. On tâcha de l'éloigner mais il continua à hurler de la pièce voisine. Alors on le fit sortir au jardin mais il prit place sous la fenêtre de la pièce où se tenait l'enfant, en reprenant ses plaintes avec de courts répit et ainsi durant toute la nuit malgré les tentatives faites pour le faire taire.

Le lendemain soir, l'enfant tomba gravement malade des suites de sa chute et mourut dans la nuit. Tant qu'il fut de ce monde, les hurlements infiniment tristes du chien se renouvelèrent à de courts intervalles. Dès que l'enfant expira, le chien cessa ses plaintes.

Une nuit, dit le Docteur Gustave Geley, je veillais en qualité de médecin, une jeune femme qui, atteinte en pleine santé le jour même d'un mal foudroyant, était à l'agonie. C'était une heure du matin ; la mort survint le jour même.

Tout à coup, dans le jardin entourant la maison, retentirent des hurlements à la mort poussés par le chien de la maison. C'était une longue plainte lugubre sur une note unique, émise d'abord sur un ton élevé puis qui allait decrescendo jusqu'à s'éteindre doucement et très lentement. Après un silence de quelques secondes, la plainte reprenait identique, monotone, infiniment triste. La malade eut une lueur de connaissance et nous regarda anxieusement. Elle avait compris. Le mari descendit à la hâte pour faire taire le chien mais à peine était-il remonté que la plainte recommença et ce fut ainsi pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que l'animal put être saisi et emmené au loin.

En mars 1927, dit M. X., un de mes cousins, M. Paul Vautier, décédait subitement sur le paquebot qu'il avait pris la veille à Cherbourg pour se rendre à Madère où il comptait passer quelques semaines.

Avant de quitter Paris, il avait confié son chien à une belle-soeur chez laquelle l'animal avait fait plusieurs séjours et où il se plaisait beaucoup. Or, pendant la nuit où mon cousin mourut, le chien se mit à pousser des hurlements témoignant d'un véritable désespoir. On chercha à le calmer ; ce fut peine inutile.

La famille prit peur, se disant : « Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur à son maître ! »

Le soir, une dépêche arrivait : « Paul décédé. »

Un officier de mes connaissances, a rapporté le baron Joseph de Kromhelm qui était caserne en Podolie, partait en avril pour la Mandchourie. La veille de son départ, il remit son chien, un bel animal très intelligent et qui lui était fort attaché, à un autre officier du même régiment, en le priant de garder la bête pendant son absence.

Trois mois après le départ de l'officier, un matin, le chien, sans aucune cause apparente, se mit à pousser de terribles hurlements qui incommodèrent fort la famille et les voisins. La pauvre bête resta insensible aux caresses de l'officier et de sa femme, ne voulut prendre aucun aliment et hurla sans discontinuer pendant trois jours. Quelques jours après arrivait la nouvelle de la mort de l'officier propriétaire du chien, qui fut tué le matin même où son chien avait commencé à hurler si lamentablement.

Le conteur danois Andersen avait comme ami, un professeur nommé Olaf Lunden qui souffrait de consommation pulmonaire. Partant pour l'Italie, Lunden confia son chien Amour, un caniche blanc qu'il aimait beaucoup, à Andersen. Celui-ci rit de bon coeur un jour que la femme de chambre lui dit : « Amour pressent ce qui arrive à son maître. Il est gai ou triste selon que celui-ci va bien ou mal ». Comment cela, dit Andersen ? Eh bien cela se voit à sa manière d'être. Pourquoi accepte-t-il ou refuse-t-il la nourriture sans être malade ? Pourquoi laisse-t-il pendre sa tête plusieurs jours avant que vous ne receviez une mauvaise nouvelle de son maître ? Le chien, ajouta-t-elle, sait très exactement tout ce que fait son maître en Italie et il le voit car ses yeux ont parfois une si singulière expression !

A partir de ce moment, Andersen observa l'animal. Une nuit, il sentit quelque chose de froid sur sa main et ouvrant les yeux, il aperçut Amour devant son lit et lui léchant la main. Il eut le frisson et chercha à tranquilliser le chien mais alors, celui-ci poussa un hurlement plaintif et se jeta par terre les quatre pattes étendues. A ce moment, raconte Andersen, je sus très exactement que mon ami était mort. J'en fus si persuadé que le lendemain, je mis un vêtement noir. Dans la matinée, je rencontrai une personne de ma connaissance qui me demanda la cause de ma tristesse. Je lui répondis : « Cette nuit, à onze heures et demie moins trois minutes, Olaf Lunden est mort ». Comme je l'appris plus tard, c'était bien l'instant de son décès.

Le capitaine Marius Galli qui trouva la mort en Ethiopie, rapporte le professeur Rosa Gaggero, avait deux chiens ; l'un de ceux-ci s'appelait Wamar. C'était un très beau lévrier qui lui était particulièrement affectionné.

Lorsque cet officier partit pour l'Afrique, il dut céder Wamar à sa famille, ainsi que son compagnon, recommandant qu'ils fussent bien soignés. Dans les derniers jours de juin 1936, le 27 dit Mme Maria Loetitia, professeur à l'Ecole professionnelle de Turin, Wamar donna les signes d'une grande inquiétude. Le fidèle animal se promenait par la maison en aboyant étrangement et tristement, les narines frémissantes comme s'il recevait un ordre. Il semblait suivre d'un regard angoissé quelque chose d'invisible pour les autres. Il sentait sans doute la tragédie qui se passait dans les forêts de Lekemti. L'entourage était impressionné par l'attitude de Wamar et se demandait ce que signifiaient ces étranges manières. Après une journée d'inquiétude, le chien se montra indifférent à tout et à tous.

On pensa dans la maison, sans oser le formuler, qu'un malheur devait être arrivé à son maître. Une dépêche arriva quelques jours plus tard : « Le capitaine Galli est tombé héroïquement en Afrique ».

Wamar se réfugia dans la chambre de son maître aimé, se coucha près du lit et ne voulut plus le quitter, sinon pour aller gratter avec ses pattes près d'une armoire qui contenait les beaux uniformes de l'officier dont il avait pressenti le moment de la mort.

Le pauvre lévrier ne voulut plus ni boire ni manger. On lui offrit en vain du lait, de la viande, du sucre. Wamar ne toucha rien. On fit venir le vétérinaire mais le chien demeura insensible à tous les soins dévoués dont l'entourait la famille du capitaine. Comme Wamar insistait auprès de l'armoire contenant les uniformes, ses parents l'ouvrirent et le chien vit avec joie les beaux uniformes que le capitaine avait laissés en partant pour l'Afrique. Wamar se coucha, accablé, près de l'armoire et n'abandonnant plus du regard les vêtements de son maître, refusant toute nourriture. Il mourut de douleur.

M. Busson, secrétaire à la Mairie à Kroub, (près Constantine) relate ce qui suit :

En 1896, le Marquis de Mores organisait à Turin, sa pénétration dans l'Afrique Equatoriale près du Sahara. J'habitais dans le haut de la ville, une partie de la propriété de la veuve de l'ancien premier ministre du Bey. Elle avait cinq enfants dont l'aîné Abdelhac avait une bonne instruction et parlait très correctement le français. M. de Mores l'accepta en qualité d'interprète. Abdelhac

possédait une très jolie chienne Saint-Germain à laquelle il tenait beaucoup. Le jour où la mission partit, ne pouvant l'emmener, il me la recommanda particulièrement, sachant que j'aimais les animaux. Il pouvait y avoir un mois environ que la mission était partie lorsqu'une nuit je fus éveillé par les hurlements de Diane — c'était le nom de la chienne —. Elle couchait dans l'écurie. J'allai voir. La lune éclairait l'écurie comme en plein jour. Diane était tranquillement couchée. Elle vint à moi, je la caressai et lui recommandai de se taire. Mais après mon départ, les hurlements recommencèrent. Je revins, j'élevai la voix ; elle se tut mais pendant le reste de la nuit, nous l'entendîmes gémir sourdement.

Ma femme me dit : « J'ai peur qu'un malheur soit arrivé à Abdelhac, peut-être même à la mission ; les hurlements de Diane ne sont pas chose naturelle ».

Quand nous vîmes, le lendemain, la famille d'Abdelhac qui habitait la maison, celle-ci nous fit part aussi de la mauvaise impression produite par les cris de la chienne mais, une lettre du voyageur arriva qui dissipa toute inquiétude. Au bout de quelques jours, une nouvelle parvint officielle : la mission avait été assassinée. Seul un serviteur d'Abdelhae, un nommé Ali Smarli avait échappé au massacre. Il vint deux ou trois semaines après, confirma le fait et donna des détails : la mission avait été massacrée pendant la nuit où la chienne avait manifesté tant de douleur.

Comment l'animal avait-il pu avoir la vision de ce drame qui se passait à plus de mille kilomètres et où succombait son maître ?

Le ministre Bokanowski qui fut brûlé vif en Champagne lors d'un accident d'avion, avait une chatte siamoise qui passait sa vie auprès de lui dans son bureau. La veille de sa mort, la bête devint extrêmement nerveuse, donnant des signes évidents de trouble et d'angoisse. Au moment-même où son maître succombait, l'animal s'abattit, secoué de violentes convulsions et ne tarda pas à mourir.

D'une façon détaillée, M. Alphonse Vidal y Planas, directeur d'un organe qui défend la cause des animaux, a conté dans El Heraldo de Madrid le fait suivant, avec indication des adresses des témoins :

Sam don Fernando Hernandez visitait tous les jours l'un des refuges pour chiens de Madrid et jouait avec les malheureuses bêtes. Il avait conservé une figure d'enfant, en sorte que sa longue barbe blanche fort bien soignée semblait postiche. Il avait pris en affection particulière trois des pensionnaires du refuge qu'il appelait mes « petits enfants » et auxquels il permettait de porter la patte à sa longue barbe. Un jour, la maladie terrassa ce nouveau Saint François d'Assise et il ne vint plus au refuge. A partir de ce moment, les chiens furent tristes et surtout les trois « petits enfants » qui ne mangèrent plus et restèrent comme atterrés au fond du jardin du refuge, sans désir de caresses. Un matin vers onze heures, les trois bêtes se dressèrent tout à coup, aboyèrent lugubrement, se mirent à sauter comme si elles voulaient atteindre et suivre quelqu'un. Les autres chiens se mirent à pleurer et à sauter de la même façon.

Don Lorenzo Barrio y Morayta est appelé au téléphone. « Sam don Fernando Hernandez vient de mourir ! ».

Certains chiens, dit Charles Silvestre, sont doués de divination et de mémoire très vive. Il me souvient d'un beau labri à grands poils noirs. De garde excellente, courageux et doux, il aimait à se reposer devant la grange, la tête appuyée aux pattes jointes, allongeant parfois le museau, ouvrant d'un coup sa gueule velue et la refermant sur une mouche avec un bruit de claquoir. Il respirait avec bonheur le soleil et se tenait longtemps enroulé dans son repos. On le voyait à peine respirer, ses yeux étaient en veilleuse. Il était si content, si calme qu'il oubliait de gratter ses puces.

Les gens allaient et venaient, la volaille remuait le terreau, un chat malicieux rampait non loin ; il ne bougeait pas d'une ligne. Mais si la cloche des enterrements se mettait à sonner au clocher, il se levait comme frappé d'un coup terrible. Il s'éloignait d'une marche oblique et jetait des hurlements de douleur, une longue plainte lugubre. On avait beau lui commander de se taire et le menacer de correction, aussi longtemps que sonnaient les branles, il continuait ses lamentations qui effrayaient les passants. Les sonneries cessant de vibrer dans l'air, il montrait quelque temps encore un désarroi pitoyable.

Bien des faits laissent supposer qu'une véritable communication télépathique peut s'établir entre l'animal et l'homme. Ceux qui ont vécu dans un rapport étroit et affectif avec des chiens, des chats, des chevaux, etc., en ont fait parfois l'expérience spontanée.

Il semble que ce soit surtout dans les cas de mort ou de danger qu'un tel rapport tend à s'établir entre l'animal et son maître. C'est tout au moins la conclusion qui paraît s'imposer devant des faits comme ceux que nous allons rapporter :

Rider Haggard était couché tranquillement, vers une heure de la nuit. Sa femme qui occupait la même pièce l'entendit gémir et émettre des sons inarticulés, telle une bête blessée. Inquiète, elle l'appela. Haggard entendit la voix comme dans un rêve mais ne parvint pas à se libérer de suite du cauchemar qui l'oppressait. Lorsqu'il fut complètement éveillé, il raconta à sa femme qu'il avait rêvé de Bob, le vieux chien braque de leur fille aînée et qu'il l'avait vu se débattre dans une lutte terrible, comme s'il allait mourir.

Le rêve avait eu deux parties distinctes. Au sujet de la première, le romancier se souvenait seulement avoir éprouvé une sensation d'oppression, comme s'il avait été sur le point de se noyer. Entre l'instant où il entendit la voix de sa femme et celui où il reprit pleine connaissance, le rêve prit une forme plus précise. « Je voyais, dit-il, le bon vieux Bob étendu entre les roseaux d'un étang. Il me semblait que ma personnalité-même sortait mystérieusement du corps du chien qui soulevait sa tête contre mon visage d'une manière bizarre. Bob s'efforçait de me parler et ne parvenant pas à se faire comprendre par la voix, me transmettait d'une autre façon indéfinissable l'idée qu'il était en train de mourir. »

M. et Mme Haggard se rendormirent et le romancier ne fut plus troublé dans son sommeil. Le matin, au déjeuner, il raconta à ses filles ce qu'il avait rêvé et rit avec elles de la peur que leur mère avait éprouvée. Il attribuait le cauchemar à une mauvaise digestion. Quant à Bob, personne ne s'en préoccupa puisque le soir précédent, il avait été vu avec les autres chiens de la ville et avait fait sa cour à sa maîtresse comme d'habitude. Seulement, lorsque l'heure du repas quotidien fut passée sans que Bob ne se fit pas voir, on commença à éprouver quelque inquiétude et à soupçonner qu'il s'agissait d'un rêve véridique. Après quatre jours de recherches actives, Haggard trouva le pauvre chien flottant sur l'eau d'un étang, à deux kilomètres de la ville, le crâne fracassé et deux pattes brisées.

Un premier examen fait par le vétérinaire fit supposer que la malheureuse bête avait été prise à un piège mais l'on trouva ensuite des preuves indiscutables que le chien avait été écrasé par un train sur un pont qui traversait l'étang et qu'il avait été jeté par le choc-même parmi les plantes aquatiques.

Selon le vétérinaire la mort aurait précédé de deux heures le rêve de Rider Haggard.

Le récit suivant est dû à M. F. Yung :

Je possède un chien terrier de l'âge de cinq ans que j'ai élevé moi-même. J'ai toujours beaucoup aimé les animaux et surtout les chiens. Celui dont il s'agit me rend tellement mon affection que je ne puis me rendre nulle part, même pas quitter ma chambre, sans qu'il me suive constamment. C'est un terrible chasseur de souris et comme l'arrière-cuisine est parfois fréquentée par ces rongeurs, j'y avais placé une couchette bien commode pour Fido. Dans la même pièce se trouvait

un fourneau dont faisait partie un four pour la cuisson du pain ainsi qu'une chaudière pour la lessive munie d'un tuyau qui aboutissait à la cheminée. Je ne manquais jamais, le soir, d'accompagner le chien à sa couchette avant de me retirer. Ce jour là, je m'étais dévêtu et j'allais me coucher lorsque je fus saisi tout à coup d'une sensation inexplicable de danger imminent. Je ne pouvais songer à autre chose qu'au feu et l'impression était si forte que je finis par céder. Je me rhabillai, descendis et me pris à visiter l'appartement pièce par pièce pour m'assurer que tout était bien en ordre. Arrivé à l'arrière-cuisine, je ne vis pas Fido. Supposant qu'il avait pu sortir de là pour se rendre à l'étage supérieur, je l'appelai mais, en vain. Je me rendis aussitôt chez ma belle-soeur pour lui demander des nouvelles ; elle n'en savait rien. Je commençai alors à me sentir inquiet. Je retournai immédiatement dans l'arrière-cuisine et j'appelai le chien à plusieurs reprises mais toujours inutilement. Tout à coup, il me passa par la tête que s'il y avait une chose qui pouvait faire répondre le chien, c'était bien la phrase : « Allons nous promener, Fido », phrase qui avait toujours le don de le mettre en grande joie. C'est ce que je fis et une plainte étouffée, comme affaiblie par la distance, parvint cette fois à mon oreille. Je recommençai et j'entendis distinctement comme une plainte de chien en détresse. J'eus le temps de m'assurer que le bruit venait de l'intérieur du canal qui fait communiquer la chaudière avec la cheminée. Je ne savais comment m'y prendre pour en retirer le chien ; les instants étaient précieux, sa vie était en danger. Je saisis une pioche et je commençai à défoncer la paroi en cet endroit. Je réussis enfin, après bien des difficultés, à tirer Fido de là à demi suffoqué, en proie à des efforts de vomissements, la langue et le corps entier noirs de suie. Si j'avais tardé de quelques instants encore, mon petit favori serait mort. Nous découvrîmes un nid de souris placé dans le fourneau du côté du canal. Fido, évidemment avait chassé une souris jusqu'à l'intérieur de celui-ci, de telle manière qu'il y avait été pris sans pouvoir se retourner ni en sortir.

M. Everard Calthorp, grand éleveur de chevaux pur sang, possédait une magnifique jument appelée Windermere à laquelle il était profondément attaché et qui le lui rendait avec des témoignages d'affection tout particuliers. Le malheur voulut que la jument se noyât dans un étang près de la ferme appartenant à M. Calthorp. Voici comment ce dernier a narré les impressions qu'il ressentit à ce moment :

A 3 heures 20 du matin, le 18 mars 1913, je me suis réveillé avec sursaut d'un sommeil profond, non pas à cause de quelque bruit ou de quelque hennissement mais par suite d'un appel à l'aide que me transmettait — je ne sais comment — ma jument Windermere. J'écoutai, on ne percevait pas le moindre bruit dans la nuit calme mais aussitôt que je fus entièrement réveillé, je sentis vibrer dans mon cerveau, dans mes nerfs, l'appel désespéré de ma jument. J'apprenais ainsi qu'elle se trouvait en danger extrême et qu'elle invoquait un auxiliaire immédiat. Je revêtis un pardessus, je chaussai mes bottes, j'ouvris la porte et me mis à courir dans le parc. On n'entendait pas de hennissements ni de plaintes mais je savais, d'une manière incompréhensible, prodigieuse, de quel côté me venait ce signal de « télégraphie sans fil », bien que ce signal s'affaiblît rapidement. Aussitôt dehors, je m'étais rendu compte avec terreur, que le signal provenait de la direction de l'étang. Je courais, je courais mais je sentais que les ondes vibratoires de la « télégraphie sans fil » retentissaient de plus en plus faiblement dans mon cerveau. Quand j'arrivai au bord de l'étang, elles avaient cessé. En regardant les eaux, je m'aperçus qu'elles étaient encore ridées par de petites ondes concentriques qui venaient mourir sur le rivage. Au milieu de l'étang, j'aperçus une masse noire qui se précisait sinistrement à la première clarté de l'aube. Je compris aussitôt que c'était le corps de ma pauvre jument et que malheureusement, j'avais répondu trop tard à son appel. Elle était morte.

Le récit suivant est dû à M. M. Duke :

Il y a quelques jours, dit-il, je me suis attardé à écrire jusqu'à une heure avancée et j'étais absorbé par mon sujet lorsque je fus littéralement envahi par l'idée que ma chatte avait besoin de moi. Je fus obligé de me lever et d'aller à sa recherche. Après avoir fait inutilement le tour de la maison, je me rendis au jardin et, comme l'obscurité m'empêchait de rien distinguer, je me mis à l'appeler. Je perçus enfin un faible miaulement à distance. Chaque fois que je répétais mon appel, celui-ci se reproduisait mais l'animal ne venait pas me rejoindre. Je rentrai alors pour me munir d'une lanterne puis je traversai le jardin potager et me dirigeai vers un champ d'où me semblaient parvenir les miaulements. Après quelques recherches, je trouvai ma chatte dans une haie, prisonnière d'un piège tendu pour prendre les lapins ; le noeud coulant lui enserrait le cou. Si elle s'était efforcée de tirer dessus pour se libérer, elle n'aurait pas manqué de s'étrangler. Heureusement, elle avait eu l'intelligence de rester immobile et d'envoyer, par contre à son maître, un message de demande de secours par radio !

Il s'agit d'une chatte à laquelle je suis très attaché. Ce n'est pas la première fois qu'un rapport télégraphique s'établit entre elle et moi, grâce auquel j'ai pu, une fois déjà, la sauver de la mort.

Le savant anglais, M. Grindell Mathews, rapporte le fait personnel que voici :

En 1924, on me donna une petite chatte noire d'environ six mois. En tombant d'une terrasse, la bête se blessa terriblement. Le vétérinaire que je fis aussitôt appeler la radiographia le lendemain et le cliché montra une fracture très nette de la colonne vertébrale. Je m'assurai pourtant que l'animal ne souffrait pas. Le vétérinaire me demanda de lui laisser la chatte pour la soigner. Il est probable, m'assura-t-il, qu'elle ne marcherait jamais plus et que la guérison serait longue. J'acceptai de tout tenter pour la sauver et la mis en pension à la clinique vétérinaire.

Quinze jours après, j'entrai prendre de ses nouvelles. La pauvre chatte parut si joyeuse de me revoir que j'en fus touché et que je l'emportai chez moi pour la soigner moi-même. Elle devint rapidement plus forte et un mois après sa sortie de la clinique, elle commença à courir et à jouer dans l'appartement mais, son arrière-train demeuré paralysé traînait sur le sol et de temps en temps la chatte faisait un effort pour se redresser. Au bout de plusieurs mois, elle parvint à faire quelques pas en s'appuyant sur ses pattes de derrière. Elle me montrait une affection presque humaine, me guettait quand je rentrais du laboratoire et ne me quittait plus ; elle dormait dans mon propre lit !

Un an passa. Je dus aller à New -York et je laissai la chatte chez moi. J'étais là-bas depuis trois semaines quand un matin, je me réveillai dans un bain de transpiration. J'avais eu un épouvantable cauchemar dans lequel je voyais ma chatte luttant dans les mains d'un homme en blouse blanche. Il me semblait en outre qu'une forte odeur de chloroforme s'était répandue dans ma chambre d'hôtel. Je fis aussitôt câbler à Londres en demandant des nouvelles de ma chatte. Je ne reçus aucune réponse. Or, dans toutes les pièces de mon appartement de New -York, une forte odeur de chloroforme semblait flotter mais chose extraordinaire, j'étais seul à la percevoir !

Je m'arrangeai pour abréger mon séjour et dix jours après ce cauchemar j'arrivai à Londres. Pendant ces dix jours, l'odeur de chloroforme me poursuivit et je ne pus m'en débarrasser. A mon arrivée, on me dit que la chatte avait refusé toute nourriture dès le jour de mon départ et qu'elle s'était mise à dépérir. Le concierge avait pensé qu'il était plus humain de détruire l'animal et il avait porté la chatte à un chirurgien vétérinaire mais, il avait été effrayé à l'idée de me câbler cette triste nouvelle.

Je vérifiai moi-même le moment, la date et tous ces renseignements concordèrent avec mon cauchemar de New York. Le chirurgien vétérinaire qui donna la mort à ma pauvre chatte m'était inconnu et je n'en avais, jusque là, jamais entendu parler. J'ai pu vérifier qu'il portait une barbe en bouc !

J'étais alors jeune fille, dit Mme Lacassagne, et j'avais souvent en rêve une lucidité surprenante. Nous avions une chienne d'une intelligence peu commune. Elle m'était particulièrement attachée, quoi que je la caressasse fort peu. Une nuit, je rêve qu'elle meurt et elle me regardait avec des yeux humains. En me réveillant, je dis à ma sœur : « Lionne est morte, je l'ai rêvé, c'est certain ». Ma sœur riait et ne le croyait pas. Nous sonnons la bonne et nous lui disons d'appeler la chienne. On l'appelle ; elle ne vient pas. On la cherche partout et enfin, on la trouve morte dans un coin. Or la veille, elle n'était point malade et mon rêve n'avait été provoqué par rien.

Un premier lundi du mois d'août je me trouvais à Ilfracombe, relate M. E. W. Phibbs. Vers dix heures du soir j'allai me coucher et je m'endormis aussitôt. Je fus réveillé vers dix heures et demie par ma femme qui entra dans la chambre. Je lui racontai que je venais de faire un rêve dans lequel je voyais mon chien Fox étendu, blessé et mourant au pied d'un mur. Je n'avais pas une idée exacte de la localité ; j'avais toutefois remarqué qu'il s'agissait de l'un des murs secs qui sont une spécialité du comté de Gloucester. J'en avais argué que le chien devait être tombé du haut d'un mur, d'autant plus qu'il avait l'habitude d'y grimper. Le lendemain mardi, je reçus de chez moi (Harton End Grange, Nailsworth), une lettre écrite par ma bonne qui m'avertissait que Fox n'avait pas reparu depuis deux jours. Je répondis aussitôt en ordonnant d'exécuter les recherches les plus minutieuses. Le dimanche, je reçus une lettre qui m'avait été écrite la veille et dans laquelle on m'informait que le chien avait été attaqué par deux chiens bulldogs le soir du lundi précédent.

Je rentrai chez moi une quinzaine de jours après et je commençai aussitôt une diligente enquête d'où il résultait que le lundi en question, vers cinq heures du soir, une dame avait vu deux bulldogs attaquer et déchirer férocement mon chien. Une autre dame qui habitait non loin de là dit que vers neuf heures du soir, elle avait vu mon chien qui gisait mourant au pied d'un mur qu'elle m'indiqua et que je voyais pour la première fois. Le lendemain matin, la bête avait disparu. J'appris par la suite que le propriétaire des bulldogs ayant appris ce qui était arrivé et craignant les conséquences, l'avait fait ensevelir vers dix heures et demie du soir même. L'heure de l'événement coïncide avec celle de mon rêve.

Le cas suivant a été observé par un lecteur de « Psychica » :

En 1917-1918, j'habitais la banlieue de Paris. Je possédais alors une petite chienne fox-terrier nommée Crapote âgée de trois ans. La petite bête était jolie mais excessivement gourmande et rusée. Mes occupations ne me permettaient pas de la surveiller d'assez près. Il arriva qu'ayant volé trop de sucre, elle fut atteinte de diabète. C'était l'époque où les « gothas » et la « grosse Bertha » battaient leur plein, nous tenant dans l'incertitude constante de rester ou de partir. Je fis conduire mon encombrante Crapote dans un refuge pour chiens situé Boulevard Serrurier, avec ordre de la donner s'il se présentait amateur. Puis, ayant d'autres préoccupations, je n'y pensai plus. Or une nuit, une dizaine de jours après son départ, je fus tiré d'un sommeil sans rêve par une pression singulière à la suite de laquelle je me trouvai en un état particulier. Tout à coup, recouvrant une sorte de demi-conscience, je vis la petite chienne en grande détresse qui me regardait anxieusement. Elle me parut être sur une éminence surplombant le vide puis soudain, d'un élan désespéré, la pauvre s'élança dans l'inconnu ! J'affectionnais peu Crapote à cause de ses nombreux défauts, cependant, dès que je le pus, je fis prendre des nouvelles au refuge. Là on m'apprit qu'en vue de la fermeture de l'établissement, à cause des troubles causés par la guerre, l'administration s'était débarrassée des bêtes malades.

B) Clairvoyance, clair audience

La tradition populaire veut que certains animaux soient exceptionnellement doués au point de vue de la perception des formes fantomales, ou « apparitions ». Dans la Bible, nous voyons déjà que Balaam n'aperçut pas l'ange du Seigneur mais que l'âne le vit bien²⁷.

Minerve, dans l'Odyssée, paraît mais « Télémaque ne la voit pas et ne s'aperçoit même pas de sa présence ; ses chiens l'aperçoivent aussi, ils n'aboient pourtant pas mais poussent de petits cris puis ils se retirent avec crainte au fond de la salle. »

Le chien sacré de Wodan dans l'Edda vit les Esprits et d'après Ossian, les chiens hurlèrent lorsque la forme de leur maître défunt passa devant eux.

« Souvent, lit-on dans un ancien ouvrage²⁸, il advient que quand aucun de nos parents demeurant en pays lointain seront grièvement malades, nous oyrons tomber en la maison des choses qui sembleront pesantes et feront un merveilleux bruit puis après, on trouvera cela être devenu à l'heure-mesme qu'iceux parents seront trépassés.

C'est une chose comme ordinaire à quelques-uns que quand une personne doit mourir, ils oyront ouvrir ou fermer les fenestres et les portes, quelqu'un monter par les degrés et autres cas semblables... Quelquefois un Esprit se montrera dans la maison, ce qu'apercevant, les chiens se jetteront entre les jambes de leur maistre et n'en voudront partir car ils craignent fort les Esprits ».

Dans nombre de cas — comme nous allons le voir — des animaux ont témoigné en effet, par leur attitude, qu'ils percevaient quelque chose que l'homme ne voyait pas. Dans d'autres par contre, la « chose » semble avoir été perçue simultanément par l'homme et l'animal. Cette perception est, suivant les cas, de nature visuelle, auditive ou tactile. Dans certains épisodes, ces trois modes de perception sensorielle peuvent entrer en jeu, soit successivement soit simultanément.

Nous verrons que ces perceptions qui sont surtout développées chez les chiens et les chats, se rencontrent également — spontanément ou au cours de séances médiumniques — chez d'autres animaux.

Les faits que nous relatons dans les chapitres suivants ont été observés à des époques diverses et en des endroits variés. Ceux qui les ont rapportés ne les ont pas inventés pour les besoins de la cause ou pour défendre une théorie, bien qu'un grand nombre de ces récits présentent entre eux des traits d'analogie frappants. Cette persistance dans le temps et dans l'espace de certaines particularités des phénomènes relatés mérite d'être soulignée car elle parle en faveur de l'authenticité des faits et doit correspondre à des causes ou à des lois dont l'essence nous échappe mais qui doivent, nonobstant, conditionner les phénomènes dont il est question.

Nous avons classé les faits en deux groupes. Dans le groupe I, l'animal seul a perçu quelque chose. Dans le groupe II, la perception a été simultanée chez l'homme et l'animal.

Groupe I

En l'année 1663, un particulier, homme marié riche et de bonne famille demeurait en une maison de la rue des Ecouffles à Paris. Sa famille consistait en sa femme et un fils âgé de cinq ans. Le père de cette dame était infirme et leur rendait souvent visite. Peu de temps avant son décès, il les alla voir et témoigna à la dame sa fille qu'il venait leur dire adieu avant son départ. « Mais, ajouta-t-il, je viendrai vous voir encore une fois. » Après ces mots il sortit et partit pour aller à sa maison de Crécy-en-Brie. Y étant arrivé, il se trouva fort mal et comme on le vit en danger, un ami commun en fit savoir la nouvelle au gendre qui partit immédiatement avec son valet, en sorte

²⁷ Nombres, Chap. XXII, versets 22-23.

²⁸ Cf. Noël Taillepied : Psychologie ou Traité de l'apparition des Esprits à savoir des âmes séparées, fantômes, prodiges, accidents merveilleux. Publié à Rouen, en 1588, voir édit. de 1600, p. 133 et 144.

qu'ils arrivèrent à Crécy vers les quatre heures du soir. L'état du malade empirant, il mourut le lendemain vers les onze heures.

La fille qui était demeurée à Paris et avait su par lettre le danger où son père se trouvait ne faisait que pleurer. Comme elle était de sa nature peureuse, elle avait fait dresser pour sa femme de chambre un petit lit auprès du sien, aux fins de se rassurer par sa présence et couchait avec son petit garçon. La femme de chambre, de son côté, mettait sur les pieds de son lit le chien de la maison pour faire le guet et être son défenseur.

Il arriva que le même jour où le cher père mourut, les deux femmes s'étaient à peine endormies lorsque vers les onze heures du soir, elles furent réveillées tout à coup par un grand bruit qui se fit à l'une des fenêtres de leur chambre, du côté de la cour. Quoique tout eût été bien fermé, un panneau d'en haut et son volet s'ouvrirent sans effraction d'une manière surnaturelle et l'on entendit le frottement comme d'une personne ayant un habit de soie ou de taffetas qui entrait de force par ce panneau dans la chambre. Jugez quelle épouvante causa à la maîtresse et à sa femme de chambre un prodige si surprenant ; elles en perdirent la voix. Le chien, au premier bruit entendu, s'était jeté au bas du lit et se mit à courir en haletant d'un bout de la chambre à l'autre, comme tout éperdu. Il était si troublé qu'il se heurtait et se cognait la tête contre les murs et les chaises avec aussi peu de ménagements que s'il eût été insensible aux coups qu'il se donnait. Il continua ce fatigant manège jusqu'au jour que, n'en pouvant plus, il tomba de sueur et de lassitude, se coucha par terre et s'y endormit. Il le fit si profondément pendant deux jours entiers qu'on ne put le réveiller pour le faire manger.

Le matin, le panneau et le volet de la fenêtre se trouvèrent encore ouverts. Il est à croire que l'Esprit était apparu au chien sous une forme visible, différente de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, ce qui lui avait causé ces agitations inouïes et que c'était là, cette dernière visite que le défunt avait promis de rendre à sa fille.

En effet, le lendemain elle reçut une lettre de son mari dont il paraissait que la mort avait eu lieu à Crécy le même jour et à l'heure-même que l'apparition de l'Esprit s'était faite à Paris²⁹.

Les animaux, dit Mme Sylvia Barbanell, possèdent plus de dons psychiques que nous et voient souvent mieux que nous dans l'invisible, si bien qu'ils ont de la peine à discerner entre les vivants et les morts.

Tous ceux qui ont fréquenté la maison de Mme A.-E. Deane, la photographe psychique, pourraient confirmer le fait :

Mme Deane possède un élevage de chiens du Saint-Bernard et ses énormes favoris ont remporté des prix aux expositions canines. A deux ou trois reprises alors que je rendais visite à cette dame, je les ai même trouvés trop démonstratifs. J'ai failli perdre l'équilibre lorsqu'une de ces énormes bêtes dressée sur ses pattes de derrière me pressait les épaules avec ses grosses pattes de devant.

Le monde des Esprits, invisible pour nous, est si clairement perçu par ces chiens qu'ils prennent les désincarnés pour des vivants. Nous avons souvent vu l'un d'entre eux se dresser pour donner des coups de patte à un visiteur invisible et retomber, étonné, en sentant que sa patte ne rencontrait que le vide³⁰.

Je possédais, dit M. James Coates, un chien poméranien appelé Toby, notre grand favori et que nous avons amené avec nous à Rothesay. Environ deux ans après, durant une de nos absences de la maison, Toby fut terriblement malmené par un chien du voisinage et ne tarda pas à succomber. Après un mois ou peut-être six semaines, on me fit présent d'une chienne fox-terrier appelée Katie. Et voici le fait étrange auquel nous avons assisté :

²⁹ Rapporté dans Le livre des Prodiges, Paris, 1802, p. 29.

³⁰ Cf. Sylvia Babbanel : Animaux ayant des dons psychiques.

Durant plusieurs semaines, elle n'osa pas s'approcher du coin de la cuisine où Toby avait l'habitude de se coucher et toujours, quand elle entra dans la cuisine, elle aboyait furieusement dans cette direction, absolument comme si elle y voyait un autre chien.

J'ai lu ou j'ai entendu raconter d'autres faits relatifs à des chiens qui voyaient des fantômes, qui aboyaient contre eux et qui s'en effrayaient. En tout cas, ma Katie, au cours de plusieurs semaines, s'est comportée comme si elle voyait Toby et en était épouvantée. Comment expliquer autrement le fait qu'elle n'osait s'approcher du coin de la cuisine que Toby avait, de son vivant, choisi pour sa place favorite et encore moins s'y coucher³¹ ?

Un de mes amis docteur en retraite, rapporte Mme S. Barbanell, avait un chien qui assistait à ses repas couché sous sa chaise. Ce chien mourut et le docteur en acquit un autre. Le nouvel arrivé était à peine installé sous le siège du docteur qu'il fit un bond et prit la fuite en hurlant. Son maître comprit que le chien décédé ne voulait pas céder sa place à son successeur et qu'il entendait conserver son « coin préféré ».

Le capitaine J.-A. Godbey possédait un chien nommé Peter qui fut son fidèle compagnon pendant quatorze ans. Le chien mourut et la description en fut donnée à son maître par un médium :

De son vivant, Peter avait été jaloux ; il ne permettait à aucun autre chien de s'approcher de son maître. Un jour, le capitaine rencontra dans la rue un ancien ami accompagné de sa chienne, un terrier Yudy. La petite bête qui lui témoignait toujours une grande affection lui tourna le dos, s'enfuit et resta effrayée à une dizaine de mètres du capitaine. Peter qui ne quittait pas son maître (comme le médium l'avait dit) l'avait chassée avec la même férocité que de son vivant.

Le soir même de l'assassinat de M. William Terriss, Mme Terriss était assise dans le salon de son petit hôtel à Belford Park. Elle avait sur ses genoux un petit terrier appelé Davie qui dormait. Ses enfants, William et Tom étaient avec elle. La pendule marquait 7 h. 20 lorsque tout à coup, sans que rien ait pu le faire prévoir, le chien bondit sur le plancher et commença à se jeter frénétiquement de-ci, de-là en grondant, en aboyant, en grinçant des dents, en mordant dans un état extraordinaire de colère et de terreur. Cette attitude de l'animal fit une impression profonde sur Mme Terriss qui s'en trouva bouleversée pour le reste de la soirée. Or, c'est à 7 h. 20 exactement que l'acteur dramatique William Terriss tombait assassiné. Son fils Tom s'exprime ainsi à ce sujet : « Je jouais une partie d'échecs avec mon frère William et le chien sommeillait sur les genoux de ma mère quand tout à coup, il nous surprit tous en sautant par terre et en commençant de se jeter d'un côté et de l'autre furieusement et frénétiquement en grinçant des dents et en mordant dans le vide. Ma mère en resta effrayée et s'écria : « Mais que se passe-t-il ? Que voit-il donc ? » Elle était convaincue que la rage du chien devait être dirigée contre un ennemi invisible. Mon frère et moi nous nous efforçâmes de le calmer, tout en étant à notre tour assez surpris et perplexes devant l'attitude inexplicable d'un chien généralement d'humeur tranquille et d'un caractère très doux³².

Vous me demandez, dit Mme Payker, des nouvelles de Richard. Il est tombé, le malheureux, en combattant contre les Russes... Au moment de sa mort, il se produisit un fait qui ne peut que vous intéresser. Vous vous souvenez de Kacuy (le chien de Richard). Eh bien, à sept heures du soir le 13 août dernier, il était comme assoupi à mes pieds. Tout à coup, il se lève, court vers la porte en remuant la queue, en jappant joyeusement et en sautant comme s'il allait revoir une personne connue puis soudain, il recule épouvanté, hurle lamentablement, gémit, tremble, revient se coucher à mes pieds sans cesser de se plaindre pendant toute la nuit. Le lendemain, il quittait la maison ; on ne le vit jamais plus.

³¹ Cf. James Coates : Photographing the Invisible ; reproduit dans Light, 1915, p. 337.

³² Cf. Light, 1818, p. 5.

Or, l'étrange manifestation du chien coïncide exactement avec l'heure où Richard tomba grièvement blessé. La disparition du chien eut lieu à l'heure de sa mort³³.

Mme. de M. déclare : « J'ai été témoin, il y a peu de jours, d'un fait qui m'a paru assez singulier. Quelques explications préalables sont nécessaires.

J'ai passé les mois d'août et de septembre de l'année dernière dans une propriété que je possède sur le littoral breton. Ma maison est une ancienne chapelle des Cisterciens du XVe siècle vendue comme bien national lors de la révolution de 93, plus tard aménagée en maison d'habitation que j'ai fait agrandir il y a une vingtaine d'années. Trois pièces occupent l'emplacement de l'ancienne chapelle : un hall d'entrée, le salon à droite, une bibliothèque fumoir à gauche. C'est dans cette dernière pièce que s'est passée la scène bizarre que je vais rapporter et il y a peut-être lieu de relever ceci de son mobilier; ce qui peut ne pas être sans intérêt dans le récit ; une grande cheminée a remplacé l'autel où jadis les Pères Cisterciens officiaient et un cosy-corner avec étagères pour livres appuyé contre la cheminée occupe d'un côté, tout le reste du mur jusqu'au mur contigu.

L'héroïne de l'histoire est une chienne. Grizzly est de la race Griffon, variété Korthals. C'est une jolie et gentille bête mais ne présentant aucune particularité remarquable et ne faisant preuve d'intelligence que lorsque la gourmandise est en jeu. Education déplorablement négligée ; elle ne sait faire aucun « tour », n'a jamais appris à faire « la belle ». Je viens de m'interrompre pour me livrer sur elle à une expérience de nature à donner plus de poids à la suite de ce récit. Je lui ai présenté, de haut, un morceau de sucre ; avide comme toujours, elle a cherché à se dresser pour saisir l'appât. Quelle maladresse ! les pattes de derrière restées un peu ployées, elle ne se tient pas droite du tout et elle retombe presque immédiatement sur ses quatre pattes. A la seconde offrande, elle n'a même pas voulu, paresseuse, imiter le bipède. Cela est à retenir. Les circonstances, elles ne sont pas gaies. Nous avons été là-bas pour faire mes adieux à ma propriété que je me vois forcée, hélas, de mettre en vente et y procéder à des rangements en vue de l'abandon définitif. Et voici le point important ; parmi les papiers, manuscrits, lettres, etc. entassés dans les bibliothèques depuis tant d'années et qu'il nous fallait examiner avant de les conserver ou de les détruire, il y avait un nombre considérable de lettres reçues par ma mère et qu'elle rangeait dans un petit coffre religieusement laissé fermé depuis sa mort. (1902) Un après-midi de fin septembre dernier, nous avons enfin fait appel à tout notre courage pour ouvrir le coffre. Nous, c'est-à-dire mes trois soeurs, une vieille amie de notre famille et moi. Deux de mes soeurs retiraient les lettres des enveloppes (je ne pouvais me décider à le faire) et jetant un coup d'oeil sur leur contenu, lisaient à haute voix certains passages.

La chienne Grizzly était couchée sur le tapis auprès de nous. Il y avait là des lettres de parents, d'amis ; figures aimées disparues au cours des années. Nous étions très émues, la pensée plongée dans ce passé de notre jeunesse, l'esprit plein d'images où passaient des formes que ces lettres semblaient faire revivre...

Soudain, Grizzly d'un bond s'est dressée, droite, à la manière d'un homme, la tête tenue verticalement, dirigeant ses yeux vers le haut du mur, au-dessus de la cheminée, (où était l'autel) semblant suivre quelque chose du regard. Quoi ? nous ne voyions rien, absolument rien ; aucune mouche, auxquelles d'ailleurs elle n'a pas l'habitude de donner la chasse, ne volait dans la pièce. Et elle restait debout, toujours toute droite. Puis, reculant sur ses pattes de derrière rigidement tendues, elle s'est mise à gronder, comme effrayée, regardant toujours vers le haut du mur, à gronder fort puis à aboyer.

³³Cf. Annales des Sciences psychiques, 1916, p. 149 ; lettre de Mme E. Payker à l'une de ses amies.

Notre grand tort a été de pousser, à ce moment, des exclamations de surprise, au lieu de nous taire et d'observer en silence les actions de la bête qui...?

Montrait-elle là une faculté supérieure aux nôtres ? Il le semblait si bien. Au bruit que nous faisons, Grizzly est retombée sur ses quatre pattes et s'est dirigée vers la porte, la grattant selon son habitude pour se faire ouvrir.

Encore du singulier : lorsque, peu d'instants après elle est rentrée dans la pièce, dès le seuil, elle a jeté à deux reprises un regard apeuré vers le haut de la cheminée³⁴. »

Dans les documents publiés par le Dr J.Morice au sujet des phénomènes extraordinaires qui se produisirent au château de T. en Normandie, on trouve ce qui suit :

M. de X., premier propriétaire du château, acheta deux redoutables chiens de garde qu'on lâchait toutes les nuits. Un jour, ces animaux se mirent à hurler dans la direction d'un des massifs du jardin avec une telle persistance que M. de X. crut que des malfaiteurs s'y étaient cachés. Il s'arma, fit armer ses domestiques ; on cerna le massif et on y lâcha les chiens. Ils s'y précipitèrent avec fureur mais à peine y eurent-ils pénétré que leurs hurlements se transformèrent en aboiements plaintifs, comme ceux de chiens qui auraient reçu une correction. Ils s'enfuirent la queue basse et on ne put les y faire rentrer. Les hommes pénétrèrent alors dans le massif, le fouillèrent dans tous les sens et n'y trouvèrent absolument rien³⁵.

Dans le récit d'une maison hantée que l'on doit à un dignitaire très connu de l'Eglise anglicane qui habita cette maison pendant douze mois, on relève la conduite très différente des chiens en présence des manifestations courantes ou des faits insolites ou fantomatiques :

Alors qu'une tentative de vol avait été faite au presbytère, les chiens donnèrent aussitôt l'alarme et le clergyman se leva à la suite de leurs féroces aboiements. Lorsque par contre, il s'agissait des bruits mystérieux et, bien qu'ils fussent beaucoup plus forts et plus inquiétants, les chiens restaient muets. On les trouvait tapis dans un coin et dans un état pitoyable. Ils étaient plus troublés que quiconque³⁶.

Dans son livre sur la voyante de Prévorst, le Dr Justinus Kerner parle d'une apparition que la voyante avait aperçue fréquemment auprès d'elle pendant plus d'un an. Il put observer à ce propos que chaque fois que la voyante annonçait la présence de cette apparition, un chien lévrier appartenant à la famille se comportait de façon à laisser supposer qu'il la voyait aussi et allait aussitôt auprès d'une des personnes présentes, comme s'il avait voulu lui demander protection, en hurlant parfois lamentablement. Depuis le jour où il vit l'apparition pour la première fois, il ne voulut plus rester seul pendant la nuit³⁷.

Mme François Collier possédait un terrier qu'elle adorait. Il mourut écrasé par une automobile. Le soir de l'accident, sa maîtresse pleurait au coin du feu avec son mari. Soudain, ils entendirent un aboiement sourd sous une des chaises et le chat qui avait été très jaloux du chien et ne voulait jamais rester auprès de lui, sauta sur la chaise, le poil hérissé, puis quitta précipitamment la chambre.

Immédiatement après la mort de notre petit chien préféré, notre chat fit des recherches dans toute la maison et montra très visiblement sa joie d'être à nouveau seul en possession du domaine. Mais après quinze jours, le chat se conduisit exactement comme si le chien était revenu. Il regardait de tous côtés pendant qu'il mangeait pour voir si le chien l'observait ; (j'avais appris au chien d'attendre que le chat eut fini). Il rôdait constamment autour des endroits qu'occupait le chien en

³⁴ Cf. *Psychica*, avril 1938.

³⁵ Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1892-1893, p. 65-80; 211-223.

³⁶ Cf. *Proceedings of the S. P. R.*, vol. II, p. 151.

³⁷ Rapporté par Bozzano, dans son livre, p. 67.

miaulant de façon bizarre et le plus remarquable de tout, il restait sous la petite table à servir le thé où il avait pris l'habitude de se réfugier quand le petit chien était par trop exubérant³⁸.

Une de mes amies d'études (je suis doctoresse) était allée aux Indes comme médecin-missionnaire. Nous nous étions perdues de vue comme cela arrive parfois mais nous nous aimions toujours.

Un matin, dans la nuit du 28 au 29 octobre, (j'étais alors à Lausanne) je fus réveillée avant six heures par des petits coups frappés à ma porte. Ma chambre à coucher donnait sur un corridor, lequel aboutissait à l'escalier de l'étage. Je laissais ma porte entrouverte pour permettre à un gros chat blanc que j'avais alors, d'aller à la chasse pendant la nuit. (la maison fourmillait de souris) Les coups se répétèrent. La sonnette de nuit n'avait pas sonné et je n'avais non plus entendu monter dans l'escalier.

Par hasard, mes yeux tombèrent sur le chat qui occupait sa place ordinaire au pied de mon lit. Il était assis, le poil hérissé, tremblant et grognant. La porte s'agita comme poussée par un léger coup de vent et je vis apparaître une forme enveloppée d'une espèce d'étoffe vaporeuse blanche, comme un voile sur un dessous noir. Je ne pus pas bien distinguer le visage. Elle s'approcha de moi ; je sentis un souffle glacial passer sur moi et j'entendis le chat gronder furieusement. Instinctivement je fermai les yeux et quand je les rouvris, tout avait disparu. Le chat tremblait de tous ses membres et était baigné de sueur.

J'avoue que je ne pensais pas à l'amie aux Indes, mais bien à une autre personne. Environ quinze jours plus tard, j'appris la mort de mon amie, dans la nuit du 29 au 30 octobre 1890, à Shrinagar au Kashmir. J'appris plus tard qu'elle avait succombé à une péritonite³⁹. Une nuit que je n'oublierai jamais ; couché depuis peu, je me trouvais dans ce doux état d'esprit que constitue le demi-sommeil. La chambre était plongée dans la plus complète obscurité car j'avais éteint la lumière électrique et tiré les rideaux amples et épais qui couvraient les deux grandes fenêtres. Mon petit chat qui dormait toujours sur mon lit, s'y trouvait comme d'habitude et reposait paisiblement.

Tandis que je me tenais ainsi, les yeux demi-clos, j'aperçus soudain, apparaissant au haut de la paroi, à droite, (du côté où j'étais tourné) un long trait de lumière d'un bleu clair et charmant. Il se mouvait dans la direction de la fenêtre de droite et je le regardais d'un oeil fasciné. Je sautai du lit, j'ouvris les rideaux et les volets et je regardai par la fenêtre. Mon regard étonné ne rencontra qu'une obscurité impénétrable. Pas de lune, pas une étoile, pas la moindre clarté ! Je ne pouvais voir ni la route, ni rien de ce qui s'y trouvait, rien ! Les lanternes des rues étaient éteintes, en sorte que les ténèbres étaient absolues.

Pouvait-ce être quelqu'un avec une lanterne ou un projecteur ? me demandai-je, encore étonné, en revenant à mon lit. Je n'étais pas du tout apeuré et l'idée ne m'était pas venue qu'il pût y avoir en tout cela quelque chose de surnaturel. Pendant que je me torturais ainsi la cervelle, le chat sauta tout à coup en bas du lit, le poil tout hérissé, les yeux étincelants et, d'un bond, il fut à la porte où il commença à griffer rageusement la portière tout en émettant les cris les plus épouvantables que j'entendisse jamais chez un animal. J'étais bien un peu effrayé, toutefois, même alors, je ne songeai à rien de surnaturel, je pensai seulement que le chat était devenu fou tout à coup. Je souffrais tellement en voyant la terreur de la pauvre bête que je la pris dans mes bras et tâchai de la calmer. Tout tremblant, le petit chat se serrait contre moi en cachant sa tête et semblait être en proie à la terreur la plus intense. Je le caressai et le cajolai et il se calma un peu, petit à petit, mais à mon grand étonnement, il se tenait d'un côté du lit, en regardant avec terreur, les yeux

³⁸ Light, 23 juillet 1936, p. 470, récit de H. L. Tortès Green.

³⁹ Cf Camille Flammarion : L'inconnu et les problèmes psychiques, p. 166-167 ; récit de Mme Marie de Tilho.

flamboyants, le poil de nouveau hérissé. Je ne voyais rien, pourtant je suis absolument convaincu que le chat apercevait quelque chose ; rien ne pourrait ébranler ma conviction.

Se sentant en sûreté dans mes bras maintenant que le choc de l'horrible spectacle — quel qu'il fut — était passé, le pauvre Fluff allongeait le cou et regardait en bas, vers le tapis, en suivant les mouvements de l'ennemi, comme si celui-ci, invisible pour moi, allait et venait le long du lit, en tournant devant la toilette. La « chose » quelle qu'elle fut était sur le parquet et ne faisait aucune tentative pour monter sur le lit. Si « cela » s'était approché de nous, je suis sûr que Fluff serait mort de peur sur le coup. Je regardai à mon tour dans la direction du regard du chat mais je ne vis rien que le tapis. Sans doute je ne dois pas oublier que j'ai vu la lumière bleue alors que le chat dormait. On pourrait supposer que ma peur de cette lumière a été communiquée au chat mais alors, je n'avais aucune peur, je pensais même qu'il s'agissait d'une chose naturelle.

En tous cas, ce que mon chat a vu devait être horrible car Fluff est le plus tranquille, le plus gentil petit animal que j'aie jamais connu⁴⁰.

Il y a quelques années, relate M. W.-H. Tody, ma femme et moi passâmes un jour tout près d'un vieil arbre, à proximité d'un cimetière. Cet arbre avait l'air bizarre, ayant très peu de branches. Le cheval monté par ma femme sembla prendre peur à la vue de cet arbre. Il fit un violent écart alors que mon propre cheval se montrait de plus en plus excité. Il nous fut impossible de passer auprès de cet arbre et nous fûmes obligés de faire un assez long détour. A quelque temps de là, je racontai ce manège étrange à un ami qui me dit : « Tiens, mais c'est l'arbre auquel X. s'est pendu. »⁴¹

Pendant les phénomènes du cimetière d'Arensburg, dans l'île d'Oesel, où des cercueils furent retournés dans des caveaux scellés - et les faits constatés par une commission officielle, les chevaux des gens qui venaient visiter le cimetière furent souvent si effrayés et si excités qu'ils se couvrirent de sueur et d'écume. Quelquefois, ils se jetaient par terre et paraissaient agoniser ; malgré les secours qu'on leur portait immédiatement, plusieurs succombèrent au bout d'un jour ou deux. Dans ce cas comme dans tant d'autres, bien que la Commission se soit livrée à une investigation très sévère, elle ne put découvrir aucune cause naturelle⁴².

Nous trouvons dans le journal Sud-Africain Rand Daily Mail, un curieux récit qui nous démontre bien notre erreur lorsque nous considérons le boeuf comme l'un des animaux les plus stupides de la création :

Dans un chemin creux longeant le lit d'une rivière souvent à sec, au milieu d'un paysage âpre et peu fréquenté, un soir, un Hottentot est assassiné par quelques mauvais drôles qui l'ont suivi dans l'intention de lui dérober une somme d'argent assez importante — toutes ses économies — qu'il portait dans sa ceinture. Il est à retenir que la victime aimait ce lieu solitaire de son vivant, s'y rendait souvent, enfin, s'y trouvait bien. Or, non loin se trouvait une ferme d'où s'en allaient le matin, les bestiaux pour aller au pâturage et où ils rentraient à la tombée de la nuit.

Certain boeuf détaché des autres s'égarait. On va à sa recherche, on le retrouve et, pour le retour au logis, on a l'idée de raccourcir la distance en ne prenant pas le chemin ordinaire mais en utilisant la sente creuse. Déjà on s'y engage, lorsque soudain l'animal s'arrête, s'arc-boute sur ses jarrets et refuse d'aller plus loin. On est donc obligé de le brusquer, de le battre. Rien ne peut le décider à aller de l'avant. Il se retourne, remonte la pente et s'en va par la route qui lui convient.

Un jeune indigène avait compris. Il dit alors au fermier : « Certainement le boeuf a vu le mort ». Le lendemain, pour tenter une expérience, on choisit dans le troupeau deux autres bœufs ; on les

⁴⁰ Relaté par M. M.-G. Llewellyn, dans : Annales des Sciences psychiques, 1911, p. 55.

⁴¹ Cf. Psychica, 15 février 1937.

⁴² R. D. Owen's: Footfalls on the Boundary of another World, p. 186.

amène au chemin fatal et ceux-là aussi montrent la même répugnance à y descendre. Sous la contrainte des bâtons, les pauvres bêtes mugissent et leur terreur est certaine.

Vraisemblablement, le malheureux Hottentot assassiné était resté fidèle à ce décor où il avait autrefois tant de plaisir à aller s'isoler⁴³.

Groupe II

Il y a quelques années, à P., dit Mme Marion Claude, près de St. Ch., un propriétaire cultivateur, Henri P. fut, en vingt-quatre heures, enlevé à l'affection des siens. Il possédait une chienne de chasse (grande bête hargneuse que j'ai bien connue) qui le suivait non seulement à la chasse mais absolument partout, ne le quittant guère que lorsqu'il dormait.

Or, tous ceux qui avaient aimé ou, simplement connu le mort, furent très émus de voir, après la disparition de son maître, la chienne errer sans cesse là où auparavant elle avait coutume de l'accompagner. On la vit dans les champs où poussent les récoltes, près des troupeaux, chez les fournisseurs, chez les voisins et les amis. Je l'ai vue moi-même dans une maison où son maître s'attardait volontiers en longues et amicales conversations, couchée des heures entières sous la table dans la salle commune.

Pour tous, la pauvre bête cherchait son maître. Mais vers la même époque, une amie âgée, Mme G. qui ignore tout de la voyance et du spiritisme, m'a fait cette confidence que je rapporte textuellement :

Un après-midi d'octobre, j'étais avec mon mari dans notre champ du bois de Mont-Moret, voisin de celui du défunt, ce pauvre Henri P., lorsque nous vîmes apparaître sa chienne le cherchant comme elle en avait l'habitude. Tout en allant, venant, flairant, s'arrêtant, repartant, elle s'approcha si près de notre jument jeune et fougueuse que mon mari, à quelques pas derrière moi et moi-même, commençons à craindre qu'elle ne l'effrayât et c'est tout juste à ce moment que venant de loin, d'un coin très découvert, du côté du champ d'H. P., j'entendis très distinctement ces mots « Viens là » (expression courante dans le pays pour rappeler les chiens). La chienne partit immédiatement dans la direction d'où venait la voix. Mon mari suivait la chienne des yeux ; il n'avait, lui, rien entendu de cette voix si distincte. Je n'osai rien lui en dire, du reste, je n'ai conté cela qu'à de très rares personnes dont je suis sûre car on me croirait folle. Je dois ajouter que Mme G. ayant depuis perdu son mari, a eu de lui des manifestations certaines ; ce qui prouverait sa médiumnité. La chienne n'a survécu à son maître qu'une année environ⁴⁴.

Ceci se passait dans notre propriété du gouvernement de Twer. Nous étions trois : Mme T., notre voisine qui était venue nous rendre visite, mon mari et moi, nous trouvions dans le petit salon de notre maison de campagne non loin d'une porte ouverte donnant sur ma chambre à coucher éclairée par une grande fenêtre. Mme T. était assise sur une couchette en face de cette porte. Moi, j'avais pris place auprès d'elle sur un tabouret, également en face de la porte mais mon mari se trouvait dans un coin, de telle sorte qu'il ne pouvait voir cette porte. A mes pieds était couché mon chien Beppo, la tête tournée vers la sortie. Nous parlions de l'événement qui venait d'avoir lieu dans la famille des T., où la femme entraînée dans la passion, abandonna ses enfants et son mari et où celui-ci, dans son désespoir, se brûla la cervelle. Mon mari accusait la femme, Mme T. accusait le mari qu'elle avait toujours beaucoup estimé, pourtant, dans ce cas, elle ne l'excusait pas. Tout à coup elle se tut et, le chien relevant la tête, se mit à hurler et voulut se précipiter vers la porte ouverte de la chambre à coucher ; tout son poil se hérissa. L'animal s'échappait de mes mains comme pour se jeter sur quelqu'un. J'avais grande peine à le retenir. Mon mari voulait le

⁴³ Cf. Revue spirite, sept. 1932, p. 417.

⁴⁴ Cf. Psychica, 15 avril 1936.

battre et moi je le défendais. Ni moi, ni lui nous ne vîmes rien hormis la colère de notre chien. Mme T. se taisait et quand l'animal fut calmé, elle proposa de passer dans la salle où se trouvait son mari.

Bientôt M. et Mme T. partirent et ce ne fut que plus tard, lorsque je leur rendis visite, que Mme T. me confia qu'elle avait vu, au-devant de la porte de ma chambre à coucher, le fantôme de celui qu'elle accusait, vêtu de blanc et avec une expression de désespoir dans ses mouvements ; comme lui reprochant qu'elle aussi fut contre lui. Votre Beppo a vu la même chose, me dit-elle. Il était furieux et voulait se jeter sur cette apparition⁴⁵.

Dans ma jeunesse, alors que j'étais officier dans l'armée danoise, j'occupais depuis quelque temps le logement qui m'avait été assigné sans que rien de spécial ne m'ait frappé. La chambre était placée entre deux autres locaux dont l'un me servait de petit salon et l'autre de chambre à coucher pour mon ordonnance. Les trois pièces communiquaient entre elles.

Une nuit où j'étais couché et éveillé, j'entendis un bruit de pas qui allaient et venaient dans la chambre et qui paraissaient être ceux d'un homme en pantoufles. Ce bruit inexplicable se prolongea longtemps.

Le matin venu, je demandai à mon ordonnance s'il n'avait rien entendu au cours de la nuit. Il me répondit : « Rien, si ce n'est qu'à une heure avancée de la nuit, vous vous êtes promené dans votre chambre ». Je lui assurai que je n'avais pas quitté mon lit. Comme il demeurait incrédule, je lui dis que si le bruit des pas se renouvelait, je l'appellerais.

La nuit suivante je l'ai appelé, en effet, sous le prétexte de lui demander une bougie et je l'ai questionné afin de savoir s'il ne voyait rien. Il me répondit négativement en ajoutant toutefois qu'il entendait un bruit de pas, comme si quelqu'un s'approchait de lui pour s'éloigner ensuite dans la direction opposée.

J'avais dans ma chambre un chien, une petite chatte et un serin qui tous réagissaient d'une façon caractéristique lorsque le bruit des pas se faisait entendre. Le chien sautait aussitôt sur mon lit et s'accroupissait près de moi en tremblant, la chatte suivait du regard le bruit des pas, comme si elle apercevait ou s'efforçait d'apercevoir celui qui les produisait, le serin qui dormait sur son perchoir se réveillait aussitôt et se prenait à voleter dans la cage, en proie à une grande agitation.

Je parlai de ces bruits inexplicables (il y en avait d'autres que des pas) à plusieurs camarades de mon régiment qui vinrent dormir successivement sur le sofa de ma chambre et entendirent, les uns après les autres, les bruits que j'avais moi-même perçus⁴⁶.

Le cas que je vais exposer relève de mon expérience personnelle ; il s'est produit l'été dernier.

Quand je me trouvais à Lily Dale, j'avais noué amitié avec trois personnes qui furent protagonistes du cas dont il s'agit et qui s'intéressaient, comme moi, aux recherches métapsychiques. J'ai appris le fait des trois personnes elles-mêmes dans le hall de l'hôtel où elles logeaient et quelques minutes après que l'événement se fut réalisé. Voici de quoi il s'agit :

Les trois personnes en question — deux dames et un monsieur — se promenaient dans un sentier peu éloigné de la ville en causant de choses indifférentes lorsque l'une des dames qui possède quelque faculté de clairvoyance aperçut devant elle un petit chien qui courait dans le sentier. Le soleil se couchait mais la lumière du jour était encore complète ; pourtant les autres ne voyaient rien parce qu'en réalité, le chien n'existait pas. Le terrain était ouvert, nu et plat, il ne pouvait donc pas être question d'obstacles naturels à la vue. La dame clairvoyante affirmait que le petit chien courait devant elle à une dizaine d'yards de distance, en se tenant au milieu du chemin, tout

⁴⁵ Cas rapporté par Alexandre Aksakof, voir : Proceedings of the S. P.R., vol. X, p. 328.

⁴⁶ Cf. Dr Edward Binns : Anatomy of Sleep, p. 479.

à fait en vue. Elle ajoutait qu'il paraissait avoir les dimensions d'un fox-terrier, qu'il avait le poil jaune, le museau allongé, la queue petite et bouclée.

Pendant que les trois personnes discutaient entre elles de ce cas étrange, un chat sortit tranquillement d'une maison placée à peu de distance d'elles et se dirigea vers le sentier pour le traverser mais, aussitôt qu'il y fut parvenu, il fit le gros dos en soufflant et en griffant dans l'air, juste à l'endroit où se trouvait le fantôme du chien ; comme s'il y avait eu là un chien en chair et en os, apparut tout à coup au chat. J'insiste sur le fait que ce dernier était parvenu jusqu'au sentier en gardant une attitude absolument tranquille et indifférente, pour prendre tout à coup celle de la bataille. Aussitôt après, le chat se retourna d'un bond et rentra en courant dans la maison d'où il était sorti.

Durant cette scène, la dame voyante avait continué d'apercevoir le chien. Ensuite elle avait détourné un instant le regard pour suivre la fuite du chat. Quand elle le reporta de nouveau vers le chien, celui-ci avait disparu. Tels sont les faits sur l'authenticité desquels je me porte garant⁴⁷.

Vers dix heures trente du soir, écrit le Rév. Chr. Tweedale, ma femme est montée dans sa chambre et, tout en arrangeant les oreillers, elle jeta un coup d'oeil au pied du lit. Elle y aperçut un gros chien noir, droit sur ses pattes et qu'elle put analyser en détail. Presque au même instant, notre chat qui avait suivi sa maîtresse dans l'escalier pénétra dans la chambre et en voyant à son tour le chien, fit un bond en faisant le gros dos, en hérissant son poil, en soufflant, en griffant en l'air. Il sauta ensuite sur la toilette placée dans un coin de la chambre et se retira derrière le miroir du meuble. Peu après le fantôme du chien s'évanouissait.

Ma femme voulant s'assurer que le chat n'était pas, lui aussi, de nature fantomatique, s'approcha de la toilette. En regardant derrière le miroir, elle y vit bien notre chat authentique, dans un état d'excitation frénétique et toujours le poil hérissé. Quand elle se mit en devoir de l'enlever de sa cachette, le félin souffla et la griffa, restant encore en proie à la frayeur que lui avait causé le chien fantôme⁴⁸.

Je reposais, dit le Dr Woezel de Leipzig, sur le sofa, à la même place qu'occupait ma femme en ses derniers jours de vie, avant d'être contrainte de garder le lit. Mais je ne pensais pas du tout à elle. Mon chien Mignon, depuis quelques minutes s'était couché à côté de moi, dans un coin confortable, les yeux ouverts dans la direction de la porte. Tout à coup, cette porte s'ouvrit d'elle-même tout doucement et ma chère disparue m'apparut dans la forme même où je vis la morte au moment de la mise en bière ; dans la même robe blanche et avec son regard affectueux. Elle me dit : « Charles, tranquillise-toi, je suis immortelle, je ne puis t'en dire davantage, au revoir ! »

Pendant ce temps, Mignon, à la vue de sa bonne maîtresse, avait remué la queue en signe de joie. Le chien, qui voyant entrer un ami ou une personne de connaissance aboyait toujours, à l'exception de ma femme — comme il le fait encore du reste — se tint silencieux devant l'apparition mais sauta joyeusement vers elle, remuant la queue puis, se mit à gémir douloureusement comme il le faisait jadis quand, vivante, elle était sortie ; comme s'il avait voulu lui dire : « Eh ! tu es restée bien longtemps dehors et tu ne m'as pas emmené ! ». Lorsque l'apparition se fut évanouie il n'aboya pas mais sauta contre la porte de la chambre à coucher où ma femme s'éteignit, gémit à nouveau pour y pénétrer. Je lui ouvris la porte, il sauta joyeusement sur le lit de la morte, se mit à pousser des cris douloureux quand il ne la découvrit pas.

Après l'avoir cherchée partout mais en vain, il retomba dans la même tristesse qui avait suivi la mort de sa maîtresse et ne recommença à prendre de la nourriture que plusieurs jours après⁴⁹.

⁴⁷ Rapporté par Hereward Carrington dans l'American Journal of the S. P. R., 1908, p. 188.

⁴⁸ Cf. Light, 1915, p. 215.

⁴⁹ Cf. Zeitschrift für Seelenleben, reproduit dans Revue Spirite, déc. 1933, p. 550.

Dans une maison hantée à Hammersmith où l'on entendait des bruits de toutes sortes, y compris l'écho de pas et le son de sanglots et de soupirs et, où l'on voyait des portes s'ouvrir sans cause apparente où enfin, apparaissait un fantôme de femme qui a été vu successivement par trois personnes adultes et une fillette de six ans, le chien de la maison percevait à son tour les phénomènes.

« Bientôt, écrit Mrs. R., les anciens bruits recommencèrent dans notre petite bibliothèque. C'étaient les sons d'objets qui tombaient, des fenêtres qui s'agitaient violemment, des secousses puissantes imprimées à toute la maison. Enfin, la fenêtre de ma chambre commença aussi à s'agiter tapageusement. En attendant, le chien hurlait sans cesse et le bruit des coups et des chutes augmentait en intensité. »

Je quittai ma chambre et me réfugiai dans celle d'Hélène où je passai le reste de la nuit. Le lendemain matin, le chien montrait clairement que la vue de la chambre hantée l'épouvantait encore. Je l'appelai pour l'y faire entrer avec moi mais il s'accroupit au sol en mettant sa queue entre les jambes. On voyait qu'il redoutait d'y retourner⁵⁰.

Au bout de dix minutes environ, comme la servante nous racontait ses déboires, un vieux fauteuil à roulettes placé dans le coin à gauche se mit en mouvement en décrivant une ligne brisée et vint passer entre M. Sherwood et moi puis, tournant sur lui-même à environ un mètre derrière nous, il frappa deux ou trois fois le plancher de ses pieds de derrière et revint en ligne droite à son coin.

Ceci se passait en plein jour et nous pûmes nous assurer qu'il n'y avait ni compéage, ni truc d'aucun genre. Le même fauteuil reprit sa course à trois reprises différentes en prenant soin, chose étrange, de ne heurter personne. En même temps, des coups violents se faisaient entendre à l'autre coin de la pièce, comme si des maçons eussent travaillé dans la chambre voisine qui était ouverte toute grande et parfaitement déserte.

L'ami qui nous avait conduits lança son chien vers le coin de la salle. L'animal revînt en hurlant, évidemment en proie à une terreur profonde. Il ne voulait plus remuer d'aucune façon ; son maître fut obligé de le prendre dans ses bras tant que nous restâmes dans la maison⁵¹.

Je demeurais, en 1855, dit M. Mamtchitch, chez mes parents, dans une campagne du gouvernement de Poltava. Une dame de notre connaissance était venue passer chez nous quelques jours avec ses deux filles. Quelque temps après leur arrivée, m'étant réveillée à l'aube du jour, je vis Palladia (jeune fille morte à quinze ans) alors que j'occupais une aile séparée où je dormais tout seul. Elle se tenait devant moi, à cinq pas à peu près et me regardait avec un sourire joyeux. S'étant approchée de moi, elle me dit deux mots : « j'ai été, j'ai vu » et, tout en souriant disparut. Que voulaient dire ces mots ? je ne pus le comprendre.

Dans ma chambre dormait avec moi mon setter. Dès que j'aperçus Palladia, mon chien hérissa le poil et avec un glapissement, sauta sur mon lit, se pressant contre moi. Il regardait dans la direction où je voyais Palladia. Le chien n'aboyait pas tandis qu'ordinairement, il ne laissait personne entrer dans la chambre sans aboyer ou grogner. Et toutes les fois que mon chien voyait Palladia, il se pressait contre moi comme pour chercher un refuge. Quand Palladia disparut, je vins dans la maison et ne dis rien à personne de cet incident.

Le soir du même jour, la fille aînée de la dame qui se trouvait chez nous me raconta qu'une chose étrange lui était arrivée le matin : « M'étant réveillée de grand matin, me dit-elle, j'ai senti comme

⁵⁰ Cf. Proceedings of the S. P. R., vol- III, p. 115.

⁵¹ Cf. Annales des Sciences psychiques, 1895, p. 85.

si quelqu'un se tenait au chevet de mon lit et j'entendis distinctement une voix me disant : « Ne me crains pas, je suis bonne et aimante. » Je tournai la tête mais je ne vis rien⁵².

Saint-Pétersbourg, 4 mai 1891. — Voilà le phénomène dont toute notre famille fut témoin : C'était à Saint-Pétersbourg en 1880, lorsque nous demeurions rue Pouch-Karska. Par une soirée du mois de mai, vers les six heures, ma mère (aujourd'hui Mme Téléchhof) se trouvait au salon avec ses cinq enfants dont j'étais l'aîné. (j'avais alors seize ans) En ce moment, un ancien serviteur de la maison qu'on traitait en ami (mais qui alors ne servait plus chez nous) était venu nous voir et était engagé dans une conversation avec ma mère. Tout à coup, les ébats joyeux des enfants s'arrêtèrent et l'attention générale se porta vers notre chien Moustache qui s'était précipité en aboyant avec fureur vers le poêle. Involontairement, nous regardâmes tous dans la même direction et nous vîmes, sur la corniche du grand poêle en carreaux de faïence, un petit garçon de dix ans à peu près, en chemise. Dans ce garçon, nous reconnûmes le fils de notre laitière, André qui venait chez nous souvent avec sa mère pour jouer avec les enfants. Ils vivaient tout près de nous. L'apparition se détacha du poêle, passa au-dessus de nous tous et disparut par la croisée ouverte. Pendant tout ce temps — une quinzaine de secondes à peu près — le chien ne cessait d'aboyer de toutes ses forces et courait, aboyait en suivant le mouvement de l'apparition. Le même jour, un peu plus tard, notre laitière vint chez nous et nous fit part que son fils André, après une maladie de quelques jours, (nous savions qu'il était malade) venait de mourir ; c'était probablement au moment où nous le vîmes apparaître⁵³.

Une jeune dame appartenant à ma paroisse à Boston était, un dimanche soir, assise à son piano. Elle jouait et elle songeait. Aucun des membres de sa famille ne se trouvait à la maison, pas plus que les domestiques. Un petit chien très aimé de cette dame était couché sur une chaise à quelques pas d'elle. Etant assise au piano, elle tournait le dos à la porte ouvrant sur le salon. Tout à coup son attention fut attirée par l'attitude du chien qui s'était soulevé, le poil hérissé sur le dos et avait commencé à gronder sourdement en regardant vers la porte. La dame se retourna aussitôt et aperçut les silhouettes vagues de trois formes humaines qui se trouvaient dans l'autre chambre, près de la porte donnant sur le salon. Avant que les formes disparussent, il lui sembla en reconnaître une. En attendant, la terreur du chien avait augmenté à tel point qu'il était allé se cacher sous le sofa d'où il ne se décida à sortir qu'à la suite des instances réitérées de sa maîtresse⁵⁴.

Un soir d'automne, dit M. Ballet-Gallifet, j'étais assis près de la cheminée où brûlaient quelques bûches. Devant moi, ma femme dans un fauteuil tournait le dos à une fenêtre s'ouvrant sur la galerie à jour desservant les pièces du premier étage de mon habitation. Je ne rêvais pas, je vous l'assure car je venais de parcourir un traité sur les « Transformateurs électriques » qui ne prête guère aux rêveries. J'étais donc loin de penser à des phénomènes extra-terrestres quand mon chien, un loulou poméranien, couché devant l'âtre, se dressa et se mit à aboyer en regardant la fenêtre puis vint se coucher, toujours grondant, vers mon fauteuil.

Je regardai vivement le vitrage et je vis se silhouetter derrière, une ombre aux contours flous, indécis, que l'on aurait dit estompée par Henner, se diriger vers la porte s'ouvrant dans ma chambre. Je ne pus retenir une exclamation. Cette ombre qui était faiblement traversée par la

⁵² La relation suivante est due à M. Alexandre Aksakoff : Proceedings of the S.P.R., vol. X, p. 387-391. Ceci est un abrégé donné par Ernest Bozzano, dans Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 444.

⁵³ Signé : Daniel Amosof, Marie Téléchhof, Kouzema Petrof. Ce fait a été rapporté par Alexandre Aksakoff. Voir : Proceedings Society for Psychical Research, vol. X, p. 227 et Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 438.

⁵⁴ Cf. Révérend Minot Savage : Can telepathy explain ? p. 46-48

lumière d'un bec de gaz assez éloigné s'avancéait lentement ; sa démarche indiquait une légère claudication et malgré moi, je m'écriai : «Tiens, le père ! ».

C'était tout à la fois le contour corporel et la démarche du père de ma femme décédé depuis deux ans. C'était bien lui. Je me dressai à la hâte, m'élançant vers la porte que j'ouvris brusquement et... rien !

Ce ne pouvait être une hallucination ; le livre que je venais de parcourir et que je tenais encore dans ma main n'y prêtait nullement puis ma femme, à mon exclamation, s'était retournée vivement et comme moi avait aperçu cette ombre dont le souvenir lui était cher. Quand je rentrai dans ma chambre, mon chien s'était réfugié sous le lit et continuait de gronder⁵⁵.

Un jeune homme, rapporte M. Moreillon, qui fut élevé en Alsace par sa grand-mère, (ses parents étaient morts jeunes) perdit celle-ci vers l'âge de vingt à vingt-cinq ans. Il habita dès lors dans la chambre qu'occupait cette grand-mère, qui contenait entre autres objets un fauteuil dans lequel elle aimait à s'asseoir. Une nuit, plusieurs mois après son décès, elle lui apparut assise dans ce fauteuil. Il se frotta les yeux, fit de la lumière et la revit encore un instant. Après cela, il remarqua que son chien dont c'était l'emplacement préféré, ne s'y trouvait pas. Il finit par le découvrir caché sous le lit, tremblant de tous ses membres. Jamais plus, ce chien ne remonta sur ce fauteuil⁵⁶.

Le Rév. H. Northcote eut l'occasion d'étudier un cas de hantise s'étant produit dans la maison d'une famille amie. Il s'agissait d'un fantôme d'homme qui apparaissait constamment dans la même chambre, à la même heure de la nuit et qui a été vu indépendamment par plusieurs personnes dont chacune ignorait tout de ce qui avait été vu par les autres. Un jour, la famille Clemsford qui logeait dans la maison hantée y donna l'hospitalité à Miss Denton, précisément dans la chambre où apparaissait la forme fantomale. Miss Denton raconte :

Le soir même de mon arrivée, je suis allée me coucher assez tard et j'ai plutôt mal dormi. Je n'y ai pas attaché d'importance, en attribuant la chose à la fatigue excessive et au changement de lit. Mais la deuxième nuit, il m'est arrivé la même chose et vers trois heures, j'ai été fort surprise d'apercevoir une masse opaque légèrement lumineuse au pied du lit. J'ai pensé d'abord qu'il s'agissait d'un reflet de lumière provenant de la fenêtre mais cette masse prit graduellement une forme et finit par se transformer en un homme de très haute taille qui resta immobile pendant un certain temps — qui me sembla très long, bien qu'il pût s'agir de quelques secondes seulement — pour traverser ensuite la chambre et disparaître dans un placard. La troisième nuit, j'assistai à la même manifestation et cette fois, à ma grande frayeur, ce qui fait que le lendemain je demandai à mes amis de laisser leur chien dormir dans ma chambre parce que, prétextai-je, j'avais entendu des souris. Mon désir fut aussitôt satisfait. Aussi, le quatrième soir j'allai me coucher rassurée et tranquille. Le chien s'accroupit sur la couchette que je lui avais aménagée sur un fauteuil et je ne tardai pas à m'endormir profondément.

Vers deux heures, je fus réveillée par les gémissements du chien. Je vis qu'il s'était levé et tournait tout autour de la pièce en poursuivant ses plaintes. En même temps, j'aperçus au pied de mon lit le fantôme de mon visiteur nocturne. Saisie à nouveau d'une grande frayeur, je me mis à lui crier : « Va-t-en ! Va-t-en ! ».

Une autre nuit, après dix-huit jours environ, le fantôme m'apparut comme s'il était de feu, telle une figure éclairée en transparence dans laquelle les traits du visage et les principales lignes du corps ressortaient avec une lueur sinistre. Ma terreur fut telle que je me décidai enfin à parler, ne voulant absolument plus habiter dans cette chambre. Au déjeuner, j'amenai la conversation sur ce

⁵⁵ Cf. Camille Flammarion : La mort et son mystère, III, p. 17.

⁵⁶ Cf. Camille Flammarion : La mort et son mystère, III, p. 280.

sujet. Mon saisissement fut très vif en m'entendant répondre que ma description correspondait exactement à l'apparence du fantôme vu dans la dite chambre⁵⁷ »

Mme Morton, à qui l'on doit une relation très documentée concernant une maison hantée qu'elle habitait et dans laquelle apparaissait, entre autres choses, un fantôme de femme en noir, parle ainsi de l'attitude de son petit chien terrier :

« Je me souviens de l'avoir vu, remuant joyeusement la queue et en faisant le gros dos comme les chiens ont l'habitude de le faire alors qu'ils attendent des caresses. Il y courait avec un élan et une expression de joie, précisément comme si une personne s'était trouvée à cet endroit mais bientôt, nous le voyions s'échapper en toute hâte, la queue entre les jambes et aller se réfugier tout tremblant sous le sofa. Notre impression bien ferme restait qu'il avait aperçu le fantôme. Sa manière d'agir était absolument caractéristique ; elle l'était bien plus que ce qu'elle peut paraître par une simple description⁵⁸. »

Je lisais, assise au coin du feu dans mon salon dont la porte était fermée, mon chien Dan dormait sur le parquet. Tout à coup, j'ai été distraite dans ma lecture par mon chien qui avait commencé à gronder sourdement. Je me suis penchée sur lui pour le calmer en le caressant mais il a continué de plus en plus belle. Alors j'ai regardé dans la même direction que l'animal (ce que je n'ai pu faire qu'en me retournant sur ma chaise) et à mon grand étonnement, j'ai vu une forme de femme habillée de gris, droite, près de la porte. Je ne pouvais pas distinguer les traits de son visage qui restait caché par une plante placée sur la table. Je pensai d'abord que c'était ma soeur et je lui adressai la parole mais je ne tardai pas à me rappeler qu'étant seule, j'avais tiré le verrou de la porte de la maison. Alors je me levai d'un bond, effrayée, pendant que Dan se lançait en aboyant contre l'intruse qui disparut aussitôt bien que la porte du salon fut restée fermée. Le chien montrait tous les symptômes de la colère et de la terreur ; ses yeux étaient luisants mais la tête était basse et le poil hérissé le long de la colonne vertébrale. Il paraissait convaincu de la présence d'une personne réelle puisque quand j'ai ouvert la porte, il s'est lancé en aboyant furieusement, est descendu ainsi dans l'escalier, pour la remonter ensuite en cherchant toujours l'intruse que naturellement, nous ne sommes pas parvenus à trouver. J'étais, comme je l'ai dit, seule à la maison et j'éprouvai un sentiment de soulagement lorsque peu de temps après on sonna à la porte et que je l'ouvris à ma sœur⁵⁹.

Il y a deux ans, dit Mme H. L. B., mon cousin William P. âgé de vingt et un ans mourait de tuberculose. Depuis les premières années de l'enfance, la plus profonde affection avait existé entre nous et la circonstance que nous étions tous les deux passionnés pour la musique nous liait davantage encore quoiqu'il habitât Tottenville (New-York) et moi X., c'est-à-dire à une distance de deux cent milles. Au mois de mars 1901, il tomba malade et il mourut le 29 mars 1902. Ce soir là, j'étais dans ma chambre et je lisais la Bible. Je me trouvais seule avec mon enfant de quatre ans, endormi dans son petit lit et avec mon petit chien favori. La chambre donnait sur le cabinet de travail dont la porte n'était fermée que par une double portière de couleur bleue. J'ai lu attentivement et sans être dérangée durant quelque temps mais à un certain moment, j'ai entendu des pas lourds dans le cabinet de travail. Un instant après, un souffle de vent glacial ouvrit les portières en m'effleurant le visage. Le chien leva la tête, regarda dans cette direction et courut en gémissant s'accroupir sous une chaise.

A mon tour, je regardai et j'aperçus entre les portières, le fantôme de mon cousin, haut et droit, tel qu'il était avant sa maladie, les bras tendus, un sourire angélique sur les lèvres. Je m'arrêtai à le

⁵⁷ Cf. Journal of the S. P. R., vol. XIV, p. 387.

⁵⁸ Cf. Proceedings, Societe for Psychical Research, vol VIII p. 323.

⁵⁹ Cf. Journal of the S. P. R., vol. XIV.

regarder, comme pétrifiée, durant quelques minutes et je le vis disparaître quand la pendule marquait neuf heures. En même temps, j'entendis sonner à la porte de la maison, c'était un télégramme qui annonçait : « William décédé à huit heures. Venez tout de suite ».

Ma mère m'a dit que le visage de mon cousin, à peine décédé, offrait à la vue une expression de grande souffrance mais qu'après une heure environ, il avait subi un changement étrange en s'éclairant d'un sourire angélique qu'il gardait encore lorsqu'il fut déposé dans le cercueil ; sourire avec lequel il m'apparut entre les rideaux du cabinet de travail⁶⁰. »

M. le Professeur Alexander, de l'Université de Rio de Janeiro, a relaté ce qui suit à Frédéric Myers :

« Une nuit qu'il faisait très noir, alors que nous étions assis sous la véranda, l'aboiement d'un chien enchaîné dehors attira notre attention. Nous le trouvâmes regardant en l'air quelque chose que ni M. Davis ni moi ne pûmes apercevoir. Les jeunes filles cependant, déclarèrent qu'elles voyaient une forme spirituelle bien connue qui se tenait en face du chien et les aboiements en exprimaient bien réellement un grand effarement⁶¹. »

Vers l'année 1874, alors que je n'avais que dix-huit ans, je me trouvais dans la maison de mon père et un matin d'été, je m'étais levée vers cinq heures afin d'allumer le feu et de préparer le thé. Un gros chien de race bull-terrier qui avait l'habitude de m'accompagner partout se trouvait à côté de moi tandis que je m'occupais du feu. A un certain moment, je l'entendis émettre un sourd grondement et je le vis regarder dans la direction de la porte. Je me tournai de ce côté et à ma grande terreur, j'aperçus une figure humaine haute et ténébreuse dont les yeux flamboyants se dirigeaient vers moi. Je jetai un cri d'alarme et je tombai à la renverse sur le sol⁶².

Dans le cas rapporté par M. Hodgson⁶³, lorsque la dame en blanc apparut au frère de l'auteur, nous lisons qu'au cours de la troisième nuit, il vit le chien ramper puis s'immobiliser le regard fixe, après quoi il se comporta comme s'il avait été poursuivi tout autour de la chambre.

Il y a plusieurs années, alors que nous vivions à la campagne, nous avions un chien d'une grande intelligence qui nous accompagnait dans toutes nos promenades. Un jour, je me préparais à sortir avec un neveu et le chien et, me trouvant prêt le premier, je conduisis l'animal dans un petit potager qui s'étendait au bas de notre jardin à fleurs. Sur toute la longueur du jardin et du potager, un champ bordait la barrière et du potager comme du jardin, une porte s'ouvrait sur ce champ. Je m'amusais à jouer avec le chien dans le potager-même lorsque je vis venir mon neveu par la porte du jardin. Il avait jeté sur ses épaules son pardessus, d'une façon qui ne lui était pas coutumière. Je l'appelai pour qu'il vînt me rejoindre et le chien, à sa vue, courant vers lui, se mit à gambader joyeusement. Mais à ma surprise, mon neveu ne répondit pas à mon appel, fit un crochet et, avec la bête, traversa le sentier pour entrer directement dans le pré. Et c'est à ce moment qu'il disparut. L'étonnement du chien me parut plus extraordinaire que cette inexplicable disparition. Le pauvre animal regardait ça et là, se tournait vers moi, aboyait, déconcerté. On eût dit qu'il m'interrogeait sur le stupéfiant mystère. Nous retournâmes à la maison et sur le seuil, je rencontrai justement mon neveu qui quittait le vestibule. Je lui dis : « Comment se fait-il ? Je viens de vous voir à la porte du jardin et vous aviez un autre chapeau et un autre pardessus ». Ce à quoi il me répondit :

⁶⁰ Cité dans Journal of the American S. P. R., 1907, p. 432. Par discrétion, le nom de la narratrice n'a pas été donné par Monsieur le Prof. James Hyslop.

⁶¹ Cf. Proceedings of the S. P. R., vol. VII, p. 183.

⁶² Cf. Ernest Bozzano : Perceptions psychiques et animaux Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 423 - Relation de H. E. S.

⁶³ Cf. L'Arena, sept. 1889.

« Je n'ai pas mis les pieds dehors, je m'attardais dans les chambres mais seulement, j'ai eu l'idée de prendre un autre pardessus et un autre chapeau⁶⁴.

Neuf mois avant la mort de Mickey, une amie avait donné à Mme Osborne Léonard une chienne pékinoise qu'elle nommait Ching. Mickey la prit en affection mais, Ching très joueuse, très brusque, taquina souvent le chat qui ne lui échappait qu'en sautant sur un mur élevé.

Pendant les semaines qui suivirent la mort de Mickey, écrit Mme Léonard, rien d'anormal ne se produisit mais un soir, à onze heures, j'étais assise, lisant tranquillement lorsque je levai les yeux. Je vis Mickey assis sur une étagère au-dessus de la table. Je ne fis aucun mouvement.

Avant que j'eus attiré l'attention de mon mari, Ching qui était endormi sur le tapis devant le foyer, se mit à hurler terriblement. Ses poils se hérissèrent, ses yeux semblaient sortir de sa tête et sa gueule palpitait d'excitation en voyant, comme je le suppose, le fantôme de son ancien compagnon de jeu. Les yeux fixés sur l'endroit où ma clairvoyance voyait Mickey assis, la chienne bondit soudain vers lui. Mickey, bien que n'étant plus qu'un « Esprit », voulut lui échapper comme il avait coutume de le faire en sautant sur un guéridon dans un coin de la chambre. Il demeura là, regardant avec une expression de dédain, Ching qui sautait frénétiquement autour de la table pour tâcher de l'attraper. Bientôt cependant, la chienne se calma et retourna sur le tapis devant le feu. Alors, je me levai et m'avançai tranquillement vers l'endroit où Mickey était assis. Je fis semblant de prendre des lettres sur la table pour ne pas attirer l'attention de Ching et pour pouvoir caresser Mickey. Je le sentis tout à fait distinctement. Mon mari qui n'est pas clairvoyant ne put le voir. Je sentis l'animal faire le gros dos sous ma main et je me rendis compte — ce que j'avais oublié — qu'il avait quelques poils raides et blancs au bout de la queue. Alors seulement, je me suis rappelé cette particularité. La seule différence que je constatai entre l'ancien et le nouveau Mickey, c'est que celui-ci était d'une blancheur immaculée, pour la première fois de sa vie !

Tandis que je le caressais, Ching sut immédiatement ce que je faisais, bien que je fusse placée entre les deux. Elle accourut de nouveau en aboyant avec fureur. Après quelques instants, je m'assis et quand je levai les yeux, Mickey avait disparu.

Quelques mois plus tard, je venais de me coucher, l'électricité éclairait encore, j'aperçus Mickey qui sautait du plancher sur le pied de mon lit. À ce moment, mon mari entra avec Ching. Je ne dis rien, voulant voir si Ching apercevrait Mickey une seconde fois.

Quand mon mari fut entré, il posa Ching sur le pied du lit, du côté opposé à celui où se tenait Mickey. Je restai silencieuse. Alors Mickey, sans se donner la peine de regarder Ching, grimpa tranquillement jusque sur ma poitrine et s'y assit. Tout à coup Ching parut se sentir mal à l'aise et son profil commença à se hérisser comme le soir précédent. Les yeux lui sortaient de la tête. Elle grogna et se mit à se diriger vers Mickey.

Il me vint à l'idée que c'était mal de laisser ainsi tourmenter Mickey quand il revenait nous voir. J'appelai mon mari : « Mickey est ici, enlève Ching ». Il l'enleva et la tint dans ses bras tandis qu'elle se débattait pour être libre.

Depuis, il revient presque toutes les nuits à onze heures et onze heures et demie. Je ne le vois pas toujours mais le chien le voit et chaque nuit, Ching recommence la même scène. Quand nous avons des amis à dîner, Mickey paraît à son heure ordinaire mais il se contente de faire un petit grognement mécontent puis disparaît.

M. Roberts Johnson vint un jour chez nous pour donner à des amis une séance de trompette. Un monsieur clairvoyant qui était présent et n'avait jamais vu Mickey ni entendu parler de lui, dit tout à coup : « Il y a un chat, je crois qu'il est blanc ». Soudain la trompette s'éleva dans ma

⁶⁴ Donné dans *Animal's Friends*, reproduit dans *Revue spirite*, août 1924.

direction et Mickey lui-même fit entendre son petit filet de voix habituelle (un son que je n'ai jamais entendu d'aucun autre chat). Je fus sûre alors que notre Mickey s'était manifesté⁶⁵.

Un jour, — il y avait à peu près deux mois qu'était mort à Marseille, un oncle de mon père — je me trouvais seule à la maison en train de coudre, ma chatte couchée sur une chaise devant moi. Tout à coup, je la vois se dresser, regarder à côté de moi et faire « pfff ! » comme quand elle est en colère ou quand il vient des personnes étrangères. En même temps, j'entendis une voix à peine perceptible me dire : « Marie ! » et je sentis sur mon épaule le poids et la sensation d'une main qui s'y serait appuyée avec force. Mon ouvrage m'est tombé des mains. Je voulais me relever mais la main me serrait toujours l'épaule. Alors j'ai pensé : « Mon Dieu, c'est le pauvre parrain qui vient me demander de prier pour lui ! Depuis quelques jours, j'avais oublié de dire ma prière habituelle ». Comme je disais cela, la pression a disparu. Cependant, pour savoir si le chat n'avait pas soufflé contre quelqu'un, j'ouvris l'antichambre. Il n'y avait personne, dans le corridor non plus⁶⁶.

C'était un soir d'hiver. Je me trouvais dans ma chambre, assise au coin du feu, entièrement absorbée par les caresses que je donnais à ma petite chatte favorite, l'illustre Mme Catherine qui n'est plus hélas, de ce monde. Elle était blottie sur mes genoux dans une attitude presque rêveuse, les yeux à demi fermés, comme assoupie. Quoiqu'il n'y eut pas de lumière dans la pièce, les reflets du feu éclairaient parfaitement tous les objets. La chambre dans laquelle nous nous trouvions avait deux portes dont l'une donnait dans un appartement provisoirement fermé. L'autre, placée vis-à-vis de la première, ouvrait sur le couloir.

Ma mère m'avait quittée depuis quelques minutes et le fauteuil confortable et antique, avec un dossier très haut qu'elle occupait, restait vide à l'autre coin de la cheminée. Ma petite chatte, la tête appuyée sur mon bras, semblait de plus en plus somnolente et je pensais à aller me coucher. Tout à coup, je m'aperçus que quelque chose d'inattendu avait troublé la tranquillité de ma favorite. Elle avait brusquement cessé de ronronner et donnait des signes évidents d'une inquiétude croissante. Je m'étais courbée sur elle en m'efforçant de la calmer par mes caresses quand tout à coup, elle se leva sur ses quatre pattes et commença à souffler fortement en faisant le gros dos et la queue hérissée dans une attitude de défi et de terreur.

Cette manière d'agir me fit lever la tête à mon tour et j'aperçus avec frayeur une figure petite, laide, ridée de vieille mégère qui occupait le fauteuil abandonné par ma mère. Elle tenait les mains sur ses genoux et son corps incliné de façon à porter sa tête auprès de la mienne. Les yeux pénétrants, luisants, mauvais me fixaient immobiles. Il me semblait que c'était le diable qui me regardait par ses yeux. Ses vêtements et l'ensemble de son aspect étaient ceux d'une femme de la bourgeoisie française mais je ne m'en souciai pas car ses yeux aux prunelles si étrangement dilatées et d'une expression si méchante absorbaient complètement mes sens. J'aurais voulu crier de toute la force de mes poumons mais ces yeux maléfiques me fascinaient et m'ôtaient la respiration. Je ne pouvais pas en détourner le regard et encore moins me lever. En attendant, je tâchais de maintenir fortement la chatte mais celle-ci paraissait ne pas vouloir rester devant cet horrible voisinage. Après quelques efforts désespérés, elle parvint à se libérer et, en sautant sur les chaises, les tables, tout ce qu'elle trouvait devant elle, elle s'élança à plusieurs reprises et avec une violence extrême contre les châssis supérieurs de la porte qui donnait dans l'appartement fermé. Ensuite, en se tournant vers l'autre porte, elle recommença à se jeter contre elle avec une rage redoublée. Ma terreur s'était aussi augmentée. Je suivais des yeux ma chatte qui devenait de plus en plus frénétique. Je commençai enfin à crier de toutes mes forces. Maman accouru en toute

⁶⁵ Cf International Psychic Gazette, et reproduit dans Psychica, 15 juin 1927.

⁶⁶ Cf Camille Flammarion : La mort et son mystère, 111, p. 270.

hâte. Aussitôt qu'elle eût ouvert la porte, la chatte sauta littéralement sur sa tête et pendant une bonne demi-heure, elle continua à courir du haut en bas de l'escalier comme si quelqu'un la poursuivait. Je me retournai pour montrer à ma mère la cause de mon épouvante. Tout avait disparu⁶⁷.

Mon cher maître, je me fais un devoir de vous communiquer une observation qui apporte un document nouveau à votre enquête générale sur les phénomènes psychiques. Je ne me départirai pas d'un point de la stricte vérité :

J'étais sous-officier à Saint-Pétersbourg, content de mon service. Fortune suffisante, bien portant mais un peu fatigué, n'ayant du reste à me plaindre de rien ni de personne et ne buvant jamais de boissons alcooliques, ni même de bière.

C'est à deux heures après minuit que se passa le fait suivant : J'habitais un appartement de la Couronne composé de trois pièces. J'étais seul, tout à fait seul, sauf deux compagnons chéris, un chien et un chat. Je lisais. Les portes des chambres étaient fermées simplement et la porte d'entrée était verrouillée. Tout à coup, une des portes s'ouvrit avec violence, comme si elle avait été poussée par une force invisible. Au même instant, le chien se jeta en aboyant vers la porte et fit semblant de poursuivre quelqu'un dans la pièce voisine. J'appelai : « Qui est là ? ». N'ayant reçu aucune réponse, je pris une bougie et visitai l'appartement sans trouver personne. Cependant, le chien continuait à aboyer contre quelqu'un. Le chat, de son côté, faisait le gros dos, hérissait ses poils et regardait avec persistance vers la porte ouverte. Je rappelai mon chien mais il ne m'écouta pas, ce qui ne lui arrivait jamais. Je sentis moi-même la présence d'un être invisible mais sans pouvoir m'expliquer mes sensations.

Deux jours après, au même endroit où cette porte s'était ainsi ouverte mystérieusement, je fus frappé de paralysie (apoplexie cérébrale). Mon chien m'est resté attaché et n'a jamais voulu se séparer de moi.

Six mois de lit à l'hôpital. Une nuit, étant encore malade, je sens une main qui passait dans mes cheveux en sens inverse. Voulant me rendre compte de l'auteur de cette farce, je fais semblant de dormir et lorsque je sens de nouveau la main étrangère dans mes cheveux, je saute du lit mais ne trouve personne dans la chambre. Je me recouche mais, voilà que mon lit se soulève et est secoué avec violence ! Je fus si effrayé que bien qu'encore malade, je m'empressai dès le lendemain de quitter ma chambre d'hôpital⁶⁸.

En 1875, ma soeur et moi (nous étions alors âgée de treize ans) revenions chez nous en voiture un jour d'été vers quatre heures de l'après-midi lorsque tout à coup nous vîmes flotter au-dessus d'une haie, une forme de femme qui glissait sans bruit en travers de la route. Cette forme était blanche, en position oblique et à quelques pieds du sol.

Le cheval s'était soudainement arrêté et était si tremblant de frayeur que nous n'avions plus aucune action sur lui. Je m'exclamai, en m'adressant à ma sœur : « Voyez-vous cela ? » Elle me répondit qu'elle le voyait et adressa la même question au fils Caffrey qui était dans la voiture. Cette forme franchit la haie, traversa la route et passa par-dessus un champ puis, nous la perdîmes entièrement de vue⁶⁹. »

M. Julien Loisel, licencié es science, météorologiste à mon Observatoire de Juvisy, m'a exposé, il y a quelque temps, que plusieurs témoins avaient constaté qu'un cheval avait été impressionné par l'apparition d'un autre cheval attelé à une voiture conduite par un fantôme !

⁶⁷ Cf. Journal of the S. P. R., vol. III, p. 268-271 et Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 448.

⁶⁸ Lettre de M. Tschinsky, adressée à Camille Flammarion, Cf. : Annales des Sciences psychiques, 1907, p. 604.

⁶⁹ Cf. Phantasm of the Living, vol. II p. 197. Camille Flammarion a rapporté le fait suivant - Cf. Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 734.

« Qui donc a vu cela », demandai-je à M. Loisel ? — Ma femme. « Pourrait-elle m'en décrire une relation ? » — Sans doute.

Voici la lettre de Mme Loisel :

« M. Le Directeur,

Pour répondre à votre bienveillante invitation, je m'empresse de vous transmettre ce dont je me souviens relativement au fait bizarre et fort impressionnant dont mon mari vous a entretenu.

C'était pendant une nuit d'été de l'année 1887. J'avais alors huit ans et je revenais avec mes parents, en voiture, d'une localité voisine de Marcillac dans la Corrèze. Il y avait mon père, ma mère et deux ou trois autres personnes dont j'ai oublié les noms.

Tout à coup, au beau milieu du chemin, notre cheval se cabra, renifla des naseaux avec épouvante, s'arrêta et refusa obstinément d'avancer malgré les coups de fouet donnés par mon père. Presque aussitôt, une voiture attelée d'un cheval apparut. Elle sortait d'un petit bois, traversa très rapidement, à quelque distance devant nous, la route que nous suivions puis disparut dans les marécages situés de l'autre côté. Je me souviens fort bien que le conducteur, immobile sur son siège, a détourné la tête, paraissant nous regarder avec fixité ; ce qui me causa une peur affreuse. Je sais, pour l'avoir entendu maintes fois depuis lors, que le fourré d'où a paru sortir la voiture, aussi bien que les marais dans lesquels elle a disparu, étaient absolument impraticables, même pour des piétons et je me rappelle aussi qu'on racontait dans la contrée, que cet endroit était hanté la nuit par des apparitions fantastiques. Si j'ai bonne mémoire, un prêtre y aurait été assassiné. En raison des circonstances, le fait que je rapporte ici avait produit sur moi un tel effet qu'il est resté gravé dans ma mémoire et que je le vois encore devant mes yeux quoiqu'il y ait dix-huit ans de cela.

Thérèse Loisel, née Argueyrolles. »

Afin de me rendre compte plus exactement de ce phénomène inexplicable et d'avoir entre les mains un autre témoignage, je fis demander au père de Mme Loisel, actuellement employé aux contributions indirectes à Culan, (Cher) s'il avait quelque souvenir de cet événement. Voici sa réponse :

« M. le Directeur,

C'était vers la fin août 1886 ou 1887, dans la commune de Marcillac-la-Croizille, canton de Laroche-Canillac (Corrèze). Nous étions allés, avec ma femme et ma fillette, à la fête de Nougain, hameau de la commune de Marcillac et situé à environ six kilomètres du chef-lieu de la commune. Nous restâmes assez tard à cette fête. A notre retour, un peu avant d'arriver à l'endroit dit Croix-de-Pensil, (autour de cette croix circule un certain nombre de légendes locales dont je ne me souviens plus) il était vers les onze heures du soir, c'était une nuit claire d'été permettant de distinguer assez loin. À peine sortis d'un bois de sapins qui traversait la route, ayant devant moi un assez grand espace découvert, mon cheval s'arrêta subitement, impressionné et devenu peureux sans cause apparente. D'abord, il refuse d'avancer malgré le fouet, cherche à faire demi-tour puis finalement, se met à souffler fortement des naseaux en trépignant sur place. Ne comprenant rien à sa crainte subite et absolument contraire à ses habitudes j'en cherchais la cause, lorsque j'entendis un bruit sur ma gauche, à environ deux cent mètres et, presque aussitôt, je vois déboucher d'un bois de bouleaux très épais et que je connaissais bien comme inaccessible aux voitures et presque aux piétons, l'ayant contourné souvent en chassant pour en éviter la traversée qui en était difficile à cause de la proximité des bouleaux les uns des autres, un cheval au grand trot marchant à une allure de dix-huit à vingt kilomètres à l'heure et attelé à une voiture à quatre roues. Tout paraissait extraordinaire en un tel lieu et à une telle heure (nous étions bien placés pour voir ; le cheval suivait une crête et nous, nous trouvant en contrebas, l'horizon limitant la crête, le cheval, la voiture et le conducteur apparaissaient parfaitement devant le blanc de

l'horizon). D'abord, l'allure du cheval marchant à cette vitesse, la tranquillité apparente du conducteur immobile sur son siège, la régularité de la marche dans un tel terrain, tout contribuait à nous étonner. Mais ce qui me stupéfia et ceux qui étaient avec moi, c'est quand il passa devant nous à une cinquantaine de mètres en traversant la route que nous suivions. Cette route, nous la savions entaillée dans le sol à une profondeur de cinquante centimètres au moins, avec des fossés de chaque côté. Ces obstacles qui nous paraissaient impossibles à franchir avec un tel attelage le furent cependant sans difficulté ; pas de ralentissement dans l'allure du cheval, pas une apparence de cahot et la course se continua à nouveau de l'autre côté de la route et toujours dans la bruyère, jusqu'à une autre route desservant un autre village mais encaissée au moins d'un mètre dans le sol. Là, je ne doutais pas d'une catastrophe pour l'équipage et j'avoue que je restai tout stupéfait de voir ce nouvel obstacle franchi avec autant d'aisance que le précédent. Au-delà de cette dernière route, à dix mètres environ, était un grand marais. Le cheval s'y engagea et bientôt disparut à nos regards. Il avait passé derrière la crête et on ne l'apercevait plus. Le plan ci-dessous donne une idée de l'état des lieux.

« J'étais convaincu et je le dis à ceux qui étaient avec moi, (nous étions cinq ou six) que nous apprendrions le lendemain qu'un cheval et une voiture s'étaient enlisés dans le marais. Fort intrigué, je m'en informai le lendemain et dans la suite mais, jamais je n'appris rien de pareil. Ai-je eu la berlue ? Je ne sais, je n'ai là-dessus ni opinion, ni explication. Ce qui est certain, c'est que je me rappelle le fait après plus de dix-huit ans comme si c'était d'hier. Je n'en parle pourtant jamais, craignant de passer pour un halluciné. »

L'auteur de cette relation est actuellement âgé de cinquante six ans et jouit de la meilleure santé physique et morale, de même que sa fille. Outre ces deux témoignages, j'en demandai un troisième, celui de Mme Argueyrolles. Voici sa relation :

« Je me souviens que dans l'été de 1887, nous revenions en voiture, mon mari, ma fille et quelques amis, d'une fête qui avait eu lieu à Nougéin. Il était une heure assez avancée de la nuit lorsque, en passant près d'un endroit où se trouvait une croix, le cheval s'arrêta brusquement, les oreilles dressées et soufflant fortement des naseaux. Nous nous demandions la raison de ce brusque arrêt lorsque nous aperçûmes sortant d'un bois absolument impraticable, une voiture à quatre roues attelée d'un cheval et qui passa devant nous à une vitesse incroyable. Le conducteur était assis très tranquillement sur son siège, ne paraissant faire aucun effort pour retenir l'animal emballé. Notre frayeur a été grande, vu les circonstances et la disposition des lieux car, la voiture sortant d'un bois sauta un fossé, traversa la route, sauta un autre fossé et disparut à nos regards dans un endroit où il n'y avait que marais et fondrières et, tout cela sans qu'on remarquât aucun cahot.

Nous avons cherché longtemps à découvrir ce que cela pouvait être ; nous n'avons jamais rien appris à ce sujet .»

L'un de mes amis, résidant à Kensington, était malade depuis longtemps et un soir de dimanche de l'été dernier, un autre de mes amis et sa femme ont été lui rendre visite en voiture. Lorsqu'ils furent arrivés près d'un point du chemin de fer, non loin de la demeure du malade, le cheval, commençant à se dérober, ne voulut plus poursuivre son chemin. Il paraissait frappé d'une terreur subite ; il frémissait, reculait, se cabrait pour la plus grande frayeur des personnes qui se trouvaient dans la voiture. A un certain moment, la dame se leva pour se rendre compte de ce qui se passait et sa stupéfaction fut grande en voyant que devant le cheval, les bras ouverts, se tenait l'ami malade qu'ils allaient visiter ! Son épouvante fut telle qu'elle retomba évanouie sur les coussins de la voiture. Le mari dut alors ordonner au cocher de rentrer à la maison. Il était six heures de l'après-midi. Plus tard ils décidèrent de se remettre en route. Quand ils arrivèrent à la maison de l'ami, ils remarquèrent que les volets étaient fermés ; on ne tarda pas à leur annoncer

que le malade venait de trépasser à l'heure exacte où il était apparu devant le cheval. Il est à retenir que celui-ci fut le premier à apercevoir l'apparition, circonstance qui vient à l'appui de ce qu'affirment un grand nombre de personnes, à savoir que les animaux partagent avec l'homme les facultés de clairvoyance⁷⁰.

Il est reconnu depuis longtemps que certains animaux domestiques, nos auxiliaires familiers, sont parfois plus ou moins doués de facultés psychiques spéciales au moyen desquelles et dans certaines circonstances, ils sont aptes à recevoir les impressions de vision ou d'audition, voire même les deux à la fois, émanant du monde invisible.

Moi-même, j'ai eu l'occasion de constater le fait et le caractère varié de cette faculté chez certains d'entre eux. C'est ainsi, notamment, qu'au cours d'une excursion que je fis en 1904 sur les champs de bataille de la guerre hispano-américaine à Cuba, il me fut donné de constater la faculté de clairvoyance chez le cheval que je montais :

A un moment précis, ma monture s'arrêta brusquement, comme clouée au sol, restant absolument rétive à la parole, la cravache et l'éperon. Très surpris, j'observai plus attentivement cet incident et recherchai quelles pouvaient être les causes de cette aventure bizarre. Je ne tardai pas à me rendre compte, grâce au don de clairvoyance que j'ai toujours eu, qu'un groupe d'Esprits de miliciens américains tombés à cet endroit-même agissait sur la mentalité et l'organe visuel de mon cheval. Je pus discerner très facilement des propos échangés par les Invisibles ; qu'ils avaient arrêté ma monture dans un but de démonstration intelligente pour moi et qu'ils ne consentiraient à lui rendre la liberté d'allure qu'à la condition qu'il cesserait de fouler le terrain, sous le prétexte qu'une promenade de ce genre ne pouvait être qu'une sorte de profanation.

La même année, lors d'une promenade que je fis en voiture aux environs de Porto Rico, deux chevaux d'attelage pleins de feu et d'allure furent à leur tour influencés par une volonté extérieure et obstinément maintenus sur place, piétinant fiévreusement sans pouvoir avancer d'un pas malgré les excitations de la voix et les coups de fouet répétés de la part du conducteur. Cet incident ne prit fin que lorsque les Invisibles le permirent, afin de bien démontrer au propriétaire de l'attelage que j'accompagnais que certaines volontés, certaines intelligences des sphères de l'Au-delà pouvaient se manifester dans nos actes de la vie ordinaire et dans la circonstance, la preuve en fut fournie de façon irréfutable⁷¹.

C) Médiurnité

Il est temps maintenant de revenir au problème que pose la curieuse phalange des animaux « calculateurs et conversants » (auxquels on donne aussi le qualificatif d'« animaux pensants »). Comme nous l'avons dit déjà, les faits observés ont été assez nombreux et suffisamment contrôlés pour que l'objection du « truc », du compérage et de l'imposture puisse être éliminée. Quant à l'explication qui voudrait que des signes — volontaires ou inconscients — soient donnés par l'homme à l'animal, elle ne résiste pas à l'examen car dans nombre de cas, des mesures minutieuses ont été prises par les expérimentateurs qui la rendent inacceptable. Il suffit, du reste, de réfléchir un instant pour reconnaître que l'emploi d'un tel mode de faire nécessiterait déjà, de la part de l'animal, une véritable prouesse intellectuelle puisqu'il exigerait de lui la compréhension des rapports à établir entre la nature du signe et les réactions à lui opposer ; réactions qui se manifestent dans le cas particulier, par des coups de pattes ou des sons, aboiements, jappements, et basées sur un code numérique et alphabétique qui aurait dû être

⁷⁰ Récit de M. J.-X. Boulding, dans *Light*, 1907, p. 225.

⁷¹ Communiqué par Frédéric Hey (de Mexico) à *Zeitschrift für Spiritismus*, et reproduit dans *Revue spirite, Journal d'Etudes psychologiques*, 1910, p. 502.

préalablement arrêté entre le maître et l'élève. Quant à supposer, comme on l'a parfois prétendu, que les signes donnés par le premier l'aient été de façon inconsciente — autrement dit, en dehors de ses impulsions conscientes, — nous ne voyons guère comment, dans ce cas, un code numérique aurait pu être établi entre l'homme et l'animal !

Ceci dit, la première question qui se pose à l'esprit est celle-ci : Chez les sujets de cette catégorie, doit-on attribuer les dons particuliers qui les distinguent si nettement de la masse de leurs semblables, au développement de leur intelligence normale ou bien, faut-il y déceler l'intervention d'une influence étrangère, extrinsèque ? (sur la nature et l'origine de laquelle nous aurons à revenir plus loin).

Parmi ceux qui ont vécu en rapports étroits avec des « animaux pensants », qui les ont éduqués et longuement observés, les deux hypothèses ont été défendues avec talent et il faut reconnaître que d'une part comme de l'autre, les arguments mis en avant ont une incontestable valeur.

Voyons d'abord l'hypothèse du développement pur et simple de l'intelligence normale de l'animal. Elle a été défendue notamment par le Dr Max Millier, directeur vétérinaire des abattoirs municipaux de Munich et par le professeur Plate de l'Université d'Iéna.

« Ces animaux, dit le Dr Max Millier, parlant des « animaux pensants », nous prouvent l'orgueil humain qui dénie aux animaux la faculté de penser. Le fait que le chien pense, réfléchit, tire des conclusions, calcule plus rapidement que nous et qu'après une instruction réussie, il lit et parvient à parler au moyen de l'alphabet des nombres, est une chose peu connue et que nous avons maintenant l'occasion de reconnaître. Si après avoir visité les chiens « parlants » on continue à leur refuser la faculté de penser, c'est qu'on ferme les yeux sur les faits. Schopenhauer, un grand ami des bêtes et qui connaissait bien la psychologie animale, dit que l'intelligence ne leur est refusée que par ceux qui en possèdent très peu eux-mêmes.

Nous avons jusqu'ici mal compris la tenue mentale des animaux parce que nous n'avons pas osé croire qu'ils pensent d'une manière similaire à celle que s'octroie à lui-même l'homo sapiens. L'homme sait exprimer ses pensées à haute voix au moyen de la parole. L'animal n'en est pas capable parce qu'il lui manque le langage articulé. Pour cette raison, nous n'avons pas la certitude qu'un animal pouvait comprendre ou apprendre à comprendre le sens et la signification de notre langage. C'est à présent la récompense de ceux qui ont enseigné aux chiens l'alphabet des nombres, de savoir qu'ils ont prouvé la communication avec les animaux par ce moyen. L'animal devient par cela-même, un individu auquel l'idée de « chose » sans droits n'est plus applicable. »

Le professeur Plate, de son côté, — lequel a étudié pendant quatorze jours, seul, les chevaux d'Elberfeld et qui a longuement expérimenté avec les chiens de Weimar — estime que les jugements des animaux pensants doivent être considérés comme des travaux intellectuels propres au cerveau de l'animal. « En réalité, dit-il, il n'y a aucun motif pour apprécier aussi légèrement qu'on le fait généralement l'aptitude des animaux à l'éducation intellectuelle ». Pour lui, les étonnantes facultés de compréhension des chevaux et des chiens seraient le résultat de la domestication et l'âme de ceux-ci ne se différencierait de celle de l'homme que par son degré de développement et non par son essence même.

Si nous nous adressons à la baronne von Freytag-Loringhoven qui a entrepris l'éducation de nombreux chiens calculateurs et conversants et dont l'opinion revêt de ce fait une importance toute spéciale, nous constaterons qu'elle aussi se refuse à admettre, dans le cas particulier, autre chose que l'épanouissement de l'intelligence naturelle de l'animal ; celle-ci posséderait en elle, à l'état latent, tous les éléments nécessaires pour produire les extraordinaires résultats qui ont pu être observés.

Nous constatons ainsi qu'un certain nombre de personnes particulièrement compétentes en matière de psychologie animale n'hésitent pas à attribuer les remarquables performances des « animaux pensants » à un simple développement de leur intelligence foncière stimulée par l'intervention de l'éducateur.

Voyons maintenant les hypothèses qui font intervenir une influence étrangère ou extrinsèque. Celle-ci peut provenir de quatre sources différentes :

- 1) de l'éducateur (ou du questionneur) ;
- 2) de personnes faisant partie de l'entourage de l'animal ;
- 3) de l'intervention d' « Intelligences » non terrestres ;
- 4) d'un « Inconscient collectif ».

Dans les deux premiers cas, nous aurions affaire à une influence de nature télépathique ; dans le troisième, à un phénomène de médiumnité ; dans le quatrième, à une action d'origine subconsciente : le subconscient de l'animal puiserait dans une sorte de « réservoir universel de connaissances ».

L'hypothèse d'une transmission de pensée (télépathie) n'est pas absurde. Cette intervention étrangère apporterait une sorte d' « à point » au travail mental normal du sujet sans toutefois couvrir la totalité du phénomène.

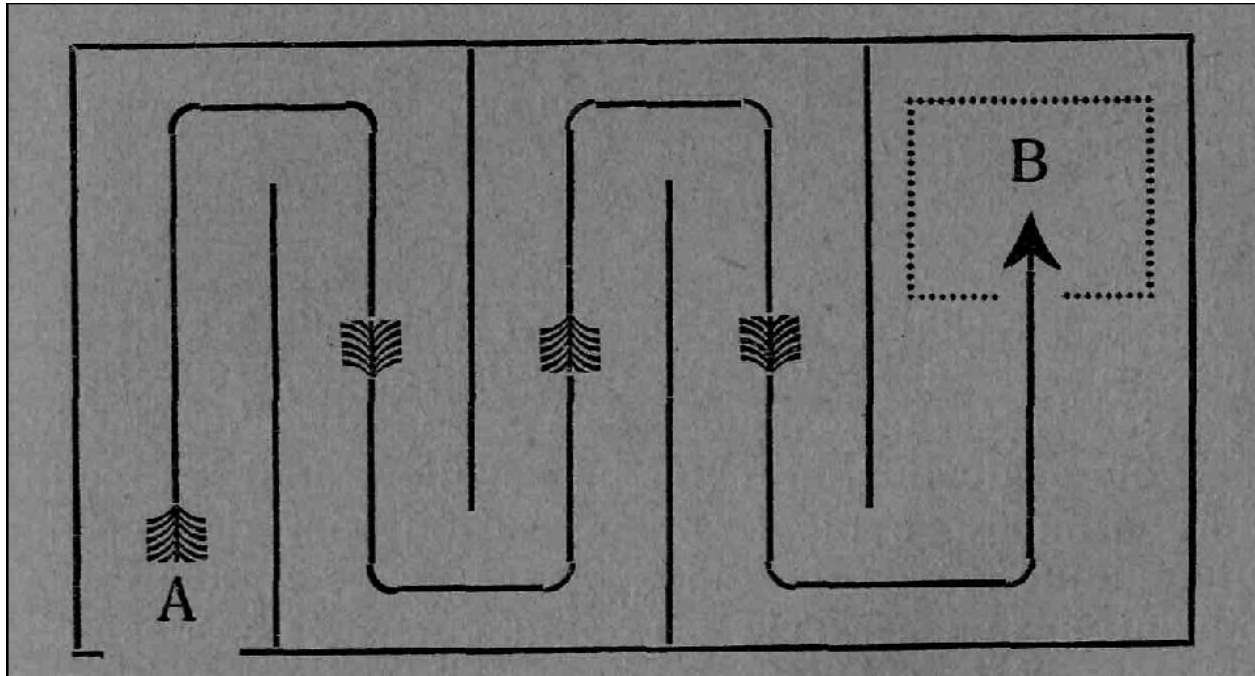
Mme Carita Borderieux, qui a vécu pendant douze ans dans une étroite intimité avec son chien Zou, déclare avoir constaté parfois une sorte de « transmission mentale » entre elle et son élève. D'autres éducateurs ont fait la même observation. Avec certains sujets, lorsque le questionneur connaît d'avance la réponse à donner, le résultat est meilleur ; ce serait une circonstance qui, sans être indispensable, (loin de là) favoriserait la manifestation. Le rapport télépathique qui a été si souvent constaté et expérimenté entre cerveaux humains se produirait, dans ce cas, entre le cerveau de l'homme et celui de l'animal.

Pour la troisième hypothèse, celle d'une manifestation médiumnique ; les observations dont on dispose sont encore — à notre connaissance — peu nombreuses. Voici ce que nous avons pu recueillir sur les faits de cet ordre :

M. Aurélien Faifofer, professeur de mathématiques à Venise, a fait connaître un cas de médiumnité animale de nature physique. Il aurait été obtenu par le Dr Ermacora de Padoue dont l'esprit positiviste et critique a été reconnu et vivement apprécié par Frédéric Myers.

Au cours d'une séance spirite, le médium dont se servait M. Ermacora étant en transe, déclara que Macacco (la petite chatte de la maison du médium) pourrait écrire avec sa patte en la faisant glisser sur du papier enduit de noir de fumée. Cela devait se passer dans l'obscurité, dans la pièce où dormait l'animal. Il conseilla à M. Ermacora de disposer les choses de telle façon qu'il ne fut pas possible ensuite de douter de l'authenticité du phénomène.

M. Ermacora qui — soit dit en passant — était un physicien distingué, fabriqua lui-même une caisse de la forme et de la dimension d'une malle ordinaire qu'il divisa intérieurement en deux parties égales, l'une placée au-dessus de l'autre. Il pratiqua ensuite dans la partie inférieure, des petits couloirs au moyen de cloisons placées comme dans la figure ci-contre.



Enfin, il disposa à une extrémité de la caisse, une ouverture carrée A suffisante pour permettre au chat de pénétrer dans l'étage inférieur, de suivre le zigzag des couloirs et de parvenir au trou B pratiqué dans la planche divisant l'étage inférieur du premier étage. Par ce trou B, le chat pouvait donc se faufiler à l'étage supérieur.

Un jour que MM. Faifofer et Ermacora se trouvaient chez le médium Mme M., celle-ci tomba tout à coup en transe. M. Ermacora s'empressa d'ouvrir la caisse. Il fixa au moyen de punaises, sur le plancher de l'étage supérieur, une petite feuille de papier après l'avoir enfumée sur une lampe à pétrole, ferma la caisse au moyen de deux loquets anglais fort compliqués qu'il avait précédemment achetés dans deux magasins différents et pria le soi-disant Esprit qui se manifestait par la bouche du médium, de faire écrire à Macacco le mot VITTORIO.

Le lendemain, les deux expérimentateurs trouvèrent écrit, comme on pourrait le faire avec la patte d'un chat, le mot VITT. Il n'avait pas été possible d'écrire davantage à cause de la dimension de la feuille de papier trop limitée pour l'objet qui avait servi de plume. On voyait sur le plancher de la caisse, des traces de noir de fumée telles qu'avait dû les laisser Macacco avec sa patte noircie par l'écriture alors qu'elle se dirigea vers le trou A afin de sortir une fois l'opération faite. Quand on retira l'étage supérieur, on trouva aussi, au fond de la malle, des traces des pattes du chat ; ces traces devenaient toujours plus décolorées, comme de raison. A ce moment, ajoute M. Faifofer, Macacco était montée sur une chaise et agitait la patte antérieure comme si elle avait voulu écrire.

M. Ermacora fit une quinzaine de ces expériences et se proposait de les poursuivre encore lorsque malheureusement, Macacco tomba du haut d'un toit dans la rue où elle fut retrouvée inanimée⁷².

Dans le cas suivant, c'est encore une chatte qui manifeste un don de médiumnité. Voici :

Au cours d'une séance, le 4 décembre 1913, en présence de l'avocat T. (le médium) de M. Poutet et d'autres encore, une petite chatte se trouvait avec eux dans la pièce. L'expérience qu'on se proposait de réaliser consistait à faire déterminer par la typtologie, (avec le guéridon) une carte à

⁷² Cf. Luce e Ombra, Milan, juillet 1905, reproduit dans : Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 563.

jouer, après qu'elle eut été extraite d'un jeu complet, au hasard et de manière à ne la laisser voir de personne. Le procès-verbal de M. Poutet dit à ce sujet :

« La chatte placée sur les genoux de H. devient nerveuse, saute, se couche sur le tapis devant le poêle. K. vante les facultés psychiques de l'animal. T., le médium, regarde comme les autres puis dit : « Eh bien ! « Stasia », (une personnalité médiumnique) fais déterminer par le chat le nombre de points ainsi que la couleur de la carte ! Ce disant, il prie H. de tirer une carte et de la placer, inconnue de tous, sous la boule qui est sur la table.

La chatte, toujours couchée, se roule nerveusement sur le tapis et bat nettement cinq coups.. Temps d'arrêt. Reprise des battements. K. et T., placés pour bien voir, comptent trois. M. placé de l'autre côté de la table voit mal, se lève et ne compte que un. La chatte s'arrête de frapper, se lève, sort de la salle et ne revient plus.

Il y a accord pour la première série de coups frappés qui doit donner le nombre : c'est cinq. Il y a désaccord pour la deuxième série mais néanmoins, on se rallie au chiffre trois qui donne plus de garanties. Si donc la curieuse expérience est réussie, attendu que le chiffre trois, par convention donne trèfle, la carte qui a été tirée et qui est sous la boule doit être le cinq de trèfle. « On s'empresse de vérifier et, à la surprise générale, on trouve bien le cinq de trèfle⁷³. »

Après les chats, les cobayes ! A Belgrade s'était constituée parmi les étudiants de l'Université, une Société de Recherches psychiques. Elle disposait d'un médium bénévole et dévoué, Mme Hélène Saveliev dont les facultés supra-normales se manifestaient surtout par de l'écriture automatique et de la clairvoyance. Celle-ci avait porté souvent, avec succès, sur les objets enfermés en des boîtes cachetées. Afin d'éliminer la possibilité d'un phénomène télépathique, on avait soin de faire choisir et enfermer l'objet en question par une personne qui n'assistait pas aux séances et qui gardait le secret de son opération. Toutefois, M. S. Latisheff qui dirigeait les séances se rendait compte que malgré cela, l'hypothèse télépathique n'était pas complètement éliminée et il se demandait comment il pourrait faire porter l'expérience sur un objet que personne ne connaîtrait. C'est alors qu'il pensa que la meilleure « boîte cachetée » serait constituée par un animal femelle en état de gestation. Le choix tomba sur des cobayes ou « cochons d'Inde », petites bêtes peu encombrantes et d'un prix modique. Dans ces conditions, le sexe de quelques embryons put être prédit d'une manière satisfaisante par des personnalités médiumniques.

Diverses circonstances accompagnant le phénomène amenèrent les expérimentateurs à se demander si une sorte de médiumnité spirite ne se manifestait pas ou, ne pouvait se manifester chez les cobayes. On les voyait en effet, quelquefois, au cours des séances médiumniques, donner des spectacles tout à fait comiques.

Pour limiter la longueur de l'exposé qui a été donné de ces expériences dont le récit a paru dans une revue anglaise puis dans la Revue Métapsychique, nous donnerons ici le résumé dû à M. César de Vesme⁷⁴ :

Un groupe de cinq à six cobayes, écrit M. Latisheff, qui se trouvaient tous dans une boîte, en sortaient tout à coup en sautant dans la chambre des séances de la façon la plus bizarre. Comme leurs réactions motrices étaient indépendantes de leur volonté, leurs sauts se terminaient généralement d'une manière extraordinaire ; l'un montait sur l'autre, ils se heurtaient mutuellement, tombaient sur le dos, etc. Jamais je ne les ai vus se comporter ainsi à l'Institut de physiologie qui nous les a prêtés, quoique je les aie surveillés longuement là-bas.

M. Latisheff prépara donc un plan spécial de séances avec les cochons d'Inde. Ces séances furent au nombre de trente, avec le médium Mme Saveliev, et puis environ un même nombre sans le

⁷³ Cf. Psychica, 15 juin 1924.

⁷⁴ Cf. Psychica, 15 oct. 1935, p. 175.

médium, les petites bêtes elles-mêmes devant le remplacer. C'est ainsi que M. Latisheff est parvenu à la conviction que la médiumnité des animaux était non seulement possible mais réellement existante.

Il s'agissait d'abord d'éliminer toutes les influences mentales que les assistants ainsi que le médium lui-même pouvaient peut-être exercer sur les cobayes. On croit y être parvenu graduellement, ainsi qu'on va le voir :

La première séance de cette espèce a eu lieu le 10 juillet 1934. Le groupe des assistants n'était composé que des collaborateurs de M. Latisheff. Deux cochons d'Inde ont été placés dans une petite caisse sur une table près du cercle. On avait aussi amené un chien auquel on avait demandé de se coucher et de se tenir tranquille. Mme Saveliev ne tarda pas à entrer en transe et l'écriture automatique commença.

Après un certain temps, les deux petites bêtes se mirent à faire un grand bruit en sautant une dizaine de fois et en criant. L'écriture automatique reprit avec la personnalité de transe, Magamed, qui dit :

« Je peux aider pour les expériences avec les animaux. Les chiens ne peuvent servir à grand chose ; ils ne sont pas facilement impressionnables. Cela réussirait mieux avec les chats. »

Demande : — Est-ce qu'ils « voient » ?

Magamed : — Oui, et ils en sont très épouvantés. Le chat réagirait avec une sorte d'hostilité. Le chien est plus tranquille.

Demande : — Quels sont les plus sensibles, les mâles ou les femelles ?

Magamed : — Les femelles. Boris (autre personnalité médiumnique) a donné aux cobayes quelques petits coups et les bêtes se sont mises à sauter et à crier. »

Les expérimentateurs demandèrent aux « Esprits » de recommencer à taquiner les bêtes. Après quelques instants, les sauts et les cris reprirent de plus belle, de telle façon que le couvercle de la boîte s'ouvrit. Latisheff demanda aux « Esprits » d'agir sur le chien mais on n'obtint que des mouvements brusques des oreilles.

Au cours de la séance du 16 juillet, comme les deux cobayes avaient fait beaucoup de bruit sur demande, Latisheff pria la personnalité « Magamed » de faire sauter d'abord celui qui avait été désigné du nom de Mimus et, seulement après celui appelé Tompus. Cette demande est bientôt satisfaite. On renouvelle trois fois l'expérience avec le même résultat, ce qui parut réellement significatif. « Magamed » fait remarquer que l'agitation des petits animaux est strictement en rapport avec les conditions du médium. La respiration de celui-ci monte à une fréquence de quarante et quarante-cinq par minute quand les cobayes réagissent.

Séance du 20 septembre. — Les expérimentateurs demandent à « Magamed » de tâcher de produire l'agitation des cochons d'Inde dans la boîte-même où ils sont enfermés. « Magamed » répond : « Attendez trois minutes ». La montre marque 7 h. 45. A 7 h. 48 exactement, la respiration du médium devient plus rapide ; les petits rongeurs sautent et crient dans leur boîte dont le couvercle saute. Après deux minutes, la respiration du médium redevient régulière ; les bêtes se calment.

Demande : — Cette opération nécessite-t-elle une grande dispersion de forces ?

Magamed : — Oui, naturellement.

Demande : — Pourriez-vous parvenir à faire cela sans employer aucunement l'énergie du médium ?

Magamed : — Je puis essayer; c'est bien possible.

On réveille par des passes le médium qui se montre plutôt fatigué.

Séance du 27 novembre. — « Magamed » propose : Je vais essayer de faire sortir le cobaye jaune hors de la boîte. A propos, comment s'appelle-t-il ? Le médium : — Mimus. Magamed : —

Victor (personnalité médiumnique) agira sur la gorge des animaux et les fera crier. Ensuite la petite « Star » (autre personnalité médiumnique) les fera courir. Nous allons commencer !

Le médium est pris par sa respiration accélérée. Cinq minutes après exactement, le cobaye jaune, Mimus, saute à différentes reprises dans la boîte et tombe dehors.

Magamed : — Placez les petits cochons sur le sol.

Nous le faisons. Les animaux commencent à courir d'un côté à l'autre sans répit, vraiment comme si quelqu'un les poussait ; ils font une tentative pour s'approcher de la boîte mais s'en éloignent aussitôt. La course effrénée est suivie de cris pénibles. Tompus finit par aller se cacher sous la table. Le médium se tranquillise ; les cobayes en font autant. La séance a duré cinquante minutes.

Des faits analogues se renouvellent souvent au cours des trente séances réalisées avec ce programme. On passe à une expérience plus précise plus complexe et plus probante :

M. Latisheff trace sur des feuilles de papier des itinéraires différents que les « Esprits » devront faire suivre aux cobayes. Il les place chacun dans une enveloppe, mêle les enveloppes et en fait extraire une au hasard qui est placée sur la table sans être regardée. De cette façon, on ne peut imaginer, sans avoir recours à des hypothèses très hardies, que le médium ou les assistants agissent inconsciemment sur les petits rongeurs. Ce n'est qu'après que ceux-ci ont parcouru les chambres que l'on consulte le papier pour s'assurer si l'itinéraire a bien été suivi. On comprend que les expérimentateurs veulent ainsi démontrer que ce sont des Entités étrangères aux assistants qui agissent sur les animaux. Le rapport de M. Latisheff est accompagné de plusieurs figures qui montrent quelques-uns des itinéraires tracés par les expérimentateurs et suivis par les cobayes.

Il arrivait bien quelquefois que le succès n'était pas complet et il fallait alors répéter l'opération mais on ne peut que reconnaître dans la presque totalité des cas, que le succès tel qu'il est décrit par le rapport était parfait. Or, ainsi que cela ressort des figures jointes au récit, la route à suivre était relativement longue. Par exemple, sortir de la boîte, aller jusqu'à la porte de droite en côtoyant la table autour de laquelle les expérimentateurs étaient assis puis changer de route et entrer par une autre porte dans la pièce voisine.

Latisheff remarque que la marche des animaux n'était pas alors analogue à celle ordinaire ; il leur arrivait de s'arrêter tout à coup puis, sauter, crier, enfin reprendre précipitamment leur chemin jusqu'au but fixé. En quoi leur démarche rappelait, on peut dire, celle de « liseur de pensée », genre Pickmann auquel on suggère mentalement un itinéraire à suivre.

Pendant la séance du 16 juillet 1934, comme les cobayes avaient réussi un de ces exercices, Latisheff en demanda un autre différent sans la présence du médium. Les animaux, en sortant de la boîte, devaient quitter le bureau, entrer dans la chambre des séances et de là, dans la salle où une conférence était faite en ce moment. L'itinéraire fut bien suivi en effet au grand étonnement de l'auditoire qui vit apparaître les petites bêtes. Or, il est à remarquer que lorsqu'il leur arrivait d'être mis en liberté pour quelque temps, dans les circonstances ordinaires, les cobayes, en sortant de la boîte, n'avaient nullement l'habitude de parcourir ainsi l'appartement, ils se dirigeaient vers le placard qui constituait leur demeure habituelle et y restaient.

Séance du 4 décembre 1934. — Cette séance offre un certain intérêt à ce point de vue que les personnalités médiumniques elles-mêmes ont déterminé la route que devaient suivre les cochons d'Inde.

Magamed dite ceci : — « La petite « Star » se tient près des animaux. Ceux-ci la voient, maintenant Mimus va crier. » Effectivement, la bestiole se prend à glapir. Le médium respire bruyamment.

Magamed : — A présent « Star » enverra l'animal dans la boîte. Voilà qu'il s'en approche.

Magamed : — Maintenant Mimus va courir et « Star » l'arrêtera et commencera à taquiner un autre cobaye.

Tout se passe exactement ainsi. Mimus prend la course et puis s'arrête brusquement. On suit attentivement les mouvements de la bête ; tout se réalise comme « Magamed » l'avait dit. La personnalité médiumnique remarque :

« Les bestioles présentent une certaine hostilité. Il faut qu'elles s'habituent à la fillette « Star ». Elles l'apercevaient dans le cercle lumineux et en étaient effrayées. »

Pendant que le médium écrivait ces mots, un des assistants, Mme X, douée de facultés de clairvoyance dit : « J'aperçois une lumière sur la boîte ». On ne pouvait voir, d'où elle se trouvait, ce qu'écrivait le médium.

Magamed : — Oui, c'est un reflet de « Star ». La prochaine fois, elle apportera un peu d'herbe.

Je vais faire entrer Mimus dans sa boîte. Celle-ci est placée sur le parquet. Elle est haute de vingt-trois centimètres. Tout le monde regarde attentivement. L'animal, après avoir couru deux fois autour de la boîte, fait des tentatives pour entrer et bientôt y parvient. M. Latisheff pousse alors plus loin les expériences en demandant aux personnalités médiumniques de résoudre certains petits problèmes arithmétiques — des additions de deux ou trois chiffres — en indiquant les chiffres par le nombre des sauts faits par les cobayes ou, amenant ceux-ci sur des petits papiers sur lesquels les différents chiffres ont été inscrits puis mêlés de manière que les expérimentateurs ne puissent pas les distinguer les uns des autres et ainsi exercer une influence sur les résultats. Quelques-unes de ces expériences réussirent.

Remarquons, en passant, qu'au point de vue des animaux « calculateurs », des expériences de cet ordre ont une valeur incontestable et il serait à souhaiter qu'elles fussent reprises par d'autres cercles d'études.

Toujours est-il que la signification de tels faits n'a pas échappé à divers auteurs qui n'hésitent pas à considérer les dons médiumniques si particuliers des « animaux-pensant » à l'intervention d'Intelligences du monde extraterrestre. C'est ainsi que M. Léopold Gunther-Schwering, parlant des chiens de Weimar⁷⁵ en arrive à certaines conclusions qui peuvent se résumer ainsi :

Il dénie à l'animal la faculté de penser « humainement », bien que celui-ci ait, du fait de son cerveau, une certaine intelligence, même progressive. Les animaux parlants, comptants, pensants seraient des animaux-médiums mus par des Intelligences extra-humaines. Cependant qu'ils se manifestent ainsi, ils conserveraient néanmoins leur conscience, autrement dit, une partie d'eux-mêmes seulement serait sous l'influence extérieure, tout comme un médium écrivain par exemple peut conserver sa lucidité consciente alors que sa main écrit automatiquement sous l'influence d'un « Contrôle » extérieur.

De son côté, un psychologue américain, M. Arthur Goadby de New -York qui a beaucoup expérimenté avec le poney Black Bear dont nous avons parlé, penche vers la même solution. Dans une correspondance échangée entre lui et M. César de Vesme, nous trouvons l'exposé de considérations qui méritent qu'on s'y arrête⁷⁶.

« Vous avez été le premier, dit-il, à vous rendre compte de la nature supra-normale des phénomènes présentés par les « animaux conversants ». Seulement si je ne me trompe, vous préférez vous tenir à l'hypothèse du génie subliminal latent dans tous les animaux et pouvant fonctionner dans certaines contingences et sous certaines influences. « Or, je ne vous cacherai pas que personnellement, je trouve que la théorie en question est bien plus bizarre, outrée, mystérieuse et compliquée que celle fondée sur le rapport et l'influence spirites et même sur la « possession ». Nous avons un grand nombre de preuves en faveur du génie normal et sur-normal des hommes vivants ainsi qu'en faveur des communications des décédés mais, nous ne

⁷⁵ Cf. Zeitschrift für Seelenleben, 1935.

⁷⁶ Cf. Psychica, 15 juillet 1931.

connaissions aucune preuve spontanée de ce génie chez les animaux, aucune preuve provoquée de son existence hormis lorsqu'ils expriment des idées humaines en association intime avec les humains. Dans ces occasions, ils reflètent alors d'une manière mystérieuse, la pensée humaine, les sentiments humains et des actions en des voies nettement humaines. Jamais les animaux n'ont spontanément déployé de telles activités ou développé de telles facultés et qualités. En outre, si leur intelligence subliminale pouvait exécuter automatiquement des opérations compliquées de haute mathématique, ces habiletés se montreraient parfois en s'infiltrant dans leur intelligence consciente normale, comme cela arrive chez les humains. Mais cela ne paraît pas se produire ; aucun animal, hormis l'homme, ne sait normalement compter même seulement jusqu'à dix, aucun ne déploie normalement une idée d'opération de soustraction et de multiplication. Cela est certainement vrai en ce qui concerne les chevaux et les chiens, ce ne l'est peut-être pas entièrement pour les singes anthropoïdes.

Naturellement, je reconnais que les animaux possèdent une intelligence associative suffisante pour exprimer leurs sentiments, leurs pensées, leurs désirs normaux par des signes simples, instinctifs et même provenant de l'instruction qu'ils peuvent avoir reçue des hommes, sans l'intervention d'« anges gardiens » comme vous l'avez justement remarqué. Black Bear pouvait exprimer automatiquement son antipathie pour les pommes par exemple, en secouant la tête lorsqu'on lui en offrait. Mais une fois, comme on lui demandait si décidément il ne les aimait pas, il répondit vigoureusement : Helt, no ! (littéralement) : Enfer, non ! Expression non française mais que l'on comprend aisément. Il employait pour cela les symboles abstraits de l'alphabet en transformant les sentiments en des idées, les idées en paroles, les paroles en ces symboles que sont les lettres ; un processus compliqué dont ne sont capables que les hommes instruits et intelligents. Sa réponse était très humaine, très humoristique, un peu profane, telle qu'on pourrait l'attendre d'un de ces êtres humains désincarnés qui produisent parfois du tapage dans les maisons. « Je n'ai pas de difficulté à admettre qu'il semble ridicule de supposer que des Esprits désincarnés se mettent constamment au service de nos « chiens avants » mais il s'agit peut-être, plutôt d'un rapport établi, d'une affinité psychique que d'une présence réelle sur place et cette théorie, quoique bizarre, n'implique point un débridement de l'imagination aussi grand que de supposer qu'un cheval âgé de dix ans ou un chien de cinq ans puissent être intellectuellement plus instruits que ne peut l'être un humain adulte hautement éduqué.

Autre chose. Vous demandez pourquoi, si les réponses étaient dictées par des Esprits, il serait nécessaire d'enseigner aux animaux l'alphabet et les chiffres et de leur apprendre à compter et à calculer. A cela, je puis répondre que ces enseignements élémentaires peuvent être plus nécessaires pour le contrôle effectif des animaux par des Entités étrangères ayant une psychologie différente que pour la conscience subliminale des animaux eux-mêmes ou pour la toute puissance et omnisciente Intelligence Cosmique. D'ailleurs, dans votre classique monographie : « Les chevaux pensants d'Elberfeld », vous remarquez que cet enseignement est essentiel pour le contrôle effectif par le subliminal sur l'automatisme de l'animal. Votre observation est tout à fait raisonnable. Et il n'est pas moins vrai, à mon avis, que les contrôles spiritiques doivent opérer au moyen de « propensions conditionnées » dans le système nerveux de leur instrument.

Vous remarquez que Mme Borderieux ne cache pas son hésitation à accepter l'hypothèse du contrôle spiritique dans les phénomènes des animaux conversants et qu'elle présente comme principale objection, son expérience selon laquelle les prétendus correspondants ne font jamais allusion à eux-mêmes, ni ne révèlent leur présence comme ils le font au cours des séances médiumniques. Cette répugnance, selon moi, peut être due à une répugnance de révéler leur identité lorsqu'ils se communiquent au moyen d'animaux ; un système que beaucoup d'âmes ultra-

déliçates ont absurdement considéré comme peu digne, en regardant d'ailleurs toute communication de cette sorte comme étant grotesque et anormale.

Cependant Black Bear a, à plusieurs reprises, au cours de séances très particulières et intimes, annoncé la présence d'Esprits ou du moins, peut-être son sentiment de leur présence. Il les a même nommés à son maître. Un de ceux qu'il a nommés était le propriétaire de l'automobile que Barrett employait pour transporter Black Bear à différentes séances en des maisons particulières des alentours.

Une dame intelligente et charmante que j'ai moi-même bien connue au temps de ma jeunesse, et qui avait épousé une de mes connaissances, est décédée depuis quelques années. Sa résidence d'été était près de celle de Barrett qu'elle connaissait, ayant assisté à plusieurs séances du poney. Je m'imagine la fureur qu'aurait éprouvé son mari en apprenant que sa femme défunte était censée s'être communiquée en des séances médiumniques au moyen d'un cheval !

Après tout, pourquoi les Esprits devraient-ils dévoiler leur identité ? Toute l'affaire constitue un jeu d'esprit, quoique son but principal soit, à mon avis, celui de faire connaître au monde que les animaux ont des âmes, des corps éthériques et d'inspirer aux hommes un plus grand amour, une plus grande gentillesse envers eux. »

Comme on aura pu le constater, les observations et les faits dont nous avons fait état jusqu'à maintenant rendent la solution du problème des « animaux pensants » particulièrement ardue. Nous avons vu que les uns l'expliquent par un développement de l'intelligence normale de l'animal alors que d'autres font intervenir des influences étrangères dont nous avons indiqué plus haut la nature.

Nous ne pensons pas que l'une ou l'autre de ces hypothèses doive être acceptée à l'exclusion des autres. En effet, tout laisse supposer que chaque cas présente un aspect particulier qui peut comporter, dans des proportions infiniment variables, une part d'intelligence foncière, de télépathie, de médiumnité, peut-être même aussi, l'ingérence de ce que certains psychologues appellent — à supposer qu'il existe — l' « Inconscient collectif », l' « Unité psychique » ou encore l' « Intelligence cosmique ».

Il ne semble pas que l'on puisse, pour l'instant, en dire davantage. En tout état de cause, on ne saurait guère refuser « a priori » l'une ou l'autre des hypothèses suggérées. Chacun conclura à sa manière, selon qu'il sera plus enclin à considérer l'animal comme une sorte d'automate mû uniquement par l'instinct plutôt qu'une individualité en voie d'évolution intellectuelle, psychique et spirituelle.

Cinquième partie - Manifestations post-mortem

Les manifestations post-mortem sont fréquentes chez les animaux. On possède là-dessus un nombre aujourd'hui imposant de témoignages et d'observations, que l'on peut grouper en deux grandes classes :

A) Les manifestations spontanées.

B) Les manifestations obtenues au cours de séances expérimentales.

Dans les deux classes, on constate que le phénomène peut comporter un degré d'objectivité couvrant toute la gamme comprise entre une simple impression de « présence » jusqu'à la formation d'un fantôme plus ou moins condensé, voire même, (plus rarement) aussi substantiel qu'un être vivant, avec toutes les particularités qui le caractérisent. On remarque aussi que, non seulement les animaux qui nous sont les plus proches par la domestication: chiens et chats, se manifestent, mais également des espèces moins familières, ou même des bêtes sauvages.

Dédoublement ou bilocation

Avant d'aborder le chapitre des manifestations posthumes d'animaux, il importe d'ouvrir une parenthèse afin d'examiner si ces derniers possèdent, comme l'homme, un « double » ou « corps éthérique » ou encore, suivant une expression courante, un « corps astral ».

La question est d'importance car elle projette une vive lumière sur le mystérieux phénomène des « fantômes » et des « apparitions » tant chez l'homme que chez l'animal. Elle nécessite toutefois, pour en saisir toute la portée, la connaissance de certaines notions touchant à la constitution occulte de l'homme et aux rapports qui rattachent ce dernier aux divers plans du Cosmos.

Comme nous avons longuement traité de ce sujet dans un ouvrage antérieur⁷⁷ auquel il est facile de se reporter, nous nous bornerons à rappeler ici quelques-uns des commentaires que nous avons consacrés dans le volume précité à la démonstration de l'existence du « double » ainsi qu'aux phénomènes de dédoublement, ceux-ci envisagés du point de vue de l'homme.

La psychologie égyptienne distinguait déjà dans celui-ci le Khet, le Khat, le Khou, le Ba, le Ren.

Sans entrer ici dans le détail de cette subtile psychologie, retenons simplement ceci :

Le Khet est ce qui se perçoit visuellement et quantitativement dans l'homme, tel qu'il apparaît en cette vie ; ce sont les éléments physiques du dehors que le dynamisme occulte de l'homme a captés, ordonnés, organisés, informés, vitalisés et dont il se sert pour agir dans l'ambiance terrestre. Le Khet est donc un instrument d'activité. Comme tel il est provisoire et au moment de la mort, le dynamisme occulte de l'homme l'abandonne.

Le Khat vient ensuite ; mot que Maspero a traduit par « double », le définissant en ces termes : « Une sorte de reflet, projection vivante de la personne qui la reproduit dans ses moindres détails, c'est un second exemplaire du corps en une matière moins dense. »

Ailleurs, le célèbre égyptologue dit encore : « C'était comme un deuxième exemplaire du corps dans une matière moins dense que celle corporelle ; une projection colorée mais aérienne de l'individu qui le reproduisait exactement dans toutes ses parties. »

Ainsi donc, le Khat ou « double » est, d'une part, l'exemplaire primordial de l'être humain ; en quelque sorte l'idée directrice qui l'a fait tel qu'il est et d'autre part, le dynamisme vital dont le Khet ou corps physique est l'instrument d'activité.

⁷⁷ Raoul Montandon : La mort, cette inconnue. Editions Victor Attinger, Neuchâtel, 1942.

Ce Khat ou « double » peut avoir une existence indépendante. Au cours de la vie, il est des moments où il quitte le corps pendant le sommeil, durant certaines maladies impliquant le coma ou pendant les évanouissements.

Pour les Egyptiens, revenir à soi après un évanouissement c'était récupérer son Khat. Mourir c'est « rentrer en son Khat, passer à lui, se replier en lui, aller vivre en lui seul, retourner à lui ». Toutes expressions relevées dans les textes.

On retrouve cette même idée d'un « double » chez les Grecs : « Un corps céleste, dit Philoppon, est perpétuellement attaché à l'homme, on l'appelle corps astral ».

« C'est le char ailé de l'âme, dit Platon. Ce char a la figure du corps et quand les morts apparaissent, on les reconnaît à ce corps lumineux. »

« Toutes les âmes, dit Proclus, étaient des hommes antérieurement ; elles avaient un corps invisible. »

Le Khat, le corps astral, le char ailé de l'âme habituellement invisible, en tant que soutien occulte de l'homme est, en somme, le corps glorieux de la théologie chrétienne.

Cette notion du « double » exemplaire primordial et substructure du corps invisible a persisté jusqu'à nos jours dans tous les systèmes ésotériques et on la retrouve avec une singulière persistance dans les croyances de maintes peuplades primitives.

Et si nous puissions aux diverses sources de l'occultisme contemporain — héritier d'une tradition millénaire à laquelle se sont peu à peu incorporés de précieux acquis scientifiques —, nous constatons que l'être humain envisagé ésotériquement n'apparaît jamais comme une unité simple mais, au contraire, comme un composé d'une grande complexité ; comme une véritable synthèse d'éléments différenciés : corps, véhicules, incorporités, enveloppes ou principes.

Divers procédés ont été mis en oeuvre aux fins de mettre en évidence, par une dissociation temporaire de leur unité synthétique, l'existence de ces éléments divers de l'architecture de l'homme.

Pendant le sommeil normal, alors que le corps de chair repose sur sa couche, vitalisé par le double éthérique, le corps astral (corps du désir) s'évade de sa gaine matérielle, provoquant une obnubilation temporaire des sens.

C'est à cette évasion du corps astral qu'est due l'insensibilité concomitante à l'état de sommeil. Mais cette extériorisation toute naturelle lorsqu'il s'agit de cet état particulier (que nous ne connaissons pas) peut être provoquée par des moyens artificiels : passes magnétiques, anesthésiques, etc. ou se produire spontanément sans que soit intervenue la volonté du sujet. Certaines personnes sont plus aptes que d'autres à produire ce dédoublement ; il en est même qui, par un entraînement spécial, arrivent à le provoquer volontairement.

On a constaté aussi que le phénomène pouvait être produit inconsciemment à la suite d'une émotion violente, d'un désir intense, d'une déficience nerveuse, d'une sous-alimentation prolongée etc.

De très nombreux cas de dédoublement ont été observés. On peut les classer, grosso modo, en deux catégories :

1. Dédoublements inconscients, involontaires.
2. Dédoublements conscients, volontaires.

Le « double » extériorisé a pu être maintes fois photographié lorsque étaient remplies les conditions spéciales que nécessite une telle opération. Dans l'ouvrage dont il vient d'être fait mention ont été réunis un certain nombre de cas de dédoublement qui établissent de façon pertinente la réalité du phénomène, nous y renvoyons le lecteur.

Il y a tout lieu de supposer que le « double » existe également chez l'animal et que c'est son extériorisation temporaire qui, comme pour l'homme, provoque chez lui le sommeil normal. Il

semble aussi qu'un simple désir ou une intention soit de nature à provoquer chez lui l'extériorisation du « double » comme en témoignent des faits tels que ceux-ci :

Je possédais une très belle chatte angora au long poil tacheté de gris, aux yeux verts encerclés de noir. Elle était de nature douce et affectueuse et faisait l'admiration de tout le monde mais elle avait un défaut : tous les soirs elle tentait de s'échapper pour aller se promener. La cour de la maison que j'habitais était partagée en deux par une grille ; elle s'échappait en sautant par-dessus. Un soir, j'arrivai dans la cour juste à temps pour la saisir alors qu'elle se disposait à bondir sur la grille. Je l'avais à peine serrée dans mes bras lorsque j'eus la surprise d'apercevoir un autre chat angora, en tous points identique au mien, qui sautait par-dessus la grille. En ce temps là, je ne savais rien des doctrines spirites. Je regardai de l'autre côté de la grille pour me rendre compte de ce fait étrange, sachant bien que dans tout le quartier, il n'existait pas une chatte analogue à la mienne. Mais de l'autre côté je ne vis rien.

Plus tard, m'étant initiée aux nouvelles doctrines, (nouvelles pour moi) j'ai compris que ma chatte était, à ce moment là, tellement envahie par l'idée de fuir, que son « double » s'était libéré avec tant de force, qu'il avait pu me paraître substantiel.

A peu de temps de là, la bête tomba malade. Je me vis dans la nécessité de la confier aux soins d'un vétérinaire. La nuit où elle mourut, j'ai senti — positivement senti — ma chatte s'accrocher avec ses griffes à la couverture et sauter sur mon lit comme elle le faisait habituellement ; l'impression était si réelle que j'ai tendu instinctivement la main pour m'assurer que je ne me trompais pas. Le lendemain matin, je me suis rendue chez le vétérinaire où j'appris que la chatte était décédée au cours de la nuit ; sa dernière pensée avait été pour moi⁷⁸.

Megatherium est le nom de mon petit chien hindou qui dort dans la chambre de ma fille. La nuit dernière, je me réveillai soudain en l'entendant sauter dans ma chambre. Je connais fort bien sa manière de sautiller très caractéristique. Mon mari ne tarda pas à se réveiller à son tour. Je le questionnai en lui disant : « Entends-tu ? » Il me répondit : « C'est Meg ». — Nous avons allumé aussitôt une bougie, nous avons regardé partout mais nous n'avons rien trouvé dans la chambre et la porte était bien fermée. Alors l'idée me vint que quelque malheur était arrivé à Meg. J'avais le sentiment qu'il était mort en ce moment même. Je regardai la montre pour préciser l'heure et je pensai que je devais descendre et aller immédiatement m'assurer de la chose. Seulement, cela me paraissait si absurde et puis il faisait si froid ! Je demurai un instant indécise et le sommeil me regagna. Très peu de temps devait s'être écoulé quand quelqu'un vint frapper à la porte. C'était ma fille qui, avec une expression de grande anxiété, m'avertit : « Maman, maman, Meg se meurt ! ». Nous descendîmes l'escalier d'un bond et nous trouvâmes Meg renversé d'un côté, les jambes allongées et rigides comme s'il était mort. Mon mari le souleva de terre et s'assura que le chien était encore en vie mais il ne parvint pas à se rendre compte immédiatement de ce qui s'était passé. On constata enfin que Meg — on ne sait comment cela s'était produit — avait le cou serré dans la courroie de son petit vêtement, de telle façon qu'il était presque étranglé. Nous le libérâmes immédiatement et aussitôt que l'animal put respirer. Il ne tarda pas à se ranimer et à se rétablir. Je puis jurer avoir entendu le sautillerment si caractéristique de Meg autour du lit ; mon mari peut en dire autant⁷⁹.

Le général John Charles Thompson, rapporte le fait suivant :

⁷⁸ Cette observation a été rapportée par Mme Camier, qui en a donné la relation dans : Revue scientifique et morale du spiritisme, 1920, p. 351.

⁷⁹ Cas rapporté par Mrs Beauchamp (de Hunt Lodge, Twiford) dans une lettre adressée à Mrs Wood (Colchester) et relaté par Ernest Bozzano, dans Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 427, reproduit d'après Journal of the Society for psychical Research, vol. IV, p. 289-290.

Jim était un bel épagneul, le chéri de ma fille qui habitait à Cheyenne (Wyoming). Il avait une nature encore plus affectueuse que ceux de sa race. Il passait dans la ville comme « le chien qui rit » parce qu'il savait reconnaître les personnes qui lui étaient connues ou saluait ses amis par un rire joyeux, aussi distinct que celui d'un être humain.

Un soir, vers la fin de 1905, à 7 heures 30 environ, je me promenais avec un ami dans la dix-septième rue de Denver (Colorado). En arrivant à la First National Bank, nous observâmes un chien qui gisait au milieu de la chaussée ; je m'approchai et je fus frappé de sa ressemblance parfaite avec Jim que j'avais laissé à Cheyenne. L'identité était fortement accentuée par l'accueil que le chien me fit et le rire qui lui était si spécial. Je dis à mon ami que seuls les cent six milles qui me séparaient de Denver pouvaient m'empêcher de jurer que ce chien était bien Jim ; je lui en expliquai le motif. Le chien que nous avions devant nous paraissait être très mal. Il n'arrivait pas à se soulever. Après l'avoir cajolé un instant et lui avoir dit un aimable adieu, nous traversâmes Stout Street et nous nous arrê tâmes pour lui lancer un dernier regard ; il avait disparu.

Le matin suivant, le courrier m'apporta une lettre de ma femme m'annonçant que Jim avait été tué accidentellement le soir précédent à 7 h. 30. Personne ne m'ôtera de l'idée que ce fut bien le fantôme de Jim agonisant que j'ai vu⁸⁰.

Il s'agit, dit Lubow Krinajowsky, d'un petit chien qui était le favori de nous tous, de Wera surtout et, un peu à cause de cette affection et des gâteries exagérées qui en étaient la conséquence, l'animal tomba malade. Il souffrait de suffocation et toussait ; le médecin vétérinaire qui le soignait ne dit pas que la maladie fut grave. Néanmoins, Wera s'inquiétait beaucoup. Elle se levait la nuit pour lui faire des frictions et lui donner sa médecine mais personne ne pensait qu'il put mourir.

Une nuit, l'état de Bonika (c'était le nom du petit chien) empira tout à coup. Nous eûmes de l'appréhension, surtout pour Wera et on résolut que dès le matin, on irait chez le vétérinaire car si on s'était contenté de le faire appeler, il ne serait venu que vers le soir.

Donc ce matin, Wera et notre mère partirent avec le petit malade. Moi, je restai et me mis à écrire. J'étais si absorbée que j'avais oublié le départ des miens quand tout à coup, j'entendis le chien tousser dans la pièce voisine. C'était là que se trouvait sa corbeille et depuis qu'il était malade, à peine commençait-il à tousser ou à gémir que l'un de nous allait voir ce dont il avait besoin ; lui donnant à boire ou lui présentant sa médecine ou encore, ajustant le bandage qu'il portait au cou.

Poussée par l'habitude, je me levai et m'approchai de la corbeille. En la voyant vide, je me rappelai que maman et Wera étaient parties avec Bonika et je restai perplexe car la toux avait été si bruyante et si distincte qu'il fallait rejeter toute idée d'erreur. J'étais encore pensive devant la corbeille vide quand près de moi se fit entendre un de ces gémissements dont Bonika nous saluait quand nous rentrions, puis un second qui semblait venir de la chambre voisine. Enfin une troisième plainte qui semblait se perdre dans le lointain.

J'avoue que je restai saisie et prise d'un frémissement pénible puis, l'idée me vint que le chien avait expiré. Je regardai l'horloge, il était midi moins cinq minutes.

Inquiète et agitée, je me mis à la fenêtre et j'attendis les miens avec impatience. En voyant Wera revenir seule, je courus vers elle et lui dis à brûle-pourpoint : « Bonika est mort ! ». — « Comment le sais-tu ? » dit-elle stupéfaite. Avant de répondre, je lui demandai si elle savait à quelle heure précise il avait expiré. « Quelques minutes avant midi », me répondit-elle. Et elle me fit le récit suivant :

⁸⁰ Swastica, Denver, juillet 1907, reproduit dans : Annales des Sciences psychiques, 1907, p. 672.

Quand elles étaient arrivées chez le vétérinaire vers onze heures, celui-ci était déjà sorti mais le domestique pria instamment ces dames de bien vouloir attendre, vu que vers midi son maître devrait rentrer car c'était l'heure à laquelle il avait coutume de recevoir. Elles restèrent donc mais, comme le chien se montrait toujours plus agité, Wera, tantôt le déposait sur le divan, tantôt le mettait à terre, consultant la pendule avec impatience. A sa grande satisfaction, elle venait de constater qu'il ne restait plus que quelques minutes avant midi lorsque le chien fut repris d'une suffocation. Sitôt après, on constata que le chien venait d'expirer.

Je dois constater que ce chien se distinguait par une intelligence extraordinaire que nous n'avons jamais pu retrouver en quelque autre animal de cette espèce. Il pratiquait la charité et une fois, étant à la campagne, nous avons pu observer, pendant huit jours, qu'il portait du pain et des ailes de poulet à un pauvre chien vagabond et affamé et qu'il le regardait manger avec une véritable satisfaction. Il jouait avec une poupée. Après sa mort, pendant la grande maladie de Wera, nous avons vu plusieurs fois, tant Wera que moi, Bonika assis au pied de son lit⁸¹.

Il sied de signaler ici les expériences faites par le Dr R. - A. Watters, directeur de l'Institut Bernard Johnston aux Etats-Unis et qui semblent avoir démontré que l'organisme charnel de la bête abandonne un « quelque chose » au moment du trépas. Voici les faits tels qu'ils ont été résumés par M. Van Walt et dont nous reproduisons l'essentiel :

« La découverte récente de la radio-activité, dit M. Van Walt, a permis de connaître enfin le mode d'activité de l'atome et de pénétrer plus avant le mystère de la structure atomique et ceci, simplement parce qu'un minéral radioactif est en état constant de transmutation et de rupture atomique par suite de l'émission de rayons radioactifs.

Ces émanations radioactives sont les rayons « alpha » et « betha » et c'est à l'aide des minéraux radioactifs que nous explorons la structure des autres atomes ».

Si par exemple, on bombarde un atome de rayon alpha, il se produit des réactions qui permettent d'étudier la structure de cet atome ; il a été construit un appareil des plus ingénieux, « la chambre d'expansion Wilson » qui permet d'observer les effets des rayons alpha et betha sur les atomes. Cet appareil consiste en un cylindre de cuivre muni d'un couvercle de verre en forme de boîte. Ce couvercle de forme cylindrique peut coulisser dans l'intérieur du cylindre et s'y enfoncer de quelques centimètres. Il est appelé « chambre d'observation ».

Cette chambre contient un support permettant d'y placer les objets à étudier, tels que minéraux radioactifs, spécimens biologiques, etc., et une lampe puissante l'éclaire. Il est, en outre, possible d'y créer à volonté un « brouillard artificiel ». Or, nous savons que le brouillard, en se condensant, a tendance à se déposer sur les corps solides. Si l'on introduit dans la chambre d'observation une parcelle de radium, les rayons alpha et betha bombarderont le brouillard. La vitesse de ces rayons est telle qu'ils ne déplacent pas l'air comme le ferait par exemple un obus mais qu'ils traversent en ligne droite les atomes de l'air sans produire d'autre effet que de leur arracher un ou deux électrons au passage. Ces atomes privés d'un électron deviennent instables et sont transformés en ions positifs ou négatifs : c'est le phénomène dit « d'ionisation ».

Ces ions ont la propriété d'attirer l'humidité, en conséquence, le brouillard se condense sur ces parcelles infimes et elles reflètent la lumière. En fait, quand on bombarde le brouillard artificiel à l'aide de rayons alpha, ceux-ci laissent sur leur passage une traînée lumineuse qui peut être photographiée.

⁸¹ Cf. Annales des Sciences psychiques, 1898, p. 45. (Mlle Lubow Krinajowsky était fille de feu le général du même nom et soeur de Mlle Wera devenue Mme Semenoff.)

Base du procédé. — Je me suis longuement étendu sur le procédé de photographie des ions qui est une expérience bien connue en physique pour mieux faire comprendre le principe sur lequel est basée la photographie du corps éthérique. Ce principe est le suivant :

Puisque la vapeur d'eau se dépose sur les parcelles infinitésimales de l'ion et les rends photographiâmes, il semble possible et raisonnable de supposer que le même brouillard se déposera sur les parcelles, quelque subtiles et infinitésimales soient-elles, du corps éthérique, si ce dernier existe véritablement. Or, le postulat de Gaskell appuyé sur des faits positifs affirme que toutes les formes de vie, tous les organismes complexes, possèdent une « quantité » intra-atomique.

Le corps éthérique. — Eddington a dit : « Si tous les atomes composant un corps humain étaient agglomérés ensemble en un point de l'espace, ils tiendraient sur la pointe d'un crayon ». En conséquence, le corps physique d'un organisme quelconque est composé d'espace pour la plus grande part (l'espace en question étant dit « espace intra-atomique ») et les expérimentateurs ont posé en principe que si le corps éthérique existe, il doit se loger dans cet espace intra-atomique de la structure cellulaire.

Si d'autre part des parcelles infinitésimales telles des ions positifs ou négatifs peuvent être photographiés à l'aide de l'appareil décrit plus haut, il semble probable que ce même appareil doit également pouvoir détecter les phénomènes infra atomiques.

Le résultat de ces expériences a été, effectivement, qu'un corps immatériel s'échappe du corps physique au moment de la mort, que ce corps a été rendu visible à l'aide de la vapeur d'eau et a même été photographié. « Un gros insecte a été la forme de vie la plus élémentaire sur laquelle il a été possible à Watters d'expérimenter.

A proximité de son laboratoire se trouvaient un grand nombre de sauterelles. Il en fit récolter cent spécimens environ. Cinquante sujets furent mis de côté pour l'expérience proprement dite, dans la chambre d'observation. Le reste servit à déterminer la meilleure méthode de donner la mort aux spécimens d'examen. Finalement, l'éther fut choisi comme le meilleur moyen de mise à mort.

Malgré les précautions prises, il fut impossible de prédire avec précision absolue le moment exact de la mort ; celle-ci se produisant à des intervalles différents avec chaque sujet. Il est donc facile de comprendre que les résultats de ce genre d'expérience ne sont pas uniformément positifs puisqu'il fallait deviner approximativement l'instant propice à la prise photographique.

Ombres éthériques. — Le sujet est d'abord anesthésié puis placé dans la chambre d'observation dans laquelle on a introduit un morceau d'ouate imbibé d'éther. Quand on supposait que l'insecte entrait en agonie, on tirait la photographie. Tout de suite après la prise de vue, l'insecte était extrait de la chambre et on lui faisait une injection d'adrénaline qui est un puissant réactif sur l'organisme.

Dans quelques cas, après l'injection d'adrénaline, le sujet donnait des signes de vitalité, ce qui indiquait que la photographie avait été prise avant la mort. Sans aucune exception, dans ce cas, la plaque ne portait nulle trace d' « ombre Ethérique ».

Par contre, chaque fois où la photographie accusait des ombres caractéristiques ou des images de « corps immatériel », les insectes n'ont jamais montré le moindre signe de vitalité, bien qu'ils aient été soumis aux piqûres d'adrénaline et gardés en observation constante pendant des périodes variant de huit à quatorze heures. Dans quatorze cas sur cinquante, un fantôme d'insecte est apparu sur la plaque.

Similitude du fantôme et du corps physique. — Il est bon d'insister encore sur un point essentiel afin de prévenir l'objection qui pourrait être faite par des sceptiques ou des adversaires de notre thèse, à savoir que ces formes fantomales peuvent être dues au hasard ou à des nuages accidentels des gaz. Les fantômes ont toujours été conformes aux contours physiques des

spécimens choisis, c'est-à-dire que le corps éthérique a toujours été, dans toutes les expériences, caractéristique du corps physique du sujet en observation, selon que le spécimen étudié était une grenouille, une souris, un papillon, etc., la photographie du fantôme était d'une grenouille, d'une souris, d'un papillon. Dans aucun cas, la photographie d'une grenouille, par exemple, n'est apparue quand le spécimen choisi était une souris, ni vice versa.

Des centaines d'expériences ont été faites et les résultats photographiques ont toujours été positifs en ce qui concerne cette concordance entre les fantômes et les contours physiques du sujet en observation.

Les expérimentateurs pensent qu'ils ont démontré qu'un corps immatériel s'échappe du corps physique au moment de la mort, exactement de la manière dont on se dépouille d'un vêtement. Leur conclusion est la suivante : « Bien que les expériences aient été jusqu'ici limitées à des animaux représentant les formes les plus simples de la vie, il devient évident que des résultats similaires pourraient être obtenus avec les formes les plus élevées — en y comprenant les êtres humains — dans les mêmes conditions expérimentales ».

Comme l'a fait remarquer justement M. Van Walt, le grand mérite des expériences du docteur Watters a été de démontrer expérimentalement que « mourir » signifie qu'une contrepartie du corps somatique est libérée et que la mort n'a d'action que sur la partie physique de l'organisme vivant⁸². »

A. Manifestations spontanées

M. et Mme Hans Nepke avaient perdu leur chien Fritz, écrasé par une automobile. Cet animal, outre les qualités qui l'avaient fait beaucoup aimer de ses maîtres, avait été très docile. Il n'y avait qu'une chose à laquelle il s'était toujours refusé de se soumettre ; ni les gronderies, ni les coups n'avaient pu le guérir de son habitude de sauter sur le lit de Mme Nepke et de s'y blottir, en sorte qu'on n'avait pas trouvé d'autre moyen, pour l'en empêcher, que de tenir fermée la porte de la chambre.

Une semaine après la mort de l'animal, alors que M. Nepke rentrait à la maison, sa femme l'appela dans sa chambre et lui demanda de regarder le lit. À l'endroit où le chien avait eu l'habitude de se coucher se trouvait exactement la même dépression, le même froissement d'étoffe qu'il y laissait de son vivant. On questionna la domestique afin de savoir si elle avait déposé là quelque objet lourd et de nature à produire cette dépression mais personne n'avait touché le lit. Deux jours après, le même fait se produisit. On se prit à surveiller la chambre mais, pendant quelque temps, la mystérieuse dépression se renouvela plusieurs fois encore, bien qu'on ait pris soin de laisser toujours le lit bien en ordre⁸³.

Je possédais, dit M. Scott, un épagneul très intelligent qui avait l'habitude de m'accompagner, assis sur le siège arrière de ma voiture. Parfois, il venait avec affection placer son museau contre mon épaule. Il tomba malade et un jour, alors que j'étais absent, on dut le conduire au vétérinaire. Rentrant seul au logis en voiture bien après minuit, je sentis soudain sa caresse habituelle contre mon épaule droite. Je me retournai surpris mais le siège arrière était vide. Cet incident me laissa une impression étrange.

Quand j'arrivai chez moi, j'appris que le chien avait été tué sans souffrances quelques heures auparavant. Peu avant de sentir son museau contre mon épaule, j'avais reconduit chez lui, en

⁸² Cette communication a été reproduite dans la Revue spirite, du 15 oct. 1935, p. 438

⁸³ Cf. Zeitschrift für Parapsychologie, octobre 1933.

voiture, un de mes amis. C'était donc le premier instant où, depuis la mort du chien, je me trouvais seul⁸⁴.

En 1883, a relaté Mrs. Mary Bagot⁸⁵ nous nous trouvions à l'Hôtel des Anglais à Menton. J'avais laissé chez moi (dans le Norfolk) un petit chien terrier jaune-noir appelé Judy ; mon grand favori et, je l'avais confié aux soins de notre jardinier. Un jour, pendant que j'étais assise à table d'hôte, j'aperçus tout à coup mon petit chien qui traversait la salle et sans réfléchir je m'écriai : « Tiens, comment est-il ici Judy ? ». Il n'y avait pas de chien dans l'hôtel. Aussitôt que je pus monter chez ma fille qui était souffrante et au lit, je lui racontai la chose. Quelques jours après, je reçus une lettre dans laquelle on me rapportait que Judy, après être sorti le matin avec le jardinier pour faire sa promenade quotidienne et se portant très bien, avait été frappé d'un mal soudain vers l'heure du déjeuner et était mort en une demi-heure. Bien du temps est passé depuis lors et je ne suis pas à même de me souvenir d'une manière exacte s'il y avait concordance entre les dates. Mon impression était pourtant que le chien était mort justement le soir où je le vis.

La fille de M. Bagot, Mrs. Wodehouse, parlant du cas arrivé à sa mère dit de son côté :

Je me souviens parfaitement que mon père, ma mère, ma soeur (Mr. Algernon Law) entrèrent tous ensemble dans ma chambre et me racontèrent en riant que ma mère avait vu Judy (un terrier jaune-noir) traverser la salle pendant qu'on était à la table d'hôte. Ma mère était si certaine de ce qu'elle avait vu que quelqu'un, mon père je crois, alla demander à un garçon de l'hôtel s'il y avait des chiens dans l'établissement, ce à quoi il lui fut répondu négativement.

M. P. M., avocat à la Cour d'Appel, rapporte M. Emile Magnin avait une chienne épagneul appelée Créole. Il avait continué de la garder auprès de lui à Paris. Elle dormait dans la galerie derrière la porte de sa chambre à coucher. Chaque matin, au premier mouvement de son maître, elle grattait la porte et gémissait jusqu'à ce qu'il ait ouvert.

Pendant une période de chasse, M. P. M. laissa sa chienne Créole aux soins d'un garde-chasse à Rambouillet. Un samedi matin, de bonne heure, M. P. M. entendit gratter et gémir à sa porte. Très surpris d'entendre sa chienne, il se leva promptement, convaincu que son garde-chasse était venu à Paris pour une communication urgente. Grande fut sa stupéfaction en ne trouvant ni garde, ni chienne. Deux heures plus tard, un télégramme du garde lui apprenait que sa chienne Créole avait été accidentellement tuée par un chasseur⁸⁶.

M. et Mme Ch. R. avaient rapporté de Russie deux admirables toutous. Mme R. témoignait d'une prédilection marquée pour l'un d'eux nommé Berry, qui se montrait très jaloux des caresses de sa maîtresse. Un jour Berry mordit légèrement Mme R. au poignet. Depuis ce fait, ses maîtres le laissèrent à la campagne au Deley sur Lutry en Suisse.

Une année plus tard, je passais la soirée chez mes amis R. Dès mon arrivée, Mme R. me montra son poignet dont la cicatrice presque entièrement disparue avait subitement réapparu et enflé. Elle y sentait de la chaleur et ne savait à quoi l'attribuer. Le lendemain, mes amis R. apprenaient que leur soeur avait trouvé Berry écrasé sur la ligne du chemin de fer Lausanne-Berne, laquelle traverse leur propriété⁸⁷.

Camille Flammarion a donné connaissance du récit suivant que lui avait envoyé M. G. Graeser :
Me permettez-vous de vous relater etc..

Il ne s'agit pas d'une personne, mais d'une bête. Un peu solitaire, aimant l'étude et non le monde, je n'ai point d'amis mais j'en ai eu un, c'était un chien.

⁸⁴ Daily Mail, 7 sept. 1934.

⁸⁵ Cf. Proceedings of the S. P. R., vol. XIV, p. 285

⁸⁶ Revue scientifique et morale du spiritisme, 1er juin 1918, p. 184.

⁸⁷ Idem, 1er juin 1918, p. 184.

Ce chien était plus intelligent que bien des hommes. C'était mon gardien. Lorsque la nuit je restais seul à contempler le ciel, il se tenait fidèlement couché à mes pieds ; son épaisse fourrure (c'était un Saint-Bernard) me couvrait les jambes. Il m'était difficile de bouger lorsqu'il fallait suivre la marche d'une étoile.

Si j'étais dans ma chambre et lisais, il restait assis, me regardant et je dirai même, me comprenant. Je sentais qu'il aimait autant la solitude que moi, c'est pour cela que nous ne nous quittions pas.

Je vous fais cet exposé pour que vous puissiez comprendre mon affection pour lui et pourquoi je le considérais comme un ami. Voici donc mon récit :

C'était en décembre 1910, le 14 exactement, que ma mère emmena mon Bobby avec elle. Je dois noter, avant tout, qu'il avait la désagréable habitude, lorsque quelqu'un approchait, de se porter vers lui un peu bruyamment. En second lieu, que lorsque je discutais avec mon père, il se mettait de la partie et tenait sérieusement mon côté.

A la suite d'une plainte, je pense, (je ne le sus que trop tard hélas !) mes parents résolurent de le faire abattre. C'était un soir à sept heures et demie. J'étais dans ma chambre et j'entendis la porte s'ouvrir (il l'ouvrait seul étant aussi grand que moi ; il mesurait 1 m. 80). Donc, j'entendis la porte s'ouvrir et vis apparaître mon Bobby. Il resta, l'air souffrant, sur le seuil. Je dis : « Viens Bobby ! » sans lever les yeux ; il n'obéit pas. Je répétai alors mon ordre, il arriva. Il frôla mes jambes et se coucha sur le parquet. Je voulus le caresser mais... rien ; il n'était plus là !...

Quoique je n'eusse jamais lu de pareilles histoires dans l'« Inconnu », je me précipitai hors de ma chambre. La porte était restée ouverte. Je téléphonai à Lausanne. (2 km.) Je demandai le clos d'équarrissage et voici textuellement ce qu'à été notre dialogue :

— Voilà, le clos d'équarrissage.

— Avez-vous vu une dame habillée de noir, avec un chien Saint-Bernard ?

— On vient d'en abattre un, il y a deux minutes à peine. Il est couché, la dame est là !

A ces mots, je tombai à la renverse et je m'évanouis. Lorsque je revins à mon état naturel, je demandai mon chien. Il n'était plus là, il était mort. On me raconta tout le drame. Telle est l'histoire de mon Bobby. Il est à remarquer qu'à la minute où il mourut, je l'ai vu de mes propres yeux et ce qui enlève tout doute d'hallucination, c'est que la porte s'est ouverte d'elle-même⁸⁸.

En janvier 1935, dit M. Edmond Duchâtel, Mme Luce Vidi, la voyante bien connue, m'avait écrit : « Au cours de l'année vous aurez la preuve de la survie d'un chien ». Dans la nuit du 16 au 17 août dernier, après un excellent sommeil succédant à une journée chaude et assez fatigante, j'ai été réveillé en sursaut par la sensation très nette et répétée d'un petit animal sautant sur ma couverture de lit. Je n'ai rien vu mais j'ai senti son poids projeté avec force trois ou quatre fois à la hauteur de mes épaules. Après le premier saut, complètement réveillé, j'enfonçai ma tête sous les couvertures par une réaction de défense involontaire. Je n'ai donc rien pu voir.

En m'informant au matin près de ma gouvernante de 1918 qui avait assisté cette année là aux derniers moments d'une vieille tante couchant dans ce lit, j'appris que sa petite chienne, morte peu de temps avant sa maîtresse, avait l'habitude de sauter ainsi sur elle. Aucun animal ne s'était trouvé dans la maison depuis 1918. D'ailleurs ma chambre était fermée et j'occupais seul le premier étage⁸⁹.

Douze jours après sa mort, écrit Mme Ada Galsworthy, femme du célèbre romancier, Chris revint à moi et cela pendant le dîner, moment peu opportun, pourrait-on penser. J'étais assise à ma place

⁸⁸ Cf. Annales des Sciences psychiques, 1912, p. 279.

⁸⁹ Cf. Psychica, 15 oct. 1935, p. 189.

habituelle, le maître en face de moi. Le bout de la table, du côté de la fenêtre, était inoccupé et un hôte était assis à l'extrémité opposée, occupant la place habituelle du maître.

Chris était en tout semblable à lui-même ; vivant, en bonne santé. Il vînt du côté de la fenêtre, se dirigeant vers moi, et j'entendais son pas feutré accompagné du léger bruit des griffes sur le plancher poli. Il passa sous la table puis devant mes pieds pour aller, pensai-je, se coucher à ma droite, suivant son habitude. Juste à ce moment, notre hôte poussa un gros éclat de rire. Chris sortit de dessous la table et se tint là, regardant la place qui aurait dû être occupée par le maître mais qui ne l'était pas ce soir là. Et puis graduellement, tout à fait graduellement, le chien ne fut plus là. Je ne trouve pas d'autre façon d'exprimer le fait car il ne m'a jamais été possible de mettre en mots, d'une manière exacte, le « comment » de sa disparition. Je ne dis rien à ce moment de tout cela, c'eût paru trop inopportun. La chose arriva la nuit du 31 décembre 1911 et c'est la seule apparition que j'aie jamais eue car je ne suis nullement, comme on dit, « psychique⁹⁰. »

Prince, dit Mme Joy Snell, est un chien-loup de race russe. Quoiqu'il ne soit plus au nombre des vivants depuis plusieurs années, je continue d'en parler au temps présent parce que, pour moi, il est encore en vie. Cela, je le sais positivement, puisqu'il vient souvent me visiter en montrant qu'il m'est toujours attaché comme par le passé. Quand il m'apparaît, il me regarde de ses yeux affectueux, pose sa tête sur mes genoux en agitant joyeusement la queue.

Il m'est arrivé de rencontrer des personnes qui ont aperçu, à leur tour, Prince à côté de moi et en ont donné une description minutieuse sans l'avoir jamais connu dans sa vie. C'étaient des personnes qui possédaient des facultés psychiques analogues aux miennes, grâce auxquelles ce qui n'est pas normalement visible peut le devenir d'une manière exceptionnelle.

Le pauvre Prince est décédé d'une mort violente et probablement sans souffrir. Andy, le garçon d'écurie devant aller à la gare du chemin de fer, l'avait pris avec lui. Prince a été heurté et écrasé par un train qui arrivait en gare. A ce moment là, je lisais à côté du feu. En regardant par-dessus le livre, j'ai vu Prince étendu de toute sa longueur sur le paillason de la cheminée. Je me suis écriée : « Déjà de retour, Prince ? » Ce disant, j'ai tendu la main pour le caresser mais ma main n'a pas rencontré de résistance ; le chien avait disparu. Une heure après, Andy arrivait en apportant la triste nouvelle. Lorsque Prince m'apparut, c'était à peu près l'instant où il fut écrasé par le train⁹¹.

Feu, mon pauvre fils décédé à Boulogne-sur-mer où il continuait ses études, avait reçu de l'un de ses amis une charmante petite levrette que nous avons élevée avec un soin extrême. Elle était, dans son espèce, la plus adorable petite créature qu'il fut possible d'imaginer. Nous l'aimions comme on aime tout ce qui est beau et bon. Elle nous comprenait au geste, elle nous comprenait au regard. L'expression de ses yeux était telle qu'il semblait qu'elle allait répondre lorsqu'on lui adressait la parole.

Après le décès de son jeune maître, la petite Mika (c'était son nom) me fut amenée à Dieppe et selon son habitude, elle couchait chaudement recouverte à mes pieds sur mon lit. L'hiver, lorsque le froid sévissait par trop, elle se levait, faisait entendre un petit gémissement d'une extrême douceur, ce qui était sa manière ordinaire de formuler une demande et comprenant ce qu'elle désirait, je lui permettais de venir prendre place à mes côtés. Elle s'étendait alors de son mieux entre deux draps, son petit museau sur mon cou qu'elle aimait pour oreiller et se livrait au sommeil comme les heureux de la terre, recevant ma chaleur, me communiquant la sienne, ce qui ne me déplaisait pas du reste. Avec moi, la pauvre petite passait d'heureux jours. Mille choses

⁹⁰ Cf. *Psychica*, avril 1939, p. 74, reproduit d'après Light, numéro spécial, janvier 1939.

⁹¹ Cf. Light, 1916, p. 189. Ce chien, Prince, a fait l'objet d'un des épisodes racontés dans la première partie de ce volume.

douces ne lui faisaient pas défaut. Mais en septembre dernier, elle tomba malade et mourut malgré les soins du vétérinaire à qui je l'avais confiée. Nous parlions souvent d'elle, ma femme et moi, et nous la regrettions presque comme un enfant aimé tant elle avait su, par sa douceur, son intelligence, son fidèle attachement, captiver notre affection.

Dernièrement, vers le milieu de la nuit, étant couché mais ne dormant pas, j'entendis partir du pied de mon lit ce petit gémissement que poussait ma petite chienne lorsqu'elle désirait quelque chose. J'en fus tellement frappé que j'étendis le bras hors du lit comme pour l'attirer vers moi et je crus, en vérité, que j'allais sentir ses caresses. A mon lever, le matin, je racontai le fait à ma femme qui me dit : « J'ai entendu la même voix, non pas une seule fois mais deux. Elle semblait partir de la porte de ma chambre. » Ma première pensée fut que notre pauvre petite chienne n'était pas morte et qu'échappée de chez le vétérinaire qui se l'était appropriée pour sa gentillesse, elle demandait à rentrer chez nous.

Ma pauvre fille malade qui a sa couchette dans la chambre de sa mère, affirma l'avoir entendue également. Seulement, il lui avait semblé que le son de voix partait non de la porte d'entrée mais du lit même de sa mère qui est tout près de la porte. Il faut vous dire que la chambre de ma femme est située au-dessus de la mienne⁹².

Mme Agulanna, le médium bien connu, a communiqué les faits suivants :

M. Mouton, timbalier au grand théâtre, auprès de qui je vis une personne que je lui dépeignis, reconnut sa soeur morte depuis vingt-deux ans. Au même instant m'apparut un chien au pelage tacheté de blanc et de noir que la morte appelait Soumise. Ce chien tournait autour de l'« Esprit » qui apparaissait auprès de M Mouton.

Lorsque je lui eus rendu compte du fait, M. Mouton nous dit que Soumise, morte il y avait alors huit ans, était la chienne favorite de sa femme lorsqu'elle était jeune fille ainsi que de sa sœur ; l'Esprit que j'avais vu.

Un jour d'orage, M. Bladinière se trouvait chez moi. Sous son siège, je vis la forme fluide d'un chien qui semblait avoir peur du tonnerre et se cachait. « Je vois sous votre fauteuil, lui dis-je, un chien qui a les poils jaunes. Il se cache comme s'il avait peur. Il a, au côté, une plaie béante par où les intestins paraissent vouloir sortir. »

« Ah ! Madame, s'écria-t-il, vous avez vu mon chien ; un chien que j'aimais beaucoup. Les jours d'orage comme aujourd'hui, il se cachait sous les meubles de peur du tonnerre. Il eut un abcès au ventre. Je le fis opérer mais la suture ne put tenir ; les chairs se corrompirent et pour abrégier ses souffrances, je chargeai le vétérinaire de le tuer le plus tôt possible. »

Une autre fois, j'étais à Condom dans le bureau de M. Troula, causant avec ce dernier et avec sa femme lorsque j'eus une singulière vision dont je leur fis part. Je leur dis que je voyais un Esprit, un monsieur que je leur décrivis. Au même instant m'apparut un chien dont je dépeignis la robe. Il parcourait le magasin de M. Troula au milieu des poteries et des porcelaines. Il était à chaque instant appelé par l'Esprit : « Viens ici, Médor ! », comme s'il eut craint qu'il ne fit des dégâts parmi la vaisselle fragile.

« Ce monsieur est mort il y a déjà huit ans, me dit M. Troula. Quant au chien qui s'appelait bien Médor, il est mort il y a à peu près deux ans⁹³. »

On doit au Commandant E. G. Fellours, la relation suivante :

Je suis spirite depuis plusieurs années mais ma femme et ma fille ne croient pas aux manifestations. Et cependant, elles m'ont avoué avoir vu bien des fois un grand chien à longs poils, le plus souvent dans l'escalier et qui grognait à leur passage. Ceci se passait dans la maison

⁹² Cf. Revue Scientifique, Journal d'Etudes psychologiques, 1865, p. 129.

⁹³ Cf. Revue spirite, juin 1921, p. 191.

que nous avons quittée en août dernier. Ce qui me semblait étrange dans ces manifestations, c'est que nos chiens ne les remarquaient pas et sans doute ne les voyaient pas.

Un soir que j'étais dans le cabinet de toilette dont la porte qui communique avec la chambre de ma femme était ouverte, j'entendis soudain mes objets de toilette s'agiter sur le lavabo. Au même moment, je sentis une pression sur le pied et j'entendis distinctement le bruit d'un chien qui s'ébroue. Ma femme l'entendit aussi et, son chien qui dormait se dressa tout-à-coup et se mit à grogner. La nuit était calme et la maison éloignée de tout trafic. Il était impossible de se tromper sur la nature du bruit. J'eus ainsi la preuve que les manifestations déjà vues par ma femme n'étaient pas imaginaires. Ma fille qui a quinze ans a également aperçu le chien fantôme sans que sa mère lui en ait parlé⁹⁴.

Une seule fois, dit Mme d'Espérance⁹⁵, il m'est arrivé quelque chose paraissant une preuve personnelle de la présence, en « Esprit », d'un animal que j'avais fort bien connu en vie. Il s'agissait d'un petit terrier, grand favori de ma famille qui, par suite du départ de son maître, avait été donné à un de ses admirateurs habitant à une centaine de milles de chez nous.

Un an après, comme j'entrais un matin dans la salle à manger, je vis, à mon grand étonnement, la petite Morna qui courait en sautillant autour de la chambre et paraissait être en proie à une frénésie de joie ; elle tournait, tournait, tantôt en se glissant sous la table, tantôt en se faufilant sous les chaises ainsi qu'elle était habituée à le faire dans ses moments d'excitation et de joie après une absence plus ou moins longue de la maison. J'en conclus naturellement que le nouveau maître de Morna l'avait reconduite chez nous ou que tout au moins, la petite chienne était parvenue toute seule à trouver le chemin de son ancienne demeure. Mais personne n'en savait rien, d'ailleurs on eut beau la chercher partout et l'appeler par son nom, Morna ne se fit plus voir. On me dit donc que je devais avoir rêvé ou pour le moins, que je devais avoir été victime d'une hallucination. Après quoi l'incident fut vite oublié.

Plusieurs mois, un an peut-être se passa avant qu'il nous arriva de nous rencontrer avec le nouveau maître de Morna. Nous lui en demandâmes aussitôt des nouvelles. Il nous dit que Morna était morte à la suite de blessures qu'elle avait reçues au cours d'une lutte avec un gros chien, peu de temps avant le jour où je l'avais vue en Esprit, courir, sautiller, tourner autour de la salle de son ancienne demeure.

Il existe, dit Mme Welman, dans la branche maternelle de ma famille, une tradition selon laquelle, peu de temps avant la mort de quelqu'un de ses membres, un gros chien noir apparaît à l'un ou à l'autre des parents. Un jour de l'hiver 1877, vers l'heure du dîner, je m'apprêtais à descendre. La maison était éclairée et alors que je me dirigeais vers un couloir qui conduit à l'escalier, je vis tout-à-coup un gros chien noir qui marchait devant moi sans faire de bruit. Dans cette demi-obscurité, je pensai qu'il s'agissait d'un de nos chiens de berger et l'appelai. « Laddie ! » Mais le chien ne se retourna pas et ne sembla pas avoir entendu. Je le suivis. J'éprouvais une sensation vague de malaise qui se transforma en un profond étonnement lorsque parvenue au fond de l'escalier, je vis disparaître devant moi toute trace de chien, bien que les portes fussent toutes fermées. Je n'en dis mot à personne mais je ne pouvais m'empêcher de penser continuellement à ce qui m'était arrivé. Deux ou trois jours après, nous reçûmes d'Irlande la nouvelle de la mort inattendue d'une tante, soeur de ma mère ; mort due à un accident⁹⁶.

Mon enfance s'est passée dans la partie occidentale de l'Irlande et depuis l'âge de quatre ans jusqu'à six, j'ai vécu dans une très vieille et grande maison sur les rives du Shamon. C'est là que

⁹⁴ Publié dans Light et reproduit dans Revue spirite, août 1931, p. 365.

⁹⁵ Cf. Light, 22 oct. 1904, p. 511.

⁹⁶ Cf. Proceedings of the S. P. R., vol. V, p. 302.

je fis la première expérience de ce qu'on peut appeler la vision du fantôme d'un animal. Dans les heures du soir durant l'été, en pleine lumière du jour, quelquefois au cours de plusieurs jours consécutifs, d'autres fois avec plusieurs mois d'intervalle, j'étais terrorisée par l'apparition très nette et naturelle d'un petit chien blanc de la race de Poméranie qui se manifestait à moi au chevet de mon lit. Il me regardait, la bouche ouverte et la langue sortie comme s'il était haletant et se comportait comme s'il me voyait, en prenant l'attitude qu'il eut adoptée s'il avait voulu sauter sur mon lit.

Alors je m'effrayais terriblement, ayant bien l'intuition qu'il ne s'agissait nullement d'un chien en chair et en os (car en ce cas, je l'aurais accueilli avec un vif plaisir car j'ai toujours beaucoup aimé les animaux de toute sorte). Parfois, lorsque l'animal se montrait près de la fenêtre, j'apercevais les meubles de la chambre à travers son corps blanc et je me mettais à crier en appelant ma mère et en disant : « Emportez-le, faites-le sortir ! ». Aussitôt que maman entra dans la chambre, il la suivait. Quand elle sortait, il sortait avec elle. Alors on me prenait et on m'emmenait en bas où, à force de caresses, on me faisait oublier la peur que j'avais éprouvée.

Le plus curieux est que tandis que j'étais seule à apercevoir ce fantôme canin, quatre autres personnes le sentaient. Dans la pleine lumière des matins d'été, deux membres de ma famille, toutes les deux des femmes et, une dame et un monsieur qui avaient habité la maison avant nous, percevaient souvent « quelque chose » représenté par un corps solide ; des dimensions et du poids d'un petit chien qui semblait bondir sur leurs lits du côté des pieds pour passer ensuite lentement sur leur corps, arriver ainsi jusqu'à leurs épaules et redescendre à terre de l'autre côté⁹⁷.

Dans un long rapport relatif à une maison hantée dans laquelle apparaissaient les fantômes d'une femme habillée en noir, d'un pendu et d'un petit chien, Mme Fletcher dit :

« Le petit chien blanc fit sa première apparition (sur quatorze) au mois de janvier 1900. Un après-midi, mon mari sortit de la bibliothèque où il se trouvait seul et me dit : « J'ai vu un chien blanc dans la bibliothèque ». Je répondis en souriant : « Rien de plus naturel, nos deux chiens ne font que passer d'une pièce à l'autre ». Mais mon mari, sérieux, me dit alors : « Je ne parle pas de tes chiens. Alors que j'arrivais, j'ai vu un petit chien blanc tourner autour du bureau et se diriger vers la porte qui était fermée. Pensant que c'était ta « Nipper », je me levai pour lui ouvrir la porte mais le chien avait disparu ». Après ce premier incident, les apparitions du petit chien blanc devinrent fréquentes. Nous avons pu le voir tous, y compris nos domestiques, nos hôtes, Miss Plumtre et son frère, etc. »

Lorsque le chien effleurait les personnes sur quelque partie du corps, elles ressentaient aussitôt une sensation de brûlure au point où s'était produit le contact. Mme Fletcher écrit à ce sujet :

« A l'endroit de ma jambe, au-dessus du genou, que le chien avait heurté en passant, j'ai perçu durant plusieurs heures, une sensation de picotement assez cuisant, tel celui d'une légère brûlure. Ma fille Eglantine n'était pas présente lorsque je parlai de cela et cependant, peu après, elle remarqua spontanément : « Maman, à l'endroit de ma jambe où le chien m'a touchée, je ressens comme une sensation de brûlure⁹⁸. »

Le fait que je vais rapporter, dit Berthe Serres, remonte à 1915. C'était en été. Le mois de juin finissait et il pouvait être à peu près 7 h.30 du soir. Je me trouvais dans ma chambre avec Mlle G., institutrice intérimaire, et j'arrangeais ma coiffure devant une glace car c'était l'heure de notre promenade quotidienne. Nous causions gaiement et nous n'avions à ce moment là aucune préoccupation de nature à exercer sur nous une suggestion quelconque. Tout à coup nous entendîmes, derrière la porte entrebâillée, passer un gros chien qui se dirigea vers la cuisine. Je

⁹⁷ Relaté par Mme J. Toye Warner Staples, dans Light, 1921, p. 553.

⁹⁸ Cf. Journal of the S. P. R., vol. XIII, p. 52-64.

dis un gros chien à cause de sa démarche lente et un peu lourde qui évoquait l'idée d'un animal de haute taille mais naturellement je ne l'ai pas vu puisque la porte me le cachait. La bête musa un peu dans la cuisine, fit glisser quelques assiettes empilées sous l'évier et se mit à broyer des os qui devaient s'y trouver. Nous entendions très bien le bruit des puissantes mâchoires et celui des fourchettes et des cuillers qui dégringolaient. « Il va casser ma vaisselle », dis-je un peu ennuyée à la jeune institutrice devenue soudain silencieuse. « Faites-le partir, Mademoiselle. » « Ce n'est pas un vrai chien », souffla Mlle G. d'une voix apeurée. « Comment ? ce n'est pas un chien ? Qu'est-ce donc alors ? » Et pour lui prouver qu'elle se trompait, je criai au chien présumé pour le chasser, comme on fait dans notre pays : « Marche ! » ce qui signifie, pour nous Catalans : « Vatt-en ! ».

L'animal, obéissant à mon commandement, laissa aussitôt son festin et s'en allant, passa encore tout près de nous, s'engagea dans la cage de l'escalier. A peine était-il parti que je poussai une exclamation désolée : « Mon beafteck ! Je l'ai laissé sur la table, il l'aura mangé ! ». Je me précipitai vers la cuisine et restai saisie de stupéfaction. Non seulement mon beafteck était intact mais aucune assiette n'avait été touchée, aucun os broyé. Je me suis souvenue à cet instant que nous avions fait la vaisselle après le repas et qu'elle avait été rangée dans le placard. Comment avais-je pu l'oublier ? Mlle G. me regardait en hochant la tête et répétait : « Ce n'était pas un vrai chien. Je le savais bien puisque j'ai fermé la porte d'en bas en arrivant ». La porte de la rue était fermée en effet. Mlle G., avant de monter avait machinalement donné un tour de clé.

Depuis ce jour, j'ai eu à plusieurs reprises, au cours de mes promenades, l'impression qu'un chien me suivait. L'illusion était si forte que je ne pouvais m'empêcher de me retourner en entendant les lourdes pattes auprès de moi⁹⁹.

Les faits que je vais citer m'ont été rapportés par deux dames de mes amies que je connais depuis de nombreuses années. J'en garantis l'authenticité. Ces dames, la mère et la fille, ne sont pas des spirites. Elles n'ont jamais assisté à une séance, ni lu ce genre de littérature, jamais provoqué expérimentalement le moindre phénomène. Elles croient à la survivance uniquement parce qu'elles ont eu de nombreuses manifestations spontanées qui sont, il faut le reconnaître, des arguments puissants pour entraîner la conviction.

La mère est un médium certain mais à éclipses. Tous les phénomènes qu'elle déclenche sont toujours spontanés. J'ai eu la chance d'assister à l'un d'eux, magnifique, il y a environ trois ans, produit dans des conditions telles qu'il portait en lui-même la marque de son authenticité. Le jugement de ces dames est tout ce qu'il y a de plus sain, leur culture développée. Nul mysticisme religieux ne hante leur esprit lucide et leur indépendance philosophique est entière. C'est en somme, deux témoins qui méritent le crédit le plus absolu. Voici les faits :

Ces dames possédaient un chien Fox (Fox à poils durs) qu'elles avaient élevé et qui est mort de vieillesse à l'âge de douze ans, dans le courant de l'année dernière. Cette bête, depuis sa naissance, couchait sur une chaise, près du lit, dans la chambre de la mère qui n'est séparée de celle de sa fille que par une mince cloison. Tous les matins, le chien avait l'habitude, à son réveil, de faire un bond sur le lit de sa maîtresse, de lui donner des caresses puis revenait sur sa chaise, près du lit, jusqu'à son lever.

Il y avait environ un mois que le chien était mort lorsque cette dame, souffrante, vers trois heures du matin, s'était assise sur son lit, tenant sa tête entre les mains, parfaitement réveillée. A cet instant, elle sent très bien quelque chose qui bondit sur le lit et vient se placer contre sa jambe comme le faisait habituellement le chien de son vivant. L'impression était si nette qu'avec la main, elle essaya de toucher ce quelque chose qu'elle savait être le chien. Son sens tactile ne lui a

⁹⁹ Cf. Psychica, 15 avril 1930.

pas permis de déceler la présence de l'animal mais l'impression a persisté quand même ; le chien était là, près d'elle, s'appuyant sur sa jambe. Cette impression a duré vingt minutes environ. De même qu'elle a parfaitement senti le chien qui quittait la place qu'il occupait sur le lit pour revenir sur sa chaise. Tiens, a-t-elle pensé, voilà le double de Cric qui continue les habitudes qu'il avait de son vivant. Le lendemain, elle racontait à sa fille la manifestation dont elle avait été l'objet pendant la nuit. Cette dernière n'avait rien perçu.

A quelque temps de là, sa fille, à son tour, s'était réveillée pendant la nuit. Elle se trouvait dans un état de réflexion tout à fait particulier lorsque tout à coup, elle entend dans la chambre de sa mère, comme elle l'avait entendu bien des fois, le même bruit que faisait le chien lorsqu'il se réveillait et qu'il s'ébrouait. Ce bruit très particulier était provoqué par le choc rapide et trépidant du collier sur le fer du lit de sa mère. Ce fut, me dit la jeune femme, si net, si caractéristique, si subit, que je murmurai : « C'est Cric. Les bêtes survivent donc comme les hommes. »

Le lendemain, au réveil, elle fit part à son tour, à sa mère, de ce qu'elle avait entendu. Sa mère, par contre, n'avait rien ressenti. La même manifestation, dans des circonstances analogues, se reproduisit pour la jeune femme environ un mois après la première¹⁰⁰.

Parlant de l'un de ses enfants mort à l'âge de sept ans à peine et qui montra, dès ses premières années, des facultés de clairvoyance, M. François T. Harris a déclaré :

Dès la première période de sa vie, nous avons remarqué qu'il voyait des choses n'existant pas pour les autres.

Cette particularité avait été souvent discutée dans son entourage. Avant même qu'il eût appris à parler, il paraissait souvent effrayé par quelque chose d'invisible. En d'autres cas, il semblait au contraire tout joyeux de ce qu'il apercevait et tendait ses petits bras vers un être qui n'existait que pour lui seul.

Il n'avait pas encore atteint sa troisième année et il s'amusait un jour avec ses jouets dans sa chambre à coucher, à deux pieds environ de nous, lorsqu'il fut saisi tout à coup d'une grande peur et courut en criant vers sa mère. Comme celle-ci le questionnait, elle apprit qu'il s'était épouventé à la vue de deux chiens, l'un roux, l'autre noir. Je le pris dans mes bras et m'efforçai de le distraire en lui disant que les deux chiens voulaient jouer avec lui.

Quelques jours après, l'incident se renouvela dans la même pièce et dans les mêmes circonstances. L'enfant courut vers moi plus effrayé que jamais à la vue des deux chiens et se réfugia dans mes bras. Je le tranquillisisai en remarquant que les chiens ne lui faisaient aucun mal. En disant cela, je les appelai. D'abord en sifflant puis, en faisant claquer mes doigts et en caressant l'air près de lui. Ceci amena le bébé à en faire autant et son étonnement fut sans bornes quand il constata qu'il ne parvenait pas à les palper. Tout cela eut néanmoins l'heureux résultat de faire disparaître sa peur. Quoiqu'il lui soit arrivé encore assez souvent de voir les chiens, il ne s'en effrayait plus.

Or, il faut noter que j'avais possédé deux chiens, l'un roux et l'autre noir, qui étaient morts trois ans auparavant¹⁰¹.

Lorsque ma cousine était une petite fille de onze ans, elle faisait un séjour chez sa grand-mère au nord de l'Irlande. N'ayant pas de compagne de son âge, elle se fit un ami du chien de sa grand-mère, un terrier blanc et jaune qui s'attacha à elle et l'accompagnait dans toutes ses promenades.

Une nuit, après qu'elle se fut couchée, elle vit ce chien qui ne venait pas d'ordinaire dans la maison, couché sur un autre lit dans sa chambre. Elle l'appela mais à sa grande surprise, il ne vint

¹⁰⁰ Cf. Psychica, 15 février 1930, relation de M. Stellet, commissaire central honoraire de police.

¹⁰¹ Cf. Light, 1906, p. 387.

pas et resta couché sur le lit, la regardant tout en léchant son côté. Elle ne le vit pas s'en aller mais un instant après, il avait disparu.

Le lendemain matin, la fillette raconta le fait à sa tante. Personne d'autre n'avait vu le chien sur le lit. Il ne reparut pas le jour suivant et l'on dit à ma cousine « qu'il était parti ». Ce ne fut que quelques semaines plus tard qu'elle apprit que le soir même de la nuit où elle l'avait vu couché sur le lit, il avait été mordu par un chien soupçonné d'avoir la rage et qu'il avait été abattu la même nuit. Il rentra à la maison après avoir été mordu et alla à la cuisine chercher un refuge sous la table. On ferma alors immédiatement les portes et de la fenêtre, il fut tué sur le coup par une balle. Il n'avait donc pu monter dans la chambre de ma cousine avant sa mort¹⁰².

M. et Mme Baldwin possédaient un vieux chien noir et gris, Dandy. Il était aimé et choyé par toute la famille mais surtout par Anny, la servante. Tous les soirs à neuf heures, Dandy quittait son coussin dans le living-room et s'en allait à la cuisine vers Anny qui lui avait préparé son repas. Quand c'était le soir de sortie d'Anny, le chien prenait le plat d'émail vide entre ses dents et l'apportait à ses maîtres dans le living-room afin de leur rappeler l'heure de son repas. Les hôtes de M. et Mme Baldwin riaient et admiraient l'intelligence du chien. Les années passèrent. Dandy devenu vieux, faible et presque aveugle connaissait si bien la maison et le jardin qu'il jouissait encore de la vie et de l'amour que lui témoignaient ses maîtres.

M. Baldwin tomba malade. Le docteur lui conseilla de quitter Londres et de retourner dans le nord, respirer l'air natal. Il était impossible d'emmener le chien, vieux et aveugle. On décida de le faire endormir par un vétérinaire.

M. et Mme Baldwin préparèrent leur départ en gardant le plus longtemps possible leur ami à quatre pattes. Anny avait trouvé une autre place mais elle revint la veille du départ, faire ses adieux à ses anciens maîtres et à son bien aimé Dandy. Elle emmena le chien faire sa promenade favorite puis le coucha dans son panier en lui disant tendrement adieu. Plus tard, M. Baldwin appela le chien. Ne recevant pas de réponse, il se pencha sur la corbeille. Dandy reposait calme et sans vie ; la nature miséricordieuse lui avait donné le repos sans l'aide du vétérinaire.

Le lendemain soir, M. Harold Sharp vint faire visite à ses amis à neuf heures. Il vit entrer Dandy, son plat vide dans la gueule. Il cria « Hello Dandy », croyant voir le chien vivant. Lorsqu'il fut tombé en transe, son « guide » lui expliqua que Dandy était mort au moment où Anny lui disait adieu et qu'il l'avait suivie, invisible, jusqu'à la maison. Dandy vit et il est heureux, ajouta le « contrôle » de M. Sharp.

La North Gazette a rapporté l'histoire suivante racontée par M. Robert Austin qui en affirme la véracité :

Son père, le juge Austin qui était connu comme un grand amateur de chiens, avait un épagneul qui était très attaché à son maître, c'était son compagnon inséparable. Dans le cours du temps, le chien mourut et une semaine après, le juge Austin se rendit chez un ami à Clifton, avec lequel il s'entretint pendant quelques instants dans le salon. Quand il fut parti, une jeune dame écossaise qui se trouvait alors dans la maison demanda quel était ce monsieur avec son chien. La maîtresse de la maison répondit que c'était le juge Austin mais, ajouta-t-elle, il n'avait pas de chien avec lui. L'autre répliqua qu'il y avait bien un chien dans le salon et, elle décrivit exactement l'aspect d'un vieil épagneul et même son attitude favorite lorsqu'il se trouvait auprès de son maître¹⁰³.

Voici une expérience qui a dix jours de date :

Je me promenais à Cavendish Road lorsque je sentis quelque chose passer à côté de moi mais je ne vis rien. Toutefois, après quelques jours, j'eus l'impression très nette que des pattes de chien

¹⁰² Relaté par Hannah I. Harvey : The Animal's Friend, 1907

¹⁰³ Cf. Gabriel Delanne : Réincarnation, p. 129.

frottaient mon vêtement. Alors à mes côtés, je discernai mon petit chien Toby, mort il y a trente ans en Nouvelle-Zélande, terrier noir vraiment intelligent. Il montrait une grande joie à me retrouver en dansant et sautant autour de moi. Je lui parlai, j'essayai de lui caresser la tête mais il s'écarta pour attirer mon attention sur « l'Esprit » d'un chien de plus haute taille ; un Saint-Bernard. Je connaissais aussi cette admirable créature car j'avais jadis beaucoup d'amitié pour sa maîtresse, au même lointain pays. Neptune et Toby étaient d'excellents camarades et avaient longtemps vécu ensemble jusqu'au jour où Toby me fut donné. Neptune se laissa caresser et me considéra avec ses beaux yeux tandis que Toby se tenait devant nous. En parlant à ces bêtes, j'étais heureuse que personne ne fut présent car on aurait certainement pensé que j'étais échappée d'un asile d'aliénés ! C'est la seconde fois que je vois Toby à cet endroit. J'ajoute qu'il a souvent été vu par des étrangers qui se trouvaient avec moi. Je l'ai aussi entendu aboyer à une séance de trompette.¹⁰⁴

Il y a quinze ans, dit M. P. G. Leymarie, M. le comte de Lvoff, haut placé à Moscou, vint nous voir par un jour de neige. Après lui se présenta Mme Ernest Bosc ; elle était médium remarquable et comme moi, voyait M. Lvoff pour la première fois. Assis ensemble auprès du feu, ils devisaient sur toutes choses lorsque Mme Bosc dit : « Monsieur, je vois à côté de vous un grand chien de Terre-Neuve tout blanc avec les quatre pattes noires, les oreilles de même et, sur le front, une tache noire représentant une étoile. Au cou, il porte un large collier en argent fermé par un cadenas bronzé avec cette inscription sur le collier : Fidèle au Comte Serge de Lvoff. Ce chien serait bien heureux d'être reconnu ». M. de Lvoff, très ému, laissa couler de grosses larmes ! « Madame, répondit-il enfin, vous me rendez bien heureux parce que je me suis toujours demandé si les chiens avaient une âme immortelle. La présence de mon ami Fidèle le prouve car vous l'avez représenté tel qu'il fut pendant treize ans.

J'étais turbulent étant jeune et à l'âge de quatre ans, je fus confié à ce bon chien qui ne me quittait jamais, qui me sauva plusieurs fois la vie. Je l'aimais comme on aime un frère et je l'ai pleuré à sa mort. Son souvenir m'émeut toujours.¹⁰⁵

Mon mari, dit Mme J. Holt, amena un jour à la maison un gros chien bull-dog. Il dit que cette bête lui ferait gagner de l'argent en le présentant comme champion dans les matches de combat entre les chiens bull-dogs. Le chien s'appelait Charles. C'était un animal bon et affectueux que je ne tardai pas à aimer beaucoup. Il fut victorieux en plusieurs combats mais une fois il fut battu. Mon mari, irrité par la défaite, l'empoigna et le jeta dans le fleuve.

Quelques années plus tard, alors que j'avais presque oublié le pauvre Charles, je fus, une nuit, réveillée en sursaut, comme si quelqu'un m'avait secouée dans ce but et je me vis entourée d'une luminosité étrange. Je m'assis sur mon lit et à mon vif étonnement, je vis Charles se tenant à côté de moi. Il paraissait de proportions normales, absolument identique à ce qu'il était de son vivant. Il me regarda avec insistance pendant quelques instants, après quoi il s'évanouit lentement. Le lendemain matin, mon mari était arrêté. Peut-être Charles s'est-il manifesté à titre prémonitoire.¹⁰⁶

Alors que je me trouvais à Rothesay avec ma fille, mon beau-frère, Georges Anderson de Glasgow, m'envoya en cadeau un beau chien de race Collie. C'était un animal très vif et malheureusement aussi, indiscipliné. Je n'étais pas trop qualifié pour l'éduquer et Rover mettait souvent lui-même et nous tous dans l'embarras par ses actes.

¹⁰⁴ Lettre adressée par Mr E. Green, à International Psychic Gazette, avril 1925, reproduit dans Revue spirite, juin 1925, p. 276.

¹⁰⁵ Cf. Revue spirite. Journal d'Etudes psychologiques, 1896, p. 615.

¹⁰⁶ Cf. Arthur Hill : Man is a spirit, p. 117.

Nous avions alors l'habitude d'aller à la pêche au cours de l'après-midi dans la baie de Glemburn. Le chien nous accompagnait et quand nous montions dans le petit bateau, il attendait notre retour en errant librement sur la plage. Tout marcha bien durant un mois environ mais un jour, le chef de la police m'envoya chercher pour me dire qu'un chien identique au mien avait effrayé un cheval attelé à une voiture ; que celle-ci s'était renversée avec la dame qui s'y trouvait. Par suite de cet accident, on m'engageait à me défaire immédiatement du chien si je ne voulais pas encourir des pénalités. Aucun moyen de me soustraire à cette sommation, je remis donc le chien à un fonctionnaire avec l'ordre exprès d'aller à la baie et d'y noyer la pauvre bête. Je fus très attristé par le sort imposé à notre Rover et mes enfants en furent désolés car l'animal s'était attaché à eux d'une manière spéciale mais, on dut obtempérer à la loi.

Nous avons continué à aller pêcher tous les après-midi. Le troisième jour après la mort de Rover, alors que nous étions de retour, à peu de distance de la grille d'entrée de la maison, tous les trois en même temps, nous nous écriâmes : « Il y a là Rover ! Voilà Rover ! » Il était là en effet, qui nous attendait sur le seuil de la maison ! Evidemment, l'homme que j'avais chargé de supprimer la bête ne l'avait pas fait. C'est ce que je pensai immédiatement et il était tout naturel de le supposer puisque Rover était là devant nous, près de l'auge, remuant la queue et nous regardant d'un oeil joyeux. Nous ouvrîmes la grille et nous nous dirigeâmes vers lui. Mais tout à coup, nous le vîmes disparaître ! Il ne peut y avoir de doute sur le fait que nous l'avons vu effectivement, sûrement, tous les trois. Ma femme insiste pour affirmer que le chien lui sembla phosphorescent mais pour moi et pour ma fille, il était notre Rover, ni plus ni moins¹⁰⁷.

Le Comte de Tromelin raconte ce qui suit :

Jusqu'au mois de mars de cette année 1913, je possédais une belle chienne appelée Flore dont était né un petit nommé Radium qui ressemblait à sa mère. Seulement, celle-ci avait en plus, une étoile blanche au front. En dehors de cela, la robe des deux chiens était entièrement jaune.

Le 25 mars, une automobile passa sur le corps de Flore qui me fut rapportée à la villa, agonisante. Malgré des soins pressés, la pauvre bête ne tarda pas à mourir, à notre grand regret. Son fils Radium resta seul chez nous. Or, voici l'incident curieux auquel j'ai eu l'occasion d'assister l'autre jour :

Il y a devant mon petit hôtel, une grande terrasse au milieu de laquelle est une table de marbre et à droite, en entrant, la niche de Radium. Le 3 avril, à onze heures du matin, j'étais assis à la table en question, causant avec Mme Meille. J'étais placé de façon à avoir devant moi la niche de Radium dont les pattes jaunes sortaient de l'ouverture. Mme Meille tournait le dos à la niche, regardant vers le côté gauche de la terrasse. Nous causions depuis cinq minutes de choses différentes quand je vis Mme Meille se tourner un instant pour regarder la niche du chien et ensuite s'écrier : « Ah ! par exemple, voilà une chose extraordinaire ! Et pourtant c'est bien Flore, du moment que Radium est dans sa niche ! ». Je demandai l'explication de ces paroles en remarquant : « Oui, Radium est dans la niche mais Flore, où l'as-tu vue ? » Mme Meille tendit le bras en indiquant l'endroit et, en précisant les faits avec ces mots que j'ai aussitôt écrits :

« Pendant que nous causions, je regardais un chien accroupi au côté gauche de la terrasse, là, (et elle l'indiqua du doigt) que je supposai être Radium, ne m'imaginant certainement pas avoir devant moi la pauvre Flore que je savais morte. Cependant Radium que j'apercevais ressemblait tellement à Flore que je pensai : (Si je ne savais pas que Flore est morte, je jurerais que ce chien qui me regarde est réellement Flore.) En effet, l'illusion était parfaite car ce chien me regardait avec l'expression si bonne, si douce, si mélancolique de Flore et sur le front son étoile blanche. Mais j'étais trop loin de penser à Flore ressuscitée. Alors je supposai que l'étoile blanche que je

¹⁰⁷ Récit de M. James Coates, dans Light, 1915, p. 356.

voyais était un effet de lumière. Je me demandais, en outre, comment Radium qui avait l'habitude de se coucher toujours au soleil s'était, cette fois, couché à l'ombre. Mais voilà que pendant que je réfléchissais ainsi, j'entendis derrière moi le bruit caractéristique d'un chien qui se gratte dans sa niche. C'est alors que je me suis retournée un instant pour regarder, portant ensuite immédiatement mon regard à l'autre chien qui se tenait devant moi depuis cinq minutes mais, il avait disparu dans le court intervalle de temps où je m'étais retournée, d'où mon exclamation d'étonnement. J'avais la preuve que ce chien qui me regardait, couché à l'ombre devant moi et qui ressemblait tellement à Flore, était réellement Flore ressuscitée, revenue un instant au milieu de nous. »

Tel a été le récit de Mme Meille. Ce fait n'est pas isolé. Je possédais une autre chienne Fox-Terrier nommée Flore comme la précédente, morte empoisonnée après de longues souffrances par la méchanceté d'un voisin. Ceux qui me connaissent savent que lorsque je me couche le soir, j'aperçois des visions et des fantômes de toutes sortes qui défilent devant moi. Ceci a lieu alors que je suis parfaitement réveillé et en possession de ma conscience normale.

Or, le lendemain de la mort de cette autre Flore, elle m'apparut soudain. C'était elle, indubitablement. Toutefois, dans cette première vision, elle s'efforçait en vain de se lever sur ses pattes.

Le lendemain, avec d'autres visions, Flore m'apparut pour la deuxième fois et parvint à se tenir sur ses pattes pour disparaître ensuite immédiatement. Le troisième jour, la même apparition se répéta. Cette fois, elle semblait gaie et saine. Elle fit quelques sauts de joie puis disparut. Ensuite, je ne l'ai plus revue mais à quelque temps de là, un soir, elle s'est manifestée assez bruyamment en se faisant entendre dans un jeu tout spécial qu'elle aimait beaucoup et qui était donc très indiqué pour la faire reconnaître. Le trait le plus saillant de Flore était sa passion de jouer avec les cailloux que nous lui lancions et qu'elle nous rapportait pour les faire ensuite rouler bruyamment sur la terrasse et ailleurs. Or, ce fut le bruit produit par ce jeu de pierres roulant sur la terrasse que nous avons perçu nettement un soir, au point que nous aurions juré que Flore était là à s'amuser à rouler des cailloux si nous n'avions pas su que la chienne était morte depuis six mois¹⁰⁸.

En ces cinq derniers mois, relate le Rév. Charles L. Tweedale, nous avons assisté aux manifestations les plus extraordinaires qui dépassent de beaucoup celles historiques du presbytère du Révérend Wesley. Nous avons tous, dernièrement, écouté une « voix directe » qui nous appelait de notre nom en plein jour et avons assisté aux apparitions répétées d'un fantôme féminin de haute taille habillé de blanc et que tous les membres de la famille purent voir, excepté moi qui ai pu, cependant, en entendre la voix résonner merveilleusement distincte, comme si elle jaillissait de l'air et en présence de toute la famille. L'apparition a été vue plusieurs fois collectivement par diverses personnes, presque toujours en bonne lumière et quelquefois en pleine lumière du jour. Deux fois, le fantôme a dialogué avec les assistants.

Il y a une quinzaine de jours, ces merveilleuses manifestations ont atteint leur apogée par l'apparition, en plein jour, du fantôme vêtu de blanc accompagné d'un chien. Un après-midi ils ont été vus ensemble, à deux reprises, par différentes personnes successivement et toujours ce même après-midi, le chien a été vu trois fois tout seul. Une fois, quatre personnes l'ont vu collectivement. Parmi elles, il y avait ma fillette âgée de deux ans qui a couru derrière le chien fantôme jusqu'au dessous du lit où il avait disparu, en criant : « Bouh ! Bouh ! ». Je répète que tout cela se passait en plein jour. Depuis lors, ce chien a été vu plusieurs fois jusqu'à ces derniers jours.

¹⁰⁸ Cf. Revue scientifique et morale du spiritisme, 1913, p. 40.

Tous ceux qui l'ont vu sont d'accord pour décrire un chien Terrier haut, blanc, avec une grosse tache noire irrégulière sur le dos, oreilles droites et courtes, queue droite. On remarqua, en outre, qu'il semblait secoué par un fort tremblement de tout le corps et que le poil de sa robe était plus court et plus luisant qu'il ne l'était d'habitude. Or, cette description correspond exactement à celle d'un chien qui m'appartenait et qui est mort il y a douze ans environ. J'en avais oublié presque l'existence. Aucune des personnes qui l'ont décrit ne l'avaient connu de son vivant et ne savaient même pas qu'il eût existé.

Ma tante (puisque c'est son fantôme qui se manifeste) est morte il y a six ans. Elle avait beaucoup aimé le chien qui l'accompagne. Il est à remarquer que, comme je l'ai dit tout à l'heure, mon chien était caractérisé par une exubérance de vitalité qui se manifestait par un violent tremblement qui secouait son corps chaque fois qu'on éveillait son attention. Il avait, en outre, une grosse tache irrégulière sur le dos et précisément sur le côté droit de l'épine dorsale. N'oublions pas que tous ces détails véridiques étaient absolument ignorés de ceux qui virent et décrivent le fantôme du chien.

Je rappellerai aussi qu'avant sa manifestation, on avait entendu des aboiements et grattements caractéristiques qui se produisaient en même temps que le fantôme humain apparaissait mais, comme aucun de nous n'avait vu encore des fantômes animaux, ces manifestations auditives furent pour nous inexplicables jusqu'au jour où l'apparition du chien vint éclaircir le mystère.¹⁰⁹ Grâce à ses dons de clairvoyance, Mme Gladys Léonard a pu faire, en dehors de séances expérimentales, — autrement dit, spontanément — des observations nombreuses au sujet de la survie des animaux.

Dans son livre « La Dernière Traversée », elle écrit :

Pendant plusieurs années, mon mari et moi avons possédé une chienne pékinoise du nom de Ching. Elle était très intelligente, autocrate, querelleuse, désobéissante et, adorable cependant. Mon mari lui était spécialement attaché.

Elle était morte depuis onze ans — à l'âge de quatorze ans — lorsque, il y a quelques semaines, je fus tirée d'un profond sommeil par quelque chose qui remuait dans mon lit, vers mon épaule droite. J'étais couchée sur le côté gauche et je sentais une patte qui me caressait ; le contact était substantiel. Un peu effrayée, je repris mes sens me disant qu'aucun mauvais Esprit ne pouvait me faire de mal puisque de bonnes pensées me protégeaient. J'essayai de toucher mon épaule droite de ma main gauche et je m'aperçus que j'étais partiellement en catalepsie. L'obscurité n'était pas complète dans la pièce ; je distinguais la cheminée et l'armoire. Je fis un immense effort pour remuer ma main qui entra en contact avec un objet très flou, telle une fourrure. Je murmurai : « Est-ce Ching ? » et je retombai en profonde transe cataleptique. Je pris bientôt conscience que mon corps éthérique s'élevait légèrement au-dessus de mon corps de chair que je pouvais voir et observer alors qu'il reposait immobile. Au pied du lit, je vis mon défunt mari debout, regardant avec intérêt l'objet qui se mouvait sur le lit. Je reconnus Ching. Je passai ma main fluidique sur sa tête, son dos et sa poitrine ; elle devint folle de joie ! Elle sautait, se roulait et léchait ma main. Son poids me sembla le même que lorsqu'elle était en vie, son poil soyeux, ses longues oreilles étaient pareilles. Elle se roulait entre mes mains comme autrefois, le matin, quand je la caressais au réveil, lui parlant après une longue nuit de silence. Je voyais à la fois mon mari et le chien et, une sorte de faible luminosité émanait de leurs corps.

« Oui, c'est Ching », dit mon mari, comme s'il craignait que je doutasse du témoignage de mes sens. Après cette expérience, je me sentis réconfortée et apaisée¹¹⁰.

¹⁰⁹ Cf. Light, 1911, p. 101.

¹¹⁰ Cf. Sylvia Barbanell : When your animal dies.

Le Rév. Charles L. Tweedale de Weston raconte qu'une de ses parentes possédait un chien qu'elle aimait beaucoup, et qui mourut cinq ans avant elle. Plusieurs personnes assurèrent l'avoir vue apparaître au crépuscule, accompagnée de ce chien. Une fois, la mère du vicaire voulut embrasser la forme fluïdique de sa sœur ; le chien grogna, comme pour lui défendre de toucher sa maîtresse. La petite fille du vicaire qui elle aussi voyait l'animal, l'appelait : « Petit chien ! petit chien ! »¹¹¹
« Dans le Monde des Chiens », journal de Bradford, la mère d'un petit enfant, presque un bébé, a décrit l'épisode suivant :

Je possédais depuis plusieurs années des Cockers Spaniels. Ils avaient l'habitude de courir librement dans toutes les pièces de la maison. Je m'aperçus un jour que ma petite fille leur donnait la nourriture qui avait été préparée pour elle et j'interdis aux chiens l'entrée de la salle à manger à l'heure des repas. Le moment arriva où je fus obligée de faire endormir le plus âgé, Jill qui était le préféré de mes chiens. J'enfermai les autres dans leurs niches et j'attendis le vétérinaire qui vint à onze heures du matin endormir le vieux Jill et l'enterra dans le jardin. Je laissai les chiens enfermés et je ne dis rien à ma fille alors âgée de deux ans et demi. Au lunch, elle se trouvait dans sa haute chaise à côté de moi, regardant le tapis elle dit tout à coup : « Oh ! mammy, voilà Jill ! » toute surprise de voir le chien à l'heure défendue. « Non chérie », dis-je. L'enfant regarda plus attentivement l'espace qui nous séparait et répéta : « Est-ce donc Tess ? Mais non, c'est bien Jill ! »

Tess était une fille de Jill et lui ressemblait beaucoup mais elle se trouvait alors enfermée avec les autres chiens. Je ne fis aucun commentaire pour ne pas troubler l'enfant qui continua son repas.¹¹²
Une femme, dit Mme S. Barbanell, qui possédait le don de clairvoyance, a rapporté l'épisode suivant :

Une nuit, je soignais un Airedale malade et je vis nettement la forme fluïdique d'un chien de la même portée mort quatre ans auparavant. Le jour suivant, le chien malade passait de l'autre côté. L'un de mes chiens avait l'habitude de prendre place derrière moi dans mon fauteuil et de me pousser hors de mon siège. Plusieurs mois après, alors que ma mère était assise sur le même fauteuil, elle se sentit brusquement poussée en avant. Un chien qui regrettait beaucoup ce camarade mort semblait distinguer sa forme fluïdique sur le fauteuil car il aboyait et remuait joyeusement la queue.

Deux jours après que mon Terrier à longs poils eut passé de l'autre côté, raconte la maîtresse d'un chien, j'en fis part à une amie. Oh ! dit celle-ci qui avait beaucoup aimé l'animal, comme j'aurais voulu lui dire un dernier adieu ! »

Benguy entendit-il formuler ce regret ? Toujours est-il que la nuit suivante, elle fut réveillée par la caresse d'une patte et sentit la forme fluïdique de l'animal qui lui léchait la figure et semblait enchanté d'avoir été reconnu.

Une femme dont le mari, homme d'affaires, était plein de préjugés contre le spiritisme, a raconté le fait suivant :

Un jour, il se rendit auprès d'une nouvelle cliente à la campagne, dans une maison inconnue de lui. En rentrant au logis, il me raconta qu'un chien délicieux accompagnait partout son hôtesse et ne la quittait pas des yeux. Jamais, ajouta-t-il, je n'ai vu un chien plus beau et plus dévoué.

Dans la suite, cette cliente étant venue habiter dans un appartement à Londres, m'invita à venir chez elle prendre le thé avec mon mari. « Qu'avez-vous fait de votre chien ? » demanda ce dernier. Après un moment de silence embarrassé, cette dame répondit brusquement : « Je n'ai pas de chien ».

¹¹¹ Cf. Sylvia Barbanell, *Ioc. cit.*

¹¹² Cf. Sylvia Barbanell, *Ioc. Cit.*

Mon mari étant passé dans une autre pièce, sa cliente m'expliqua sur un ton d'excuse : « Je suppose que je suis ridicule mais j'ai fait une si terrible expérience avec un chien que j'aimais plus que tout au monde que je ne veux plus jamais en avoir un autre. Quand la guerre éclata, je partis pour la France conduire un camion. Je laissai mon chien à la maison, aux bons soins de mes parents. Mais ils se lassèrent de la vie à la campagne, fermèrent leur maison pour revenir en ville et laissèrent mon chien au palefrenier qui le maltraita et l'affama. Je revins à temps pour le voir mourir sur mes genoux. »

Quel sorte de chien était-ce ? « Un Terrier écossais blanc », fut la réponse.

Mon mari et moi prirent congé et dès que nous fûmes dans la rue il s'écria : « Il y a quelque chose d'étrange avec ce chien ! Je jurerais que je l'ai vu à la campagne ».

« Quelle espèce de chien as-tu vu ? » demandai-je. « Un Terrier écossais blanc », dit-il.¹¹³

M. Wilson, le secrétaire de Mme Osborne Léonard, avait l'habitude de s'asseoir les coudes sur les genoux, ses mains pendantes et légèrement croisées. Son chien frottait son museau contre celles-ci comme pour lui dire : « Ne reste pas assis sans rien faire. Viens promener te avec moi ! »

Je ne suis pas particulièrement psychique, écrivait ce monsieur à Mme Sylvia Barbanell mais depuis sa mort, j'ai souvent senti mon chien presser sa tête contre mes mains selon son habitude de naguère.

Alors qu'il était une fois malade à l'hôpital, sa femme fut obligée de procéder à un déménagement. Elle se sentait triste et abandonnée dans ce nouveau logis, loin du voisinage de très chers amis. Au moment où elle allait s'endormir, elle sentit quelque chose qui remuait sur son lit. Elle eut peur que ce fut un chat égaré ou un rat mais à sa grande joie, elle reconnut la forme fluide de leur chien Philip qui venait la consoler et s'installer contre son dos comme il le faisait de son vivant.¹¹⁴

Mme Wheatcroft est clairvoyante au point de ne jamais souffrir de la solitude. Elle voit souvent son mari défunt accompagné de son chien Laddie. Elle n'a jamais vu Laddie et Jessy ensemble ; il est probable que les deux chiens qui se jalouent sont séparés l'un de l'autre, aux fins d'éviter des batailles.¹¹⁵

M. Herbert Gregory possédait deux Fox-Terriers qui moururent à deux ans d'intervalle. Des médiums divers décrivirent les deux animaux de façon très exacte, parlant en particulier de leurs longues queues. Leur maître n'avait pas voulu les soumettre à la mode cruelle consistant à leur couper la queue.¹¹⁶

Il y a deux ans environ, ma femme et une bonne étaient assises un soir, dans une des pièces de la maison, causant de choses et d'autres. Tout à coup, elles entendirent le ronflement bruyant d'un chat près de Mme Tweedale. Toutes deux localisèrent le bruit dans un endroit précis, voisin de la jupe de ma femme. Ce bruit se prolongea pendant quelque temps puis il cessa, après quoi on commença à entendre nettement, à sa place, le bruit délicat que produit la langue d'un chat lorsqu'il lape du lait. Ne sachant que penser, Mme Tweedale appela son chat. Ensuite, aidée par la bonne, elle fouilla minutieusement la pièce mais inutilement. Elles se rassirent toutes deux et reprirent leur conversation mais presque aussitôt commença à se faire entendre le ronflement bruyant d'un chat invisible auquel succéda à nouveau l'autre son d'une langue de chat qui lape un liquide. Elles fouillèrent une deuxième fois la pièce mais toujours en vain.

Il est à remarquer que depuis quelques jours, notre chat avait disparu.

¹¹³ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹¹⁴ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹¹⁵ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹¹⁶ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

Lorsque Mme Tweedale et la bonne me racontèrent la chose, je leur dis : « Cela signifie que nous ne reverrons plus notre chat vivant ». Et il en fut ainsi.¹¹⁷

Mon grand-père, rapporte E.-L. Kearney, était malade. Je descendais un soir par un escalier intérieur de notre appartement lorsque j'aperçus dans le corridor, un chat étrange qui s'avancait vers moi. Aussitôt qu'il me vit, il courut se cacher derrière une porte qui divisait le couloir en deux parties. Cette porte était retenue de façon à rester constamment ouverte. Je courus immédiatement derrière elle pour chasser l'étrange animal mais je fus extrêmement surpris de ne rien voir ; il ne me fut pas possible de rien trouver dans le reste de l'appartement. Je racontai aussitôt la chose à ma mère. Elle me dit, il y a quelques jours, qu'elle se souvenait parfaitement de l'incident. Mon grand-père mourut le lendemain.

Envisagé par rapport à une autre circonstance, ce fait paraît d'autant plus intéressant. Ma mère me raconta en effet que, la veille du jour de la mort de son père, elle avait aussi aperçu un chat qui marchait autour du lit du malade. Elle s'était empressée aussi de le chasser et, elle non plus n'avait rien trouvé.

J'ai toujours éprouvé, relate Mme Gordon Jones, une grande aversion pour les chats ; aversion que j'ai héritée de mon père qui n'en supportait pas la présence. Je n'en ai donc jamais toléré chez moi jusqu'au jour où j'y fus contrainte par une invasion de souris. Je me procurai un chat commun dont la robe était à raies alternées gris noires mais je ne m'occupai pas de lui et je ne permis jamais qu'il montât à l'étage supérieur de la maison.

Un jour, on me dit que le chat était enragé et on me demanda l'autorisation de le faire noyer. J'accordai ma permission. Peu après, on me dit que le garçon de cuisine avait noyé l'animal dans une chaudière. Comme celui-ci n'avait jamais été mon favori, même pas mon compagnon habituel, sa disparition me laissa indifférente.

Le soir même du jour où l'animal avait été supprimé, dans le courant de la matinée, je me trouvais seule dans la salle à manger, plongée dans la lecture (je suis bien certaine que je ne songeais ni à des chats, ni à des fantômes) quand, tout à coup, je me sentis poussée à lever les yeux et à regarder du côté de la porte. J'ai vu — ou j'ai cru voir — la porte s'ouvrir lentement, laissant passer le chat sacrifié le matin ! C'était lui, aucun doute mais, il semblait amaigri et était complètement mouillé et ruisselant d'eau. Seulement l'expression du regard n'était plus la même car il me regardait avec des yeux humains si tristes que j'en souffris. Ce regard est resté longtemps gravé dans ma mémoire comme une obsession. J'étais si sûre de ce que je voyais que je ne doutai pas que je me trouvais en présence du chat réel, échappé à la noyade. Je sonnai la femme de chambre. Aussitôt son arrivée, je lui dis : « Il y a là le chat. Emportez-le ». Il me semblait impossible que la domestique ne put le voir car je le voyais aussi net et substantiel que la table ou les chaises. Mais la femme de chambre me regarda, effrayée, en me répondant : « Madame, j'étais présente quand William a porté le chat mort dans le jardin pour l'enterrer ». « Mais il est là, ajoutai-je, ne le voyez-vous pas près de la porte ? » La bonne ne distinguait rien et peu après, le chat commença à devenir transparent et à disparaître lentement, si bien que je finis par ne plus le voir non plus.¹¹⁸

Mlle B. Green écrit :

Ma soeur H.-J. Green avait une chatte qu'elle affectionnait beaucoup ; de race persane pur sang, robe gris bleuâtre caractéristique, petites proportions, dont le nom était Smoky. Il n'existait pas dans le village un autre chat de même race ou qui seulement lui ressemblât. Au cours du printemps, elle tomba malade, et elle mourut vers le milieu de juillet. Le jardinier l'enterra dans

¹¹⁷ Cf. Rév. Chr. L. Tweedale : Light, 1915, p. 215.

¹¹⁸ Cf. Proceedings of the S. P. R., vol. X, p. 127.

une plate-bande du jardin, en disposant sur son tombeau une plante de dahlia. Quelque temps avant son décès, la chatte avait été attaquée et malmenée par un chien qui lui avait brisé quelques côtes. Par suite de cet incident, elle marchait en boitant, le corps courbé d'un côté. Son décès avait été la conséquence des blessures reçues.

Le mardi 6 juillet j'étais à table avec ma soeur, à déjeuner et je lisais une lettre à haute voix. Je tournais le dos à la fenêtre qui se trouvait à la gauche de ma soeur. Tout à coup, je vis que celle-ci regardait au-delà de cette fenêtre avec une expression d'étonnement, même de peur. Je demandai : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Elle me répondit : « Je vois Smoky qui marche au milieu de l'herbe ». Nous nous précipitâmes à la fenêtre et nous aperçûmes effectivement Smoky qui semblait très malade, le poil hérissé et les yeux hagards. Elle marchait en boitant à travers la plate-bande en face de la fenêtre, à trois ou quatre mètres de nous. Ma soeur l'appela mais comme la chatte ne paraissait pas entendre, elle courut vers elle en continuant à l'appeler. Je restai à la fenêtre et je vis la chatte s'acheminer vers une allée qui conduit au fond du jardin. Ma soeur la suivit en l'appelant toujours mais à son grand étonnement, Smoky ne se retourna jamais, comme si elle n'entendait pas. À un certain moment, elle pénétra dans un buisson et ma soeur ne la vit plus. Après une dizaine de minutes, ma soeur et une amie qui séjournait chez nous virent de nouveau Smoky qui marchait dans la haie en face de la fenêtre. Ma soeur sortit pour aller la rejoindre mais ne la vit plus. Après une demi-heure, elle apparut dans le couloir qui mène à la cuisine et fut aperçue par la bonne qui prit un bol de lait et alla vers elle pour le lui donner mais la chatte continua son chemin en sortant dans le jardin et en disparaissant devant elle.

Nous nous enquîmes alors auprès des voisins afin de savoir s'ils n'avaient pas vu une chatte ressemblant à notre feu Smoky. Personne n'avait rien vu. Le jardinier fut si indigné de notre supposition qu'il n'avait pas enterré l'animal qu'il alla sur place déraciner la plante de dahlia afin d'exhumer le cadavre de Smoky.¹¹⁹

L'incident qui suit est de date toute récente et je me décide à le publier parce que je suis bien sûr de son authenticité, quelles que soient les conclusions que l'on peut en tirer.

Il est arrivé à une dame de mes amies douée de facultés médiumniques, bien qu'elle n'ait jamais cherché à les développer. J'ajouterai que je connais personnellement les circonstances qui ont amené cette dame dans le milieu où le fait s'est passé. Le récit que je produis est écrit et signé par la dame elle-même. Voici ce qu'elle a rapporté :

Etant arrivée soudain de l'étranger, j'ai dû louer une chambre meublée dans une vieille maison de Londres. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'elle était infestée de souris qui y produisaient durant la nuit des bruits de toutes sortes en courant sur le parquet et en jetant leurs petits cris stridents. Pour me débarrasser de ces hôtes peu agréables, je me suis fait prêter une belle chatte qui parut tout de suite heureuse de se trouver dans ma compagnie. J'aime beaucoup la gent féline et la chatte répondait avec effusion à mes caresses. Elle dormait dans mon lit, mettait ses pattes de devant autour de mon cou en ronronnant si fort qu'elle m'empêchait de dormir. Malheureusement la chatte tomba malade et un soir, en rentrant chez moi vers dix heures, je la trouvai morte, à ma grande et douloureuse surprise. Cette nuit même, les souris recommencèrent leurs ébat. Je me décidai alors à faire la lumière et à me mettre à lire, n'osant pas dormir en cette compagnie. Mais le dépôt du compteur à gaz étant presque épuisé, la flamme s'éteignit à trois heures du matin. J'allumai alors une veilleuse et je me cachai sous mes draps parce que la présence des petits rongeurs me causait dégoût et peur. Tout à coup, j'entendis la chatte ronfler bruyamment. J'écoutai durant une minute environ, après quoi je me décidai à lever la tête et à regarder, voulant me rendre compte de ce fait étrange et je vis devant la paroi en contact avec un des côtés de mon

¹¹⁹ Cf. Journal of the S. P. R., vol. XV, p. 249.

lit, au niveau de ma tête, une sorte de disque opaque du diamètre d'un pied dans le centre duquel s'est développé, petit à petit, la forme d'une chatte blanche et noire, absolument identique à celle qui venait de mourir. Elle me regarda en faisant plusieurs fois un mouvement de la tête de la manière caractéristique de la chatte décédée, ensuite son corps devint transparent durant quelques secondes mais aussitôt, il prit une forme opaque plus consistante qu'auparavant. Alors je vis la chatte regarder vers le haut comme s'il y avait là quelqu'un. L'apparition était si réelle que j'adressai la parole à l'animal comme lorsqu'il était en vie. Mais soudain, l'apparition s'est évanouie. Dans son ensemble, le phénomène a été de courte durée mais durant le reste de la nuit, je n'ai plus été dérangée par les souris.

Il n'y avait aucune possibilité qu'un autre chat ait pu s'introduire car la porte et les fenêtres étaient bien fermées. Quand le phénomène s'est produit, je n'étais pas encore endormi et étais pleinement conscient d'être éveillé.¹²⁰

Au début de l'année 1884, vers midi, nous étions tous réunis à déjeuner. Pendant que nous causions, je vis ma mère regarder sous la table. Je lui demandai si elle avait laissé tomber quelque chose. « Non, me répondit-elle, mais je ne comprends pas comment ce chat a pu entrer dans la chambre. » Je regardai à mon tour et j'aperçus avec surprise un gros chat angora près de la chaise de ma mère. Nous nous levâmes toutes les deux et je courus ouvrir la porte pour le renvoyer. L'animal fit le tour de la table, après quoi il se dirigea tranquillement vers la porte et sortit sans faire de bruit. Arrivé au milieu du couloir, il se retourna et se prit à nous regarder. Il continua quelque temps à fixer sur nous ses yeux verdâtres, après quoi, sous nos yeux, il s'évanouit comme du brouillard.

Même en dehors de la manière mystérieuse dont il disparut, nous étions sûres qu'il ne pouvait s'agir d'un chat réel. En effet, personne dans le voisinage ne possédait un chat de cette espèce. Nous en éprouvâmes donc une impression désagréable. Cette impression s'accrût considérablement par suite de ce qui nous arriva un an après :

Nous nous trouvions à Leipzig, près de ma sœur mariée (fille de Mme Greiffenberg). Nous revenions, un après-midi, d'une promenade quand, au moment d'ouvrir la porte de notre habitation, nous vîmes devant nous, dans l'entrée, le même chat blanc. Il se mit à marcher en nous précédant dans le couloir. En même temps, il nous fixait de ce même regard triste. Arrivé près de la porte fermée du placard qui servait de buffet, il s'évanouit de nouveau comme la première fois. Il n'existait pas non plus de chat pareil dans le voisinage.¹²¹

M. J. M. Tate écrit :

Je voudrais vous conter l'aventure qui m'est arrivée avec deux petites bêtes. C'était la troisième année que je revenais avec mon fils, sur le saillant d'Ypres, pour visiter le champ de bataille où son plus jeune frère était tombé en 1917. De là, nous voulions aller au cimetière où furent transportés ceux qu'on n'avait pu identifier. Le champ de bataille n'était plus maintenant qu'un magnifique champ de betteraves. Comme nous nous apprêtions à le quitter pour nous rendre au cimetière, deux petits chatons s'élançèrent de dessous les feuilles. L'un s'accrochait à mon fils, l'autre grim pant après mes vêtements s'installait sur mes épaules. Nous fîmes ce que nous pûmes pour les renvoyer. Aucune maison, aucune baraque n'était en vue.

Une fille du pays qui sarclait les betteraves fut tout aussi étonnée que nous-mêmes à la soudaine apparition de ces petits espiègles. Elle nous dit que sa maison était à deux kilomètres. Nous avions beau les remettre à terre doucement, ils dardaient sur nous des yeux fixes, voulant remonter sur nos épaules. Finalement, nous avions enjambé le petit fossé qui nous séparait de la

¹²⁰ Récit de M. Ernest Duxbury dans Light, 1921, p. 594.

¹²¹ Cf. Annales des Sciences psychiques, 1905, p. 451 ; relaté par Mme Erin-Greiffenberg et Mme Greiffenberg.

route, pensant que devant notre indifférence, ils retourneraient là d'où ils étaient venus. Ils n'en devinrent que plus tenaces et agités. Ils se précipitaient en avant de quelques mètres pour revenir en arrière puis ils recommencèrent malgré les aspérités du chemin hérissé de pierres anguleuses. Tout à coup, nous aperçûmes qu'il n'y en avait plus qu'un. Où était l'autre ? A partir de ce moment, le petit chat qui restait s'élança en avant et quand nous atteignîmes la grande entrée du cimetière, il était là qui nous attendait.

Mon fils s'adressa au garde pour qu'il nous indiquât où pourrait se trouver la tombe que nous cherchions. De mon côté, j'errais partout me heurtant toujours à l'inexorable épitaphe : « A un inconnu ». Evidemment, le gardien ne pouvait guère nous renseigner et il était avec mon fils, encore très loin de moi, lorsque je leur fis signe d'approcher. Le petit chat, en s'agitant comme un papillon, m'avait, par ses gambades, attiré vers une pierre tombale dont l'inscription montrait avec évidence qu'elle était celle que nous cherchions.

Cependant, notre petit Esprit Guide était parti. Nous étions trois à écarquiller les yeux dans toutes les directions ; il n'y avait plus rien, ni aux portes du cimetière, ni sur notre chemin de retour. Rien que la plaine nue et solitaire. Le village ainsi que la gare se trouvaient à deux ou trois milles de là.¹²²

En ce qui concerne la survivance des animaux, dit M. Peters, j'ai observé un fait curieux avant d'être devenu spiritualiste :

J'étais malade et recevais habituellement la visite d'un chat qui appartenait à ma propriétaire. Chaque soir, un peu avant la complète obscurité, il venait dans ma chambre, en faisait le tour d'un air solennel puis sortait de nouveau.

On me dit un jour que le chat avait été tué mais le fait sortit de mon esprit et chaque soir, le chat revint comme d'habitude. Cependant, un soir je me rappelai soudain que ce chat était mort. Comme à cette époque je ne savais rien des faits psychiques et comme cependant je voyais le chat distinctement, je pensai que la souffrance m'avait rendu fou mais, au bout de quelque temps, je cessai de recevoir la visite de l'animal.

Une autre fois, m'étant trouvé en séance avec les membres d'une famille, j'étais en pleine conversation avec mon hôte lorsque je vis soudain un grand chien brun qui vint placer sa tête sur mes genoux. Le chien me paraissait si réel que je le décrivis et mon hôte reconnut en lui un chien favori de la famille.¹²³

Mlle Isabel Wood, dans le journal *Le Chat*, raconte qu'elle possédait un chat jaune très aimé par toute la famille. Il disparut un jour. Toutes les recherches furent vaines. Trois semaines après sa disparition, la famille fut réveillée à l'aube par un coup frappé à la porte. Miss Wood descendit pour ouvrir mais ne vit personne. Comme elle refermait la porte, elle aperçut la forme fluidique du chat jaune qui traversait le hall et gravissait les marches de l'escalier. Elle comprit alors que l'animal avait passé dans l'autre monde et les recherches destinées à retrouver le favori égaré furent abandonnées.¹²⁴

Mrs Florence Kingstone n'était pas la seule de sa famille à posséder le don de clairvoyance. A l'âge de trois ans, sa fillette aperçut la forme fluidique d'un chat ; Toockie, dont on lui avait caché la mort récente. Ce chat ayant atteint l'âge de dix-huit ans, la vie lui devenait un fardeau et Mr Kingstone fit venir un vétérinaire afin de l'endormir et d'emporter le corps. La fillette étant très attachée au vieil animal fut envoyée en visite et on ne lui parla pas de l'événement. Trois jours

¹²² Cf. Light, du 15 février 1930.

¹²³ Cf. Gabriel Delanne : Réincarnation, p. 128.

¹²⁴ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

plus tard, l'enfant montra sous la table de la salle à manger, l'emplacement favori du vieux chat en s'écriant joyeusement : « Regarde Maman, voilà Toockie ! »¹²⁵

Lorsque j'étais encore un petit garçon, dit M. Sidney Stanley, je possédais une chatte et deux chatons et j'aimais m'amuser et courir avec eux trois dans le hall. Certaines raisons obligèrent mes parents à les faire endormir. Le soir de ce jour, nous nous trouvions dans le living-room lorsque, à notre grande stupéfaction, nous entendîmes le bruit des chats courant dans le hall. Toutes les fenêtres étaient fermées et nos recherches ne nous firent découvrir aucun chat égaré dans la maison.¹²⁶

Cette nuit là, dit l'écrivain Charles Seymour, j'avais à écrire et je terminais mon papier dans mon lit. Au moment où j'allais éteindre la lumière, j'entendis distinctement le miaulement d'un chat. J'attendis huit ou dix secondes et je me rendis compte que le son venait du centre de la descente de lit. Nous ne possédions aucun animal dans la maison et je cherchai soigneusement dans toute la maison que j'occupais seul à cette époque. Je ne découvris pas le moindre chat.

Quelques jours après, je demandai au « contrôle » d'un médium : « Pouvez-vous me parler d'un chat ? » « Oui », me fut-il répondu : « C'est votre chat noir qui a passé de l'autre côté, il y a très longtemps déjà. »

Notre chat noir, Tommie, était mort depuis dix ans et nous l'aimions tellement qu'il n'avait pas été remplacé. Une fois que nous l'avions laissé à un ami pendant une absence de plusieurs mois, il devint presque fou de joie en nous voyant. M. Seymour ajoute que dans la même pièce — avant que ce fut passé l'événement en question — les membres d'un cercle de spirites avaient déclaré voir un chat noir errer de-ci, de-là dans la pièce.¹²⁷

Deux jours après le départ de sa mère partie en vacances dans le Devonshire, M. Sidney Loockwood trouva son chat bien-aimé mort sur son lit. Pour ne pas attrister les vacances de sa mère, il ne lui dit pas ce qui s'était passé. Lorsqu'elle revint à la maison, elle dit à son fils : « Je ne te demande pas des nouvelles du chat, il s'est matérialisé devant moi dans les champs du Devonshire ; je sais qu'il est mort ! »¹²⁸

Dans Science psychique, on raconte l'histoire d'un jeune homme qui, en séjour chez des amis de ses parents, fut réveillé par un chat qui sauta sur son lit et se coucha sur sa poitrine. Lorsqu'il raconta la chose le lendemain matin, ses hôtes furent stupéfaits. Leur chat malade avait été endormi quelques heures auparavant et il avait l'habitude de se coucher sur le lit de la personne qui avait abandonné pour une nuit, son lit en faveur du jeune homme.¹²⁹

Quatre jours après sa mort, le chat de Mme Southwell, Billikins, vint donner à sa maîtresse bien-aimée la preuve qu'elle était dans la vérité en affirmant la survie des animaux. Elle avait soigné de son mieux le chat mourant dont il est fait mention en lui répétant doucement : « Oh ! Billikins, tu me manqueras tellement, reviens si tu le peux ! ».

Quatre matins plus tard, elle entendit gratter contre les draps de son lit et ronronner un chat, comme le faisait Billikins de son vivant pour la réveiller. Son mari entendit le bruit aussi distinctement qu'elle. Quelque temps après, Mme Southwell fit l'acquisition d'un petit chat qui tomba malade et fit de grandes souffrances. Désolée, elle envoya un appel mental pour qu'il mourut doucement. Elle sentit la forme de Billikins contre sa main et le chaton malade rendit

¹²⁵ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹²⁶ Ibid.

¹²⁷ Ibid.

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ Ibid.

tranquillement le dernier soupir. Une des amies de Mme Southwell fut bien étonnée d'entendre, elle aussi, miauler et ronronner Billikins¹³⁰.

Une de mes amies, Mme Weatcroft, revint vivre dans la maison de son enfance. Elle apporta un chat qu'elle possédait depuis trois ans. Celui-ci se comporta d'étrange façon. Il refusait de rester dans la maison, se sauvait dans le jardin. Un jour, mon amie vit la forme psychique d'un chien Collie et elle reconnut Jessy, le chien favori de son enfance qui était sans doute resté attaché à la vieille demeure. Elle parla tendrement à son vieux compagnon de jeux et lui demanda de ne plus effrayer le chat. Jessy comprit car ce dernier s'habitua au logis et redevint d'un caractère paisible et confortable. Le fantôme du chien s'approchait de sa maîtresse chaque fois que le chat se rendait au jardin ; ainsi tout le monde était content.¹³¹

Le capitaine Morgan arriva à Londres un soir, tard, en compagnie d'un ami et s'installa dans une grande maison ancienne datant du siècle dernier où le hasard l'avait amené. On conduisit le Dr Morgan dans une vaste chambre à coucher dans laquelle se trouvait un énorme lit à quatre colonnes. Il se coucha et s'endormit, mais il fut éveillé très peu de temps après par de grands battements d'ailes tout près de lui et, une sensation surnaturelle de froid telle qu'il n'en avait jamais ressentie se répandit dans son corps. Il sursauta et s'assit sur son lit et, une apparition extraordinaire devint visible. C'était un immense oiseau noir, les ailes déployées, les yeux rouges et paraissant lancer une lueur flamboyante.

L'animal se tenait juste en face de lui et donnait furieusement du bec vers son visage et ses yeux, avec tant de rapidité, qu'il lui parut étonnant de pouvoir repousser avec ses bras et un oreiller les attaques déterminées de cette créature. Pendant cette bataille, il lui vint à l'esprit que quelque gros oiseau appartenant à la famille avait réussi à s'échapper et s'était accidentellement trouvé enfermé dans cette chambre.

La bête renouvelait sans cesse ses attaques contre lui avec une méchanceté féroce qu'il est impossible de décrire. Mais, bien qu'il réussit invariablement à déjouer ces attaques, le capitaine remarqua qu'il ne parvint pas une seule fois à toucher son assaillant. Après plusieurs minutes de ce combat, le vaillant officier se mit en colère et, sautant au bas du lit, s'élança sur son ennemi. L'oiseau battit en retraite devant lui. Le capitaine le serra de près, poussant son noir adversaire, battant des ailes et toujours luttant, vers le canapé qui se trouvait dans un coin de la chambre. La lune brillait en plein dans la pièce et Morgan vit nettement l'animal se poser, l'air terrifié, sur le siège brodé du canapé.

Se sentant désormais sûr de sa proie, il s'arrêta une seconde ou deux puis se jeta brusquement sur le noir animal dont il n'avait pas un instant détourné le regard. A son extrême stupéfaction, il lui parut alors s'évanouir et se dissoudre entre ses doigts mêmes. Il ne saisissait que l'air. En vain il fouilla, une lampe à la main, tous les coins et recoins de la pièce, se refusant à croire que ses sens eussent pu être victimes d'une aussi grossière illusion ; impossible de trouver ombre d'oiseau. Après avoir longuement scruté partout, l'officier ainsi déçu retourna se reposer et ne fut plus importuné.

En se levant le matin, il résolut de ne faire aucune allusion à ce qu'il avait vu mais d'amener son ami, sous un prétexte quelconque, à changer de chambre avec lui. Ne soupçonnant rien, ce dernier accepta volontiers et le jour suivant, raconta très dégoûté qu'il lui avait fallu, pour la possession de la chambre, lutter avec la créature la plus extraordinaire et la plus incompréhensible qu'il eût jamais rencontrée. Ce paraissait être un énorme oiseau noir qui

¹³⁰ Ibid.

¹³¹ Ibid.

déjouait sans cesse ses efforts pour le saisir et finalement, disparut sans qu'il put deviner de quelle manière il était sorti de la pièce.¹³²

En 1896, dit Mme E. d'Espérance, je m'établis définitivement dans mon habitation actuelle. Je connaissais très bien l'endroit que j'avais déjà visité à plusieurs reprises. J'étais même informée qu'il avait la réputation d'être un lieu hanté. Toutefois, je n'avais pas appris grand chose à ce sujet, surtout que je ne connaissais presque personne dans les alentours. Ensuite, parce que l'on ne comprenait pas ma langue et que j'ignorais celle du pays. Après cela, il est aisé de concevoir que les communications entre nous devaient nécessairement rester limitées, au moins pendant un certain temps. Ce que j'ai vu ou ce que j'ai cru voir ne doit donc pas être attribué à un effet des bruits que j'avais pu recueillir.

Dans mes promenades quotidiennes, j'avais l'habitude d'aller dans un petit bois que j'aimais beaucoup à cause de l'ombre fraîche dont on y jouissait en été et parce qu'on s'y trouvait à l'abri des vents au cours de l'hiver. Un chemin public le traversait d'un côté. Or, j'avais fréquemment observé que les chevaux prenaient peur en cet endroit. Cela m'avait toujours intriguée, ne sachant pas à quoi l'attribuer. En d'autres circonstances, comme j'arrivais en cet endroit avec mon couple de chiens, ceux-ci refusaient opiniâtement d'entrer dans le bois. Ils se blottissaient à terre, ils mettaient le museau entre les jambes et restaient sourds à la persuasion comme à la menace.

Si je m'acheminais dans une toute autre direction, ils me suivaient aussitôt joyeusement mais, si je persistais à vouloir entrer dans le bois, ils m'abandonnaient en se dirigeant à la course vers la maison, en proie à une espèce de panique. Ce fait s'étant renouvelé plusieurs fois, je me décidai à en parler à une amie qui était la propriétaire de ce lieu. J'appris alors que de semblables incidents s'étaient souvent reproduits à cet endroit depuis des temps fort reculés, non pas constamment mais à intervalles de temps, avec tout cheval ou chien indifféremment.

Elle m'apprit aussi que cette partie de la route qui traversait le bois était considérée par les paysans de l'endroit comme une localité hantée par suite d'un terrible crime qui y avait été commis au commencement du siècle dernier. Un cortège matrimonial avait été attaqué par un amant repoussé par l'épouse. Celle-ci avait été tuée en même temps que l'époux et le père. Le coupable prit la fuite mais il fut rejoint à deux ou trois champs de distance par le frère de l'épouse qui le tua. Cette histoire très connue est authentique. Près du petit bois (mais non pas où les chevaux prennent peur) se trouvent trois croix en pierre qui marquent l'endroit où les trois victimes ont été exécutées. Une autre croix, placée à deux champs de distance, marque le point où le coupable tomba à son tour. Tout cela se passa il y a un siècle mais la présence des croix a servi à tenir vivant dans le pays le souvenir du drame ; ce qui n'explique pourtant pas l'attitude des chevaux et des chiens.

Un jour de l'automne 1896, j'étais sortie avec une amie pour faire une promenade. Nous arrivâmes au petit bois dans lequel nous entrâmes du côté de l'ouest en suivant tranquillement notre chemin. Je fus la première à me retourner et j'aperçus un veau d'une nuance rouge foncé. Surprise par l'apparition inattendue de cet animal à mon côté, je poussai une exclamation d'étonnement et la bête s'abrita aussitôt dans le bois de l'autre côté du sentier. Au moment où il pénétrait dans le fourré, une étrange lueur rougeâtre se dégagede de ses grands yeux ; on aurait dit qu'ils jetaient des flammes. C'était l'heure du coucher du soleil, ce qui fait que je pensai que les rayons solaires qui dardaient en ligne horizontale dans les yeux de la bête suffisaient à expliquer ce fait. Les yeux brillaient presque comme les croisées d'une fenêtre alors qu'elles sont frappées directement par les rayons du soleil.

¹³² Cf. C. W. Leadbeater : L'autre côté de la mort, p. 329, (éd. 1923).

Lorsque nous fûmes près de chez nous, mon amie s'aperçut qu'elle avait égaré la pomme en argent de son ombrelle. Elle s'adressa à l'un des jardiniers en le priant d'envoyer un homme chercher l'objet perdu et elle lui fournit les renseignements nécessaires en lui indiquant exactement quel avait été le sentier que nous avions suivi. Le jardinier répondit qu'avant la nuit, il y serait allé lui-même et il expliquait que les paysans de l'endroit éprouvaient une grande répugnance à se rendre dans ce bois, surtout le soir. « Et pourquoi ? » demanda mon amie. Le jardinier dit alors que la superstition de ces paysans ignorants, déjà si intolérablement stupides et irritants, avaient encore empiré dernièrement par suite du bruit que le veau aux yeux flamboyants avait été vu dans le bois ; ce qui fait que personne n'aurait osé s'y aventurer. Mon amie et moi, échangeâmes un coup d'oeil.

Depuis lors, quelques autres fois, à de longs intervalles de temps, le bruit avait couru que le veau aux yeux flamboyants avait été vu par quelqu'un et le bois avait été plus que jamais évité par les paysans. Quoique depuis cette époque, bien peu de jours se soient passés sans que j'aie traversé le bois à pied ou à cheval, hormis les périodes de temps où je fus absente de la maison et presque toujours avec mon couple de chiens, jamais plus, jusqu'à il y a quelques semaines, il ne m'arriva de rencontrer le veau mystérieux.

C'était une journée suffocante et je m'étais dirigée vers le bois pour y trouver un abri contre le soleil et la réverbération aveuglante de la route. J'étais accompagnée par deux Collies (chiens de berger) et par un petit Terrier. Parvenue à la limite du bois, les deux Collies s'accroupirent soudain sur le sol en refusant de poursuivre leur chemin. En même temps, ils exerçaient tout leur art canin de persuasion pour que je me dirige ailleurs. Voyant que je persistais dans mon intention d'avancer, ils finirent par m'accompagner mais avec une répugnance visible. Toutefois, quelques instants après ils semblèrent oublier et ils recommencèrent à courir par-ci, par-là, pendant que je continuais tranquillement mon chemin en cueillant des mûres. A un certain moment, je les vis revenir à la course pour se tapir, tremblant et gémissant à mes pieds. En même temps, le petit Terrier avait sauté sur mes genoux. Je ne pouvais m'expliquer la cause de cette attitude quand tout à coup, j'entendis derrière moi un piétinement furieux qui se rapprochait rapidement. Avant que j'eusse eu le temps de m'écarter, je vis arriver sur moi un troupeau de daims en proie à l'épouvante. Dans leur course effrénée, ils faisaient si peu de cas de ma personne et de mes chiens qu'ils furent sur le point de me jeter à terre. Je regardai autour de moi, épouvantée, cherchant à découvrir la cause de cette panique et j'aperçus un veau de couleur rouge foncé qui, en revenant sur ses pas, s'engageait dans le taillis. Les daims s'étaient éloignés rapidement dans une autre direction. Mes chiens qui, dans des circonstances ordinaires leur auraient donné la chasse, se tenaient accroupis et tremblants à mes pieds pendant que le petit Terrier refusait de descendre de mes genoux. Pendant plusieurs jours, ce petit chien ne voulut plus traverser le bois. Les deux Collies, tout en ne s'y refusant pas, y pénétraient comme contre leur gré et montraient visiblement leur défiance et leur crainte.

Le résultat de toutes nos enquêtes ne fit que confirmer davantage nos impressions, c'est-à-dire que le veau aux yeux flamboyants n'était pas un animal commun, vivant, terrestre. Si j'avais été seule à voir le mystérieux animal, il est plus que probable que je n'en aurais point parlé mais il en est bien autrement. Il fut vu à plusieurs reprises, en des circonstances différentes, par de nombreuses personnes du pays.¹³³

Je revenais d'une visite à l'église. Mon mari était venu à ma rencontre à Wint-Gate. Au lieu de suivre le chemin direct qui mène à notre demeure, nous tournâmes du côté de l'avenue qui conduit au château. Comme il commençait à pleuvoir, nous nous abritâmes sous l'un des vieux

¹³³ Cf. Light, oct. 1904, p. 511-513.

arbres dont la route est ombragée. Nous étions là depuis quelques minutes lorsque nous vîmes soudain, tous les deux, une grosse bête qui se rapprochait de nous. Mon mari, croyant qu'il s'agissait d'un animal appartenant à l'espèce porcine, l'accueillit en criant : « Sors d'ici, grosse bête » et il le frappa avec sa canne. Et voilà, à notre grand étonnement, l'animal en question de disparaître comme une ombre.¹³⁴

Une personne de passage en Angleterre était descendue chez des gens avec lesquels je suis en relations sympathiques et qui habitent dans le Comté de Kent. Or, il advint que cette personne, dès la première nuit passée sous le toit de mes amis, fut réveillée en sursaut par un bruit étrange. S'étant mise sur son séant, elle aperçut, à son grand étonnement, un petit animal d'une forme bizarre et muni d'un bec qui cheminait rapidement dans tous les sens. D'un bond mon ami fut sur pieds avec l'intention de s'emparer de ce visiteur importun mais toutes les tentatives faites pour capturer l'animal furent déjouées par la disparition momentanée du petit quadrupède. C'est en vain également que le voyageur se livra à de minutieuses recherches, s'expliquant d'autant moins la disparition subite de l'animal que la porte était minutieusement close et qu'il n'existait pas la moindre issue donnant dans la pièce et par où la petite bête aurait pu s'assurer une retraite sûre. Aussi bien, le lendemain matin s'empressa-t-il d'en parler à la maîtresse de maison qui, de prime abord, ne comprit pas qu'un fait de ce genre ait pu se produire pour la raison, disait-elle, qu'il n'existait aucun animal dans la maison.

« Je ne me l'explique pas non plus, insista à nouveau le voyageur. Et j'affirme d'autant plus le fait que j'ai pu examiner à mon aise le petit quadrupède pendant qu'il se livrait à des ébats furtifs dans ma chambre. J'ai pu distinguer aussi nettement qu'il appartenait à un genre inconnu en Angleterre et m'a paru être une espèce d'ornithorynque. J'ai cru même, un certain moment, l'avoir saisi de ma main au cours de la chasse que je lui ai faite lorsqu'il échappa de mon étreinte sans que j'aie pu me rendre compte comment ». Au fur et à mesure que le visiteur affirmait, avec force détails, qu'il n'avait pu être le jouet d'une hallucination, la dame parut se recueillir et soudain s'écria : « Eh bien voilà un fait réellement merveilleux et dont je tiens, si possible, l'explication. Voici : Je dois vous apprendre que nous avons habité l'Australie pendant quelques années et je me souviens à présent que lors de notre retour en Angleterre, nous rapportâmes avec nous un charmant petit ornithorynque que j'avais élevé et qui, très apprivoisé, m'était resté fort attaché. Il arrivait même souvent que cette petite bête passait la nuit dans ma chambre. De plus, il se trouve que la chambre que j'occupais alors était précisément celle que vous habitez en ce moment. Nous avons été très affectés par la mort de ce petit animal survenue au bout de trois mois. Sa santé délicate n'ayant pu se faire au dur climat de notre nouvelle résidence¹³⁵. »

B. Manifestations obtenues dans des séances expérimentales

Une quantité d'animaux défunts ont été décrits à leurs propriétaires par des médiums au cours de séances publiques ou privées. Très souvent des assistants venus dans l'espoir de revoir un être aimé ont été fort surpris de se trouver en contact avec un animal qu'ils avaient connu et choyé.

Il a été souvent possible, dans les séances de matérialisations, de « sentir » la forme solide d'animaux revenus auprès de ceux qui les avaient aimés. C'est à des manifestations de cet ordre que se rapportent les relations qui vont suivre :

Chaque semaine, un petit cercle se réunit chez moi afin de parler avec nos guides et amis de l'Autre-delà. Souvent, avant même que la séance ait commencé, mon chat Paddy rôde dans la pièce avec

¹³⁴ Proceedings of the S. P. R., vol Vr, p. 240 ; relaté par Elisabeth et Benjamin Potter.

¹³⁵ Cf. Zeitschrift für Spiritismus, 30 juillet 1910 ; relaté par Olivia Schmall.

inquiétude, examinant et voyant ce que nous n'apercevons pas encore de l'invisible. Il est profondément navré quand je l'emporte dans une autre pièce. Paddy n'a pas la chance du petit Pékinois appartenant à une de mes amies, femme d'un diplomate étranger.

Quand le couple tient une séance, Sally a l'autorisation de rester dans la chambre. Ils obtiennent des messages spirites au moyen d'une table. C'est là un procédé facile de communication avec ceux qui sont passés de l'autre côté du voile. Les assistants s'installent en cercle autour d'une table de bois. Ils posent légèrement les doigts sur le plateau. Quand le pouvoir magnétique émanant du groupe est suffisant, la table remue et épelle les messages des désincarnés suivant un code alphabétique. Couchée sur la table, Sally assiste aux séances. Elle reste calme et imperturbable, étant balancée au gré des oscillations.¹³⁶

Au cours d'une séance, un chien se matérialisa suffisamment pour mordiller les lacets de souliers et le bas du pantalon de son maître. A cette séance apparut un garçonnet de quatre ans qui appelait « petit chien ! petit chien ! » et expliqua qu'il avait amené le compagnon dont il prenait soin de l'autre côté.

M. Charles Botham avait chez lui des séances de matérialisations. Les assistants eurent une fois la surprise de voir apparaître soudain un gros chien qui bondit d'un saut et se mit à courir d'un assistant à l'autre en remuant la queue, heureux de l'affection témoignée par ceux d'entre eux qui aimaient particulièrement les animaux. Ce chien se précipita vers un bol rempli d'eau et le vida entièrement. Un médium qui était présent, M. Harold Sharp, reconnut Hector, le chien favori qui vivait dans la ferme de ses parents. En même temps, le médium entransé lui décrivit sa mère et lui dit qu'elle vivait dans l'autre monde entourée des animaux qu'elle avait particulièrement chéris.

Mme Montague possédait un grand chien danois qu'elle aimait beaucoup et qui était mort âgé de vingt-cinq ans. A de nombreuses séances de « voix directe », elle l'entendit la saluer d'un aboiement joyeux. Au cours d'une séance de matérialisations, elle sentit le poids de sa grosse patte sur son bras. En quinze ans, son chien lui fut décrit par trois médiums différents.

Les deux soeurs Moore avaient un don de médiumnité qui se manifestait par la « voix directe ». Leur guide spirituel, Andrew Wallace, s'adressant à Mme Stewart qui assistait à une séance lui dit : « Il y a ici un chien nommé Rex, ne vous a-t-il pas appartenu ? » « Parfaitement, veuillez me le décrire ? » « C'est un petit Fox-Terrier avec une douce fourrure blanche. Il y a aussi un petit chat qui vous appartenait autrefois ». « Oui, il y a dix-sept ans. Je me suis toujours demandée si la survie existe pour les chats et les chiens ? ». « Ils vivent auprès de vous aussi longtemps que vous les aimez et les regrettez ; ensuite ils vont ailleurs », affirma le guide. Après cela, les assistants entendirent miauler le chat, aboyer le chien et leurs formes matérialisées coururent à travers la chambre ; le chat sauta sur les genoux de Mme Stewart.

Un grave et digne désincarné de l'Est venait aux séances avec une gentille petite bête du genre belette qui courait sur la table et sur les épaules des assistants, frottant contre leurs visages son petit nez froid. Malgré les efforts faits pour la garder, elle disparaissait avec son maître.

Un lecteur de Science psychique dit : « J'étais agnostique mais je devins un fervent spiritualiste après les séances remarquables de Cecil Husch. Je vis apparaître la forme de ma soeur défunte ; une religieuse. Elle amena une fois avec elle, un gros chien qui fut reconnu par son ancien propriétaire ».

M. et Mme Hayward ont eu, par la médiumnité de Mme Etta Wriedt, la preuve de la survie de leur chien et de leur chat persan :

¹³⁶ Relaté par Mme S. Barbanell.

Au cours d'une séance, M. Hayward, officier de marine distingué, parla avec son fils défunt Brenton, et lui demanda s'il était vrai qu'il y eut des chevaux dans l'autre monde. Brenton répondi : « Oui père, nous avons tous les animaux que nous aimions ; chiens, chevaux, chats, oiseaux, etc., mais sous leur forme éthérique ».

A une autre séance, leur fille défunte Cecily amena son chat persan Kouss-Kouss et le fox-terrier Sandy qui avait été tué à Malte. A une séance de matérialisations, Cecily apparut et Sandy, très reconnaissable aussi, sortit sa tête du rideau en remuant les oreilles.

Un médium connu de Crew, Mme Lilian Bailey, avait un chien Pékinois ; chien qui fut choyé par toute la famille pendant treize ans. Comme on dit vulgairement : « Il ne lui manquait que la parole » et il répondait par de petits aboiements saccadés quand on lui adressait la parole. Le guide de Mme Bailey, une fillette nommée Poppet, lui promit de lui ramener son Pékinois chéri.

Plusieurs mois plus tard, Mme Bailey fut priée d'assister à une séance donnée par Mme Hellen Duncan :

Mme Bailey relate : « Mon petit guide Poppet sortit du cabinet portant dans ses bras le petit Chin. J'appelai le chien, il disparut des bras de l'enfant et se mit à aboyer derrière le rideau. « Je vous ai apporté Chin », déclara Poppet qui avait tenu sa promesse. »¹³⁷

M. Harold Sharp a pu dire, — peut-être parce qu'il est entièrement dévoué aux animaux : — « Ma médiumnité m'a permis de voir autant de manifestations d'animaux que d'humains ».

Il posséda pendant plusieurs années, un singe Mangady bleu auquel il était très attaché. Après sa mort, l'animal revint souvent rendre visite à son maître. Il employait un autre médium pour contrôler ses propres expériences. Le singe n'était pas content avant qu'on ne l'ait décrit en détail ! Peu après sa mort, l'animal se manifesta au cours d'une séance spirite. Il sautait de chaise en chaise, lança deux coussins et un tableau sur le parquet afin de bien convaincre son maître de la présence de son favori vain, malfaisant mais malgré cela, très aimable et aimé.

Plusieurs médiums avaient décrit à M. Harold Sharp sa défunte mère entourée dans l'autre monde de ses animaux favoris. Mlle Neville, médium, avait déclaré : « Je vois un grand arbre avec une balançoire pour enfants suspendue aux branches. A l'ombre de cet arbre, une femme est assise sur un siège d'osier, elle fait du crochet. Comme elle a dû aimer les animaux ! Il y a deux, non, trois chiens auprès d'elle, une masse de chats, un agneau et même un cochon ; il a l'air très intelligent et se tourne en grognant vers moi ! »

Le médium avait décrit exactement les alentours de la vieille demeure où M. Sharp avait passé son enfance. Combien de fois, dit-il, ai-je vu ma mère prenant son ouvrage et allant s'installer dans le verger sous le vieux noyer, pendant qu'assis sur la balançoire, je lui faisais la lecture à haute voix. Pendant plusieurs années, nous eûmes un cochon apprivoisé. Il avait été blessé à sa naissance. Ma mère le garda à la cuisine dans une caisse pleine de foin et le nourrit au biberon. Il adorait ma mère et la suivait comme un chien. Lorsque arriva le moment où les fermiers livrent leurs bêtes au charcutier, nous n'eûmes pas le courage de vendre Wiggie qui resta pendant plusieurs années dans la famille.

Ma mère aimait tant les animaux qu'elle les attirait comme un aimant. Un médium expliqua à M. Sharp que sa mère travaillait dans le plan des animaux, spécialement parmi ceux qu'on avait abattus brutalement, car ils se réveillent terrorisés dans l'autre monde. Elle essayait donc de les calmer par des caresses.

Une femme éprouvait une crainte morbide à l'idée qu'elle n'avait pas accompli son devoir vis-à-vis du chat favori de sa mère :

¹³⁷ Cf. Sylvia Barbanell, *Ioc. cit.*

Alors que sa mère était sur son lit de mort, sa fille lui avait promis de prendre soin de Tips, son chat bien-aimé. Malheureusement, quelque temps après, le chat devint gravement malade. Le vétérinaire l'endormit afin de lui éviter des souffrances. Consumée de regrets et de crainte, la pauvre femme fut calmée en apprenant que la petite bête vivait encore et avait rejoint sa défunte mère. Elle supplia M. Sharp de lui accorder une séance. Lorsqu'il fut en transe, son guide décrivit une femme dont la description était exactement celle de la mère de la cliente. « Elle vous remercie de lui avoir envoyé Tips », ajouta-t-il.

Pendant un voyage en Russie, M. Sharp fit connaissance d'un jeune ingénieur électricien qui possédait de rares dons médiumniques. Les deux hommes exploraient la contrée, accompagnés par un grand chien jaune. Un jour, après une longue randonnée, ils se reposèrent à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Soudain, M. Sharp aperçut un autre chien qui jouait avec le leur ! « D'où vient cet animal ? » cria-t-il. L'ingénieur très surpris l'appela. L'étrange chien bondit vers lui puis disparut ! L'ingénieur lui raconta que le chien dont ils venaient de voir la forme fluide avait été écrasé deux ans auparavant.

Le Rév. Drayton Thomas a signalé l'amour de Feda (l' « Esprit guide » de Mme Léonard) pour les bêtes. Une de ses correspondantes lui fit part du fait suivant :

« Devant me rendre à une séance spirite avec Mr Osborne Léonard, je demandai la permission de venir avec un Terrier qui aime particulièrement les enfants ; ce qui fut agréé. On plaça une chaise près de la fenêtre, le chien adorant voir ce qui se passe au-dehors. Il y sauta dès son arrivée, après avoir répondu avec peu d'enthousiasme aux caresses du médium (Mr O. L.) Mais, dès que l'Esprit-guide Feda eut pris possession de ce dernier, le chien excité et bruyant se précipita vers elle, sauta sur ses genoux, la couvrit de caresses.

« Durant toute la transe, le comportement du chien fut des plus étranges et des plus nets. Il avait perçu une nouvelle personnalité. »¹³⁸

Le 4 mai 1936, relate Mme Williamson, je tenais une séance privée avec Miss Edith Potts. Après m'avoir donné plusieurs noms, elle se baissa, semblant caresser quelque chose à environ trente-huit centimètres du plancher. « Tiens, dit-elle, c'est un petit chien noir. Non, deux petits chiens : Tibby ? Timmy ? Et maintenant, il y a trois petits chiens » ajouta-t-elle.

Je reconnaissais deux des chiens mais j'ignorais tout du troisième. Le message me reconforta cependant car, un mois auparavant, j'avais été obligée, à regret, de faire tuer mon vieux chien appelé Tibby. Un autre chien de la même race et de la même couleur (noir) était mort, il y a quelques années. Le troisième me « chiffonnait » un peu cependant. Revenue chez moi, je venais d'achever mes notes sur la séance quand la sonnerie du téléphone vint m'interrompre. C'était ma cousine qui me disait que son petit chien écossais noir était mort subitement la veille. Son nom était Timmy.¹³⁹

M. Walter Wilson, dit Mme S. Barbanell, est secrétaire de Mme Gladys Osborne Léonard, le médium bien connu de Sir Oliver Lodge. Ses fonctions de secrétaire l'obligent quelquefois à tenir une séance par procuration avec le médium. Il transcrit les réponses destinées à une personne qui, pour une raison quelconque, n'a pu prendre part à la séance.

M. Wilson possède un chien très aimé nommé Philip. L'animal reste calme et tranquille tant que le médium est en transe. Il aboie et remue dès que le médium est revenu à son état normal.

Bien que le chien ait passé dans l'autre monde, sa forme fluide assiste encore aux séances de son maître avec Mme Léonard. Quelquefois Feda l' « Esprit guide » s'arrête au milieu d'une phrase pour dire : « Le chien blanc est là, couché sur le divan à côté de Gladys ».

¹³⁸ Cf. Light et Revue spirite, janvier 1939, p. 20.

¹³⁹ Cf. Two Worlds, 25 oct. 1936.

Mme Florence Kingstone est à la fois un excellent médium et une grande amie des animaux. Au Bureau Stead, fondé par W. Stead, le fameux journaliste et réformateur social, elle a présidé à une série de séances consacrées à la clairvoyance appliquée à la description d'animaux décédés.

Au cours d'une séance, Mme Kingstone fut fort étonnée de voir une de ses assistantes entourée d'une quantité de formes fluidiques d'animaux. Cette personne expliqua qu'elle était vétérinaire. Le médium lui décrivit son chien favori qui avait été tué par erreur par un garde-chasse.

Pendant une autre séance, Mme Kingstone vit la forme de deux grands chiens auprès d'une sorte de large panier couvert de toile cirée et différent d'une niche ordinaire. « Oh ! dit une des assistantes, vous avez décrit la corbeille d'osier que j'avais fait faire pour deux chiens qui ont fait trois fois avec moi le voyage Afrique du Sud et retour. »

Une dame demanda un jour une séance privée à Mme Kingstone. Elle vit entrer la forme fluidique d'un chien et demanda à sa cliente : « Etes-vous inquiète de votre chien ? »

La jeune personne haussa les épaules sans répondre et le médium tomba en transe. Quand la séance fut terminée, la cliente déclara que son chien, mort depuis quelques jours, avait été très exactement décrit.

Un jour, Mme Kingstone laissa son chien Poméranien Vic, couché dans une chambre et s'en alla à l'autre extrémité de la maison. A son grand étonnement, elle vit flotter devant elle la forme fluidique de son chien. Inquiète, elle retourna dans la pièce où son chien dormait en parfaite santé mais, quatre jours plus tard, il était emporté par une crise cardiaque.

Mme Kingstone reçut un jour une lettre dans laquelle le scripteur disait : « J'ai beaucoup souffert, depuis une année, de la perte de mon chien. Parfois, il me semble le sentir auprès de moi mais ce n'est peut-être qu'un effet de mon imagination. Je me demande si vous pourriez me donner la preuve de la survie de mon chien. Il me manque terriblement et je suis très ignorante des mystères du spiritisme. »

Mme Kingstone ne fait jamais la sourde oreille à l'appel d'un ami des animaux. Elle se concentra sur la lettre de l'inconnue et vit apparaître la forme d'un homme aux yeux bleus portant une barbe. Il donna la date de son passage dans l'au-delà et dit qu'il se nommait William. Il avait auprès de lui un chien à la patte bandée. Mme Kingstone ne comprit pas le nom du chien qui commençait par « R » mais elle écrivit le résultat de son expérience. La réponse lui parvint ; la personne était enchantée. La description concernant la forme humaine était correcte. C'était son père et, le chien Rex avait souvent des ampoules aux pattes.¹⁴⁰

Un chien nommé Old Bob avait été aidé dans des circonstances difficiles par Miss Kate Doming. Elle avait recueilli l'animal perdu, l'avait gardé, soigné puis rendu à son maître. Le chien mourut quelque temps après.

Miss Doming assistait à une séance. Le médium lui dit : « Je vois un grand chien brun, efflanqué, qui vous regarde avec des yeux pleins d'amour et de reconnaissance. Il s'appelle Old Bob. »¹⁴¹

Dans son livre *Analyse des choses*, le Dr Gibier dit :

Dans les séances avec le colonel M., auxquelles assistèrent différentes notabilités scientifiques de l'armée, le médium était la fille adoptive du colonel lui-même. Un fait qui m'a surtout frappé au cours de cette série d'expériences et que j'enregistre pour ceux qui sont assez initiés à ces études, fut la matérialisation parfaite d'un petit chien mort quelques années auparavant et qui avait appartenu au colonel.¹⁴²

¹⁴⁰ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹⁴¹ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹⁴² Cf. *Analyses des choses*, p. 210.

Au cours de séances qui eurent lieu à Alger en présence du Prof. Ch. Richet et d'autres expérimentateurs, une des personnes présentes aux séances dit :

La petite chatte de la maison nous avait suivie sans que nous y prissions garde dans la salle des séances et quand nous occupâmes nos places, elle sauta sur mes genoux et ne bougea plus. Durant une demi-heure, il ne se produisit que de faibles phénomènes. Ensuite, les rideaux du cabinet médiumnique furent tirés par une main enveloppée dans l'un des rideaux et laissant voir le médium accompagné de la forme matérialisée d'Aischa. Aussitôt, la chatte quitta mes genoux pour sauter sur ceux du médium. Mais quand elle fut là, son attention parut se fixer sur quelque chose se trouvant au coin A du cabinet. L'un de nous observa : « Que voit donc la chatte ? » Une voix au coin A répondit : « Elle m'aperçoit ». Simultanément, une forme enveloppée dans le rideau s'avança vers la chatte, commença à la caresser et à jouer avec elle. La chatte répondit joyeusement en saisissant le bord du rideau mais elle l'abandonna aussitôt pour tourner son regard au coin B du cabinet, en prenant une attitude de défense, comme si elle se trouvait en présence d'une créature hostile. Elle cabra son dos, se mit à souffler et à miauler d'un ton menaçant. Une voix au coin B dit alors : « Elle aperçoit un autre chat ». En même temps, on entendit au même coin B, un fort miaulement faisant écho à celui de la chatte. Celle-ci sauta des genoux du médium sur ceux de Mme Paulette, l'un des membres de notre groupe d'expérimentation, pendant que l'on entendait provenir par deux fois du coin B, les miaulements du chat matérialisé. Après quoi, une masse noire de la dimension d'un chat sauta sur les genoux du médium et y resta durant deux minutes pour disparaître d'une manière assez spéciale, puisqu'elle parut se dissoudre.¹⁴³

Au cours des séances avec le célèbre médium Mme Wriedt, on obtenait souvent des matérialisations d'animaux qui faisaient parfois entendre leur voix.

Dans le compte-rendu de séances tenues à Cambridge, en 1914, nous lisons, sous la plume d'un magistrat de cette ville ce qui suit :

Au cours de la première séance qui eut lieu à Wimbledon, ma femme perçut une pression caractéristique sur son pied mais ne sut pas préciser de quoi il s'agissait. Ceci se renouvela à plusieurs reprises, en donnant lieu à diverses suppositions de la part des expérimentateurs. Tout à coup, nous fûmes surpris d'entendre japper un chien. Nous demandâmes au Dr Sharp « L'Esprit - guide », ce que pouvaient bien dire ces jappements. Il nous répondit : « Il y a ici un chien Épagneul qui appartenait à votre femme ». En effet, plusieurs années auparavant, nous avions perdu un Épagneul auquel nous étions très attachés et qui avait déjà été vu avec nous, en d'autres séances, par des médiums clairvoyants. Inutile d'ajouter que le médium ne pouvait rien en savoir.¹⁴⁴

J'ai conduit à une séance de Mme Wriedt l'un de mes amis, dit M. A.-J. Wood, avec sa femme. Mme Wriedt décrivit avec beaucoup de précision un chien de race, un « Collie », qu'elle discernait à côté de mes amis. A un certain moment, en s'adressant à la dame, le médium dit : « Il a posé sa tête sur vos genoux ». Au même instant, on entendit partir de cet endroit un aboiement joyeux et vigoureux. Or en effet, mes amis avaient possédé un chien Collie, leur grand favori qui était mort depuis plusieurs années et dont l'aspect correspondait exactement à celui décrit par le médium.¹⁴⁵

Nous avons ce soir là parmi nous, M. Edmond Duchatel, l'écrivain spiritualiste de talent bien connu. Il avait amené avec lui un de ses amis, Receveur des finances en retraite. Ce dernier, s'adressant au sensitif : « Vous ne voyez rien pour moi ? ».

¹⁴³ Cf. Bozzano : Les manifestations métapsychiques et les animaux, p. 140.

¹⁴⁴ Cf. Light, 1941, p. 296.

¹⁴⁵ Cf. Light, 1921, p. 490.

Celui-ci fixe alors la place qu'occupe le Receveur et dit : « Si, je vois et j'entends aboyer depuis un moment un grand chien blanc des Pyrénées. Il paraît furieux contre vous, Monsieur, parce que vous l'avez tué il y a cinq ans d'un coup de revolver ». Comme nous attendions, curieux, la réponse, celle-ci se fit rapide, précise : « C'est très exact mais ce n'était pas un chien mais une chienne comme elle avait un dépôt de lait qui la faisait souffrir, j'ai préféré l'abattre ». « Le sexe importe peu, réplique M. A. Léon, vous avez eu tort. Aussi cette bête paraît avoir une haine féroce contre vous. Elle aboie très fort. Vous ne l'entendez pas mais moi qui ai, à certains moments, un pied dans l'autre monde, car il y a un autre monde, soyez-en sûr, je l'entends et devine sa fureur. »¹⁴⁶

Nous sommes réunis ce soir, une dizaine d'habitues seulement. Tout à coup, le sensitif regardant la porte nous dit : « Tiens, voilà un beau chien-loup qui arrive ! Il est gris foncé avec une tache noire sur le milieu du dos ». Puis il demande : « Personne d'entre vous n'a eu jadis un chien-loup correspondant à ce signalement ? ».

Après réflexion, nul ne répond affirmativement. « Tenez, dit le sensitif, voilà qu'il se dirige vers la salamandre devant laquelle il se couche ». Au bout d'une demi-heure, un de nous demande : « Le chien est-il toujours là ? ».

« Oui, répond M. A. Léon, mais le voilà qui se lève et qui vient vers moi. » Alors se passa le fait inouï suivant : Au milieu d'un profond silence, nous entendons tous le bruit que feraient les pattes d'un chien marchant sur le linoléum de ma salle à manger. C'était si net que, stupéfaits, nous observons un silence religieux. Mais il y eut mieux : « Tout à coup, M. A. Léon qui était assis parmi nous, les bras ballants, s'écria : « Il me lèche la main droite. Oui, il me lèche » puis, se levant d'un bond, il plaça sa main sous la lampe de cent bougies et alors, abasourdis, nous constatâmes qu'elle était couverte de bave. Nous nous regardâmes tous dans l'attitude de gens qui venaient de recevoir un coup de massue.¹⁴⁷

Le Colonel Johnson qui expérimenta avec le remarquable médium, Mr Etta Wriedt, déclare avoir retrouvé, au cours de séances tenues à Londres, ses chiens décédés, en tant que formes matérialisées :

J'ai eu l'un d'eux, dit-il, un tout petit Terrier sur mes genoux où il resta pendant une bonne minute. Sa taille et son poids furent bien reconnus. Il ne s'en alla pas mais parut graduellement s'évader ou se fondre. Deux autres chiens, un long Retriever et un Terrier moyen apparaissaient souvent aussi et tous les trois se mettaient à aboyer de façon différente. Ces chiens étaient morts aux Indes quelque trente ans auparavant.¹⁴⁸

Un jeune homme mourut il y a huit mois et sa famille dans laquelle se trouvent trois soeurs médiums l'évoque presque journellement à l'aide d'une corbeille. Chaque fois que l'Esprit est appelé, un petit chien qu'il avait beaucoup aimé saute sur la table et vient flairer la corbeille en poussant de petits gémissements. La première fois que le fait se produisit, la corbeille écrivit : « Mon brave petit chien qui me reconnaît. »

Les personnes de qui je tiens le fait en ont souvent été témoins.¹⁴⁹

Dans ma jeunesse, je possédais un chien de berger de race croisée que j'avais dressé à grouper et guider les moutons et les boeufs. Nous avons passé ensemble bien des journées heureuses dans la ferme paternelle mais le jour arriva où les affaires m'obligèrent à quitter la maison et mon chien fut donné à un vieux fermier résidant près de Maidstone. Bientôt, ce vieil homme et le chien

¹⁴⁶ Cf. Stellet : Les morts nous frôlent, p. 111-112.

¹⁴⁷ Cf. Stellet : Les morts nous frôlent, p. 113.

¹⁴⁸ Cf. Light et Revue spirite, février 1937, p. 75.

¹⁴⁹ Cf. Revue spirite et Journal d'Etudes psychologiques, 1860, p. 173.

devinrent des compagnons inséparables. Partout où l'homme allait, l'animal le suivait. Cette amitié touchante continua ainsi pendant trois ans.

Un matin, le vieux fermier ne se leva pas à l'heure accoutumée et son fils alla voir ce que pouvait bien signifier cette infraction aux habitudes paternelles. Le vieillard, avec le plus grand calme, annonça que son heure était arrivée et demanda qu'on lui amenât le chien qu'il désirait voir une fois encore avant de mourir.

Aussitôt que l'animal fut dans la chambre, il sauta d'un bond sur le lit et flatta son vieux maître, après quoi il se retira dans un coin et se mit à hurler lamentablement. On l'emmena, on le gronda, on le caressa ; rien ne réussit à le reconforter ou à le faire taire. Il finit par se retirer dans son chenil, en proie à un abattement si profond et si désespéré qu'il mourait à huit heures et demi du soir. Son vieux maître le suivit dans l'Au-delà à dix heures.

Dix ans après, j'étais assis dans un cercle expérimental privé. A un certain moment, le médium eut un sursaut. On lui demanda ce qu'il avait pu voir et il répondit : « J'ai cru voir un ours mais ce n'était qu'un chien ». Il est tombé dans le cercle d'un bond, il a appuyé ses pattes de devant sur les genoux de M. Ford et il l'a léché. Il donna ensuite une description minutieuse du chien qui était apparu. Elle correspondait absolument à celle de mon chien de berger. Le médium conclut en disant : « Il avait un museau qui semblait sourire. » Ce détail aussi s'adaptait bien à mon chien.¹⁵⁰

Je remis ensuite au médium, dit M. J. Rogers Reach, un collier de chien. Après l'avoir malaxé pendant quelques instants, le Dr Phinuit (« l'Esprit -guide » de Mme piper) reconnut qu'il avait appartenu à un chien dont j'avais été le maître. Je lui demandai alors si dans la « sphère spirituelle » où il se trouvait, il y avait des chiens. Il me répondit : « Il y en a des milliers ». Il ajouta qu'il tâcherait d'attirer l'attention de mon chien au moyen de son collier. Pendant que l'on causait, il s'interrompit pour dire : « Le voilà qui vient ! Je pense qu'il sait déjà que vous êtes avec moi parce que je le vois venir de très loin ». Il me décrivit alors l'animal auquel il faisait allusion. La description correspondait exactement à celle de mon chien de race Collie. Il termina en disant : « Maintenant, appelez-le M. Reach ». J'émis le sifflement par lequel j'avais l'habitude de l'appeler et Phinuit s'écria : « Le voilà qui arrive ! Comme il court ! Comme il vole ! Il est présent ! Il saute joyeusement autour de vous. Qu'il est heureux de vous revoir ! Rover ! Rover ! Non : Grover ! Grover ! C'est son nom .» En effet, le chien s'appelait Rover, mais en 1884, je changeai son nom en celui de Grover, en souvenir de l'élection du Président Grover Cleveland.¹⁵¹

Un soir — alors que j'étudiais les phénomènes de matérialisations — je fus mis en contact avec un élément très matériel ; une personne avait possédé un chien favori du nom de Rito. L' « Esprit » de ce chien se présentant à une séance à laquelle j'assistais avec son maître, renifla, lui donna la patte et répondit à son nom.

Un autre chien se matérialisa et nous fûmes surpris par le spectacle d'un combat de chiens à la séance. Le médium nous recommanda de ne pas bouger, de les laisser faire et ils se culbutèrent pendant cinq minutes en renversant les chaises, en grondant et en reniflant comme des chiens réels.

Ils disparurent après avoir été séparés par le « Contrôle », en aboyant faiblement. Il n'y avait pas de chiens à la séance et je puis jurer que nous n'étions pas hallucinés et que ce n'était pas un rêve.¹⁵²

¹⁵⁰ Relation de M. William Ford, dans Light, 1921, p.589.

¹⁵¹ Cf. Proceedings of the S. P. R., vol. III, p. 130.

¹⁵² Cf. Revue spirite et Journal d'Etudes psychologiques, 1895, p. 240 - récit de M. E.-C. Getsinger.

Nous avons entendu quelquefois, pendant les séances de matérialisations, dit Mme Barbanell, le bruit produit par la queue d'un chien mort frappant joyeusement le sol lorsque son maître l'appelait « cher vieux Blint ! ». Parfois, il frottait sa tête contre les jambes de son ancien propriétaire, le mari du médium.

Le chat Mickey grattait le tapis de ses griffes et nous avons souvent entendu pépier un oiseau. Le bruit de ses ailes, lorsqu'il volait à travers la pièce pour se percher vers un des assistants, était clairement perceptible.

Nos séances avaient lieu, pendant un certain temps, chez un médium femme très cultivée, douée de pouvoirs exceptionnels. Un soir, nous la trouvâmes émue et triste. L'après-midi, se promenant avec son mari, elle avait ramassé un oiselet blessé gisant sur le sol. Il était sans doute tombé de son nid. Les époux rapportèrent l'oiseau à la maison, le soignèrent mais, en dépit de leurs efforts, il ne tarda pas à mourir. Le petit oiseau fut placé dans un cercueil improvisé et avait été si brève. La cérémonie venait de prendre fin lorsque nous étions arrivés.

Plus tard, la séance commença comme d'habitude. Quand le médium fut tombé en transe, nous entendîmes un bruit d'ailes et le gazouillement d'un oiseau. Le guide nous expliqua que l'amour témoigné au petit oiseau avait donné à son âme un sentiment de conscience individuelle, que le contact humain et la prière lui permettaient de se manifester et de dire merci. Comme le chien et le chat, cet oiseau devint le bienvenu à nos séances.

Alors que j'assistais, avec le médium Kenneth Hilley et son guide « un Indien White Fox » à une séance, un des assistants, M. Alfred Timson eut spontanément la preuve de la survivance de son chien. A l'aide de la trompette, White Fox déclara : « Il y a ici un chien pour vous. Son nom est Rough. C'est un chien de berger noir. Vous l'avez amené avec vous, de l'école à la maison ». M. Timson nous raconta alors qu'étant écolier, il avait trouvé un petit berger noir nommé Rough, l'avait rapporté puis élevé à la maison où il était mort quelques années auparavant.

J'ai assisté à plusieurs séances de voix directe avec Mme Estelle Roberts, le fameux médium dont les dons psychiques exceptionnels ont convaincu tant de sceptiques de la réalité de la survivance. A l'une de ces séances, j'ai entendu un chien aboyer dans la trompette pour saluer sa maîtresse, la doctoresse Margaret Vivian. Lou. Ce chien très intelligent donna la preuve de sa survivance par l'entremise de plusieurs médiums. Il était mort en 1918.

Mme Vivian avait eu, au moyen de la planchette, un message d'un grand ami défunt, F. R. Ce dernier lui dit : « Votre chien Lou est avec moi. Il ne peut communiquer directement avec vous mais il sent que vous le regrettez et vous répond. » Mme Vivian demanda où était son chien. F. R. expliqua : « Il est avec moi mais souvent, il est très près de vous. Il vous suivra jusqu'à ce que vous veniez le rejoindre et même après. Ceux qui comme moi aiment les animaux, prennent un soin spécial des chiens ». Il poursuivit : « Je suis maintenant le guide de Lou. Ne craignez pas de le perdre. La séparation actuelle est transitoire. Il reste invisible près de vous et vous le retrouverez ». Mme Vivian demanda à F. R. de l'aider à découvrir un médium au travers duquel le chien pourrait matérialiser sa forme.

Plusieurs années après, avec deux médiums différents, elle vit cette forme fluide de Lou et sentit sa queue battre ses genoux. Les Esprits qui contrôlaient la manifestation expliquèrent qu'un chien courant, noir comme l'était Lou, est plus difficile à voir à la lumière rouge qu'un chien blanc.

R. F. expliqua à Mme Vivian que Lou avait atteint un haut degré de santé spirituelle, de liberté et de courage, par suite du grand amour qu'elle lui avait témoigné sur la terre.¹⁵³

¹⁵³ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

Pendant une séance avec Mme K. Barkel — dont le guide est un Indien du nom de Fra Blanc — M. et Mme Hennequin eurent la preuve de la survie de leur chien :

M. Hennequin demanda si le bruit et les secousses entendues à la porte de leur salle à manger, quelques nuits auparavant, étaient une manifestation psychique d'Eddie. « Non, répondit le guide, c'était Dinkie (un chien) que votre fils avait amené et qui s'est jeté contre la porte en essayant d'atteindre la poignée pour l'ouvrir. » « Est-ce que votre chien vous manque beaucoup ? » — « Oui. » — « Eh bien, étendez la main, il remue la queue dans la joie de vous revoir; vous sentirez l'air remuer. » L'expérience fut concluante.¹⁵⁴

Quelques spirites qui cherchaient à aider une amie plongée dans le deuil, demandèrent à une de leurs relations de chercher un médium qui serait disposé à séjourner dans la maison en même temps que l'amie malheureuse, aux fins d'organiser des séances. Le médium, Miss Yessie Palmer, entra en transe et déclara que tous les assistants devaient concentrer leurs pensées sur l'aide à apporter à celle qui en avait un si pressant besoin. Tout à coup, le guide qui parlait par l'entremise de Miss Palmer dit : « Voici un chien plus gros que le vôtre avec des pattes blanches et une longue queue. »

A cette description, Miss Palmer reconnut un chien mort qui avait appartenu à la même portée que son favori vivant Judy.¹⁵⁵

Nous sommes nombreux ce soir, seize présents. Le sensitif est assis à mes côtés. En face, au bout de la salle, est assis M. Tripet, bijoutier à Toulouse. Comme d'habitude, nous causons à bâtons rompus, au hasard des voisinages.

Tout à coup, s'adressant à M. Tripet, M. A. Léon dit : « Il y a, à côté de vous, une femme en chemise ; elle peut avoir trente à trente-cinq ans. Elle est brune, de visage plutôt joli, coiffée en bandeaux, la raie au milieu. Elle vous sourit mais pourquoi diable suce-t-elle un petit bâton ? »

M. Tripet, beaucoup plus ému qu'il ne veut le laisser paraître, dit : « Mais, c'est le portrait de ma mère que vous me faites là ! Elle est morte jeune. Rien n'y manque. Il y a même un détail typique autrement important pour moi ; c'est le petit bâton qu'elle suce. C'est de la réglisse. A Neuchâtel en Suisse d'où je suis originaire, les femmes avaient l'habitude de sucer de la réglisse. Cela calme la soif l'été et les dispense de boire l'eau glacée qui coule des torrents. Vous le voyez ; comme cela est étrange que ma mère se présente à la vue de M. A. Léon avec ce petit bâton ! »

M. Tripet n'a pas terminé ses explications que M. A. Léon se lève, regarde aux pieds de ce dernier et dit : « Ah ! par exemple, ça c'est trop fort ; il y a à vos pieds un animal. Mais non, je dois me tromper, ce n'est pas possible. Mais cependant non, je ne me trompe pas, c'est un jeune bouc. »

Un immense éclat de rire fuse dans la salle tant il est grotesque, invraisemblable, absurde même, qu'on puisse avoir dans ses relations animales, celle d'une bête de cette espèce. Mais, à notre grande surprise, M. Tripet se lève comme mu par un ressort et crie : « Ne riez pas, je vous prie, mais c'est mon bouc. Oui, mon jeune bouc apprivoisé que j'avais étant enfant. Il me suivait partout et tout le village s'amusait fort de cet étrange compagnon. Mais cette pauvre bête est morte il y a cinquante ans. Comment pouvez-vous en avoir la vision ? C'est inouï ! »¹⁵⁶

Avec l'extraordinaire médium que fut Franck Kluski, des animaux matérialisés se manifestèrent à diverses reprises, en même temps que la matérialisation d'une Entité humaine qui jouait en quelque sorte, vis-à-vis d'eux, le rôle de « montreur ».

¹⁵⁴ Cf. Sylvia Barbanell, loc. cit.

¹⁵⁵ Ibid.

¹⁵⁶ Cf. Stellet : Les morts nous frôlent.

La plus fameuse de ces bêtes fut incontestablement celle à qui l'on donna le nom de « Pithécantrophe » car aussi bien, par plus d'un signe, évoquait-elle ce grand ancêtre qui, pour la science académique, apparaît comme un prototype du genre humain. Le Pithécantrophe fut vu dans les meilleures conditions en 1922. Il poussa la complaisance jusqu'à saisir lui-même l'ardoise lumineuse et à en projeter les rayons sur sa propre face en faisant le tour du cercle. Dès 1919, cet être étrange s'était manifesté en juillet. Il se présentait revêtu d'une épaisse toison. En août, on le vit avec une grande netteté de formes et de couleur. Il était d'une forte taille, point méchant, se montrant plutôt plein de bon vouloir et obéissant. Il cherchait à imiter les gestes des matérialisations humaines. Ainsi, tel un serviteur, il apportait des objets aux divers témoins ; par exemple, le canapé ou un énorme coffre qu'il essayait de poser sur les genoux de quelqu'un. De même, s'efforçait-il de soulever deux personnes à la fois. Il consentit à se laisser rapidement dessiner par un artiste présent à une séance. Il prit place sur une chaise qui se rompit sous son poids. Son plaisir était de lécher les visages.

En 1919, Kluski produisit simultanément la matérialisation d'un Afghan qui disait se nommer Hirkill et qu'accompagnait un animal indéfinissable ; sorte de fauve de la taille d'un grand chien, avec une large gueule, de fortes dents, des yeux brillants comme ceux d'un chat. Il se montrait quelque peu agressif, surtout si l'on avait l'imprudence de se montrer effrayé de sa présence. Il léchait les mains des spectateurs plus calmes et dégageait, en allant et venant, une forte odeur féline qui persistait sur la personnalité du médium après la séance. Comme si celui-ci sortait d'une ménagerie dans laquelle il serait resté enfermé longtemps. En cette même année, Kluski obtint un magnifique faucon qui put être photographié. Aussitôt après, on entendit battre ses ailes et l'on sentit le souffle de l'air déplacé. La séance se tenait à la lumière rouge.

Pendant plusieurs séances qui durèrent jusqu'en juin 1923, on eut un petit animal accompagné d'une apparition humaine de type oriental, d'aspect grave et digne. On aurait pu croire à une belette du genre de celles que produisit fréquemment Guzik mais, celle de Kluski était moins incommodée par la lumière de l'ardoise ou celle de la lampe rouge. Elle courait parmi les spectateurs et sur eux-mêmes puis disparaissait en même temps que son « propriétaire » se dématérialisait. L'un de ses exercices favoris consistait à humer les mains et les visages des assistants, à se pelotonner sur leurs épaules, à sauter sur la table et à trotter dans la salle afin de déplacer des papiers autour de l'encrier du bureau.

En 1916 déjà, le colonel Ocholowicz avait introduit, en séance avec Kluski, un petit chien vivant très grognon qui alla flairer tous les coins de la pièce en pleine lumière. Quand on éteignit la lampe, il manifesta de l'inquiétude et se rapprocha des assistants. C'est alors que se produisirent des étincelles qui ajoutèrent au trouble de l'animal ; il aboya vers les apparitions qui s'approchaient. Il n'est qu'un seul fantôme auquel le petit chien fit fête. Il alla jusqu'à se laisser caresser par lui. Tel autre ne parut pas être de ceux qui lui étaient sympathiques car il tenta de le mordre. Finalement, tout à fait terrifié, il vint prendre place à l'intérieur du cercle comme pour y chercher une protection. La porte ayant été entre-ouverte, il profita de l'occasion, bondit et s'échappa de la chambre.

Puis on fit une expérience avec un chien-loup violent et assurément peu aimable. Il s'intéressait aux « présences » qui se déplaçaient alentour et souvent se dirigeait vers la porte, comme s'il n'était entré là que contraint et forcé et, comme si son plus vif désir eût été de quitter la salle. Par contre, si brusquement on allumait près de lui, une lampe électrique de poche enveloppée dans un tissu de soie qui tamisait l'éclat, l'animal restait complètement indifférent à cette plaisanterie alors que des lueurs véritablement « psychiques » lui causaient une peur indicible dans tous les angles de la pièce.

En 1923, on introduisit dans la salle un chat âgé de deux ans. Il ne fut pas toujours très aisé d'observer sa conduite car il se cachait ; le plus souvent dans les coins ou sous les vêtements des expérimentateurs. Si l'on essayait de l'en déloger, il sautait, se défendait et, lorsqu'une apparition humaine se produisait, il se plaignait et miaulait désespérément. Lui aussi cherchait à fuir vers la porte. Après la séance, il restait encore effrayé de ce qu'il avait vu.

Mlle Bessinet, de Toledo possédait un grand chien qui refusa toujours de rester dans la salle une fois la séance commencée. Si on l'y obligeait, il marquait de toutes les façons possibles l'effroi qu'il éprouvait. Il en était de même pour le petit chien qui, au Collège des Sciences psychiques de Londres, courait autour de la pièce, se blottissait le long des murs tant et si bien que pour travailler en paix, on était obligé de le faire sortir.

La Société Changery-Pap à Budapest possède un musée dans lequel on voit toutes les matérialisations réalisées pendant des séances tenues avec le plus grand souci d'éliminer toute supercherie. On peut voir dans ce musée, une souris blanche qui s'est matérialisée vivante sur la table le 19 novembre 1933 et qui vivait encore en juillet 1935, des oiseaux, des lézards, des grenouilles qui se sont généralement matérialisées vivantes mais qui n'ont vécu que quelques instants et que l'on conserve dans des bocaux.

L'enregistrement photographique

Les observations diverses qui ont fait l'objet des relations rapportées dans les précédents chapitres nous ont montré qu'il est un ordre de manifestations qui conduisent à admettre que la destruction du corps physique ne supprime pas la totalité des éléments constitutifs de l'animal. En d'autres termes, ce que nous appelons la mort laisse subsister un « véhicule subtil » qui, lorsque certaines conditions — assez mystérieuses — sont remplies, est perçu par nos sens.

Mais le témoignage des sens peut paraître insuffisant, aussi a-t-on cherché à lui substituer un moyen d'enregistrement sur lequel l'hallucination, la suggestion ou l'imagination (même subconsciente) n'aient pas de prise. Ce moyen, c'est la plaque photographique, laquelle élimine, on en conviendra, tout élément de subjectivité.

Il semble que ce soit en Amérique et en Grande-Bretagne que la « photographie transcendante » ait obtenu le plus grand développement. On tint d'abord le phénomène pour suspect puis, devant le grand nombre d'images obtenues par des personnes dignes de confiance, on fut conduit à admettre qu'il y avait là un phénomène psychique digne d'être étudié, au même titre que bien d'autres faits étranges ressortissant du domaine de la phénoménologie psychique.

C'est ainsi que plusieurs médiums se spécialisèrent dans ce genre de productions. Pendant longtemps, le plus remarquable « médium photographe » anglais fut William Hope, né à Manchester en 1868 et qui s'éteignit à Crewe il y a quelques années.

La photographie transcendante intéressa Hope alors qu'il était encore jeune homme. Employé dans une blanchisserie teinturerie à Pendleton, il entendit un jour parler incidemment de photographie spirite — comme on disait alors. Sujet dès sa petite enfance à des voyances et à divers autres phénomènes psychiques, l'idée lui vint alors d'essayer à son tour.

Ayant pris la photographie d'un ami, à sa grande surprise, la plaque développée montra, debout à côté de celui-ci, l'image d'une femme au travers de laquelle apparaissait assez nettement le mur en briques faisant fond de tableau. Son compagnon, catholique romain, fut effrayé et stupéfait, se demandant comment ce résultat avait pu être obtenu car il avait reconnu sur la plaque, l'image de sa soeur décédée depuis de nombreuses années.

Hope emporta l'épreuve à l'usine le lendemain matin et la montra au contremaître qui se trouvait être également un photographe amateur. Celui-ci ne put toutefois trouver une explication satisfaisante.

Un compagnon de travail de Hope qui était au courant des phénomènes psychiques, déclara par contre, sans hésitation, que c'était là une photographie spirite. Le contremaître décida alors de tenter de nouveaux essais avec le même appareil le samedi suivant. Dans cette expérience, la femme apparut de nouveau sur la plaque avec, de plus à côté d'elle, un petit enfant également décédé.

Ces faits aboutirent à plusieurs centaines d'essais dont certains avec succès, d'autres infructueux. Les recherches ne furent pas poursuivies et l'on détruisit même tous les négatifs ; les intéressés ayant alors décidé de faire disparaître tout souvenir de ces premières expériences.

Quelques années plus tard cependant, A. Colley en entendit parler. A ce moment là, Hope était parti pour Crewe où il expérimentait dans le cercle de Buxton, organiste de l'église du lieu. Les résultats obtenus par Hope sous le contrôle de Colley et de Walker devinrent de plus en plus remarquables ; si bien que la réputation du médium photographe de Crew lui attira peu à peu des personnalités du monde entier, désireuses d'obtenir des « extras ».

Hope photographiait des personnes quelconques avec des plaques — fournies par lui ou à lui remises — sur lesquelles il avait au préalable imposé les mains. Au développement, on voyait généralement, à côté de leurs images, un « extra », c'est-à-dire une figure étrangère se rapportant à une personne décédée ayant fait partie de leur entourage ou parfois aussi, à des inconnus.

Hope n'avait du reste pas besoin d'appareil pour photographier. Il lui suffisait d'imposer les mains sur une boîte de plaques vierges venant de chez le marchand et dont les sceaux étaient intacts. Dans le bain, on voyait apparaître sur une plaque, souvent au milieu du paquet, les « extras » mystérieux.

Bien entendu, la fraude serait des plus faciles dans de telles opérations si l'on ne s'entourait, pour la déjouer, des précautions élémentaires. Des experts photographes et des prestidigitateurs ne prirent jamais Hope en défaut. Ils apportaient leurs propres plaques qu'ils signaient, les mettaient dans le châssis, surveillaient le développement et ne quittaient pas une seconde le médium de l'oeil dans toutes ses opérations et manipulations.

Le don singulier de William Hope s'affirmait du reste, exempt de toute supercherie par un fait ; il recevait constamment des inconnus — venus souvent de fort loin — et leur révélait des images de personnes que ceux-ci étaient seuls à connaître. C'est ainsi qu'un Américain — exemple pris parmi des centaines d'autres — qui venait de perdre sa fille, vint le voir sans lui révéler son identité. Sur la plaque, à côté de ses propres traits apparurent très reconnaissables, ceux de la disparue.

Malgré sa bonne foi qui ne fut jamais mise en défaut et pendant toute sa vie, Hope eut à subir les attaques des incrédules et cela malgré les conditions de contrôle rigoureux auxquelles il était toujours prêt à se soumettre.

Actuellement, des phénomènes du même genre s'obtiennent en divers cercles d'études et en divers pays, notamment en Amérique et au Japon. Nous avons pu examiner des « extras » obtenus dans ce dernier pays, au moyen de pellicules sensibles non déroulées, ce qui complique singulièrement, encore la compréhension du processus au moyen duquel se produit le phénomène.

Si nous avons tenu à donner ces détails sur William Hope, c'est parce que nous l'avons connu personnellement et aussi, parce que c'est grâce à ses facultés qu'il nous a été possible d'obtenir par lui, avec d'autres amis qui nous avaient accompagné à Londres, des « extras » dans des conditions que nous avons relatées ailleurs.¹⁵⁷

¹⁵⁷ Raoul Montandon : Contribution à l'étude des phénomènes psychiques. La photographie transcendante, Genève, Jeheber, 1936.

Depuis lors, nous avons eu l'occasion d'expérimenter à Nice, au groupe « Fiat- Lux », ce qui nous a permis d'obtenir personnellement, grâce à l'obligeance de Mme H. E. Gal, directrice de ce Cercle d'Etudes, de très remarquables résultats.

Les « médiums photographes » ont ainsi apporté, en divers pays, la preuve qu'il est possible, en certaines conditions, d'enregistrer sur la plaque sensible des « choses » (objets ou personnes) que nos sens normaux ne perçoivent pas mais qui n'échappent pas toujours au « sixième sens » de personnes douées de facultés supra-normale : vision et audition.

Parmi les « extras » qui apparaissent sur la plaque, on a pu constater que ceux-ci ne comprennent pas seulement des formes humaines (complètes ou partielles). C'est ainsi que nous lisons, sous la plume d'un correspondant de « The International Psychic Gazette » : « La première photographie psychique que j'obtins fut celle de mon père défunt. Or il était, de son vivant, très attaché à un bon chien qui lui tenait fidèlement compagnie dans sa chambre alors que le rhumatisme l'y condamnait à l'immobilité. Et je pus constater dans l'« aura » qui entourait le visage de mon père sur l'épreuve, une tête de chien distinctement visible. C'était celle de celui que le pauvre malade aimait tant. »

Le problème de l'enregistrement photographique de formes animales a été exposé — brièvement mais clairement — dans le petit volume de Mme S. Barbanell. Voici ce qu'elle dit :

Le photographe psychique bien connu William Hope de Crewe, mort maintenant, a pris des centaines de photographies sur lesquelles apparaissent à côté des vivants, l'image d'un désincarné. Il travaillait avec Mme Buxton dont les pouvoirs psychiques aidaient sa remarquable médiumnité. Plusieurs membres de la famille de Mme Buxton vinrent un jour chez Hope pour se faire photographier en groupe, avec l'espoir d'obtenir l'image fluide de leur père décédé depuis peu. Quelle ne fut pas leur déception lorsque la plaque développée montra, non pas l'image souhaitée mais, celle du Terrier Flass, installé sur les genoux d'Amy qui n'aimait pas les animaux et chassait toujours Flass au living-room !

Une cliente de Hope, désireuse d'obtenir le portrait d'un parent défunt, fut stupéfaite de voir sur le cliché, celui d'un chat ! Cet animal favori de la famille était mort une semaine auparavant. Derrière le chat, un écrit commençant par les mots : « Chers Parents », donnait des nouvelles d'un enfant mort qui, disait-on, prenait soin du chat.

Une fois, Hope photographia M. et Mme Buxton sur l'escalier donnant dans une cabine de la plage d'Exmouth. Le cliché développé montra deux « extras » ; leur fils défunt et Tommy, son poney favori.

Mme Dean prenait des photographies pour le Bureau Stead. Mme Garling Duny et une de ses amies eurent la surprise de découvrir sur leur cliché, la forme de la mère de l'une des deux et du chien de l'autre.

Il arrive que les photographes découvrent des « extras » sur des clichés et s'étonnent d'apprendre ainsi qu'ils ont des dons médiumniques jusqu'alors ignorés. Ainsi, Mme Filson ayant photographié Lady Lehir et son chien-loup Tara fut très surprise de trouver en « extra », l'image de Kathal, un jeune chien mort dans ses bras quelques semaines auparavant. Il se tenait sur le dos de son ami le chien-loup, comme il le faisait souvent durant sa vie terrestre.

Mme Moore possédait un Terrier blanc avec des tâches noires sur la tête. Son coin favori était au jardin, devant la porte-fenêtre du living-room. Chris y passait de longues heures couché au soleil. Après sa mort, sa maîtresse prit plusieurs instantanés du jardin. Au développement, Chris, très reconnaissable, apparut devant la porte du living-room.¹⁵⁸

¹⁵⁸ Cf. Sylvia Barbanell, *Ioc. cit.*

Il s'agit, dit M. Ivan Segot, de l'apparition sur une plaque photographique, d'un chien mort depuis plusieurs semaines. Nous pouvons garantir l'authenticité des faits. Deux personnes, mari et femme, avaient eu pendant plusieurs années un petit chien pour lequel ils avaient une affection très grande. Le chien leur était d'une fidélité extraordinaire et, si ce mot peut quelquefois être employé dans un sens restreint, il se montrait d'une intelligence exceptionnelle.

Le chien vint à mourir. On l'enterra dans le jardin car ces personnes habitaient une villa dans les environs de Paris. Puis, ni le monsieur ni la dame ne pensèrent plus au chien disparu. Ils en achetèrent un autre pour le remplacer.

Or, il y a peu de jours, un ami vint rendre visite au ménage dans la villa. Il avait un appareil photographique à plaques. Le temps était beau. On se rendit au jardin et l'idée vint au visiteur de prendre une photographie. Pendant la pose, la dame prit son nouveau petit chien dans les bras. L'ami tira trois plaques puis il s'en alla et attendit pour les développer le lendemain ou le surlendemain. A première vue, il ne vit rien d'anormal à la scène qu'il avait prise. Rien d'anormal non plus sur la seconde plaque. Mais quelle ne fut pas sa surprise de constater que sur la troisième plaque il y avait, en supplément, un chien qui certainement ne se trouvait pas dans le jardin au moment où il prit les photographies.

Perplexe, n'y comprenant rien, l'ami tira sur papier les trois photographies et retourna voir ses amis. Lorsqu'ils aperçurent la troisième épreuve, les deux personnes qui avaient été photographiées poussèrent le même cri. (ici le nom du chien que nous avons oublié.)

C'était en effet, leur ancien chien enterré depuis de longues semaines et qu'ils ne pouvaient pas ne pas reconnaître, qui était ainsi assis sur la photographie, regardant son ancienne maîtresse avec une sorte d'air où il y avait à la fois de l'affection et du reproche.

On étudia alors les plaques. Sur la troisième, celle où se trouvait le chien, on constata avec surprise que le chien était « transparent » puisque, à travers lui, on voyait encore les plis de la robe de sa maîtresse.¹⁵⁹

Survivance animale

Dans un précédent volume : « La mort, cette inconnue », nous avons tenté de démontrer, en faisant appel à des éléments d'information fort divers, que la mort n'est pas un lamentable anéantissement mais un changement d'état ; une métamorphose.

En serait-il de même pour les animaux supérieurs ? Ce que nous avons rapporté jusqu'à maintenant semble déjà le confirmer mais examinons ce que nous disent à cet égard les désincarnés ; ceux qui nous ont précédés dans cet Au-delà mystérieux :

Lorsqu'on consulte les messages donnés par ceux-ci, on constate qu'il y est fréquemment parlé d'animaux et que ces derniers semblent y vivre en rapports affectifs avec ceux qui les ont aimés et choyés en ce bas monde.

C'est ainsi que dans une série de communications médiumniques fort remarquables données par un jeune officier français tombé au champ d'honneur pendant la guerre 1914-1918, nous lisons ce qui suit :¹⁶⁰

« On t'a demandé ce que faisaient, sur ces premiers plans de l'invisible, les animaux désincarnés que nous avons aimés, que nous retrouvons, qui nous connaissent et nous aiment. T'es-tu jamais demandé pourquoi Dieu avait créé ces innombrables organismes différents qui naissent, vivent et meurent comme nous. Evidemment, Dieu a eu un but mais là comme toujours, nous ne comprenons pas ces manifestations de la volonté créatrice. Ce que je puis te dire c'est que les

¹⁵⁹ Cf. Psychica, 15 juillet 1934.

¹⁶⁰ Cf. Lettres de Pierre, Paris, Fischbacher, 6 gros volumes de 1928-1931. Ces messages s'adressaient à sa mère.

animaux qui ont traversé la sphère terrestre ont ici une vie supérieure à celle de leur première existence. Ils perdent l'asservissement de la matière, c'est-à-dire tout comme nous, le besoin de se nourrir et d'engendrer. Ils gagnent de pouvoir s'entretenir avec nous, puisque les animaux pensent (beaucoup plus que nous ne le savons sur terre) et que la pensée est le langage des Esprits libérés. Cela leur permet de nous comprendre et de se faire comprendre. Ils entourent notre société de leur affection simple, tout comme sur la Terre. Ils évoluent eux aussi et réalisent que l'amour est le but essentiel à atteindre. Déjà, vous constatez pendant votre vie terrestre, la tendresse de ces petits Esprits inférieurs. Elle peut se développer et bien souvent servir d'exemple. Nous les retrouvons, du fait de cette évolution, dans plusieurs plans successifs mais, jamais ils ne parviennent au rang des races d'essence divine. Il y a parmi eux des méchants et des bons. Ils s'améliorent et leurs jouissances spirituelles grandissent. Il n'est pas exact de croire que sur la Terre, ils ne songent qu'à manger ; non, pas quand leur nourriture est assurée, mais leur esprit est très matériel et les distractions intellectuelles leur faisant défaut, ils restent constamment plongés dans le sommeil, comme des nouveau-nés. De ce côté-ci, ils connaissent des satisfactions nouvelles et vivent un peu comme de jeunes enfants dont la conversation est élémentaire. Ils nous apportent leur modeste amour comme une offrande. La raison de tout cela, nous ne pouvons pas vous la donner, si ce n'est en vous rappelant la loi fondamentale qui régit toute la création, l'Amour. Ils n'arrivent jamais aux sphères les plus élevées. Parmi eux, les échelons du développement subsistent ainsi que sur la Terre et certains d'entre eux nous accompagnent plus longtemps que les autres. Ils gardent leur forme, tout comme nous. Vous les reconnaîtrez certainement. »

La même voix dit encore :

.. Je vois ton chagrin... pourtant eux non plus, ces petits « frères inférieurs » (ainsi que vous les appelez très justement) ne meurent pas pour le néant, mais pour une vie plus heureuse et supérieure à leur condition terrestre. Pourquoi veux-tu que Dieu ne s'intéresse point à ces petits êtres que sa Volonté créatrice a mis auprès des hommes ? Christ vous a dit : « Pas un passereau ne tombe sans la volonté de Dieu » ; n'était-ce pas vous indiquer la valeur réelle, au point de vue de l'amour que le créateur accorde à toute vie née de son Souffle ?

Je te l'ai déjà dit, ces modestes amis si fidèles ne restent pas non plus dans le tombeau et s'ils n'arrivent jamais aux hautes sphères spirituelles, ils ont cependant ce que vous pourriez appeler un : « paradis » qui est fait pour eux.

Leurs évolutions successives les maintiennent toujours dans une place seconde mais le fait nouveau de pouvoir communiquer leurs pensées et recevoir celles des âmes humaines est pour eux un incomparable bonheur. Le sommeil qui suit leur mort est d'ailleurs très court car il y a pour eux une autre conception de la destinée. Ainsi, le brave petit chien dont, près de toi, j'ai assisté à la séparation du corps infirme, est déjà tout joyeux à mon côté... si je puis me servir d'un tel euphémisme !

Parmi les âmes primaires des animaux, celles des chiens sont particulièrement avancées ; vous en êtes témoins sur la terre où vous constatez leurs qualités d'affection et de fidélité très développées. L'amour est le but de la création dans toutes ses manifestations ; c'est le poids qui pèse le plus dans la balance probatrice. Or, il est rare de rencontrer des amis plus dévoués que les compagnons des foyers humains ; ils ignorent l'égoïsme spirituel, — je veux dire que l'affection qu'ils donnent à leurs maîtres est sans limite et sans réserve.

Voyez-y la preuve d'une évolution supérieure à ce que vous pensez et, en même temps, la certitude qu'il est en eux une âme simple qui subsiste à la mort, puisque l'amour, l'amour vrai, est « plus fort que la mort », donc immortel !

Parmi les animaux qui vivent auprès de vous, vous remarquez des caractères très dissemblables ; le caractère est une image de l'âme venue à la surface. Vous voyez donc par cet exemple indiscutable qui existe entre deux âmes de chiens, la preuve d'une personnalité naissante. Les chiens se réincarnent volontiers et cherchent à revenir sur la terre quand ils y ont été heureux ; ils retournent parfois vers d'anciens maîtres. Les rapports sont plus difficiles pour eux entre les deux mondes, leur spiritualité manquant de développement.

Le bon petit chien qui est venu me rejoindre n'avait jamais perdu réellement le contact avec moi puisqu'il me voyait bien souvent. En effet, leurs sens psychiques sont très développés. Tout ce que je te dis ici te fera comprendre que Dieu ne permet jamais la disparition absolue de l'étincelle d'amour ; une âme — évoluée ou non — renfermant l'essentialité essentielle, l'Amour, ne périra point.

Je te redis encore : les animaux ont une place bien supérieure à celle que, dans votre orgueil égoïste, vous leur assignez. Quand ils quittent la terre, ils retrouvent ici cette place et le travail évolutif que vous avez négligé de leur faciliter se poursuit intensément sur les plans où ils vivent dorénavant.

L'humanité est entièrement responsable de l'infériorité persistante de ces âmes primitives que Dieu lui a confiées. Je ne parle pas des premiers, des tout premiers individus encore incomplètement adaptés à une évolution qu'ils commencent sur la terre mais de ceux qui ont déjà une place dans votre vie et dans vos demeures. »

Voici maintenant une courte « conversation » tenue sous forme de questions et de réponses entre les membres d'un cercle d'études psychiques de Londres et un « Invisible ». Le but des questions posées était d'obtenir quelques précisions sur la survie des animaux et sur les conditions qui les attendent de l'autre côté :

D. — Y a-t-il de l'autre côté, des animaux qui partagent entièrement la vie de leurs maîtres désincarnés ou bien leur véritable demeure est-elle la « sphère animale » ?

R. — Cela dépend du degré et de la force des liens d'amour qui ont uni l'homme et la bête. Si un animal et son maître sont, tous les deux, de l' « autre côté », la demeure de l'animal continuera à être celle de l'homme aimé et servi ; le lien d'amour subsiste.

Les animaux qui arrivent sans leur maître vont dans la sphère des animaux où l'on s'occupe d'eux. Nous leur donnons temporairement les soins et l'affection dont ils ont besoin et nous les rendons ensuite à leurs maîtres. Ce stage est équivalent au séjour que ferait un chien dans un chenil pendant une absence de son maître.

D. — L'animal survit-il aussi longtemps que l'homme ?

R. — Non, il y a une différence. A partir d'un certain degré d'évolution, l'animal et l'homme suivent une voie différente. Cela peut durer, d'après votre façon de compter le temps, des centaines ou des milliers d'années, mais la valeur de leur évolution spirituelle est différente. A un certain degré, l'animal ne peut plus suivre l'âme purifiée qui s'envole vers la Lumière Parfaite.

Quand vous avez franchi le voile de la matière, que vous vous êtes accoutumés aux conditions de la vie spirituelle, vous constatez peu à peu que les liens qui vous rattachaient à la terre se dénouent ; la soif de vous confondre avec la Divinité surgit du plus profond de votre être. Vous désirez acquérir les qualités qui vous permettront de servir le mieux possible et, plus haut vous montez dans le royaume de l'Esprit, plus un animal aura de peine à vous suivre ; la flamme de l'amour de votre humble compagnon s'atténuera peu à peu et finalement, il émergera doucement dans l' « âme-groupe¹⁶¹ » de son espèce.

¹⁶¹ Nous reviendrons plus loin sur cette notion de l' « âme-groupe » animale.

Dans un précédent ouvrage¹⁶², nous avons envisagé la mort et la survie du point de vue de l'homme. Point n'est besoin de réfléchir longuement pour comprendre que démontrer la survie des animaux c'est, du même coup, apporter un argument de poids dans le problème de la survivance humaine. En effet, si la destruction du corps matériel n'implique pas, pour l'animal, l'anéantissement de son principe animique, a fortiori la mort ne saurait être considérée, chez l'homme, comme une fin inéluctable, comportant l'annihilation totale de tous les attributs de l'âme : intelligence, mémoire, sentiments, etc.

¹⁶² La mort, cette inconnue, 1942.

Sixième partie - De l'animal à l'homme

Nous pensons avoir démontré par des faits, combien s'avère légitime la prétention de ceux qui accordent à l'animal supérieur un droit à la survivance. Il nous reste, pour être fidèle à ce que nous disions dans notre Introduction, à mettre en évidence les raisons pour lesquelles l'homme est tenu à une part de responsabilité et à certains devoirs envers ses « frères inférieurs ». Ceci découle de diverses considérations sur lesquelles nous sommes tenus maintenant de nous étendre un peu longuement et auxquelles seront consacrés les derniers chapitres de ce volume.

Bien qu'il puisse sembler singulièrement audacieux de vouloir retracer le tableau complet de l'évolution de notre globe — avec tout ce qu'elle comporte ! — les hommes de science n'y ont pas renoncé et l'on possède déjà de nombreuses « Histoires de la Terre » d'autant plus complètes qu'elles se rapprochent de notre époque si riche en données nouvelles dans maints domaines de la recherche scientifique.

Ces essais peuvent en effet faire état de connaissances dont ne disposaient pas les anciens, notamment en astrophysique, physique, astronomie, géologie atomistique, paléontologie, zoologie, physiologie, biologie, génétique, etc., etc..

Bref, en mettant en oeuvre cette masse immense d'observations, on a pu esquisser, avec une certaine vraisemblance, l'enchaînement des principaux phénomènes naturels qui se sont succédés au cours des périodes géologiques. Périodes immenses comme en attestent les évaluations de durée faites par l'étude des roches éruptives ou sédimentaires, avec leur métamorphisme, leurs plissements, leurs chevauchements, etc. ou encore par l'étude de la désintégration de la matière, autrement dit des phénomènes de radioactivité fournis par les éléments fondamentaux.

Le nombre de millénaires proposé est si considérable et recule l'origine du globe vers des temps si lointains qu'il semble à peine nécessaire d'articuler des chiffres ; ceux-ci, par le nombre de zéros qu'ils comportent, ne nous disent rien comparés à l'échelle de notre courte vie terrestre. Disons simplement que les évaluations les plus récentes parlent de 1800 à 2000 millions d'années, pour l'origine du globe.

Et dans tout cela, que d'hypothèses invérifiables, que de théories contradictoires, que de conceptions extravagantes ! Sans doute faudra-t-il encore bien des générations pour que les obscurités s'éclaircissent et l'on peut être assuré que les solutions proposées par nos descendants paraîtront aux générations encore plus lointaines, aussi faibles et incomplètes que le sont pour nous les essais tentés par nos devanciers. En effet, la solution du problème de l'évolution n'est pas faite pour nous accorder du repos ; chaque fois qu'une découverte nouvelle vient renforcer l'idée d'évolution, des problèmes surgissent qui ne font que déceler mieux encore notre profonde ignorance.¹⁶³

¹⁶³ Nos connaissances scientifiques ne sont jamais que des « valeurs approchées » et telle hypothèse qui semblait acceptable à un moment donné, ne peut que faire sourire ceux qui en prennent connaissance dans la suite. Nous en donnerons un seul exemple : Il est aujourd'hui admis par les nombreux auteurs qui se sont occupés de radiesthésie que le phénomène de la « baguette divinatoire » est un phénomène d'ordre psychologique or, voici ce que nous trouvons sous la signature de Formey dans le Dictionnaire des merveilles de la nature : « Les particules aqueuses, les vapeurs qui s'exhalent de la terre et qui s'élèvent, trouvant un libre accès dans la tige de la branche fourchue, s'y réunissent, l'appesantissent, repoussant l'air ou la matière du milieu (la moelle du bois). La matière chassée revient sur la terre pour nous avertir qu'il y a sous nos pieds une source d'eau vive. Cet effet vient peut-être de la cause-même qui fait incliner les branches des arbres plantés le long des eaux. L'eau leur envoie des parties aqueuses qui chassent l'air, pénètrent les branches, les chargent, les affaissent, joignent leur propre pesanteur au fonds de l'air supérieur et les rendent, enfin, autant qu'il se peut, parallèles aux petites colonnes de vapeur qui s'élèvent. » Dans sa

Lorsqu'on s'élève dans la classification naturelle, on a l'impression que le mécanisme de l'évolution devient toujours plus complexe, toujours plus mystérieux et, qu'avec l'approfondissement de ce mystère, les comment et les pourquoi augmentent, sans qu'il soit possible de leur donner des réponses satisfaisantes. En sorte que malgré les données dont la science dispose, on en arrive à l'étrange conclusion que — tenu compte de notre ignorance, reconnue en toute honnêteté — : « notre croyance dans l'évolution est, pour le présent, d'origine intuitive, métaphysique pourrait-on dire, plutôt que scientifique. »¹⁶⁴

Quoiqu'il en soit, si l'on tente d'embrasser l'évolution de haut et dans son ensemble, on constate que si la nature avance comme à tâtons, les yeux bandés — d'où des piétinements et des retours et, nonobstant des succès partiels — elle poursuit, comme sous l'action d'une pression constante et continue, d'une sorte d'appel lointain auquel elle devrait obéir — une marche progressive et ascendante. Malgré mille essais infructueux et une masse immense d'ébauches laissées au rebut, on la voit orienter inlassablement ses efforts vers un but.

Parmi les problèmes que pose l'histoire de la Terre, plusieurs naturalistes ont tenté d'esquisser la genèse puis, le développement du règne animal depuis l'apparition de la vie organisée jusqu'à l'homme, considéré comme occupant, ici-bas, le sommet de la longue série des êtres vivants.

De l'abîme au philosophe, la route fut longue ! Aussi l'on conçoit que la nature ne l'ait pas parcourue d'un bond, d'autant plus certainement que : « Natura non facit saltus » et que mesurés à son échelle, quelques millénaires comptent pour peu de chose.

Et lorsque nous parlons de l'abîme, nous sommes loin de la première forme organisée car les êtres monocellulaires — à complications physiologiques déjà si remarquables — que nous décrivent les paléobiologistes ont sans doute été précédés, en des temps fabuleusement lointains, par des êtres moins évolués, que nous n'avons du reste aucune chance de connaître jamais puisque leur habitat — les couches géologiques de ces époques reculées — ont subi l'action du métamorphisme. De telle sorte que le point de départ — sans doute fort humble — de l'enchaînement des transformations successives qui constituent l'histoire du règne animal avec son couronnement actuel : « l'homme », nous échappera toujours.

Quelle qu'ait pu être la nature de ces organismes originels, un finalisme à échéance lointaine a dirigé, dans la suite, l'immense série des phénomènes biologiques et zoologiques qui, au cours de la longue suite des périodes géologiques, conditionnèrent le passage des formes inférieures aux formes supérieures.

Enchâssé dans le processus de cette évolution morphologique et physiologique, l'homme physique peut être considéré comme l'aboutissement d'une série ininterrompue d'organismes remontant jusqu'aux formes les plus élémentaires de la vie.

On peut supposer qu'à partir d'une origine commune, une première différenciation se soit produite par l'apparition de petits écarts qui seraient devenus le point de départ de souches variées, « chacune de ces souches, à son tour, se serait ramifiée et ainsi de suite, certaines lignées évoluant plus vite et plus complètement que d'autres ». ¹⁶⁵ En sorte qu'au lieu de se trouver en face d'une lignée directe aboutissant à une espèce connue, on serait en présence d'un arbre

Physique occulte, l'abbé de Vallemont formule des considérations du même genre. « Les corpuscules, dit-il, se détachent des corps qui agissent sur la baguette par une sorte de transpiration ; ils montent verticalement dans l'air et, en imprégnant la baguette, ils la déterminent à se baisser pour la rendre parallèle aux lignes verticales qu'ils décrivent en s'élevant. » Pour l'époque, ces explications pouvaient paraître soutenables ; aujourd'hui, elles nous semblent dénuées de toute valeur.

¹⁶⁴ Lecomte du Nouy.

¹⁶⁵ Lecomte du Nouy.

généalogique aux branches et aux rameaux fort nombreux, établissant une parenté, plus ou moins lointaine, entre toutes les espèces vivantes passées, actuelles et à venir.

C'est en particulier à la paléontologie que l'on demande de fournir les données expérimentales grâce auxquelles on a quelque chance de pouvoir reconstituer la filiation de l'homme, ainsi que les rapports qui le relie aux divers rameaux de cet arbre généalogique. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que des conditions très spéciales sont indispensables pour que des ossements fossiles se conservent intacts pendant des milliers et des milliers d'années ; conditions qui ne peuvent être remplies que très fortuitement. Il faut, en effet, pour que soient évités l'effritement puis la dissolution des substances osseuses, que celles-ci se trouvent entièrement à l'abri de l'air et de l'eau.

Il en résulte que le matériel dont on dispose est extrêmement restreint. D'autre part, l'exploration du globe est encore très incomplète et les quelques rares ossements fossiles humains ou pré humains, que le simple hasard a permis de recueillir en un petit nombre de régions, constituent une trop pauvre récolte pour permettre autre chose que de vagues suppositions. A cette indigence du matériel, il faut ajouter encore la diversité des opinions émises par les paléontologues et les anthropologues. Comme on l'a dit, les savants les plus hautement qualifiés en ces matières professent des idées tellement variées qu'il faudrait, pour se faire une opinion, pouvoir étudier personnellement, sur place, les terrains où les ossements furent recueillis, les conditions de la découverte, les méthodes employées pour établir les mensurations et notamment, les capacités crâniennes, etc.. Et encore faudrait-il, pour juger avec discernement, être soi-même non seulement un excellent paléontologue et un non moins excellent géologue mais encore, un bon physiologiste. Il est de toute importance de savoir apprécier si les silex recueillis auprès des ossements ont été véritablement taillés par une main humaine, si les traces des foyers ne peuvent être attribués qu'à l'homme. Il faut savoir encore dater les couches géologiques d'après leur position et leur constitution, établir leurs rapports avec les faunes, etc. etc.. Et ceci résolu, bien d'autres problèmes se posent encore. Bref, mille et mille difficultés s'offrent ainsi au savant.

On sait que des restes d'ossements fossiles — assurément fort anciens — ont été découverts, non seulement en Europe (Heidelberg, Chapelle-aux-Saints, Denise, Piltdown, etc.) mais, en Afrique (Broken Hill), en Asie (Pékin), etc.. Le point délicat est d'établir soit leur contemporanéité, soit l'antériorité des uns sur les autres ou encore, de déceler les éléments particuliers qui les distinguent ou les rapprochent du fameux Pithécantrophe (Java). Pour d'autres, ce dernier ne serait que le représentant d'un rameau dégénéré et Piltdown représenterait le seul ancêtre de l'homme actuel. Mais pour d'autres spécialistes, l'homme de Pékin (*Homo Sinensis*) serait parent du Pithécantrophe et tous deux appartiendraient à la lignée ancestrale humaine. De ces ancêtres lointains, nous ne savons encore au juste s'ils doivent prendre place dans le Quaternaire ou si, au contraire, il ne conviendrait pas d'en reculer quelques-uns au Tertiaire (Ipswich, notamment). Ici encore la question reste ouverte.

A ces opinions contradictoires s'ajoute encore l'élasticité des chiffres avancés pour dater ces trouvailles ostéologiques. A titre de simple indication, nous relevons dans un ouvrage récent :¹⁶⁶

 Eoanthrope de Piltdown (époque pré glaciaire) : 1.000.000 d'années (?)

 Pithécantrophe : 500.000 ans (?)

 Homo Sinensis (Pékin) : 200.000 ans à 500.000 ans (?)

 Homme de Heidelberg : 50.000 ans à 100.000 ans ;

 (800,000 d'après Osborn).

¹⁶⁶ Cf. Lecomte du Nouy : L'Avenir de l'Esprit.

On conçoit qu'au long de telles périodes, d'importantes modifications morphologiques et physiologiques se soient produites et il y a tout lieu de supposer que des rameaux nombreux se sont étiolés puis éteints en cours de route alors que d'autres, plus fortunés, ont poursuivi leur marche jusqu'au stade de l'Homo Sapiens.

L'archéologie préhistorique nous renseigne en partie sur l'évolution culturelle de cette longue lignée mais elle ne peut nous offrir que de bien vagues notions quant à l'évolution progressive des facultés intellectuelles, psychiques et spirituelles et, nous sommes réduits à déduire ce qu'elles ont pu être, de l'examen de manifestations extérieures. Autrement dit, en cherchant à comprendre les motifs, les mobiles qui poussèrent les individus à produire telle ou telle oeuvre matérielle.

On peut supposer toutefois que c'est par acquisitions successives, à la suite de nombreux essais et sans doute aussi, de non moins nombreux insuccès, que se développèrent peu à peu dans l'individu les diverses facultés qui distinguent l'Homo Sapiens de ses ancêtres lointains aux caractères morphologiques et physiologiques encore si nettement pithécoïdes.

Les quelques données très sommaires dont nous venons de faire état, sont basées sur les vues actuelles de la science académique.

Examinons maintenant s'il y aurait avantage, pour la solution des problèmes envisagés, à faire appel aux données de l'Occultisme.

Celui-ci, contrairement à la science académique, n'intègre pas l'homme dans la série animale, en ce sens qu'il lui attribue un règne à part, qui le distingue du règne proprement animal. Ainsi, aux trois règnes : minéral, végétal et animal, il en ajoute un quatrième, le règne humain comprenant les individus qui ont atteint un certain degré dans leur développement intellectuel, psychique, moral et spirituel. Il en résulte qu'à partir d'un point de l'évolution de la série animale, une « intervention » se produit qui confère dorénavant à l'individu la dignité humaine ; d'animal qu'il était jusque là, il est devenu homme.

Cette transformation qui est intérieure, — si l'on peut s'exprimer ainsi — intéresse moins l'apparence physique (le corps) que divers facteurs inhérents à la Vie car, pour l'occultisme, l'évolution de la Vie et l'évolution de la Forme, bien qu'indubitablement liées et poursuivant parallèlement leur chemin, conservent chacune une sorte d'autonomie ; le corps (la Forme) n'étant en quelque sorte que le véhicule de la Vie, celle-ci en possession de tous les attributs qui lui sont inhérents de par sa nature.

De ce fait, l'évolution de la Vie n'est pas aussi étroitement liée qu'on pourrait le supposer aux conditions morphologiques du véhicule qui lui sert de mode temporaire d'expression. Ainsi, le corps d'un animal évolué (animaux domestiques) pourra tout aussi bien servir de véhicule à une parcelle de Vie arrivée à un certain stade de son évolution, qu'un corps d'apparence humaine (formes ancestrales dont nous parlions plus haut, ou primitifs actuels).

On ne parle plus guère de l'homme descendant en lignée directe des grands singes anthropoïdes. On est plutôt porté à admettre, à partir d'une souche commune fort reculée, des rameaux divergents ayant conduit d'une part aux Primates, de l'autre à l'Homo Sapiens. Les Primates représenteraient des insuccès, des rameaux en voie d'extinction dont le destin n'est plus de rejoindre la lignée humaine. Ce serait par contre les animaux domestiques, en relations étroites et constantes avec l'homme (ce qui n'est pas le cas pour les singes anthropoïdes) qui représenteraient, selon l'Occultisme, le terrain de culture au sein duquel s'élaboreraient les âmes primitives destinées à devenir un jour, moyennant une dispensation additionnelle, les Egos dignes de prendre rang dans le règne humain.

Mais de telles conceptions sont incompréhensibles si l'on ne possède pas quelques notions générales sur la constitution occulte de l'homme et de l'animal telles que les postulent les

doctrines ésotériques. Aussi, consacrerons-nous plus loin quelques pages à l'examen de ce problème particulier.

Quelle que soit, du reste, l'attitude que l'on adopte vis-à-vis des phénomènes naturels et en particulier en regard de l'évolution du règne animal, il ne semble guère possible de considérer l'oeuvre de la nature comme le résultat du hasard. Malgré les insuccès, les ébauches, les retours qui ne nous paraissent probablement tels que parce que nous ne voyons qu'un côté de la scène, — le derrière du rideau et les coulisses nous échappent — il est certain qu'une direction intelligente — souverainement intelligente — dirige, coordonne, commande. En d'autres termes ; il existe un Plan. Un plan qui, de façon merveilleuse se poursuit, s'accomplit orienté vers cet appel mystérieux dont nous parlions plus haut et que Platon et Aristote soupçonnaient lorsqu'ils affirmaient que les choses dépendent avant tout d'un principe idéal qui les attire à sa lumière.

Parmi les hommes de science qui se sont penchés sur ces problèmes se manifeste aujourd'hui un double courant. Les uns admettent un finalisme orienté par une sagesse souveraine. Les autres, au contraire, ne voient dans l'oeuvre de la nature qu'une succession d'événements sans corrélation, se déroulant comme par hasard dans le champ de la manifestation, l'homme lui-même n'apparaissant que comme un simple accident sans but et sans portée au sein d'un univers chaotique.

Rien ne marque mieux ces deux tendances, ces deux conceptions opposées, que les conclusions auxquelles sont arrivés deux savants de même langue, de même formation scientifique et qui, tous deux, se sont penchés sur les problèmes de la Vie. L'opposition est si nette, si tranchée, si représentative des deux tendances en question, qu'il vaut la peine de la mettre en évidence. Laissons parler d'abord M. Jean Rostand¹⁶⁷.

Nous donnerons ensuite la parole à M. Lecomte du Nouy.¹⁶⁸

« D'où vient l'homme, se demande M. Jean Rostand. D'une lignée hétéroclite de bêtes aujourd'hui disparues qui comptait des gelées marines, des vers rampants, des poissons visqueux, des mammifères velus. Par cette chaîne d'ancêtres dont l'humilité augmente à mesure qu'on s'enfonce dans le lointain des âges, il se rattache sans solution de continuité aux microscopiques éléments qui naquirent voici plus d'un milliard d'années au dépens de la croûte terrestre. Sa formation fut rigoureusement fortuite ; il est le résultat d'une suite de hasards dont le premier et le plus improbable fut la genèse spontanée de ces étranges composés du carbone qui s'associèrent en protoplasme. L'homme n'est rien moins que l'oeuvre d'une volonté lucide. Il n'est pas même l'aboutissement d'un effort sourd et confus. Sa naissance ne faisait partie d'aucun programme cosmique. Les processus aveugles et déraisonnés qui l'ont conçu ne recherchaient rien, n'aspiraient à rien, ne tendaient vers rien, même le plus vaguement du monde. Il naquit sans raison et sans but comme naquirent tous les êtres ; n'importe comment, n'importe quand, n'importe où. Il ne prépare rien, il ne prolonge rien, il ne se relie à rien. Il ne connivent pas — comme croyait Renan — à une « politique éternelle ». Tout ce à quoi il tient, tout ce qui compte à ses yeux a commencé en lui et finira avec lui. »

A cette philosophie décevante, à ce néantisme, opposons maintenant la pensée de M. Lecomte du Nouy :

« Tout se passe, dit-il, comme si l'évolution, dans son ensemble, tendait vers l'avènement d'états de moins en moins probables — au sens mathématique — d'états de plus en plus éloignés du stade primitif purement énergétique, comme si l'âme humaine aspirait à se libérer définitivement du joug thermodynamique. De même que l'insecte parfait lutte pour se débarrasser de sa chrysalide qui l'étouffe, de même l'esprit humain cherche à s'évader de la gangue matérielle

¹⁶⁷ Cf. Jean Rostand : La vie et ses problèmes.

¹⁶⁸ Cf. Lecomte du Nouy : L'Avenir de l'Esprit.

condamnée à disparaître, dans un effort pour se rapprocher d'un idéal que certains appellent l'Esprit Divin et qui, lui, est immortel.

Si l'homme est convaincu qu'il est un rouage nécessaire dans une immense machine, qu'il perçoit le rôle de cette machine et le sien propre, s'il parvient à croire en une sorte d'immortalité et non pas au néant absurde et désespérant, il devient possible de lui insuffler l'ambition de progresser, de faire progresser ceux qui l'entourent. Ne se sentant plus inutile, il ne désespère plus. S'il sait qu'il est libre de s'améliorer ou non, le sens de la dignité humaine, la conscience du bien et du mal peuvent se développer en lui ; la notion du Devoir devient claire ».

La constitution occulte de l'homme et de l'animal

L'homme (Microcosme) apparaît à l'Occultiste comme une représentation complète du Cosmos, (Macrocosme) en sorte que nous retrouvons en lui une correspondance intégrale des corps ; éléments et principes qui forment l'essence, le substratum et l'enveloppe matérielle de l'Univers. Et ce n'est pas sans raison que l'on a pu dire, conformément à l'adage hermétique (« en bas comme en haut ») que connaître l'homme c'est connaître l'univers car il n'y a pas divorce entre la nature et l'homme ; celui-ci s'y « encastre de façon complète ». Il en résulte que l'individualité humaine comporte sept éléments¹⁶⁹ qui trouvent leur correspondance dans les sept mondes (ou plans d'évolution) du « Cosmos » subdivisés eux-mêmes en sept sous plans.

¹⁶⁹ Nous adoptons la division septénaire, familière aux Théosophes, aux Rose-croix, aux Anthroposophes, etc. « Dans tout ce qui paraît, dit magnifiquement l'abbé Alta, c'est la pensée de Dieu qui se manifeste. Toutes les pensées de Dieu sont des forces puissantes sans doute et, plus créatrices que celles du génie humain. Et toutes les forces, toutes les lois, toutes les merveilles de la Nature sont des pensées de Dieu manifestées car la Nature est son poème à Lui et, plus puissant que nos poètes, il a non seulement créé des formes à ses pensées, d'être sous leurs manifestations extérieures, ce qu'elles sont en Lui ; des forces, encore des forces d'activité, de vie et d'intelligence, actionnées par Lui, unies à Lui encore, quoique distinctes de Lui. » Périodiquement, et par une opération que nous ne pouvons concevoir, ce Divin Principe (la Divinité cachée) sort, par radiation ou par émanation, de son homogénéité subjective pour passer dans le plan de la manifestation objective. C'est le pouvoir mystérieux de l'Involution et de l'Evolution, la puissance créatrice omniprésente, la Divine Essence qui se trouve partout dedans et autour de chaque atome, de chaque parcelle du « Cosmos » visible ou invisible. « Dans toutes les religions, dit un Initié, nous trouvons cette Divinité cachée, qui constitue la base puis, le rayon qu'elle émet et qui tombe dans la matière cosmique primordiale : la première manifestation ; ensuite, le résultat androgyne, la double force abstraite, mâle et femelle, personnifiée ; la seconde phase enfin, cette double force se divise, durant la troisième, en sept forces appelées les Pouvoirs créateurs. » « C'est, dit Yram, la « Garde d'honneur du Père. » Envisagé dans sa totalité, l'Univers manifesté comporte donc sept plans d'existence, ou de manifestation. Les mondes innombrables qui se rattachent à ces plans fondamentaux possèdent chacun leur subjectivité et leur objectivité, leur espace et leur temps, leur état de conscience, leur densité et leur pesanteur. En d'autres termes, l'Univers apparaît comme l'oeuvre commune de sept grands Etres, ou Puissances ; Collaborateurs — ou plutôt « Messagers » — du Divin Principe Universel. Leur existence apparaît sous des qualificatifs divers dans les systèmes philosophiques et dans les religions. Qu'il suffise de rappeler ici : Les sept Primordiaux, les sept Pouvoirs créateurs, les sept Esprits de la Présence, les sept Flamme qui brûlent devant le trône de Dieu, les sept Constructeurs, les sept Fils de la Lumière, les sept Gouverneurs, les sept Logoï, les sept Esprits planétaires, les sept Grands Etres, les sept Anges de la Présence, les sept Dieux supérieurs, les sept Régents, les sept Anupadakas, les sept Dyanis, les sept Richis, les sept Rayons, les sept Etoiles, les sept Forces magiques, les sept Archanges, les sept Planètes sacrées, les sept Pouvoirs, les sept Amshaspands, etc. etc. De ces sept Primordiaux, Chefs suprêmes de la hiérarchie des Constructeurs, émane ou irradie tout ce qui existe dans le plan de la manifestation, en sorte que l'on peut dire que notre Univers est, dans un certain sens, construit sur le chiffre sept. Chiffre que les Pythagoriciens considéraient comme un nombre religieux et parfait (téléphoros). « Les sept Pouvoirs de la nature terrestre et solaire, dit H. P. Blavatsky, ainsi que les sept Grandes Forces de l'Univer, procèdent et évoluent suivant sept tons qui sont les sept notes de l'échelle musicale. » Sept lettres sonores chantent mes louanges, A moi le Dieu immortel, la Divinité toute puissante. Ce n'est certainement pas le fait du hasard qui veut que nous trouvions — dès les temps les plus reculés et jusqu'à nos jours — des expressions telles que celles-ci : Les sept périodes, les sept rondes, les sept chaînes, les sept races, les sept créations, les sept voies, les sept vases sacrés, les

Le corps physique de l'homme comprend donc, si on admet cette division septénaire, sept états de la matière, soit : un état solide, un état liquide, un état gazeux, plus quatre états éthériques.¹⁷⁰ Des noms divers ont été donnés à ces éthers différenciés.

La cosmogonie rosicrucienne, en partant de l'éther le plus voisin de l'état gazeux, les désigne par les termes suivants :

Ether chimique, vital, lumière, réflecteur.

La littérature théosophique emploie volontiers les termes ci-dessous :

Etat éthérique, super-éthérique, sous-atomique de l'atome physique ultime.

On obtient ainsi, pour l'ensemble des éléments physiques :

1. Ether réflecteur ou	Etat de l'atome physique ultime
2. lumière	sous-atomique
3. vital	super-éthérique
4. chimique	éthérique
5. Etat gazeux	gazeux
6. liquide	liquide
7. solide	solide

Les trois éléments inférieurs (5. 6. 7) forment le corps somatique ; (matière grossière). Les quatre éthers (1. 2. 3. 4.) le corps éthérique ; (ou double éthérique, ou encore corps vital). On remarquera que ce dernier, bien que ne tombant pas sous nos sens (à moins de facultés particulières de perception) fait tout de même partie du véhicule physique. Si nous représentons les sept éléments du tableau ci-dessus par les sept notes de la gamme, nous aurons les correspondances suivantes :

sept branches du chandelier, les sept feux, les sept lois, les sept sons, les sept couleurs, les sept pléiades, les sept clés, les sept tonnerres, les sept églises, les sept péchés capitaux, les sept vertus cardinales, etc., etc. A chacun des grands Devas ou Messagers Divins, reviendrait ce que nous pourrions appeler une « région » du « Cosmos ». Assignée à son activité, la substance dont est composée cette région constitue la matière dans laquelle s'exerce cette activité. Mais, en outre de la région qui lui est propre, chacun d'eux est représenté dans le domaine des six autres par une subdivision sur laquelle son influence agit plus particulièrement en sorte que, chacun des sept grands Pouvoirs créateurs exerce en réalité une action à travers la totalité des sept grands Plans cosmiques. Ces Etres sublimes participent au mouvement créateur universel ; chacune de leurs vibrations, dit une voix de l'Invisible, « est un levier d'une puissance inconcevable au concept humain ».

¹⁷⁰ Les rapports qui unissent les divers éléments et principes du corps physique, et les forces cosmiques organisatrices, formatrices et plastiques, ont été clairement exposés par Rudolf Steiner dans ses ouvrages.

Cosmogonie rosicrucienne		Théosophie
Do 7	Etat solide	Etat de l'atome physique ultime
Ré 6.	liquide	sous-atomique
Mi 5.	gazeux	super-éthérique
Fa 4	chimique	éthérique
Sol 3.	Ether vital	gazeux
La 2.	lumière	liquide
Si 1	réflecteur	solide

A chacun de ces sept éléments correspond une fonction spéciale. Aux éléments solides, liquides et gazeux (Do, Ré, Mi) incombe le soin de construire la charpente osseuse, les muscles, le sang, la circulation lymphatique, l'appareil respiratoire. Aux éléments plus subtils (Fa, Sol, La, Si) appartiennent les fonctions d'assimilation, de reproduction, de perception sensorielle, de conservation de la mémoire.

C'est le corps (ou véhicule) éthérique¹⁷¹ (Fa, Sol, La, Si) qui, au moment de la mort, s'échappe du corps somatique (Do, Ré, Mi) emportant avec lui les Principes supérieurs de l'être.

Ce corps éthérique n'est pas une abstraction ; il est semi-matériel donc, doué de poids. Autrement dit, la gravitation a une action sur lui. Divers expérimentateurs ont pu mettre la chose en évidence.

En réalité, c'est un système de forces dans le réseau duquel la matière physique vient prendre place. Le dynamisme de ces corps subtils agit en tant que force plastique et force de croissance. L'homme, on ne saurait assez le répéter, est enchâssé de façon absolue dans le réseau des forces universelles ; son coeur bat au rythme du grand coeur de l'univers.

Le poids du corps éthérique d'un homme de taille et de corpulence moyenne serait de deux onces et demie.

Bien que duplicata exact. du corps physique grossier (Do, Ré, Mi), le corps éthérique dépasse l'épiderme de celui-ci de quelques centimètres.

Pénétrant le corps éthérique et le dépassant largement, (aura) le corps astral¹⁷² (ou corps du désir) comporte, lui aussi, une division septénaire de ses éléments constitutifs. Chacun de ceux-ci est formé de substance astrale différenciée et correspond à des taux vibratoires particuliers ; ce qui assure à chacun d'entre eux ses propriétés particulières.

Le corps astral est le véhicule qui préside à l'élaboration des mouvements de l'âme que nous appelons : désirs, sentiments, émotions, etc., dont la nature est d'autant plus élevée (du point de vue éthique) qu'ils ressortissent aux éléments les plus quintessenciés de l'ensemble. Nos états psychologiques, qu'étudient particulièrement le psychanalyste et le psychologue, sont tributaires de ce véhicule astral.

Pénétrant les véhicules physique, éthérique et astral, apparaît le corps mental avec sept subdivisions hiérarchisées. Les quatre inférieures s'appliquent au monde de la pensée concrète, les trois supérieures sont le domaine de la pensée abstraite. C'est le plan de l'intellect, siège des opérations de l'intelligence, autrement dit de l'activité mentale.

¹⁷¹ Des noms divers sont employés par les différentes Ecoles pour désigner ce corps ou véhicule. Ainsi, on trouve les termes suivants : corps vital, corps de vie, corps dynamique.

¹⁷² On dit aussi : corps animique, corps émotionnel, corps psychique.

Les quatre divisions inférieures établissent le trait d'union entre la Personnalité (transitoire) et l'Individualité (l'Ego), principe permanent et centralisateur de l'être, autrement dit : le Moi, siège de la mémoire.

MONDE DE LA PENSÉE	1re Région	Région de la Pensée abstraite	Esprit humain
	2re Région		
	3re Région		
	4re Région	Région de la Pensée concrète	Intellect
	5re Région		
	6re Région		
	7re Région		

On peut tenter de résumer ce que nous venons de dire de la façon suivante :

Le Moi (Ego) est ce qui, dans l'âme, éprouve le sentiment de la continuité, de la permanence ; il est l'enveloppe du Soi spirituel, reflet de la monade divine. Il illumine le corps mental, siège des opérations de l'intellect.

Le corps astral illumine le corps éthérique. Il lui infuse les forces et lui dispense les schémas (modèles) suivant lesquels ce dernier informe le corps physique.

Le corps éthérique, élément formateur du corps grossier, assure chez ce dernier la conservation de la forme. Autrement dit, la cohésion des matériaux de provenances diverses dont se compose le véhicule physique pendant l'incarnation.

Le corps physique comprend la structure proprement matérielle de l'individu. Son existence est tributaire des substances du monde objectif. En lui agissent les mêmes forces que dans le règne minéral. Il est, en fait, une portion de l'univers physique, tout comme un des doigts de la main est une portion du corps tout entier.

Plus haut (expression forcément imagée), nous atteignons au monde de l'Esprit qui se subdivise, lui aussi, en plusieurs régions. (Trois principales) avec leurs sous-plans respectifs. Ce sont, pour les trois grandes régions et de bas en haut : le monde de l'Esprit vital, le monde de l'Esprit divin, le monde des Esprits vierges.¹⁷³

A ces mondes exaltés appartiennent les Principes les plus élevés de l'être ; ils forment le noyau spirituel de l'homme. Il est à peine besoin de faire remarquer que, pour la majorité des hommes, ces Principes supérieurs n'ont encore développé qu'une infime partie de leurs potentialités originelles.¹⁷⁴

En un certain sens, on peut ramener les Principes qui constituent la synthèse humaine en quatre formes de manifestation nettement distinctes :

1. La manifestation matérielle ;
2. La manifestation émotive (sentiments, désirs, etc.) ;
3. La manifestation mentale ;
4. La manifestation spirituelle.

¹⁷³ On verra, sur les tableaux qui donnent les correspondances entre les divers systèmes proposés, que ces termes peuvent être remplacés par d'autres expressions. Voir Raoul Montandon, « La Mort, cette inconnue », Neuchâtel, Attinger, 1942.

¹⁷⁴ « Dans l'enseignement occulte occidental, dit l'éminent Occultiste, M. Francis Rolt Wheeler, il est coutumier de prendre la division de l'Être humain en sept « corps » ou sept plans d'extériorisation, toujours en se rendant compte que ces sept plans n'agissent pas tous pendant la vie terrestre mais que quelques-uns appartiennent à la vie future. »

Selon l'enseignement occulte, chacune de ces formes de manifestation posséderait, en outre, deux aspects :

A) dense ou matériel ;

B) subtil ou éthérique,

et obéirait à un système de lois naturelles, particulières à chaque plan mais en corrélation avec les plans voisins (supérieurs ou inférieurs ou encore, externes et internes).

DIEU		
MONDE DES ESPRITS VIERGES	Ce monde comprend sept Régions. Il est la demeure des Esprits vierges quand ils ont été différenciés en Dieu.	
MONDE DE L'ESPRIT DIVIN	Ce monde comprend sept Régions. Il est la demeure de la plus haute influence spirituelle dans l'homme.	ESPRIT
DIVIN MONDE DE L'ESPRIT VITAL	Ce monde comprend sept Régions. Il est la demeure du deuxième aspect du triple esprit dans l'homme.	VITAL

L'Ego ou le Moi apparaît, au cours des incarnations successives, nous venons de le dire, comme le Principe permanent, centralisateur et unificateur de la synthèse humaine dont les projections temporaires (les personnalités passagères) n'ont d'autre but que de permettre l'épanouissement graduel, l'extériorisation totale des pouvoirs latents contenus dans la monade (étincelle spirituelle portant en elle-même tous les attributs de la Trinité divine).

On a comparé la vie totale d'une individualité humaine à un collier dont le fil représenterait l'Ego au cours de la série des incarnations dans les mondes inférieurs, alors que les perles en constitueraient les vies successives. L'image est ingénieuse et juste.

Comme nous l'avons dit déjà, les personnalités terrestres (éphémères) ne doivent être considérées que comme un stade de l'évolution progressive de l'Ego, lequel ne descend jamais dans les mondes de la matière grossière. Mais ceci postule un élément de continuité capable de relier, les unes aux autres, les existences successives, selon la loi de causalité (Loi de Karma ou Loi d'Action).

Cet élément de continuité, dont le rôle consiste, à l'aurore de chaque nouvelle existence, à rapporter le bagage de perfection (ou hélas, aussi d'imperfection !) provenant des expériences antérieures est, en fait, assez complexe. Il comprend un ensemble de quatre atomes dits : « atomes-permanents » ou « atomes-germes », soit :

l'atome-permanent du corps physique

l'atome-permanent du corps éthérique

l'atome-permanent du corps-astral

l'atome-permanent du corps-mental (appelé aussi molécule mentale, ou gaine de l'intellect).

Comme ces termes l'indiquent, ces atomes font respectivement partie des corps physique, éthérique, astral et mental. Leur particularité est que, seuls au moment de la dissolution dans les différents plans des atomes constitutifs des divers véhicules ci-dessus nommés, ils ne retournent pas aux éthers différenciés dont ces véhicules sont formés. Durant l'existence terrestre, ils sont situés dans le ventricule gauche du coeur, près de la pointe.

Pendant toute la durée qui sépare deux incarnations, ces atomes — ou plus exactement les énergies de ces atomes — se conservent intégralement. C'est eux qui, lors de la formation d'une nouvelle personnalité, serviront en quelque sorte de germes à l'élaboration des nouveaux véhicules (physique, éthérique, astral, mental).

Ainsi, après chaque incarnation, une nouvelle perle vient s'enfiler au collier des jours de l'Ego, assurant l'enchaînement des existences selon la loi qui relie rigoureusement les effets aux causes, les efforts aux résultats car, d'une justice absolue sont les balances de la nature ! Si nous juxtaposons — tels par exemple les divers étages d'un édifice — les tableaux fragmentaires donnés ci-dessus, nous obtenons une représentation graphique de ce que l'on pourrait appeler l'être intégral ou, la synthèse de l'homme. Nous y voyons par ailleurs les relations qui relient celui-ci (le Microcosme) au milieu universel¹⁷⁵ (le Macrocosme).

Il est évident que cette représentation graphique qui superpose des éléments et des principes, au lieu de les intégrer, ne peut donner qu'une idée approchée, une image très imparfaite destinée simplement à faire mieux comprendre la constitution occulte de l'homme. Nous devons, en effet, nous représenter les « mondes », les « sphères », les « plans », les « régions », etc. dont nous avons parlé, non pas comme juxtaposés, emboîtés, mais bien comme se pénétrant intimement les uns les autres, baignant ou se fondant les uns dans les autres.

D I E U			
	MONDE DES ESPRITS VIERGES	Ce monde comprend sept Régions, il est la demeure des Esprits vierges quand ils ont été différenciés en Dieu	
	MONDE DE L'ESPRIT DIVIN	Ce monde comprend sept Régions, il est la demeure de la plus haute influence spirituelle dans l'homme.	ESPRIT DIVIN
	MONDE DE L'ESPRIT VITAL	Ce monde comprend sept Régions, il est la demeure du deuxième aspect du triple esprit dans l'homme.	ESPRIT VITAL
	MONDE DE LA PENSÉE	1 ^{re} Région } Région de la pensée 2 ^e > } 3 ^e > } abstraite	ESPRIT HUMAIN
		4 ^e Région } Région de la Pensée 5 ^e > } concrète 6 ^e > } 7 ^e > }	INTELLECT
	MONDE DU DESIR	1 ^{re} Région : Pouvoir de l'âme. 2 ^e > : Lumière de l'âme. 3 ^e > : Vie de l'âme. 4 ^e > : Sentiments. 5 ^e > : Souhait. 6 ^e > : Impressionnabilité. 7 ^e > : Passions et vils désirs.	CORPS DU DESIR
MONDE PHY-SIQUE	RÉGION ÉTHÉRIQUE	1 ^{re} Région : Ether réflecteur. 2 ^e > : Ether lumière. 3 ^e > : Ether vital. 4 ^e > : Ether chimique.	CORPS VITAL OU CORPS ÉTHÉRIQUE
	RÉGION CHIMIQUE	5 ^e > : Gaz 6 ^e > : Liquides. 7 ^e > : Solides.	CORPS PHYSIQUE
			L'EGO
			LE TRAIT D'UNION ENTRE
			LA PERSONNALITÉ
C O S M O S			H O M M E

¹⁷⁵ Voir tableau page suivante.

Supposons que nous versions lentement et successivement dans un récipient quelconque, sept liquides de densité différente et doués de propriétés spécifiques particulières. Le plus lourd versé en premier occupera le fond et le plus léger versé en dernier, la surface. Puis, soumettons ce récipient à un mouvement de telle nature qu'il se produise un mélange intime des divers niveaux ; nous verrons alors les sept liquides occuper — en apparence du moins — un même volume de l'espace tri-dimensionné et la masse liquide nous paraître « une » et homogène. Mais en fait, il n'en sera rien car, bien qu'occupant un même volume de l'espace, ces liquides conserveront une autonomie qui en fera sept mondes bien distincts et sans rapport les uns avec les autres puisque chacun gardera, du fait de ses molécules constitutives, sa densité propre et ses propriétés spécifiques. Et rien ne nous empêche de concevoir chacun de ces mondes séparés, comme le champ d'existence d'êtres minuscules, pour qui l'univers se réduira au cadre qui les entoure. Ces êtres vivront donc dans leur monde propre sans qu'il leur soit possible de soupçonner même ce qui se passe dans des milieux voisins. En effet, bien que nous puissions difficilement nous le représenter, il existe entre ces sept mondes des frontières idéales, des zones de contact infranchissables qui s'opposent au passage d'un monde dans l'autre car, pour cela, il faudrait que les habitants de l'un de ces deux mondes minuscules soient en mesure de modifier leur densité d'abord, leurs propriétés spécifiques ensuite.

Encore une fois, ces images sont imparfaites ; on ne doit tout de même jamais les perdre de vue lorsqu'on parle de la hiérarchie des mondes (visibles et invisibles) dont se compose le milieu universel, non plus que des Principes qui constituent les diverses formes organisées du « Cosmos ».

Remarquons encore que chez l'homme, l'ensemble des divers Principes constitutifs dont nous avons parlé peut être ramené à un double ternaire dont l'un : le ternaire inférieur (celui de l'animal), constitue en quelque sorte une réflexion du second : le ternaire supérieur (celui qui fait de l'animal une individualité humaine).

Le ternaire inférieur est le siège de la soi-conscience inférieure qui englobe les consciences physique, astrale et mentale inférieure, alors que le ternaire supérieur groupe les Principes mental supérieur, affectif et spirituel. Ce ternaire est le siège de la soi-conscience supérieure, laquelle comprend également — de par la loi des correspondances — trois consciences. Comme l'a dit M. Ed. Arnaud, c'est la lumière provenant des principes affectif et spirituel qui est réellement la marque de l'homme car c'est elle qui élève celui-ci au-dessus du règne animal.

Aussi longtemps que l'homme reste prisonnier de son ternaire inférieur, il ne dépasse guère le niveau de l'animalité et ce n'est que le jour où commence à pénétrer en lui la lumière qu'y projette le ternaire supérieur qu'il peut prétendre réellement avoir posé le pied sur la voie qui, tout au long du pèlerinage des existences, le conduira quelque jour à l'épanouissement complet de ses potentialités. Autrement dit, à la fusion de l'Ego avec la monade immortelle — manifestation dans l'homme du Principe Unique sous son triple aspect.

Les Principes ou éléments constitutifs de l'individu (du plus subtil au plus grossier) le relie aux divers milieux dans lesquels il baigne inconsciemment et ce sont ces nombreux véhicules qui établissent le contact avec les plans ou, régions du milieu universel. Il en résulte que chacun de ces véhicules reçoit et irradie des ondes, des radiations de nature et de fréquences diverses.

On sait en effet, par la tradition — que vient ici confirmer la vision clairvoyante — que l'homme s'entourne d'une « atmosphère vibrante », en sorte que chaque Principe comporte une sorte d'enveloppe, sphérique ou ovoïde, de plus ou moins grand rayon et que l'on désigne généralement

par le terme d'« aura ».¹⁷⁶ Ces auras qui sont sous la dépendance des véhicules qui les génèrent, sont douées de propriétés spécifiques (taux vibratoire, coloration, dimension, etc.) Elles conservent, par conséquent, leur autonomie, tels les rayons lumineux du spectre. Leur champ de radiation est fonction du progrès spirituel de l'être. En d'autres termes, plus les véhicules ou, Principes qui les génèrent sont évolués, plus augmente le volume qu'elles occupent dans l'espace et plus somptueuse devient leur apparence extérieure.

On peut supposer que le développement de ces auras (leur degré d'épanouissement) contribue à augmenter les pouvoirs de l'être.

D'après le colonel Caslant, l'individualité humaine comprendrait sept auras fondamentales et cinq sous-auras. On peut se demander si les Principes supérieurs de l'être, au-delà des corps physique, éthérique et astral, ont une forme, un aspect extérieur ?

Dans son ouvrage : « L'âme humaine »,¹⁷⁷ M. Charles Lancelin a réuni les observations faites au moyen de sujets spécialement entraînés pour ce genre d'investigations. Les indications qu'il a obtenues sont fort curieuses. D'après cet occultiste, à partir de ce qu'il appelle l'âme intelligente, nous nous trouverions en présence d'éléments lumineux — parfois extrêmement lumineux — offrant des apparences telles que : boule, halo, soleil, fer de lance, ostensor, flammes, comètes.¹⁷⁸

Ceci demanderait naturellement à être contrôlé par d'autres expérimentateurs mais « a priori », il semble assez rationnel de supposer que les véhicules ou Principes se rapportant aux plans supérieurs de l'être présentent des apparences que l'on retrouve dans les termes dont se sert le symbolisme religieux.

D'après la tradition occidentale, les sept « corps » ou, plans d'extériorisation de l'être humain, présenteraient chacun une couleur particulière soit :

1. Corps physique, rouge ;
2. Corps éthérique, nacre ;
3. Corps astral, orange ;
4. Corps mental, jaune ;
5. Corps causal, vert ;
6. Corps boudhique, bleu ;
7. Corps atmique, violet.¹⁷⁹

Les échanges vitaux qui s'établissent entre l'individu et le milieu cosmique sont assurés par des centres de force, sortes de points de contact entre les plans extérieurs hiérarchisés et les véhicules intérieurs. La science occulte les appelle des « chakras » (mot qui signifie roue, ou disque tournant). Ces chakras sont placés à la surface du double éthérique, à une petite distance de l'épiderme (quelques millimètres). Ils apparaissent, au regard du clairvoyant, comme des dépressions en forme de soucoupes, sortes de tourbillons resplendissants comme de petits soleils.

¹⁷⁶ « L'aura », dit le colonel Caslant, est le terme par lequel on désigne l'aspect lumineux et coloré que présente le rayonnement émis par un être, ou un objet, lorsqu'on l'observe dans ces états de sensibilité interne qu'on nomme clairvoyance. » Cf. Caslant : L'Aura humaine, Paris, 1930.

¹⁷⁷ Cf. Charles Lancelin : L'Âme humaine, 1921.

¹⁷⁸ On consultera avec intérêt les images données dans l'ouvrage de M. Ch. Lancelin. On y constatera que le corps éthérique (le fantôme proprement dit de l'être humain) est la reproduction exacte du corps physique ; il en est réellement le « double ». C'est lui par ailleurs qui, pendant la vie terrestre, détient l'énergie vitale de l'individu. Sur la nature et la constitution intime du corps éthérique, on consultera avec fruit l'étude de Rudolf Steiner dans : La Science Spirituelle, n° de janvier-février 1936, page 230 sq.

¹⁷⁹ On trouvera d'intéressants développements là-dessus dans Francis Rolt Wheeler : « Les couleurs dans la méditation. Etude occulte. » L'Astrosophie, n° de mars 1936.

Les principaux chakras sont distribués comme suit :

1. Base de l'épine dorsale
2. Omphalique.
3. Rate
4. Coeur
5. Gorge
6. Entre les sourcils
7. Au sommet de la tête
8. 9. 10. Organes inférieurs.

Dans le double éthérique, ces centres de force ont deux fonctions distinctes :

La première est d'absorber et de distribuer le « prana », (la force vitale) d'abord dans le corps éthérique et de là, dans le corps physique. Secondement, d'amener dans la conscience physique, la qualité inhérente au centre astral correspondant.

Les chakras du corps astral qui constituent les points de connexion entre ce dernier et le corps éthérique, sont situés à l'intérieur du double éthérique. Ce sont aussi des tourbillons, mais à quatre dimensions, en sorte qu'ils s'étendent dans une direction inconnue au corps éthérique ; ils n'ont donc, avec les chakras de ce dernier, qu'un certain nombre de points communs.

Les « roues astrales » occupent dans le corps, les mêmes positions que dans le corps éthérique. Elles ont chacune pour fonction d'éveiller un certain pouvoir de réaction dans les particules de substance astrale qui les traversent. Ainsi, l'une éveille la faculté de la vue, une autre la faculté de l'ouïe, etc.

Des centres de force analogues se retrouvent dans le corps mental. De même que les chakras des véhicules inférieurs, ils y servent de points de connexion entre le corps mental et le corps astral. Ils reçoivent, en outre, et distribuent dans le véhicule adéquat, les énergies afférentes aux milieux cosmiques dont ils participent.

Comme on peut le pressentir déjà par ce qui vient d'être exposé, considérer l'homme comme un être isolé sans rapports avec le monde est un non-sens. Loin de vivre en vase clos, l'individualité humaine évolue, au contraire, simultanément sur plusieurs plans du « Cosmos » auxquels le rattachent les divers éléments (visibles et invisibles) de son être.

En effet, entre le corps somatique, véhicule le plus grossier, et le pur Etre spirituel (l'Atma) s'étagent pour ainsi dire (bien que se compénétrant) une série de « Principes » qui correspondent respectivement aux Principes (éthers différenciés) de l'Espace universel, établissant entre l'homme et le « Cosmos » des relations concrètes et vivantes.

Ainsi, bien qu'il n'en ait nullement conscience, tout homme se trouve individualiser une portion du milieu universel. En d'autres termes, l'univers trouve en lui une correspondance complète.¹⁸⁰

Abaissons maintenant nos regards vers les animaux supérieurs. Tout comme l'homme, ceux-ci possèdent un organisme complexe comprenant, outre le corps somatique, de nombreux principes, éléments et véhicules.

Si l'on se réfère à divers enseignements pris aux mêmes sources que celles dont nous avons fait état dans le chapitre précédent, on constate que si l'animal est en possession des trois corps : physique, éthérique et astral, il ne peut revendiquer que les rudiments de l'intellectualité, lesquels,

¹⁸⁰ Le véhicule le plus grossier de l'homme, ce que nous appelons le corps physique (ou somatique) contient en lui-même et en proportion variable, tous les éléments constitutifs (liquides, solides, gazeux, éthériques) du monde physique. De même en est-il pour les corps plus subtils de l'être vis-à-vis des milieux divers dont ils font partie. Soulignons en passant que c'est le corps physique qui constitue pour nous la plus lourde des entraves comme la plus étroite des prisons ; c'est lui qui nous impose de si douloureuses limitations.

selon les espèces et les individus, peuvent être plus ou moins largement évolués (animaux calculateurs et conversants par exemple). Il en résulte que dans l'ensemble, les bêtes n'ont pas un Principe spirituel individuel intérieur mais un « esprit-groupe », ou « âme-groupe » qui les dirige et les contrôle du dehors et qui répond, comme tout dans la nature, à une échelle hiérarchique allant du plus au moins.

L'âme-groupe animale

Cette notion de l'âme-groupe animale, ignorée de la science académique, est fertile en conséquences logiques. Elle est par ailleurs en relation étroite avec les données relatives à la constitution occulte de l'homme et de l'animal. Aussi bien est-ce là la raison pour laquelle nous avons dû nous étendre tout d'abord quelque peu sur ce sujet.

Nous voici maintenant en mesure d'aborder avec fruit le problème de l'âme-groupe et d'examiner les précieuses clartés qu'une telle notion peut apporter au problème de l'individualisation de l' « unité composante » d'un groupe ou d'une espèce. Acte mystérieux qui précède l'ascension au règne supérieur et permet à l'animal d'atteindre à la dignité humaine.

L'âme-groupe, sur laquelle nos sens normaux n'ont aucune emprise, a son siège dans le monde, bien qu'invisible, mental inférieur, lequel, nous l'avons vu, est en connexion étroite et nécessaire avec les mondes astral, physique et éthérique. Pour suivre le mécanisme par lequel cette âme-groupe agit sur le corps matériel des unités du groupe ou de l'espèce, on peut, dit Max Heindel¹⁸¹ se représenter la chose de la manière suivante :

« Imaginons une chambre divisée en deux par un rideau dont un côté représente le monde du désir et l'autre le monde physique. Supposons que de chaque côté se trouve un homme. Ces deux êtres ne peuvent ni se voir ni se rencontrer. Dix ouvertures sont pratiquées dans le rideau. L'homme placé dans la division représentant le monde astral peut, à travers ces ouvertures, faire passer ses dix doigts dans la division représentant le monde matériel. Cet homme donne une excellente image de l'âme-groupe qui se trouve dans le monde du désir. Les doigts représentent les corps des animaux appartenant à une même espèce. Il peut les mouvoir comme il l'entend. Il ne peut cependant pas les utiliser aussi intelligemment ni aussi librement que le peut l'homme qui arpente la division physique, lequel peut se servir de son corps. Ce dernier voit bien les doigts en mouvement mais il ne se rend pas compte du rapport existant entre eux. Ils lui paraissent être tous distincts les uns des autres. Il ne peut deviner que ces doigts sont ceux de l'homme caché derrière le rideau et que leurs mouvements sont dirigés par son intelligence. S'il blesse un de ces doigts, ce n'est pas seulement lui qu'il meurtrit mais surtout l'homme qu'il ne voit pas. Un animal blessé souffre mais pas au même degré que son âme-propre. Le doigt n'a pas de conscience individuelle. Il se meut au gré de l'homme qui le dirige.

Les animaux en font de même, suivant les impulsions de l'âme-groupe. Nous parlons « d'instinct animal », « d'instinct aveugle » et cependant, il n'y a rien d'aveugle dans la manière dont l'âme-groupe guide ses membres. Il n'y a là que de la sagesse. Le clairvoyant expérimenté, quand il est actif dans le monde du désir, peut entrer en relations avec ces âmes-groupes et il en est qu'il trouve beaucoup plus intelligentes qu'une grande partie des hommes. Il peut voir la prévoyance merveilleuse dont elles font preuve en dirigeant les animaux qui sont dans leur corps physique. » C'est l'âme-groupe qui, à l'automne, rassemble ses bandes d'oiseaux et les oblige à émigrer vers le sud, ni trop tôt, ni trop tard. C'est elle qui, au printemps, dirige leur retour et règle leur vol à une altitude convenable, différente pour chaque espèce. L'âme-groupe du castor lui apprend à

¹⁸¹ Cf. Max Heindel : Cosmogonie des Roses-Croix, ou Philosophie mystique chrétienne.

construire sa digue à travers une rivière, à l'angle voulu, avec une précision remarquable. Elle sait tenir compte de la rapidité du courant et de toutes les autres circonstances, exactement comme le ferait un ingénieur habile. C'est la sagesse de l'âme-groupe qui dirige la construction des cellules hexagonales de l'abeille avec une parfaite exactitude géométrique. C'est elle qui apprend à l'escargot à modeler sa demeure en une spirale si belle et si exacte, à l'araignée à tisser sa toile et aux mollusques de l'océan à décorer leurs coquilles irisées. C'est elle enfin, qui suscite le comportement de l'animal ou de l'insecte vis-à-vis de circonstances nouvelles.¹⁸²

L'une de ses fourmilières avait un sort infortuné. On la ravageait, la bouleversait. On lui donnait des coups de pied, on la fouillait pour lui ravir des larves qui servent d'appâts aux pêcheurs à la ligne. Enfin, M. Michel-Durand, sous-directeur du laboratoire, avait coutume de jeter sur elle ses bouts de cigarettes encore enflammés.

Un soir, il s'aperçoit que ses bouts de cigarettes s'éteignent plus vite quand ils tombent sur la fourmilière que s'ils reposent sur le sol nu. Il regarde. Ce qu'il voit lui paraît si étrange qu'il court à la maison : « Madame Combes, venez voir ! » Mme Marguerite Combes regarde à son tour et n'en croit pas ses yeux. Le spectacle est extraordinaire, déconcertant. M. Michel-Durand a de nouveau jeté une cigarette allumée sur la fourmilière et l'on aperçoit distinctement à cette lueur, un groupe de fourmis qui lancent des jets d'acide sur ce petit brandon et l'éteignent. Hasard ? Coïncidence ? Mme Marguerite Combes veut en avoir le cœur net. Elle prend un rat-de-cave, en roule la partie inférieure sur un petit bâton et plante ce bâton dans la fourmilière. Elle assiste alors au spectacle que voici :

Il est 8 h. du soir (heure astronomique, non légale), le 20 septembre. La nuit est donc tombée. Mais la journée ayant été très chaude, la fourmilière est encore en pleine activité. Dans l'obscurité, la flamme monte toute droite. Tout d'abord les fourmis reculent puis, un détachement se forme — on aurait envie d'écrire « une petite colonne d'assaut ». Ces *stoss-truppen* escaladent le bâton sur lequel est enroulé le rat-de-cave. On entend alors nettement la flamme crépiter, on voit en même temps, à sa lueur, des jets d'acide formique dirigés contre elle. La flamme faiblit mais cet arrosage n'a pas suffi. Elle remonte. Nouvelle troupe d'assaut et, une fourmi se précipite, seule, jusque dans le brasier. De très près, elle lance son acide formique mais elle est brûlée. D'autres alors hésitent, même battent en retraite puis résolument, reprennent l'offensive. Et l'on en voit une alors, retenue par l'une de ses compagnes au moment où elle va sauter sur la flamme. Ce geste s'est renouvelé une autre fois, au cours d'une autre expérience. Il est tellement émouvant que, observatrice méfiante, Mme Combes craint d'y insister. « Malgré la comparaison qui s'impose entre le courage déployé par les fourmis et celui qu'on observe dans l'espèce humaine, il est prudent, écrit-elle, de ne pas oublier que la vie de l'insecte est, pour ainsi dire, sur un plan différent du nôtre. » Enfin, sous ces efforts répétés, sous les projections multipliées d'acide, la flamme s'éteint. Reste pourtant incandescent, le brasillon de la mèche. En plus grand nombre, les fourmis s'élancent, saisissent cette mèche entre leurs mandibules, l'arrachent, l'éteignent. Et c'est fini, toutes s'en vont. Le calme renaît sur la fourmilière. La scène a duré une minute. Quelques jours plus tard, on remplace le rat-de-cave par une bougie allumée. Une bougie, songez-y bien, c'est quelque chose de gigantesque pour des fourmis ! Même résultat : les fourmis escaladent la bougie, les premières s'engluent dans la cire fondante. Cela ne les empêche pas de jeter leur acide

¹⁸² L'observation suivante nous paraît mettre remarquablement en évidence cette sagesse de l'âme-groupe qui sait adapter les moyens au but. « Il y avait, il y a encore, dit Pierre Mille, dans l'enceinte du laboratoire de biologie fondé jadis par l'éminent et regretté botaniste Barnier dont Mme Marguerite Combes est la fille, plusieurs fourmilières de *formica rufa*, c'est-à-dire la « fourmi de pin », de grandes fourmilières hautes parfois d'un mètre. Elle est particulièrement active et travailleuse.

et la victoire est remportée par elles — toujours contre une bougie — selon la violence du vent, en une à trois minutes au maximum.

Les années suivantes, la méthode s'est perfectionnée ; l'incendie est vaincu en dix ou trente secondes, suivant les cas. « La méthode s'est perfectionnée. » Voilà qui est étrange ! Non seulement les fourmis semblent avoir gardé la mémoire du procédé mais, toutes évidemment, ne sont pas les mêmes que l'année précédente, bien qu'une fourmi puisse vivre six ou sept ans.

Toutefois en plaçant ainsi le brasier dans la fourmilière même, au centre de l'activité communautaire, ne peut-on produire des remous qui déchaînent alors une irritation instinctive — bien que plus tard régularisée — d'un grand nombre d'individus ? S'étant posée cette question, Mme Combes place un rat-de-cave allumé, non plus sur la fourmilière mais à côté, sur le sol, là où il passe peu de fourmis. Il n'en vient alors que 25 mais ces 25 se conduisent comme précédemment. Seulement la lutte est plus longue et plus dangereuse. Elle dure un quart d'heure et l'effectif tout entier de la première escouade est détruit. Il en vient une autre qui triomphe.

Mais voici plus extraordinaire encore. L'art d'éteindre le feu est spécialisé à cette fourmilière. Il en est d'autres toutes proches. Dans l'une, quelques fourmis lancent des jets d'acide sur la flamme mais au hasard et se font griller inutilement. Dans une autre, panique ; panique telle que les derniers rangs poussent les premiers dans la flamme. Dans une autre, les fourmis s'efforcent de tirer le brandon incendiaire hors de la fourmilière sans essayer de l'éteindre et n'y réussissent pas.

Il y a donc une communauté de fourmis en avance d'initiative, d'invention — on pourrait dire de civilisation — sur les autres. Mme Combes conclut de plus :

« Devant un péril nouveau pour elles, les fourmis ont inventé, découvert un procédé nouveau. En fait : l'extinction du feu.

Ce procédé, leur mémoire a su le conserver d'une année à l'autre et recommencer à l'appliquer.

Non seulement il y a eu découverte et application durable d'une nouvelle méthode mais cette méthode exige des sacrifices d'individus qui se reproduisent aussi souvent qu'il est nécessaire pour l'intérêt de la communauté. »

Ainsi, tandis qu'il y a dans chaque homme un Ego distinct et conscient de lui-même qui domine ses actions, le fragment divin de chaque animal n'est pas encore individualisé et conscient de lui-même mais fait partie du véhicule d'une entité consciente, l'âme -groupe, qui appartient à une évolution différente. Le fait d'appartenir à une âme-groupe donne à l'animal un état de conscience quelque peu différent de celui de l'homme mais qui doit, dans une certaine mesure, s'en rapprocher pour les animaux supérieurs, tels que le singe, le chien, le chat, l'éléphant, le cheval.

Ce que nous venons de dire conduit à considérer l'âme-groupe comme une sorte de réservoir commun d'instinct et d'intelligence dans lequel viennent puiser un certain nombre d'individus incarnés dans des corps de chair. Moins le groupe ou l'espèce sera évolué, plus le nombre d'individus mus par une âme-groupe sera élevé. C'est ainsi que l'âme-groupe d'une espèce animale telle que le rat contrôlera un nombre immense d'individus alors que pour telle ou telle race de chiens, elle ne comportera peut-être que quelques unités.

L'âme-groupe, dit très justement M. E. de Henseler¹⁸³ « joue le rôle de grenier, d'entrepôt où s'accumule le stock de toutes les connaissances ; résultats d'expériences acquises par les individus. Ainsi, lorsque le chat meurt, la quantité de matière mentale qui l'animait rentre dans l'âme-groupe et se mêle à toute la matière provenant des autres individus de cette même âme-groupe et, lorsque plus tard naît un chat Z, celui-ci profite de toutes les expériences ainsi emmagasinées dans l'âme-groupe.

¹⁸³ Cf. Eric de Henseler : L'âme animale existe-t-elle ?, Genève, s. d.

Pour reprendre un excellent exemple, supposons un baquet plein d'eau — c'est l'âme-groupe. On y plonge un gobelet que l'on remplit d'eau — c'est un peu de l'âme-groupe qui anime un individu. On colore l'eau du gobelet en rouge — c'est une expérience faite par l'animal. On verse l'eau du gobelet dans le bassin — c'est la mort de l'animal. Il est clair que le contenu entier du bassin va maintenant être teinté en rouge et toute l'eau qu'on y puisera par la suite aura cette teinte rouge. De même, tous les animaux à naître après la mort d'un individu quelconque hériteront du « fruit » (la couleur rouge) des expériences de cet individu.»

Il résulte de ceci que les animaux qui sont en contact direct avec l'homme et qui vivent dans son intimité trouvent ainsi l'opportunité de faire certaines expériences, d'acquérir certaines qualités qui auront une répercussion sur l'âme-groupe, la modifiant insensiblement dans le sens de ce qui distingue l'humanité de l'animalité. En sorte que le commerce humain représente, pour les animaux domestiqués ou asservis, le gage d'un progrès à venir dans la longue lignée de l'évolution.

Nous reproduirons maintenant, en regard de cette conception de l'âme-groupe, telle que la définissent les Occultistes, quelques réponses données par une Entité du monde invisible¹⁸⁴ à diverses questions qui lui furent posées à ce sujet. A noter que le communiquant ne semble pas avoir eu connaissance des données théosophiques (pourtant si conformes à ses propres enseignements) puisque, à une personne qui lui demandait si ce qu'il disait était conforme à l'enseignement théosophique, il répondit : « Je n'en sais rien, les étiquettes ne m'intéressent pas ». Voici les questions posées et les réponses données :

D. — L'animal survit-il aussi longtemps que l'homme ?

R. — Non, il y a une différence. A un certain degré d'évolution, l'animal et l'homme suivent une voie différente. D'après votre façon de compter le temps, cela peut durer des centaines ou des milliers d'années mais la valeur de leur évolution spirituelle est différente. A un certain degré, l'animal ne peut plus suivre l'âme purifiée qui s'envole vers la Lumière Parfaite. Quand vous avez franchi le voile de la matière, que vous vous êtes accoutumés aux conditions de la vie spirituelle, vous comprenez peu à peu que les liens qui vous rattachaient à la Terre se dénouent. La soif de vous confondre avec la Divinité surgit du plus profond de vous-même. Vous désirez acquérir les qualités qui vous permettront de servir le mieux possible et, plus haut vous montez dans le Royaume de l'Esprit, plus un animal aura de peine à vous y suivre ; la flamme de l'amour de votre humble compagnon s'atténuera peu à peu et à la fin, il s'immergera doucement dans l'âme-groupe de son espèce.

¹⁸⁴ Cette Entité : « Silver Birch » est, dit Mme Sylvia Barbanell, le guide spirituel (un Indien) du groupe auquel j'appartiens. *Psychic News* relate régulièrement les enseignements donnés par lui à travers les lèvres du médium et il possède des centaines d'amis inconnus dans le monde entier. « Le guide Indien a une langue éloquente mais un enfant comprendrait la vérité de ses enseignements. Ministres de diverses religions, personnalités bien connues du public, journalistes, hommes de lettres, gens de toutes les parties du monde font de fréquentes visites à notre Cercle. Jamais je n'ai vu Silver Birch incapable de répondre à une question ou de résoudre un problème. Vous vous demandez peut-être comment l'Esprit d'un simple Indien Peau-Rouge peut avoir acquis la connaissance de la Sublime Loi qu'il enseigne ? Actuellement, beaucoup d'Esprits supérieurs empruntent la personnalité d'un Indien ; cette race étant en possession d'une très grande force psychique. Ce vêtement astral dissimule souvent l'identité d'un Esprit trop évolué et trop haut placé pour communiquer directement avec nous. « Un jour, je vous révélerai qui je suis, nous déclara une fois Silver Birch. Je viens à vous sous la forme d'un humble Indien, pour gagner votre amour et votre confiance, pour prouver la vérité de mon enseignement sans l'aide d'un nom célèbre et vénéré : telle est la Loi. » Une partie des enseignements spiritualistes de Silver Birch a paru sous forme d'un volume intitulé « *Teachings of Silver Birch* », Edited by A. W. Austen. *Psychic Press Lt, London.*

D. — Voulez-vous nous dire ce que l'animal obtient du contact humain et, ce qu'il en conserve dans la survie ?

R. — Dans la longue ligne de l'évolution, il y a un stade où le Grand Esprit insuffle dans l'animal une âme vivante, consciente de sa personnalité, capable de réfléchir, d'agir, d'aimer. Quand vous aimez un animal, cette étincelle divine devient une flamme. L'amour est le leitmotiv de la vie ; la mort n'anéantit pas plus l'amour chez l'animal que chez l'homme. Il dirige et gouverne toute vie dans ce monde et dans l'autre.

D. — Voulez-vous dire que l'animal finit par perdre son individualité ?

R. — Oui. Il faut distinguer entre l'évolution de l'animal activée par l'amour et l'évolution du groupe de son espèce. L'animal est obligé de se fondre dans son âme-groupe pour ne pas sauter de l'évolution animale à l'évolution humaine.

D. — Cela nous paraît injuste qu'un animal qui a gagné son individualité au contact de l'homme soit obligé de la perdre !

R. — Non, car son évolution personnelle aide à l'évolution de son âme-groupe ; son sacrifice fait avancer le moment où cette âme-groupe sera prête à passer au rang des âmes humaines.

D. — Deveniront-elles un jour des âmes incarnées ?

R. — Il y a deux sortes d'incarnations. Il y a de vieilles âmes qui retournent dans le monde de la matière et de l'individualité. Il y a des âmes nouvelles qui y font leur premier stage.

D. — Voulez-vous dire individualité humaine ?

R. — Oui. Elles ont toutes deux un esprit, une conscience, une individualité mais, l'une est une vieille âme revenant dans la matière pour compléter un cycle ou pour aider à l'évolution de ce cycle. L'autre est une âme nouvelle, au premier degré de l'échelle, et qui sort d'une âme-groupe. L'Esprit est à tous les degrés de l'évolution animale, il agit à travers l'oiseau, le poisson, le reptile, la limace, etc.

D. — Ceci est-il conforme à l'enseignement théosophique ?

R. — Je n'en sais rien, les étiquettes ne m'intéressent pas. Je m'efforce simplement de vous faire comprendre la vérité. Vous n'auriez pas l'idée d'apprivoiser, d'aimer et de garder auprès de vous, dans votre maison, une araignée ou un insecte ; vous sentez instinctivement quel abîme sépare leur évolution de la vôtre et vous choisissez vos favoris parmi les chiens, les chats, les singes. Ils sont plus près de vous sur l'échelle de l'évolution, plus capables de devenir pour vous des compagnons et des amis.

D. — Quand les animaux d'une classe inférieure sont conduits dans nos demeures, cela signifie-t-il qu'ils sont prêts à se rapprocher de nous par leur évolution ?

R. — Dans chaque classe, dans chaque catégorie, il y a des « francs-tireurs » qui sont en avance sur l'évolution de leur groupe et, il y a aussi des retardataires. Ils sont des spécimens de ce qui a été et de ce qui sera. Vous pouvez rencontrer un chien inintelligent qui est un rétrograde et un oiseau intelligent qui sera supérieur à ce chien. Mais ne cherchez pas à brouiller les principes généraux par quelques cas exceptionnels.

D. — Est-ce que l'âme-groupe passe à travers l'âme du même animal une seule fois ou plusieurs fois ?

R. — Une fois. L'âme-groupe progresse lentement par l'expérience des animaux qui retournent à elle.

D. — Serait-il désirable d'étendre à toutes les créatures l'amour que nous portons aux chiens et aux chats ?

R. — Oui, mais ne comptez pas sur la réciprocité de la part des animaux qui sont à l'étage le plus bas de l'évolution. L'amour attire l'amour, celui qui hait sera haï mais, souvenez-vous que plus vous descendez l'échelle des êtres, moins vous aurez de réponse. Si vous cultivez la colère dans

vosre coeur, c'est que vous êtes imparfait, égoïste, ne vous en prenez pas aux autres mais à votre manque de développement. Chaque fois que vous chassez un sentiment de colère, de malice, de haine, de rage ou d'envie, vous avancez sur la route du progrès spirituel.

D. — Si un groupe incarné dans l'humanité se conduit mal peut-il retourner à l'âme animale ?

R. — Non. Il y a dans la personnalité humaine un lien avec le Créateur qui ne peut être détruit. Souvenez-vous que tout le monde de la nature est soumis à la Loi de l'évolution. Vous ne pouvez pas dissocier l'homme du développement de la nature qui l'entoure et le baigne. L'homme, étant une partie de la création et du Créateur, coopère avec Lui dans l'oeuvre de l'Univers ; il y contribue par les lois naturelles qui contrôlent sa propre vie et celle de sa nation. Le développement de l'homme et celui des animaux suivent des lignes parallèles mais il existe un espace entre elles.

D. — Et que pensez-vous des bêtes féroces et sauvages ?

R. — L'évolution est un continuel et éternel progrès, un dynamisme qui ne s'arrête jamais. Il y a une poussée de croissance, de la forme de vie la plus rudimentaire à la forme la plus haute.

D. — Y a-t-il parfois une rétrocession de l'évolution ?

R. — Oui, si vous appelez rétrocession l'évolution en spirale ; elle ne procède pas selon une ligne droite continue, elle procède par un bond en avant, un recul, une grande avance, une chute car, elle s'accomplit par cycles.

D. — Il n'y a pas qu'un seul groupe d'âmes animales ?

R. — Non, chaque espèce appartient à une âme-groupe.

D. — Ces groupes se subdivisent-ils ?

R. — Oui, il y a une âme-groupe pour chaque division d'une espèce. L'esprit nouveau qui s'incarne provient de l'âme-groupe la plus élevée.

D. — C'est donc une sorte de cycle ?

R. — Oui, toute l'évolution est cyclique.

D. — Quelle est l'âme-groupe la plus élevée ?

R. — Celle du chien.

D. — Et qu'est-ce que l'âme-groupe sur le plan animal ?

R. — Je n'ai pas appris la géographie de l'espace spirituel ; rien n'est statique comme sur la Terre. Dans le monde spirituel, les formes existent mais ne se localisent pas dans un endroit. Une âme-groupe n'a pas de forme.

D. — Est-ce que l'âme-groupe est utile au monde et lui fournit de la force ?

R. — Seulement par l'évolution. N'essayez pas de créer une similitude entre le monde physique et le monde spirituel. Tout ce qui vit dans votre monde se rattache au nôtre par une âme-groupe.

D. — Est-ce que nos animaux favoris se rendent dans le monde spirituel pendant leur sommeil ?

R. — Non.

D. — Quand ils meurent, tout est donc nouveau pour eux ?

R. — Oui. Vous venez vers nous pendant votre sommeil parce que vous avez des guides qui vous prennent par la main. Mais personne ne fait cela pour les animaux, sauf celui qui sait et celui-là est encore dans le monde de la matière.

D. — Supposons que celui qui sait passe de votre côté ?

R. — Il y aurait peut-être une légère différence mais je parle en général.

D. — Pourquoi les animaux, surtout les chiens et les chats, ont-ils souvent plus de clairvoyance psychique que les hommes ?

R. — L'homme a sacrifié à la civilisation les dons psychiques qu'il possédait comme une partie de sa vie normale, l'animal possède encore ces dons. L'homme atteindra un degré d'évolution où

il les retrouvera, et les médiums sont les précurseurs d'une évolution qui sera normale dans l'avenir.

D. — Quelquefois, quand un médium décrit un animal mort, un autre animal l'accompagne. Est-ce pour l'aider à se manifester ?

R. — Non, à moins que les deux animaux n'aient été déjà associés sur la Terre.

D. — Est-ce toujours un Esprit humain qui aide les animaux ?

R. — Oui, les plus élevés aident toujours les inférieurs. C'est la Loi.

D. — Quelles sortes d'animaux y a-t-il sur le plan animal ?

R. — Tous les animaux dont vous faites vos favoris, que vous croyez vos égaux parce que votre amour stimule leur raison et leur intelligence. Sur ce point, des Esprits s'occupent d'eux afin qu'ils ne se sentent pas abandonnés et solitaires. Dans ce monde, ils trouvent tout ce qui peut réjouir et distraire un animal. Ils peuvent revenir invisibles, faire visite à leurs maîtres quand ils s'ennuient d'eux et de leur maison. Souvent, des gens sans aucune connaissance du spiritisme voient un chien ou un chat morts et les animaux vivants les sentent et les voient.

D. — Est-ce que les Esprits qui travaillent sur le plan des animaux les aident à se manifester ?

R. — Ce sont les Esprits qui ont comme tâche de s'occuper des animaux qui les ramènent ; sur la Terre, ils ont aimé les animaux sans pouvoir s'en occuper et ils ont la joie de le faire de ce côté. De même, les enfants morts avant leurs parents sont adoptés par des Esprits dont l'instinct maternel n'a pas été satisfait sur la terre. Ceux qui ont étudié pour avoir une connaissance spéciale des animaux travaillent aussi sur ce plan.

D. — Les animaux possèdent un sixième sens, ils trouvent leur chemin, ils ont des prémonitions. Est-ce que cet instinct est une faculté psychique ?

R. — Oui, car les médiums possèdent souvent ce sixième sens. Cet instinct de certaines espèces, comme le pigeon qui revient toujours à son pigeonnier, est une forme de lucidité, une qualité de l'évolution.

D. — Quand un animal arrive de l'autre côté, est-il soigné comme le serait un être humain ?

R. — Oui, beaucoup d'Esprits aiment à accomplir la tâche d'infirmier.

D. — Y a-t-il dans le plan animal des sections différentes ou les animaux sont-ils pêle-mêle ?

R. — Non, il y a des frontières qui séparent les sections.

D. — Quel est l'animal le plus évolué après le chien ?

R. — Le chat.

D. — Pourquoi le singe nous ressemble-t-il tant ?

R. — Je vous ai déjà expliqué que l'évolution ne suit pas une ligne droite. L'homme a surgi du singe mais le chien a dépassé le singe qui est un attardé, à cause de son amour et de sa fidélité en tant que compagnon de l'homme. A un moment de l'évolution, les singes¹⁸⁵ revinrent en arrière sur le chemin du progrès ; ils devinrent paresseux et querelleurs. Le résultat fut un retard pour tout le groupe. A peu près à la même époque, l'esprit de dévouement fit faire un saut en avant au groupe chien. Mais je crains que vous ne puissiez comprendre les lois compliquées de l'évolution.

D. — Les singes ont-ils désobéi à la Loi ?

R. — Pas positivement mais ils n'ont pas accompli le progrès qu'ils auraient pu accomplir.

D. — Serait-ce possible que dans l'avenir les chiens reculent aussi ?

R. — Non, car après des milliers d'années, l'espèce a atteint le plus haut stade d'évolution physique. Il peut y avoir des modifications mais non un changement radical. Prenez comme exemple votre corps physique ; cette forme qui a deux bras, deux yeux, deux jambes, une tête, peut varier suivant les races sans que soient modifiés ses traits fondamentaux.

¹⁸⁵ Il s'agit probablement ici des singes anthropoïdes (n. de l'auteur).

D. — Le recul des chiens est-il dû à leur libre volonté ?

R. — Non, c'est une condition qui affecte le groupe entier.

D. — Comment le groupe peut-il prendre une décision, s'il n'a pas conscience de l'individualité ?

R. — Il y a une façon de se comporter chez les animaux qui est en accord ou non avec leur instinct. Même un animal qui n'a pas une personnalité capable de raisonnement a le pouvoir de choisir entre la paresse et l'accomplissement de sa tâche. Il peut réveiller et aiguiser l'instinct de son groupe. Il y a des époques de l'évolution où le groupe avance ou recule.

L'individualisation

Ces considérations préliminaires nous permettent maintenant d'examiner par quel processus l'animal évolué quitte le règne animal (l'âme-groupe) pour pénétrer dans le règne humain. Autrement dit, comment il devient une individualité consciente et responsable. Parmi les auteurs qui ont tenté d'exposer la manière selon laquelle se produirait ce « passage », il nous paraît que nul n'y est mieux parvenu que C. Jinaradajasa. Aussi, nous n'hésitons pas à reproduire ici l'étude qu'il a donnée sur ce sujet.¹⁸⁶

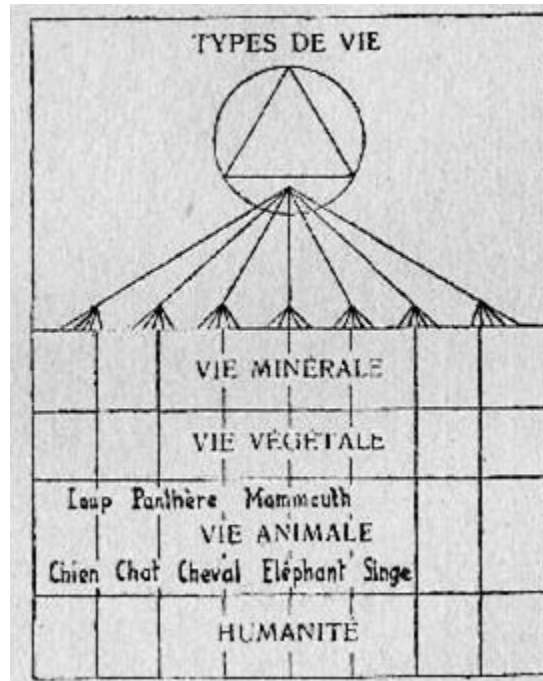
« En observant la nature, nous pouvons facilement nous rendre compte qu'à beaucoup près, la plus grande partie des organismes vivants se trouve, non dans le règne humain mais dans les règnes végétaux et animaux. Les théories de la science moderne nous disent que dans l'évolution des formes, il y a un pont entre le végétal et l'animal et entre l'animal et l'homme. Il est donc évident que toutes les formes qui sont inférieures à l'homme doivent tendre vers le type humain puisque l'homme occupe jusqu'à présent la place la plus haute dans l'évolution. Dans le règne animal, le type le plus élevé, le plus proche de l'homme est le « chaînon manquant » et les singes anthropoïdes sont, parmi les formes actuellement en existence, celles qui se rapprochent le plus de ce « chaînon manquant ». En ce qui concerne les formes physiques, nous pouvons voir assez clairement la transition entre les singes anthropoïdes et l'homme. Mais, lorsque nous considérons l'intelligence dans le règne animal, il se présente une lacune sérieuse dans la conception scientifique de l'évolution. Nous trouvons certains animaux domestiques tels que les chiens, les chats et les chevaux, chez lesquels apparaissent certaines caractéristiques d'intelligence et d'émotion, distinctement humaines. Bien des chiens sont, par leur nature intérieure, plus proches de l'homme que ne l'est le singe anthropoïde. Or, il est évident qu'il n'y a, du côté de la forme, aucune transition possible entre le chien et l'homme. Il s'ensuit que les hautes caractéristiques humaines acquises par nos animaux domestiques devraient être, en définitive, gaspillées en pure perte si l'évolution procédait en suivant rigide l'échelle des formes telle que la décrit la science.

Pour comprendre plus parfaitement la nature à l'oeuvre, il nous faut ajouter à la conception de l'évolution de la forme dans le règne animal, celle de l'évolution de la vie et, cette dernière conception seule nous permettra de comprendre le rôle joué par le règne animal dans le processus évolutif.

Toute la vie, qu'elle soit dans le minéral, dans la plante, dans l'animal ou dans l'homme est essentiellement la Vie-Un ; expression de la nature et de l'action du Logos. Mais cette Vie révèle plus ou moins complètement ses attributs, selon le degré de limitation auquel elle est soumise dans l'évolution. La limitation imposée à sa manifestation trouve son maximum dans le minéral mais cette limitation décroît graduellement dans la plante, l'animal et l'homme. Au cours de l'évolution de ses attributs, la Vie est soumise successivement à ces limitations. Après avoir subi les limitations de la matière minérale et y avoir appris à s'exprimer dans la construction des

¹⁸⁶ Cette étude relative à l'évolution des animaux a paru dans la Revue théosophique française, juillet 1921, p. 161.

formes géométriques que présentent les cristaux, elle continue sa route pour devenir la Vie qui anime le règne végétal. Conservant toutes les capacités qu'elle a acquise dans la matière minérale, elle y ajoute, en tant que plante, de nouvelles aptitudes et, découvre de nouvelles façons de s'exprimer. Après avoir accompli un travail évolutif suffisant dans le règne végétal, cette Vie, avec toutes les expériences qu'elle a acquises dans le minéral et la plante, construit des organismes dans le règne animal afin de pouvoir, par l'intermédiaire des formes plus complexes et plus plastiques de la vie animale, révéler davantage ses attributs cachés. Lorsque son travail évolutif est terminé dans le règne animal, le stade suivant de son expression a pour champ le règne humain.



A travers toutes ces grandes étapes dans le minéral, le végétal, l'animal et l'homme, c'est toujours la Vie-Une qui est à l'oeuvre, construisant, démolissant et réédifiant, sans cesse au travail pour élaborer des formes de plus en plus hautes. Cette Vie-Une, longtemps avant de commencer son travail dans la matière minérale, se différencie en sept grands courants dont chacun a ses caractéristiques spéciales et immuables.

La source unique de Vie est symbolisée dans le diagramme par le triangle dans le cercle. Chacun de ces sept courants se différencie en sept modifications. Si nous représentons les sept grands courants par les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, leurs modifications respectives seront telles que le montre le tableau suivant.

1.1	2.1	3.1	4.1	5.1	6.1	7.1
1.2	2.2	3.2	4.2	5.2	6.2	7.2
1.3	2.3	3.3	4.3	5.3	6.3	7.3
1.4	2.4	3.4	4.4	5.4	6.4	7.4
1.5	2.5	3.5	4.5	5.5	6.5	7.5
1.6	2.6	3.6	4.6	5.6	6.6	7.6
1.7	2.7	3.7	4.7	5.7	6.7	7.7

On voit maintenant comment le premier type de vie a sept variantes, dans la première desquelles ses caractéristiques spéciales sont doublement marquées mais où les variantes de 2 à 7 présentent cette caractéristique spéciale modifiée par les caractéristiques de six autres types fondamentaux. Le même principe est applicable aux autres types fondamentaux, ainsi que le montre le tableau. Ces types sont connus sous le nom de « Rayons ».

Chacune des 49 variantes de la Vie-Une poursuit son développement caractéristique à travers tous les grands règnes de la vie — Règnes minéral, végétal, animal et humain. Le type de vie qui, dans le règne animal, appartient à la classe 3, passe du règne minéral au règne végétal en suivant son canal spécial et constitue la vie 3 du règne végétal. Quand vient pour elle l'heure de passer dans le règne animal, elle y apparaît encore en tant que vie animale 3 et dans des formes animales qui sont exclusivement réservées au développement de ce type de vie. Quand cette vie animale arrivera au stade où elle doit passer dans le règne humain, elle édifiera un individu humain du type 3 et non d'un autre type. Ces 49 variantes du courant de Vie-Une suivent leurs 49 canaux distincts à travers tous les règnes ; il n'y a aucun mélange entre les divers types de vie.

Lorsque les 49 courants de vie du règne animal sont prêts à passer dans le règne humain, chacune des sept variantes de chaque type fondamental fait converger les phases les plus hautes de sa vie animale dans certaines formes animales déterminées à l'avance. Ces formes animales sont, d'après le Plan divin, destinées à venir en rapports étroits avec l'humanité en qualité d'animaux domestiques et, sous l'influence des soins dont ils sont l'objet, la vie animale révèle ses attributs cachés, les développe et passe dans le règne humain.

Il y a aujourd'hui certains types d'animaux qui constituent, pour ainsi dire, les portes permettant de passer du règne animal au règne humain. De ces types sont le chien, le chat, le cheval, l'éléphant et probablement aussi, le singe.

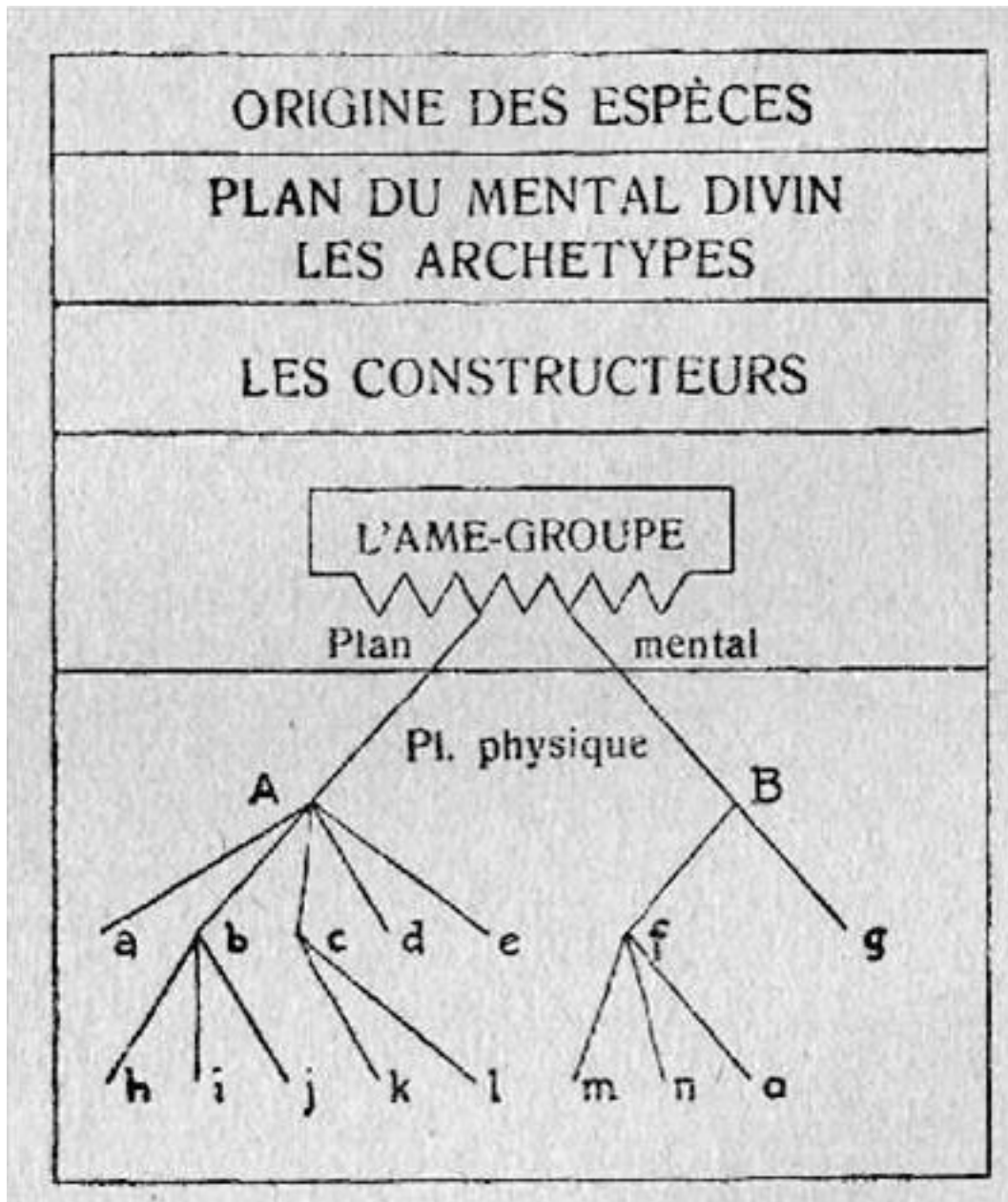
C'est à travers ces portes que peut s'opérer la transition du règne animal au règne humain, pourvu que des influences adéquates s'exercent sur la vie animale par l'action de l'homme car, bien que la vie animant les chiens et les chats soit celle du plus haut type de ces deux « Rayons » respectifs, la transition ne pourra cependant avoir lieu que dans les cas où l'intelligence et les qualités d'affection d'un chien ou d'un chat particulier se développeront par l'action directe d'un être humain.

Nos animaux domestiques ont été tirés de types de vie animale plus primitifs et plus sauvages ; le chien est le descendant du loup, et le chat le descendant de divers animaux félines tels que la panthère, le tigre, etc. Au stade actuel, les courants de vie qui se manifestent dans les courants de

vie canine, les canidés, convergeront tous vers les chiens domestiques en vue d'entrer dans le règne humain et, de même, les types de vie de la classe des félidés convergent aujourd'hui vers le chat domestique. Dans l'avenir, nous aurons d'autres animaux domestiques qui seront également au nombre des formes constituant les sept portes s'ouvrant sur l'humanité.

Pour comprendre l'évolution des animaux, il est nécessaire de saisir clairement ce qu'est l'âme-groupe animale. De même qu'au point de vue théosophique, l'homme n'est pas le corps physique mais une entité spirituelle invisible possédant un corps physique ; de même en est-il de l'animal. L'animal véritable n'est pas le corps mais une vie invisible qui joue, vis-à-vis de la forme animale, le rôle de l'âme humaine vis-à-vis le corps humain. Cette vie invisible qui anime les formes animales est appelée l'âme-groupe. L'âme-groupe est constituée d'une quantité déterminée de matière mentale chargée de l'énergie du Logos. Cette matière mentale contient une certaine vie au stade animal d'évolution et, dans cette vie sont contenues toutes les possibilités de développement de la conscience et de l'activité animales. Cette âme-groupe animale était, au cours des cycles précédents, l'âme-groupe végétale et, dans les cycles encore plus éloignés, constituait l'âme-groupe minérale. De sorte que maintenant, l'âme-groupe animale, telle que nous l'étudions, est déjà hautement spécialisée comme résultat de ses expériences dans la matière végétale et dans la matière minérale. Au stade actuel d'évolution, il n'y a pas qu'une âme-groupe pour le règne animal, de même qu'il n'y a pas un type physique unique pour tous les animaux. Tout comme dans l'évolution des formes, nous avons aujourd'hui des genres, des espèces et des familles, de même nous rencontrons des divisions similaires dans l'âme-groupe animale.

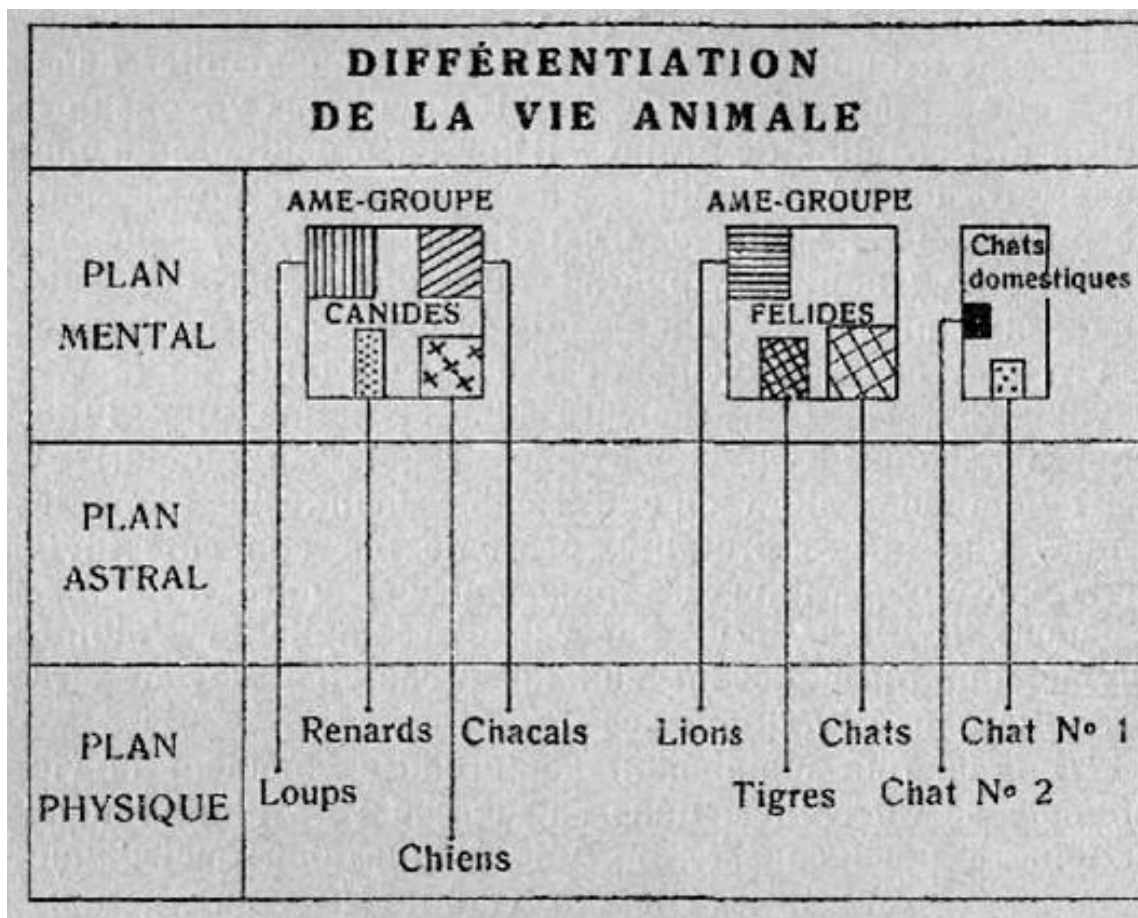
Le diagramme qui suit nous donnera une idée de la façon dont se comporte l'âme-groupe. Admettons que sur le Plan mental existe l'âme-groupe de certaines espèces de vie animale, cette âme-groupe se réincarnera maintes et maintes fois sur terre par l'intermédiaire des animaux qui la représentent. L'existence terrestre de deux des animaux appartenant à cette âme-groupe sera tout à fait distincte tant qu'ils vivront mais à leur mort, la vie de chacun retournera à l'âme-groupe et se mélangera avec toutes les autres vies qui y firent périodiquement retour et constituent une partie de l'âme-groupe de cette espèce animale particulière. En examinant le diagramme, si nous supposons que A et B soient deux représentants de l'âme-groupe sur le plan physique, lorsqu'ils donneront naissance à une progéniture — A donnant naissance à a, b, c, d, e, et B à f et g — la vie animant les corps de la jeune génération viendra directement de l'âme-groupe située sur le plan mental. Supposons que dans la portée de A les jeunes animaux représentés par a, d, et e meurent tout jeunes ou soient tués et aussi que la partie g de la postérité de B subisse le même sort ; lorsque ces animaux meurent, leur vie retourne directement à l'âme-groupe et apporte comme contribution à son stock d'expériences celles faites par ces animaux avant leur mort. Or, nous voyons que d'après le diagramme, b donne naissance à h, i, j ; c, naissance à k et l ; et f naissance à m, n, o. La vie animant les corps de cette deuxième génération vient aussi directement de l'âme-groupe mais, elle aura subi l'impression faite sur elle par les expériences qu'avaient acquises les individus de la génération précédente, morts avant que la deuxième génération ne fut conçue. A la mort de chaque animal, la vie qui animait sa forme est reversée dans l'âme-groupe et, alors qu'elle y retourne, cette vie conserve en tant que souvenirs innés, la mémoire des expériences qu'elle a faites dans ses diverses enveloppes physiques. C'est la mémoire de ces expériences physiques qui s'exprime sous forme d'instinct chez les animaux et la conscience de l'âme-groupe se modifie lentement selon les contributions qu'elle reçoit de ses représentants terrestres.



Il est évident que b, c et f n'ont survécu que parce qu'ils étaient capables de s'adapter à l'entourage de la nature constamment en train de se modifier autour d'eux. Et a, d, e et g sont morts parce qu'ils n'étaient pas assez forts pour s'adapter à cet entourage. Les premiers ont survécu parce qu'ils étaient les plus forts et les plus aptes dans un milieu où règnent la lutte et les compétitions. Etant les plus aptes à survivre, ils deviennent les canaux de la vie de l'âme -groupe et produisent des descendants qui posséderont cette aptitude à résister aux conditions d'un milieu et d'un entourage donnés.

Dans ce choix que fait la nature des formes les mieux appropriées pour survivre, un rôle important est joué par certaines entités des mondes invisibles appelés les « Constructeurs » dans le diagramme. Ces intelligences appartiennent à un règne supérieur au règne humain et sont connues sous le nom de Devas ou Anges. Une des caractéristiques de ces « Etres

Resplendissants » a pour travail de guider les processus de la vie dans la nature ; ce sont eux qui guident la lutte pour la vie et observent, dans les êtres confiés à leurs soins, l'apparition des caractéristiques qui tendent vers la forme idéale de l'espèce. Ils éveillent les « facteurs » mendéliens qui sont si intimement associés à l'éveil des caractéristiques de la vie, latentes dans la forme. Ces constructeurs ont devant eux certains types idéaux qui doivent être développés dans la nature afin de servir le mieux possible les fins de la Vie. Se tenant dans les mondes invisibles et ayant devant eux ces archétypes, ils observent et modèlent les organismes de façon à provoquer la survie du « plus apte », si difficile à expliquer par les théories ordinaires de l'évolution. La lutte pour l'existence est la méthode qu'ils ont adoptée pour mettre à l'épreuve les organismes vivants et découvrir lesquels de ceux-ci développeront dans cette lutte, les caractéristiques qui édifient des types se rapprochant graduellement des archétypes. Il faut se souvenir qu'à la mort d'un organisme quelconque, la vie n'est pas annihilée. Cette vie, avec ses expériences, retourne à son âme -groupe et en sort plus tard pour habiter dans une autre forme. Par conséquent, lorsque nous voyons que parmi une centaine de graines, il n'y en a peut-être qu'une qui trouve un sol favorable à sa croissance et que 99 sont gaspillées, le gaspillage n'est qu'apparent puisque la vie des 99 « inaptes » apparaît dans une génération suivante en tant que descendants de la graine qui a été apte à vivre. Avec ce principe de l'indestructibilité de la vie devant eux, les Constructeurs instituent une âpre lutte pour l'existence dans les règnes végétal et animal et cette méthode, alors qu'elle semble manifester dans la nature une féroce brutalité, présente par son côté invisible, une coopération des plus amicales entre les Constructeurs dont le seul but est d'accomplir la Volonté divine qui place devant eux les archétypes devant être produits dans l'évolution des formes.



Il nous faut maintenant comprendre comment la vie animale se différencie dans sa marche vers l'individualisation. Si nous considérons une âme-groupe quelconque comme, par exemple celle des canidés¹⁸⁷ nous trouverons que cette âme-groupe existe sur le plan mental. Supposons qu'elle projette des expressions d'elle-même dans les formes des canidés, en différentes parties du globe. Les différences de climat et autres variations du milieu évoqueront des réponses différentes dans la vie qui anime ces formes individuelles, selon la partie du monde où cette vie se manifeste. Chacune des formes appartenant à un pays donné apportera, en mourant, à l'âme-groupe, un type particulier d'expériences et de tendances. Avec le temps et à mesure que ces expériences s'accumuleront, nous verrons se former dans l'âme-groupe différents noyaux dont chacun est une ségrégation d'expériences et de tendances particulières.

On peut considérer une expérience comme correspondant à un certain taux vibratoire dans la vie de l'âme-groupe. Or, nous savons que si l'on provoque dans une masse donnée deux sortes de vibrations différentes, la masse aura tendance à se diviser ; de même qu'un verre se brise lorsqu'on y verse de l'eau bouillante, la fréquence vibratoire des particules intérieures étant alors rendue soudain plus rapide que celle des particules extérieures. D'une façon analogue, nous trouverons qu'après plusieurs générations, l'âme-groupe des canidés se subdivisera en âmes - groupes spécialisées telles que celles des loups, des renards, des chacals et autres variétés. De même, l'âme-groupe des félidés (fig. ci-dessus) se divisera suivant les spécialisations résultant des expériences diverses, en âmes-groupe plus petites :¹⁸⁸ celles des lions, des tigres, des chats, etc. Tout comme un genre se subdivise en espèces et familles, de même l'âme-groupe se subdivise lentement en âmes-groupe de plus en plus petites présentant des caractéristiques et des tendances de plus en plus spécialisées.

Dans ce processus de subdivision de l'âme-groupe, nous arrivons à un point où une petite âme-groupe constitue la vie animant un petit nombre seulement de formes physiques; lorsque ceci se produit et que les formes peuvent être soumises à l'influence de l'homme, le passage de l'état animal à l'état humain devient possible et l'individualisation est proche.

Si, par exemple, nous considérons l'âme-groupe primitive des félidés, nous la verrons, avec le temps, donner naissance à une petite âme-groupe qui anime une race hautement spécialisée de chats domestiques (fig. préc) ; à ce stade, l'individualisation est possible.

Si nous considérons deux chats, N° 1 et N° 2, nous trouverons qu'ils passent par des expériences différentes. Nous supposons que le chat N° 1 trouve un foyer où il est vu avec sympathie, apprécié et choyé, tandis que le chat N° 2 naît dans une autre maison où on le relègue à la cuisine sans lui permettre l'accès du salon. Le chat N° 1, dans son entourage favorable, commencera à répondre aux vibrations élevées qu'impriment sur lui les pensées et les sentiments de son maître ou de sa maîtresse et, même avant sa mort, ceci occasionnera dans la petite âme-groupe une telle spécialisation que, la partie de cette âme-groupe qui tient lieu d'âme au chat N° 1 se séparera du reste. Mais dans le cas du chat N° 2, lorsqu'il meurt, la vie qui était en lui retournera à l'âme-groupe pour s'y mélanger avec les autres vies qui y font retour.

Lorsque le chat N° 1 s'est ainsi, durant sa vie, séparé de son âme -groupe, les stades suivants de son individualisation peuvent être compris par l'examen du diagramme suivant. L'animal dont il était ici question n'est cependant pas un chat mais, un chien, Jack. Jack était fox-terrier de race, plein de dévouement pour ses maîtres et grand ami de l'auteur. Si nous examinons notre

¹⁸⁷ fig. suiv.

¹⁸⁸ Par le mot petit, il faut entendre une âme-groupe qui ne contrôle qu'un nombre réduit d'unités corporelles dans le monde matériel.

diagramme et prenons un rectangle pour représenter l'âme-groupe qui contient Jack, l'affection particulière dont Jack était l'objet aura eu pour effet, comme le montre le diagramme, d'attirer vers le haut une partie de l'âme-groupe sous la forme d'un cône ascendant. La portion de matière mentale qui fait fonction d' « âme de Jack » se sépare alors lentement du reste de la matière mentale constituant l'âme-groupe, comme le montre la troisième colonne du diagramme.

Or, cette spécialisation de Jack est due, non seulement aux vibrations supérieures qui lui sont envoyées par ses maîtres et ses amis mais aussi au fait qu'une Monade « un fragment de divinité » cherche à former un Ego ou Ame, afin de commencer ses expériences humaines. Cette Monade s'est depuis longtemps attachée un atome de chacun des plans qui est pour elle un centre sur chaque plan, un avant-coureur qu'elle y envoie en vue de son travail futur.

Ces « atomes permanents »¹⁸⁹ furent envoyés successivement dans les âmes-groupes élémentales, minérales, végétales et animales pour y être soumis à toutes les expériences possibles. Lorsque les « atomes permanents » se trouvent en contact avec une partie hautement spécialisée de l'âme-groupe animale, telle que l'âme de Jack, la Monade fait alors descendre de son plan élevé certaines influences en réponse au travail extérieur fait pour l'âme de Jack par ses amis humains. Ces influences sont, dans notre diagramme, symbolisées par les forces que déverse la Monade sur l' « âme de Jack ». Dans le diagramme, la Monade est symbolisée par le cône renversé qui se trouve à la partie supérieure et chaque étoile située dans ce cône représente la qualité que la Monade manifeste sur chaque plan de son activité.

Lorsque, par l'effet des radiations plus fortes et plus divines de la Monade, l'âme de Jack se sépare de l'âme-groupe, Jack est encore un chien par l'apparence extérieure mais il appartient, en réalité, à un stade intermédiaire car il n'est certainement plus un chien, ni déjà un homme. Ce stade est indiqué dans la troisième colonne du diagramme. Le stade suivant, que montre la dernière colonne, est celui où, par suite de l'influx plus abondant que la Monade fait descendre des plans supérieurs, le corps Causal se forme. Ce qui advient ne peut être décrit que par une analogie ; comparons « l'âme de Jack » (représentée dans la troisième colonne par le cône inférieur) à un certain volume de vapeur aqueuse sans cohérence ni forme précise. Considérons ensuite toute cette vapeur comme condensée en une goutte, si nous supposons maintenant que de l'air soit insufflé dans cette goutte et qu'une bulle soit formée, nous aurons quelque idée de ce qui advient à « l'âme de Jack » lorsque la Monade descend et crée un corps Causal.

Un influx divin, qui est l'énergie de la Monade, se déverse dans la matière mentale qui a tenu le rôle de la petite âme de Jack. Cette matière mentale se reforme pour devenir un corps Causal, pour devenir le véhicule de ce « Fils dans le sein du Père » qui est descendu afin de devenir une âme humaine.

Il faut ici avoir soin de noter que dans ce processus d'individualisation, l'animal ne devient pas un humain de la même façon que le végétal passe dans le règne animal. Lors de l'individualisation, tout ce qu'il y a eu de plus haut dans l'animal devient maintenant, simplement un véhicule pour une descente directe d'un fragment de Divinité ; la Monade. Cette Monade ne peut transformer un Ego en un corps Causal avant que tous les stades précédents aient été parcourus. Mais alors qu'elle utilise ce que le règne animal a préparé pour elle, elle est en réalité un courant d'énergie et de conscience de la Vie divine entièrement différent de celui qui se trouve dans les règnes inférieurs à l'humanité. C'est pourquoi il y a une lacune infiniment plus grande dans l'évolution entre le singe anthropoïde le plus élevé et la plus jeune des âmes individualisées. Dans cette

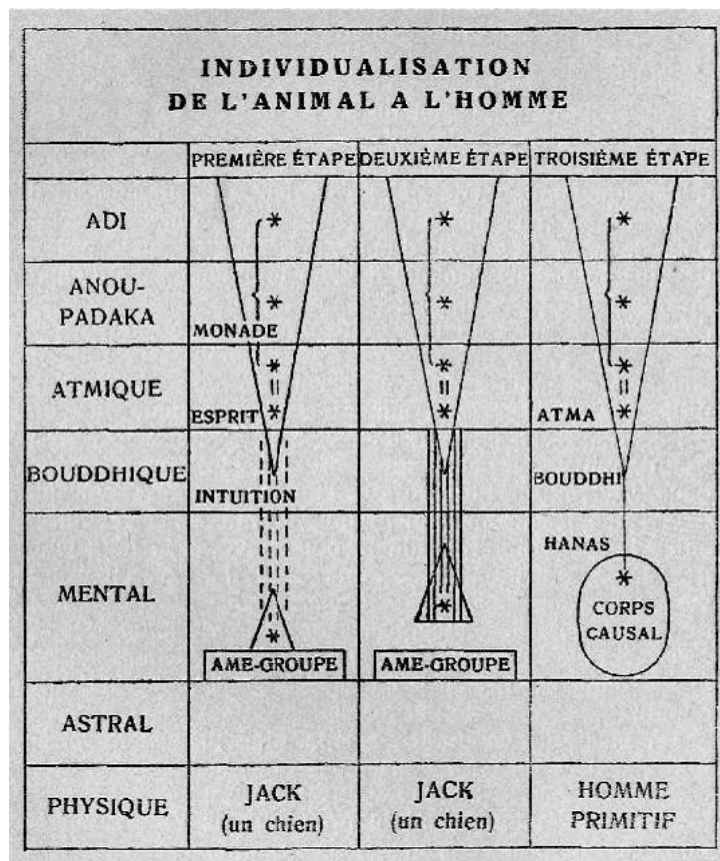
¹⁸⁹ Sur ces « atomes-permanents » voir ce que nous en disons dans notre ouvrage : La mort, cette inconnue. (note de l'auteur.)

dernière, il y a la vie de la Monade. Dans le premier, nous n'avons encore que les manifestations supérieures de la vie animale.

Dès l'instant où « l'âme de Jack » se sépare de son âme-groupe canine, Jack, en réalité, cesse d'être un chien quoiqu'il en conserve la forme.

A partir de ce point de séparation jusqu'à la formation effective du corps Causal, il y a plusieurs stades de transformations. Ces stades peuvent être accélérés lorsque les hommes comprennent le processus de l'individualisation, ce qui permet à nos amis les animaux d'accélérer rapidement la réception de cette Divine dispensation qui fait de chacun une âme humaine.

Un des plus grands privilèges de l'homme est de pouvoir coopérer avec le Plan divin en hâtant l'individualisation des animaux supérieurs mais c'est un privilège dont, par ignorance, seule une petite minorité est prête à se prévaloir aujourd'hui. Les hommes considèrent de nos jours que les animaux existent pour servir les fins de l'humanité. Or, bien que les animaux soient, en vérité, destinés à nous donner leur force et leur intelligence pour nous aider à développer notre civilisation, ils n'existent cependant pas primordialement pour les hommes mais, pour accomplir leurs propres fins dans le Plan divin. Dans nos rapports avec les animaux, il faut se souvenir que s'ils nous donnent leur force, notre premier devoir est cependant de faire en sorte qu'ils se développent de façon à hâter leur individualisation. Les animaux sont mis en contact avec l'homme pour que leurs instincts sauvages soient extirpés et que les attributs humains supérieurs se développent en eux. Notre intelligence supérieure et notre domination sur les forces de la nature nous donnent autorité sur le règne animal, cette autorité doit néanmoins être exercée pour le bénéfice de ce règne et non pour notre profit personnel. »



Conclusion

Spéculer sur l'âme animale — comme on l'a fait si souvent — sans tenir suffisamment compte de faits et d'observations de l'ordre de ceux qui ont été rapportés dans ce volume nous paraît vain ; c'est travailler dans le vide et dépenser en pure perte de la substance cérébrale.

A quoi bon, en effet, les dissertations savantes, les théories abstraites qui ne tiennent pas compte des faits. Or, la science académique si jalouse dans quelques-uns de ses domaines de l'observation et de l'expérimentation, se refuse à faire état, en d'autres domaines, de faits et d'observations non moins utiles à la solution de divers problèmes. Et c'est précisément ce qui se passe pour ceux qui font l'objet du présent volume.

Se tenir obstinément en marge des faits pour des motifs dogmatiques ou doctrinaires nous semble un non-sens et une maladresse. C'est par une étude sérieuse de la phénoménologie supra-normale — ce que Charles Richet appelait l'inhabituel — et non en la dédaignant que nos connaissances sur la psychologie, tant humaine qu'animale, pourront progresser et, c'est rationnel car un mécanisme qui fonctionne normalement ne peut être compris en toutes ses parties — pour celui qui ne l'a pas conçu — autrement que par ses défaillances, ses irrégularités, ses excentricités, son comportement exceptionnel. L'adage populaire qui postule que l'« exception confirme la règle » ou la Loi, est ici particulièrement de mise. C'est par l'étude de l'exceptionnel, du supra-normal, que l'on arrivera à une meilleure compréhension du normal et des lois qui le régissent. Dès lors, aussi longtemps que la science académique fera fi de ce que nous avons rapporté en ces pages, elle limitera volontairement les moyens qui lui permettraient de mieux saisir le mystère de l'évolution animale et le passage des formes supérieures du règne animal aux stades primitifs du règne humain.

Pour d'aucuns, conférer à l'animal une « âme » paraît une absurdité alors que d'autres n'hésitent pas à la lui accorder et, dans les deux camps figurent des noms illustres de savants, philosophes, penseurs...

Signalons en passant qu'en 1769, notre compatriote, le célèbre naturaliste Charles Bonnet disait : « L'âme des bêtes et l'âme de l'homme sont également indestructibles. Pourquoi la mort serait-elle le terme de la durée de l'animal ? et pourquoi Dieu l'anéantirait-il, alors que son immense bonté doit le porter à conserver tout ce qu'il a créé ? Un philosophe ne peut nier que l'animal ne soit un être perfectible et, pourquoi un être perfectible serait-il anéanti pour toujours tandis qu'il possède un principe de perfectibilité auquel nous ne saurions assigner des bornes. »

Que l'homme soit en possession d'une âme, laquelle se manifeste chez lui par ce que nous appelons volonté, raison, mémoire, sentiments, etc., nul ne le contestera mais alors, si c'est cela qui constitue une âme, dès lors que nous en trouvons les éléments — même à l'état rudimentaire — chez un animal, sommes-nous en droit de lui refuser cette âme ? Certainement pas. Dans les premiers chapitres de ce volume, nous avons en effet rapporté bien des faits qui démontrent de façon pertinente que les animaux supérieurs veulent, choisissent, se souviennent, s'attachent.

Ainsi donc, l'animal supérieur possède lui aussi une âme et celle-ci — nous l'avons vu — n'est pas détruite par la dissolution du corps de chair ; ce que nous appelons la mort. Mais cette âme — et c'est ici ce qu'il importe de bien distinguer — est encore une âme animale. Pour devenir ce que nous appelons une âme humaine, il lui faudra en plus ce « quelque chose » dont nous parlions plus haut ; ce « quelque chose » par quoi l'animal atteint à la dignité humaine. « Le spirituel des bêtes, dit Emmanuel Swedenborg, n'est pas semblable au spirituel de l'homme. L'homme, en effet, a de plus que les bêtes, un intime dans lequel le Divin influe et élève l'homme à Soi et par

là, se le conjoint. D'où il résulte que l'homme, de plus que la bête, peut penser à Dieu et aux Divins qui appartiennent au Ciel et à l'Eglise et aimer Dieu d'après eux et en eux et, ainsi d'être conjoint à Dieu. »

Il arrive donc un moment où un animal qui a suffisamment progressé se trouve qualifié pour recevoir une dispensation nouvelle ; cette étincelle divine (la Monade) qui fera dorénavant de lui un individu entièrement conscient et responsable. C'est alors, dit Silver Birch, que « Le Grand Esprit insuffle dans l'animal une âme vivante, consciente de sa personnalité ».

La Vie divine ascendante qui avait créé les formes dans sa lente, interminable ascension à travers les règnes inférieurs de la nature, cette Vie Divine vient d'arriver à son suprême résultat ; elle a créé le tabernacle où descendra un nouvel influx divin.

Rappelons que Leibnitz n'assignait pas de limites à l'ascension des animaux mais estimait que le passage de l'animal à l'être humain ne pouvait se faire sans l'intermédiaire d'un afflux divin.

Cette dispensation ne se produit que lorsque l'animal, après avoir parcouru un long cycle de vies animé, contrôlé, dirigé par l'âme-groupe, a acquis les qualités et les facultés qui feront de lui le tabernacle destiné à recevoir la Divine Lumière de l'Esprit.

Or, ces qualités et ces facultés indispensables — dont bénéficie également l'âme-groupe — selon le processus que nous avons indiqué — il ne peut les développer que par un contact direct avec l'homme. Tous les enseignements de l'occultisme sont précis à cet égard :

« Quand vous aimez un animal, cette étincelle divine qui est en lui devient une flamme. » (Silver Birch.)

« Un des plus grands privilèges de l'homme est de pouvoir coopérer avec le Plan Divin en hâtant l'individualisation des animaux supérieurs. Les animaux sont mis en contact avec l'homme pour que leurs instincts sauvages soient extirpés et que les attributs humains supérieurs se développent en eux. » (C. Jinarajadasa.)

« L'humanité est entièrement responsable de l'infériorité persistante de ces âmes primitives que Dieu lui a confiées. » (Lettres de Pierre.)

C'est ici qu'apparaît la responsabilité de l'homme vis-à-vis de l'animal et la tâche qui lui est dévolue. Par la domestication, il ne fait que remplir le rôle que lui confère la nature. C'est par ce contact étroit entre l'homme et l'animal que s'épanouissent en lui les rudiments de ces attributs de l'âme humaine : volonté, amour, dévouement, fidélité, etc.

Malheureusement, bien peu d'hommes comprennent leur rôle d'éducateur au point de vue du règne animal et le plus souvent, les animaux qui leur sont confiés sont exploités, maltraités, surmenés et terminent souvent leur pauvre vie sans avoir fait les progrès qu'ils auraient pu réaliser entre les mains de bons maîtres.

Un animal qui s'individualise harmonieusement au terme voulu, dit Aimée Blech, qui se détache doucement de l'âme-groupe comme la graine d'un raisin mûr, cet animal, grâce aux qualités émotives et intellectuelles qu'il a acquises, pourra sauter les échelons inférieurs de l'humanité — celui des sauvages et des apaches — pour s'incarner comme humain à un niveau ordinaire.

Ceci démontre l'immense responsabilité qui repose sur l'homme dans ses rapports avec les bêtes puisqu'il peut hâter ou retarder leur individualisation. N'est-il pas significatif de constater que c'est précisément le plus ancien compagnon et ami de l'homme : le chien, que les enseignements de l'occultisme nous représentent comme la bête la plus évoluée, la mieux préparée à acquérir au moment voulu l'individualisation et à franchir de ce fait, par les voies que nous avons indiquées, le seuil du règne humain.

Ainsi donc, tout nous invite à considérer les animaux supérieurs comme des êtres envers lesquels nous avons des devoirs et une tâche à remplir. Ils ont droit à nos soins dévoués et à notre amour. Les maltraiter ou leur imposer des souffrances inutiles est une faute grave. Nous devons, au

contraire, chercher à les comprendre, à les développer, à les diriger, à les éduquer avec les mêmes soins diligents que nous mettons à éduquer de petits enfants. Ces humbles compagnons de nos vies nous procurent, du reste, de bien grandes joies ! Pour beaucoup, la bonne affection et le dévouement si fidèle de ces « frères inférieurs » est une aide, un réconfort, une raison de vivre. En les aimant, nous forgeons avec eux des liens solides que la mort-même ne peut détruire.

Table des matières

Introduction	2
Première partie - Intelligence, mémoire, attachement, dévouement, entraide, sacrifice, etc.	6
Deuxième partie - Animaux calculateurs et conversants	42
Hans, Muhamed, Zarif, Hoenschen, Berto	42
Lady	44
Black-Bear	44
Princesse Jacqueline	46
Poll	47
Gef	47
Rolf	54
Lola	56
Senta	57
Awa	57
Wolf	58
Don et Sam	58
Tommy	59
Togo	59
Isolde	59
Zou	60
Fitti	61
Fellow	61
Euterpe	62
Seppl	63
Lumpi	64
Kurwenal	65
Bonnie	67
Darkie	69
Bozo	69
Chum	70
Ali	70
Asra	71
Bessy	71
Diane	73
Jim	74
Troisième partie	79
I. Sensibilité des animaux au fluide des magnétiseurs	79
II. De l'action pernicieuse du regard chez l'homme et la bête	81
III. Dompteurs, dresseurs, charmeurs, etc.	84
IV. De l'immunité de certains individus contre la férocité et la cruauté animales	89
Quatrième partie – Facultés psychiques ou supra normales	91
A) Pressentiments, prémonitions, télépathie	91

B) Clairvoyance, clair audience	102
Groupe I.....	102
Groupe II	109
C) Médiurnité	122
Cinquième partie - Manifestations post-mortem.....	132
Dédoublment ou bilocation	132
A. Manifestations spontanées	138
B. Manifestations obtenues dans des séances expérimentales.....	162
L'enregistrement photographique	173
Survivance animale	176
Sixième partie - De l'animal à l'homme	180
La constitution occulte de l'homme et de l'animal	185
L'âme-groupe animale	194
L'individualisation.....	201
Conclusion.....	210